Ex Bibliotheca
Conventus Sti. Dominici

In Civitate Sti. Francisci

No._____

RETRAITE ECCLÉSIASTIQUE

D'APRÈS L'ÉVANGILE

ET LA VIE DES SAINTS.

THIBERGE, LOUIS, DIRECTEUR DU SEMINAIRE DES MISSIONS ÉTRANGÈRES.

RETRAITE ECCLÉSIASTIQUE

D'APRÈS L'ÉVANGILE ET LA VIE DES SAINTS

POUVANT SERVIR AUSSI

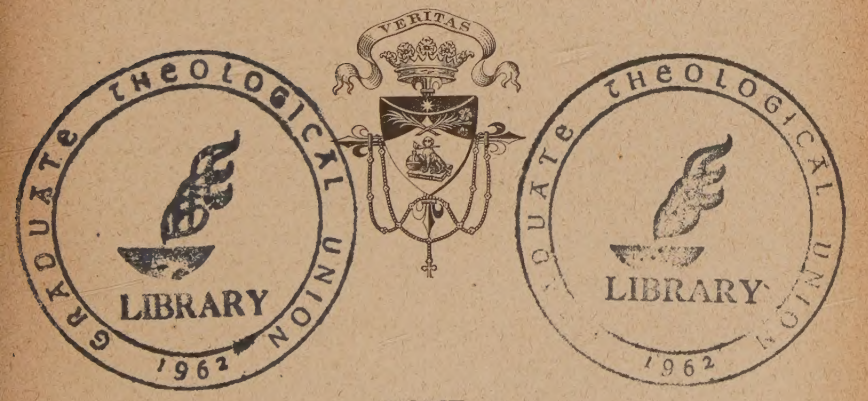
AUX RELIGIEUX ET AUX PERSONNES DU MONDE

QUI SE DÉVOUENT

AUX ŒUVRES DE MISÉRICORDE.

PAR UN RELIGIEUX

DE L'ORDRE DES FRÈRES-PRÊCHEURS.



ROME

IMPRIMERIE VATICANE

1903.

ROME - Hospice Généralice
Via S. Sebastiano, 10.

PARIS - Librairie Poussielgue
Rue Cassette, 15.

BX
2375
T5
1903

SUPERIORUM LICENTIA.

A SA SAINTETÉ

LE PAPE PIE X

GLORIEUSEMENT RÉGNANT

Très Saint Père,

Daignez nous permettre de déposer à Vos pieds ce livre composé pour répondre aux intentions de S. S. Léon XIII, de vénérée, illustre et impérissable mémoire. Agréant un jour, avec sa bienveillance paternelle, l'offrande de Retraites *destinées surtout aux Religieux, il ajouta:* Travailler pour les Religieux, c'est bien; mais les prêtres? il ne faut pas les oublier. Faites quelque chose de semblable pour eux. *La tâche paraissait au-dessus de nos forces, mais sur cette parole Auguste, nous jetâmes le filet, et le travail touchait à sa fin quand survint la maladie qui ravit à la Chrétienté son Père et premier Pasteur. Le veuvage de l'Église, heureusement, ne fut pas*

357921

de longue durée; et lorsque, le jour de S. Dominique, le monde apprit, BIENHEUREUX PÈRE, *l'élévation de Votre Sainteté au Souverain Pontificat, parmi les motifs de la joie commune, le moindre ne fut pas de savoir combien Vous aviez à cœur les intérêts du Clergé, et combien Vous désiriez le voir progresser dans les vertus de sa vocation, pour opposer une digue aux envahissements de l'incrédulité, et offrir un puissant concours à la solution des grands problèmes qui préoccupent justement la société entière, puisqu'ils renferment, pour elle, des principes de ruine ou de résurrection.*

Appelé de Dieu, TRÈS SAINT PÈRE, *à promouvoir désormais le bien dans le monde*

chrétien tout entier, avec l'assistance des Princes de l'Église, Vous ne dédaignerez pas, nous en avons la confiance, des concours beaucoup plus humbles, s'ils sont offerts par des hommes de bonne volonté, par des cœurs sincèrement dévoués à la cause de Jésus-Christ et de son Église. C'est à ce titre que nous osons Vous offrir ces modestes pages, en Vous priant de les bénir. Bénissez leur auteur, pour qu'il accomplisse le premier ce qu'il enseigne aux autres. Bénissez ceux qui les liront, prêtres, religieux ou chrétiens vivant dans le monde, mais désireux de se consacrer sans réserve ni mélange au service de l'Église et au soutien de ses œuvres de zèle, sous la direction des chefs légitimes.

Puisse Notre-Seigneur, en échange de ces Bénédictions paternelles, Vous conserver, TRÈS SAINT PÈRE, *pendant de longues et longues années à l'Église, pour le bien des agneaux et des brebis, des fidèles et des pasteurs. Nous ne cesserons de le demander à Dieu, tous ensemble, en particulier celui qui, prosterné à Vos pieds, aime à se déclarer*

De VOTRE SAINTETÉ *le fils le plus dévoué et le serviteur le plus humble*

Frère HYACINTHE MARIE CORMIER
des Frères-Prêcheurs.

Rome, le 15 Août 1903, en la fête de l'Assomption de la Bienheureuse Vierge Marie.

PRÉFACE

Entre les différentes formes d'apostolat, celle qui a pour objet l'instruction et la sanctification des prêtres, tient le plus haut rang, comme dignité et comme résultats. Le premier à l'exercer fut Jésus-Christ lui-même: chaque page de l'Évangile nous montre le zèle du Maître pour former ses disciples: mais c'est surtout dans son discours après la Cène qu'il apporte à cette formation un soin, une majesté, une tendresse, une grâce de persuasion incomparables.

Dès les premiers siècles, nous voyons les Pères de l'Église marcher sur les traces de Notre-Seigneur; et leurs enseignements, bien que dispersés dans de nombreux écrits, sont des traits de lumière qu'il est facile de grouper en un corps de doctrine, pour servir de guide aux ministres de Dieu.

Le moyen-âge offre à son tour ses magistrales leçons. La constitution chrétienne de la société a été pour l'Église la source de bienfaits considérables; mais la fragilité humaine abuse de tout: les

désordres, l'ambition, le luxe, le sensualisme se sont introduits, et ont fait leurs ravages. De là, les efforts des écrivains sacrés, pour rappeler aux ecclésiastiques la sainteté de leur état et la dignité de leurs fonctions. Que s'ils en viennent à des invectives et à des censures dont la sévérité nous étonne, c'est précisément parce qu'ils sont plus épris de l'idéal du sacerdoce, et désirent plus vivement réformer ceux qui s'en sont écartés, au grand préjudice du peuple chrétien.

Plus tard, surtout au temps du Concile de Trente, le protestantisme, le philosophisme, l'indifférentisme ayant étendu leurs ravages dans la société chrétienne, l'Église, toujours féconde en ressources, organise les séminaires, jardins clos où les jeunes plantes du sacerdoce trouveront, dans un terrain de choix, la sève voulue pour jeter de fortes racines et pouvoir ensuite, transplantées au grand air, résister aux intempéries, se fortifier même dans les orages et produire pendant de longues années des fruits abondants. En même temps que se multiplient ces établissements bénis, des hommes de Dieu surgissent, qui mettent en honneur dans le clergé l'usage des retraites, se livrent à des études profondes, publient des écrits didactiques fortement coordonnés, sur la sublimité du sacerdoce, sur l'excellence de ses prérogatives, sur la mort à soi et au monde qu'il exige, sur l'étendue des devoirs qu'il impose, et sur les responsabilités redoutables qui en dérivent. La dignité et la signification des Saints Ordres, qui forment

les divers degrés d'ascension au sacerdoce, la raison d'être et les avantages du costume sacré réservé aux ecclésiastiques, l'importance des rites et des cérémonies: rien n'est oublié. Les vies de ces hommes providentiels sont d'autre part de vrais traités, dont la lecture, à trois siècles de distance, nous saisit encore, nous confond, nous invite à rentrer en nous-mêmes, et nous aide à nous réformer, pour nous rendre moins indignes de Dieu.

Mais ces beaux souvenirs ne suffisent pas: au milieu d'une société rongée par l'individualisme et le sensualisme, les prêtres ont senti le besoin de se rapprocher, de s'unir entre eux, non plus seulement par les liens extérieurs de la hiérarchie ou de l'amitié, mais par une adhésion commune, publique, vivante aux maximes des Saints qui doivent régir la vie du prêtre, depuis les débuts de sa vocation jusqu'aux dernières ramifications de son ministère. Ainsi méritera-t-il que s'accomplisse en lui la promesse du Seigneur: Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles [1].

Pour atteindre ce but, les retraites ecclésiastiques sont d'un grand secours: on les voit donc organisées au dix-neuvième siècle avec plus de régularité, de fréquence et de soins. Les prêcher est devenu un apostolat distinct, auquel des prêtres d'élite se consacrent avec un rare dévouement, et non sans de grands fruits. Plusieurs d'entre eux, particuliè-

[1] MATT. XXVIII, 20.

rement distingués par leurs talents et leurs vertus, ont même pris soin de donner au public le résumé de leurs retraites, œuvres conçues selon des plans divers, eu égard au génie du prédicateur ou à celui de l'auditoire, mais toujours éminemment sacerdotales et pratiques.

D'abord, en des jours plus tranquilles, l'usage était assez répandu de s'étendre sur des peintures de mœurs propres à délecter plus qu'à réformer, ou de faire des sorties effrayantes, dans lesquelles on semblait regarder tous les prêtres comme des indignes, des impénitents et des damnés. Le genre adopté maintenant est un enseignement dogmatique et rationnel, une causerie élevée, empreinte de respect, de bienveillance et de compassion pour les épreuves, les tentations, les plaies de ceux qu'on a l'honneur d'évangéliser.

Il semble donc qu'il n'y aurait plus maintenant qu'à recommander ces divers ouvrages, et à former des vœux pour qu'ils produisent des fruits égaux au zèle et à la haute piété de leurs auteurs.

Mais les attraits, les besoins, les nuances des âmes varient à l'infini. Il peut se rencontrer des aspirants au sacerdoce auxquels le goût manque pour les enseignements et les conseils détaillés sur des devoirs encore inconnus d'eux; d'autre part, ils trouveraient trop laborieuse l'étude logique et abstraite des dogmes qui constituent la théologie du sacerdoce. Pour eux, des considérations, des lectures, des examens plus simples seront mieux acceptés

et en fait plus utiles, quoiqu'ils soient inférieurs en mérite au point de vue absolu. Nourriture moins forte et moins distinguée que celle des tables princières, elle sera plus assimilable, et c'est beaucoup. Mêmes dispositions se rencontreront peut-être dans certains vétérans du sacerdoce. Après avoir entendu des orateurs sacrés justement appréciés et lu les ouvrages les plus en cours, ils aimeront, par une sorte de réaction, à revenir aux premiers éléments des choses, mais avec une expérience de la vie et une simplicité de foi qui les leur rendront plus agréables, plus instructifs et plus sanctifiants.

C'est ce qui nous a encouragé à composer le présent ouvrage. Nous avons tâché d'y apporter une grande simplicité et clarté, et nous nous sommes abstenu d'y multiplier les citations des Pères et des Docteurs, si recommandables, si instructives et parfois si pathétiques qu'elles soient. On n'y trouvera même pas, dans les divers sujets étudiés en détail ou traités seulement d'une manière générale, ces plans fortement conçus qui saisissent l'âme par la logique des développements, et l'amènent à des conclusions rigoureusement enchaînées, sans laisser place à l'excuse. Mais la vérité de Dieu garde toujours, même dans des fragments épars, présentés sous une forme peu méthodique, son incomparable vertu. On peut lui appliquer l'éloge que l'Esprit Saint décerne à la Sagesse: « Elle est claire, et ne se flétrit jamais; elle se fait voir facilement à ceux qui l'aiment, et se laisse trouver par ceux qui la

cherchent. Elle va même au devant de ceux qui la désirent, au point d'être la première à se montrer à eux. Celui qui dès le matin veillera pour la rencontrer, n'aura point de fatigue, car il la trouvera l'attendant, assise sur le seuil de sa maison[1] ».

Quoi qu'il en soit de ce but que nous nous sommes proposé, peut-être témérairement, quoi qu'il en soit de nos efforts pour le réaliser, nous offrons cet humble livre aux élèves ecclésiastiques et aux prêtres de bonne volonté, en particulier à nos anciens condisciples, à nos frères dans le sacerdoce, comme souvenir intime des grâces de notre formation première.

Mais nous vous l'offrons surtout à Vous, ô Jésus, Prêtre éternel, Vous qui avez daigné nous appeler à procurer la sanctification des âmes. Vos paroles en forment la substance; daignez y faire circuler le souffle de votre Esprit-Saint, l'ardeur et l'onction dont surabonde votre Cœur adorable. Alors notre ambition sera satisfaite, et en union avec ceux à qui, par votre grâce, ces pages auront profité, nous vous louerons et vous remercierons sans lassitude et sans fin. Amen.

[1] SAP. VI, 13 et seq.

PREMIER JOUR.

OUVERTURE.

CONSIDÉRATION PRÉPARATOIRE.

En toutes choses, le sage regarde le but, dans le désir de choisir avec plus de discernement les moyens propres à l'atteindre. *Seigneur*, s'écriait David, *faites-moi connaître ma fin, ... pour que je sache ce qui me manque* [1]. Mais c'est surtout en commençant les Exercices spirituels, qu'il importe de se dire: *Pourquoi es-tu venu?* La réponse se trouve dans le titre même des Exercices qui vont commencer pour nous aujourd'hui: « *Retraite ecclésiastique d'après l'Évangile et la vie des Saints* ». Approfondir les trois notions distinctes que ce titre renferme, sera le sujet de la présente considération.

I. - Retraite ecclésiastique.

Au mot de *Retraite* le mondain reste sourd, ou passe avec dédain. Qu'y a-t-il de commun entre lui et cette réclusion volontaire, cet assujéttissement à une règle gênante, sans nouvelles

[1] Ps. XXXVIII, 5.

du monde, avec le devoir de s'appliquer à des méditations austères, de procéder à des examens laborieux, puis d'en venir à des résolutions onéreuses et précises?

Le vrai chrétien, éclairé d'une meilleure lumière, accorde volontiers à la retraite quelques heures, pendant quatre ou cinq jours; alors il écoute, il réfléchit, il purifie son cœur, il entrevoit et il aime l'idéal chrétien. L'influence de cette retraite n'eût-elle fait qu'effleurer son âme, sans aller jusqu'à la racine du bien et du mal, ce serait pourtant un bienfait réel, un acte utile pour empêcher sa décadence, un gage sérieux de progrès à venir.

Pour l'ecclésiastique, franchir le seuil de la retraite, c'est entrer chez soi. On lui montrera des sommets à atteindre, des mystères sublimes à contempler, des devoirs ardus à remplir. Loin de reculer, il gravira; là-haut est son climat natal, l'air vivifiant de la grâce, la vue claire des choses dans un horizon sans bornes. Quelle faveur insigne! Il est vrai, qu'à côté des hauts sommets il rencontrera des abîmes, les profondeurs de la conscience, dans lesquelles il lui faudra souvent descendre, pour confronter les actes avec les devoirs. « Mon âme, pourquoi craindre et pourquoi me troubler? Espère en Dieu.[1] » C'est lui qui t'invite au dehors par la sainte Église

[1] Ps. XLI, 6.

et par ses représentants; c'est lui qui te presse au dedans par les attraits de sa grâce. Déjà il t'a préparé des secours abondants et surabondants, sans te demander d'autre apport que des misères à guérir, des lacunes à combler, des dispositions vertueuses, bien faibles encore, à arroser et à fortifier, surtout une sincère bonne volonté pour coopérer à l'action bienfaisante du ciel.

Seigneur, je crois, je vous remercie et je veux correspondre à vos avances miséricordieuses. Si à mon entrée en retraite j'éprouve, malgré tout, un sentiment de crainte, qu'au moins cette crainte ne concerne pas l'assujettissement de mon corps et de mon esprit aux exercices extérieurs, ni même les sacrifices de la volonté qui me seront certainement demandés; que ce soit une crainte révérencielle, inspirée par la sainteté des mystères que j'aurai à contempler, et par l'excellence des vertus dont je devrai me pénétrer. Complète est mon indignité, absolue mon insuffisance, déplorable mon infidélité jusqu'ici. Mais si vous le voulez, Seigneur, vous pouvez me guérir et renouveler la face de la terre, c'est-à-dire de mon âme. J'espère ce bienfait de votre infinie bonté.

II. - D'après l'Évangile.

« Toute Ecriture divinement inspirée est utile pour enseigner, pour réfuter, pour corriger, pour instruire dans la justice, afin que l'homme de Dieu

soit parfait et rendu capable de tout bien.[1] » Quel trésor surajouté par la Providence aux richesses de la tradition! Mais que deviendrait ce don divin des Écritures, livré à notre raison orgueilleuse ou à notre piété changeante? Dieu y a pensé et il en a confié le dépôt à son Église, en lui donnant un esprit venu d'en haut, pour en comprendre la valeur et en régler la dispensation, de sorte que la parole inspirée soit tour à tour le pain des forts et le lait des enfants. Notre sainte mère l'Église plaint sincèrement l'érudit sans foi, qui, penché sur les pages sacrées, consume tant d'efforts à scruter les mots, comparer les dates, mesurer les distances, rechercher les traces des personnages et des cités, sans que, pour lui, la moindre vertu surnaturelle s'échappe du livre et lui révèle Dieu présent. Puisse pourtant le ciel le récompenser un jour des services rendus! L'Église bénit au contraire le docteur catholique, qui fait servir ses dons de nature et ses connaissances acquises à rendre plus clairs, plus vénérés, plus salutaires les oracles divins; c'est pour elle-même un honneur. Mais ceux de ses fidèles ou même de ses ministres qui n'ont ni ces talents, ni cette mission, sont loin d'être pour cela, dans le domaine sacré, des déshérités. Prenant avec foi les saintes Lettres, et les parcourant avec un œil simple et un cœur pur, ils méritent d'en voir les diverses par-

[1] II. Tim. III, 16.

ties s'éclairer peu à peu les unes par les autres, et cette unité les ravit. Quelle consolation aussi pour eux de retrouver les sentences de l'Écriture, ses figures, ses expressions si heureusement employées sous des formes diverses par les saints Docteurs, et répandues dans la liturgie comme une leçon persuasive, un ornement sacré, un arôme vivifiant, un doux reflet du ciel! Les applications mêmes que leur suggère leur piété, en écrivant ou en priant, sans avoir cette autorité, n'en sont pas moins un témoignage de leur sens chrétien et une douceur pour leur âme. Il est vrai que, plus on étudie les oracles divins, plus on pressent, par delà ce qu'on saisit, des mystères profonds qui se cachent; mais cet incompréhensible même, est pour le disciple un enseignement et une joie; il s'humilie en se voyant si petit, si borné devant l'infinie vérité; il adore Dieu plus profondément dans sa lumière inaccessible; et il se complaît jusque dans celles des perfections ineffables qu'il entrevoit à peine.

Si ces choses sont vraies de toutes les Écritures, on les retrouve plus excellemment dans l'Évangile, qui en est le centre et comme le sanctuaire, les autres Livres n'en étant que la préparation et l'épanouissement. Là vit le Sauveur; on le voit, on l'approche respectueusement pour toucher du moins la frange de son vêtement. On entend sa parole: « parole vive et efficace, plus pénétrante que le glaive à deux tranchants; at-

teignant jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit; entrant dans les jointures et la moëlle, arrivant à démêler les pensées et les intentions du cœur, car rien absolument n'est invisible aux yeux divins [1] ».

Cette action de l'Évangile et de la parole du divin Maître doit être permanente, mais c'est surtout dans le silence d'une retraite qu'elle a lieu de s'exercer pour nous d'une manière forte et décisive. Elle est alors plus que jamais, comme vient de nous dire si bien l'Apôtre, une parole *vivante*, qui secoue notre torpeur et notre apathie. Parole *efficace*, elle ne retourne jamais à Dieu sans résultat; les enseignements et les grâces de la retraite sont pour l'âme, selon l'abus ou le bon usage, une ruine ou une résurrection. *Plus pénétrante que le glaive à deux tranchants*, cette parole divine découvre et sépare en nous, pendant la retraite, surtout par le moyen de l'examen, les pensées et les actes, les œuvres de la chair et celles de l'esprit, afin de mieux peser tout dans la balance. Elle va même *jusqu'aux jointures*, pour constater l'ordre ou le désordre de notre vie, l'enchaînement ou le décousu de nos œuvres, et leur influence sur le travail de notre progrès ou le malheur de notre décadence. Quoi de plus? Elle arrive *jusqu'à la moëlle*, scrutant les intentions, celles même qui échappent à la connaissance de

[1] HEBR. IV, 12 et seq.

l'homme réduit à ses propres lumières, afin de les redresser, de les purifier, de les ennoblir, de les diviniser.

Parlez donc, Seigneur, votre serviteur vous écoute [1]. J'aime sans doute à entendre les patriarches et les prophètes m'entretenir de vous; mais combien plus il m'est doux et salutaire de vous entendre vous-même! Parlez-moi pour mon propre bien, ô Sauveur de mon âme; parlez-moi, ô Prêtre éternel, dont je suis ici-bas le légat et le continuateur. Montrez-moi ce qui me manque pour être un dispensateur prudent et fidèle. Corrigez-moi du mal que je fais et du bien que j'omets, ou que je gâte. *Votre verge et votre houlette me consoleront loin de m'affliger* [2], car elles remettront mes pas dans le vrai sentier et me presseront d'y avancer, pendant que le jour luit encore. « Il est temps d'agir, ô mon Dieu! mon cœur est prêt, oui, mon cœur est prêt [3] ».

III. - D'après la vie des Saints.

Un humble et admirable prêtre [4] prononçait, sans s'en douter, une profonde sentence, quand il appelait la vie des Saints *le cinquième Évangile*. O mystère de sagesse et de bonté trop incompris des croyants et des prêtres eux-mêmes, s'ils négligent de méditer dans son ensemble l'histoire

[1] I. Reg. III, 9. — [2] Ps. XXII, 4. — [3] Ps. CXVIII, 126; CVII, 2. — [4] S. Jean Baptiste de Rossi.

de l'Église! Dans les Saints qui se succèdent le long des siècles, la vie du Sauveur, ses perfections, ses aspirations, ses souffrances, ses bienfaits se perpétuent et continuent d'être pleinement en acte, tantôt dans le secret de leur âme et loin du regard des hommes, tantôt quand ils sont placés sur le chandelier de l'Eglise, et même jusqu'au milieu des petitesses, des incohérences et du conflit des passions humaines. La réalité de cette survivance divine surpasse de beaucoup, à un point de vue élevé, celle des existences individuelles qui lui servent tour à tour d'enveloppe et de support. Les annalistes de l'histoire prendront-ils soin d'enregistrer toutes ces merveilles? S'ils le font, leurs pages échapperont-elles aux ravages du temps et des révolutions? Ce qui en demeurera, peut-être, sera-t-il enseveli dans l'obscurité, jusqu'à ce qu'un heureux hasard ou la patience d'un chercheur les mette en lumière pour le bien des âmes? C'est le secret de la Providence. Quoiqu'il en soit, l'Église poursuit sa mission; elle veille sur les traditions antiques relatives à la vie des Saints; elle est heureuse de les voir servir à rattacher plus fortement les peuples à la foi et à la vertu, par amour pour les ancêtres, pour les héros qui les leur ont prêchées. « O vous, dit-elle, qui dans les ténèbres où vous marchez, désirez une lumière facile et un solide appui, regardez mes Saints; il sont *la lettre du Christ, écrite non avec l'encre, mais avec l'Esprit-*

Saint, non sur le papier, mais sur les pages vivantes de leur cœur, et lisible à tous [1]. Étudiez ces pages, nourrissez-vous de ces pages, et vous vivrez ».

L'ecclésiastique en retraite, loin du commerce des créatures, a plus de facilité, éprouve plus de plaisir à entrer en société avec les Saints. Mais le nombre en est incalculable, leurs mérites ont une variété merveilleuse, comment choisir? S'il veut nous croire, le retraitant s'établira dans un commerce plus intime avec les Saints qui lui offrent des exemples et des secours plus opportuns, pour acquérir l'esprit de son ministère et en accomplir les devoirs. Nous proposerons chaque jour un de ces modèles, choisi entre mille et sans vouloir être exclusif; chacun, selon ses études et ses attraits, pourra compléter cette petite galerie de Saints, élargir ce cercle d'amis et de guides célestes.

Les devoirs du prêtre sont multiples; celui qui les domine et les renferme tous en germe, c'est de *se revêtir de Jésus-Christ* [2], dans le fond de l'âme et par les œuvres; saint Paul s'offre lui-même pour modèle en nous disant: « Soyez mes imitateurs, comme je le suis du Christ [3] ». – Afin de continuer la mission du « Maître », tout prêtre doit s'efforcer d'être *docteur;* saint Augustin lui donnera, dans cet ordre de choses, les plus prati-

[1] II. Cor. III, 2, 3. — [2] Rom. XIII, 14. — [3] I. Cor. IV, 16.

ques, les plus excellentes leçons. – A-t-il la charge de *pasteur*, il rencontre sur la chaire de Pierre saint Grégoire le Grand, qui lui fournit un modèle applicable au le gouvernement du plus petit troupeau. – Dans la vaste carrière du zèle, tous les dévouements sont utiles, en particulier ceux qui viennent du cloître; on a la preuve de ce qu'ils valent, en considérant S. Bernard comme type du *moine apôtre*. – Il y a aussi pour l'enseignement et le régime des âmes un autre terrain, moins visible, immense pourtant dans son étendue et très riche dans ses fruits ; qui, mieux que saint François de Sales, montrera au prêtre ce qu'est un *directeur d'âmes?* – En dehors même de ces actes déterminés du saint ministère, l'envoyé de Dieu doit, dans toute sa vie, dans sa piété, ses mœurs, sa tenue, son langage être « le modèle du troupeau [1] », donner aux âmes l'exemple de ce qu'il leur enseigne en chaire ou au confessionnal. Pour cela, il devra être pénétré de l'*esprit ecclésiastique ;* en regardant de près saint Charles Borromée, il saura comment se forme cet esprit, et par quels moyens il se propage pour l'honneur de Dieu et le bien de son peuple. – Mais voici s'ouvrir le large champ des misères humaines; le fléau de la guerre, l'inclémence des saisons, le débordement des vices en ont été la cause; saint Vincent de Paul, si habile qu'il soit à cacher son

[1] I. Petr. v, 3.

dévouement, nous révèle, dans des miracles de bienfaisance, ce que doit être l'homme des *œuvres de miséricorde*. – Enfin, en dehors des actes du saint ministère et des œuvres de charité, il est avec le monde des *rapports extérieurs obligatoires ou convenables;* saint Philippe de Néri présente un type parfait de ce qu'ils doivent être, comme bonne grâce, sens pratique, abord facile et utilité pour tous, sans distinction ni exclusion. – Et combien d'autres exemplaires, aussi attrayants que bien adaptés à la conduite du prêtre dans la société où il vit, pourraient être cités encore!

O Saints du ciel, ô vous surtout dont je viens d'entendre les noms, daignez m'accueillir dans vos rangs ou plutôt à vos pieds, pour que j'aie le loisir de vous écouter tour à tour, ne fût-ce même que pour avoir la joie de vous regarder.

Et vous, ô Marie, Reine de tous les Saints, Reine des apôtres, Reine des confesseurs, Reine du clergé, soyez constamment près de moi, dès le début de ces jours de grâce, comme étoile du matin qui m'éclaire et me guide, comme baume qui adoucisse mes plaies et fortifie ma volonté, comme jardin qui me délecte et me nourrisse. Avec vous, je serai capable de tout.

SECOND JOUR.

MÉDITATION DU MATIN.

L'ANNONCIATION. - L'ORAISON MENTALE.

L'oraison mentale commence ordinairement la journée du prêtre. Elle a aussi dans la retraite une place privilégiée et un rôle prépondérant. Nous lui consacrerons la première de nos méditations, en prenant pour modèle Marie dans l'Annonciation. Ce fait évangélique est le début de la Rédemption du monde; il est digne de fournir à nos considérations leur premier thème, pour ouvrir les voies à l'œuvre de notre sanctification.

Nous savons le résumé du grand mystère, mais on ne se lassera jamais d'en contempler le tableau. Un soir, Marie, la Vierge des vierges, était agenouillée dans sa pauvre demeure, priant en silence, sans témoin, loin des bruits terrestres. La venue du Sauveur promis au monde faisait l'objet de ses désirs et de ses longues supplications. Tout à coup, vers minuit, une lumière brille dans les ténèbres, l'ange Gabriel apparaît, et se tenant respecteusement à distance, il adresse à Marie ces mots: *Salut, pleine de grâce, le Sei-*

gneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes [1]. Marie se trouble, un sentiment de crainte la saisit, en pensant à cette visite céleste et à cette si flatteuse salutation. Mais l'ange a remarqué ce trouble virginal et il se hâte de reprendre : *Ne craignez pas, ô Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu.* Puis, il lui expose plus clairement la nature de la faveur incomparable qu'il a mission de lui annoncer. – *Mais*, poursuit Marie, *comment cela pourra-t-il se faire?* — Le voici : *l'Esprit Saint surviendra en vous et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre; aussi le Saint qui naîtra de vous sera-t-il appelé Fils de Dieu* [2]. Marie comprend; un profond sentiment d'humilité la saisit, mais elle se garde de résister et, pour correspondre aux desseins de Dieu, elle dit : *Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole.* Le ciel attendait; aussitôt cet assentiment donné, le *Verbe se fit chair et il habita parmi nous,... plein de grâce et de vérité* [3].

Cet émouvant récit appliqué à l'oraison mentale nous indique : 1.° le milieu propice pour y vaquer utilement, 2.° les sentiments intérieurs qui lui servent de préparation, 3.° le travail du raisonnement pour creuser le sujet de l'oraison, 4.° les affections et l'acte de volonté, par lesquels nous nous décidons à réaliser en nous les enseignements reçus, à pratiquer effectivement la vertu,

[1] Luc. I, 28. — [2] *ibid.* 30, etc. etc. — [3] Ioann. I, 14.

la perfection divine, l'enseignement du mystère qui a fait l'objet principal de notre contemplation. 5.° La vie sainte qui doit être le résultat final.

I. - Le milieu propice à l'oraison.

Dieu à été appelé « le lieu des esprits »; partout l'âme pure peut le trouver et converser avec lui. Une place publique est pour elle une thébaïde, et, des bruits confus qui s'y font entendre, se dégage un cri très net: *Dieu seul!* Mais il n'en est pas moins vrai que l'oraison mentale proprement dite se développe beaucoup plus facilement dans son terrain propre, avec l'entourage de circonstances favorables comme celles que nous présente le mystère de l'Annonciation.

1.° Marie faisait l'oraison *la nuit*. Il serait beau, sans doute, de l'imiter à la lettre, pour pouvoir dire avec David: *Au milieu de la nuit je me levais afin de célébrer vos louanges*. Nous nous rapprochons du moins de ces exemples en vaquant à l'oraison mentale le soir et le matin, alors que la nuit commence ou qu'elle approche de son terme. Dans l'oraison du soir, les agitations et les amertumes de la journée, par une heureuse réaction, font naître le besoin de se réfugier en Dieu, pour remercier, demander pardon, se reposer, aspirer au jour éternel. L'oraison du matin invite l'âme rajeunie dans le sommeil, à s'orienter et à faire ses provisions pour la journée qui va commencer, semblable au pilote sur le point d'entre-

prendre une nouvelle traversée. C'est peut-être moins doux que l'oraison du soir, mais c'est plus pratique; aussi celui qui ne fait qu'une oraison par jour la place-t-il de préférence le matin, de bonne heure; l'âme qui n'a pour ainsi dire pas encore regardé les choses terrestres, en est d'autant plus capable de discerner celles de Dieu.

2. Marie priait *seule* dans sa cellule, sans témoin, en silence, loin de toute conversation. Le choix du *lieu* de l'oraison est important, comme celui de l'heure. Le lieu saint offre évidemment de grands secours, c'est la colline de l'encens, le jardin de la prière; l'âme, dès qu'elle y pénètre, est investie de Dieu, l'oraison reçoit une empreinte sacrée. Mais la maison du prêtre n'est-elle pas aussi un lieu saint? Il a eu soin d'y dédier à Dieu, dans sa chambre de travail ou de repos, une place réservée, sorte de sanctuaire orné de ses mains, dont il est lui-même le plus bel ornement alors qu'il fait oraison, qu'il réfléchit, qu'il s'épanche, qu'il se prosterne, sans craindre aucun regard humain. L'exercice fini, quelque chose de sacré reste à cette place, et quand, pendant le jour, on passe et repasse, la mystérieuse vertu de l'oraison s'y retrouve encore; sans parler à Dieu, on le respire; et toute la maison, comme celle de Simon le lépreux, où Madeleine avait pénétré, y brisant son vase d'albâtre, est remplie des bienfaits et de la suavité du parfum [1].

[1] IOAN. XII, 3.

II. - Dispositions intérieures servant de préparation.

Nombreuses et variées sont les dispositions qui donnent accès à l'âme dans le sanctuaire de l'oraison. Trois de ces dispositions nous sont ici plus particulièrement enseignées par Marie : le désir, la crainte, l'assistance des Anges et des Saints.

1.° *Le désir.* – Depuis longtemps, toujours même, Marie appelait de ses vœux l'avènement du règne de Dieu sur la terre : c'étaient des désirs humbles, doux, vifs, croissant avec les années, prédominant surtout dans son oraison. – Le désir du Bien suprême est inné en nous ; les grâces du baptême et notre adoption comme enfants de Dieu lui donnent plus de véhémence, de précision et d'efficacité. Mais aux approches de l'oraison, ce courant mystérieux s'accentue. Comment, dans le silence de l'âme, quand le vide de la créature s'est fait, ne pas aspirer vers Celui qui est la vérité, la bonté et la beauté? Et comment Dieu résisterait-il à l'âme qui le cherche ainsi, l'invite, le presse, le contraint?

Esprit-Saint, fortifiez en moi ces désirs, pour que je puisse dire en tout temps, comme l'Église dans les offices de l'Avent : « O *Sagesse* sortie de la bouche du Très-Haut, venez nous instruire. O *Adonaï*, venez nous racheter par la force de votre bras. O *Racine de Jessé*, venez nous délivrer, venez sans retard. O *Clé de David*, tirez-nous de

la prison du péché. O *Orient*, illuminez ceux qui sont assis à l'ombre de la mort. O *Roi des nations*, sauvez l'homme que vous avez formé de vos mains. O *Emmanuel*, venez comme notre législateur et notre Sauveur.

2.° *La crainte.* – Toute crainte n'est pas une préparation. Il y a une crainte de *pusillanimité* et de défiance. « Je me suis trompé, on m'a trompé, murmure l'âme qui en est envahie ; la méditation quotidienne n'est pas ce qu'on dit, j'y perds mon temps, je m'y égare, je ferais mieux peut-être d'y renoncer ». – Gardez-vous-en, esprit timide et pessimiste ; vos efforts fussent-ils aussi stériles que vous le jugez, les faire serait toujours un profit sérieux. Il y a pourtant une crainte d'*humilité*, qui est bonne, étant fondée sur la vue de notre néant ; loin d'arrêter la marche de l'oraison, elle la règle et la protège. – Meilleure encore est la crainte *filiale* qui est à la fois *révérencielle* et *chaste*, saisit l'âme devant les mystères de Dieu et lui inspire l'horreur de toute offense. Elle renferme un acte d'adoration et un acte d'amour, qui rendent l'âme pure et digne d'arriver jusqu'au trône divin. Que si elle hésitait encore, le Seigneur descendrait en lui disant, comme Assuérus à Esther : *Avance et touche mon sceptre, je suis ton frère, la loi qui défend d'approcher n'est point faite pour toi* [1].

[1] ESTHER, XV, 12 et seq.

3.° *L'assistance des Anges et des Saints.* – De même que l'Archange Gabriel prodigue ses bons offices à Marie après avoir dissipé ses craintes; ainsi les Anges viennent nous prêter assistance dans l'oraison, et il faut en dire autant de tous les Saints du ciel. Ils le font d'eux-mêmes, par une bienveillance spontanée; ils le font avec plus d'empressement encore quand nous les invoquons, ou que revient leur fête, ou qu'une conformité particulière existe entre le caractère de leur sainteté et la nature de nos devoirs. Mais, si puissants, si variés, si opportuns que soient ces concours du ciel, selon les temps et selon les âmes, il en est un auquel appartient la souveraineté et la perpétuité; c'est celui de Marie. Nous y avons droit, il nous est indispensable. Une oraison mentale sans elle, risquerait d'être une terre déserte, sans chemin et sans eau. Avec Marie, le désert se change en Carmel.

III. - La considération ou raisonnement de l'esprit.

Marie, à l'énoncé du mystère que l'ange lui révèle et des grâces qu'il lui propose, se met à réfléchir, *cogitabat*, et elle dit: *Quomodo fiet istud?* « Comment cela pourra-t-il se faire? » Le dialogue entre elle et l'envoyé céleste est court, mais il suffit pour nous indiquer la nature et le rôle des actes de l'intelligence dans l'oraison.

« Comment? » *Quomodo?* Serait-ce, dans l'homme appliqué à la méditation, une discussion ou du moins une hésitation sur la certitude absolue des vérités qui le dépassent, ou sur la grandeur des devoirs qui en découlent, ou sur l'autorité des saints Docteurs, quand ils font ressortir avec tant d'énergie la gravité des infractions? Supposer cette audace dans un homme, un pur néant, associé par une insigne faveur à la dispensation des mystères de Dieu, serait lui faire injure. – « Comment? » *Quomodo?* Serait-ce la question posée par un esprit avide de savoir, enclin à scruter les choses pour l'honneur d'en découvrir la cause première, et pour le plaisir d'en admirer l'harmonieux concert? Le sage ne saurait perdre en ces spéculations l'heure précieuse de l'oraison, déjà trop courte pour pourvoir aux intérêts de son âme et de sa sanctification. – « Comment? » *Quomodo?* L'homme d'oraison se le dit pour obéir à la parole inspirée: *Instruis-toi, ô Jérusalem, afin que je ne sois pas réduit à faire de toi une terre déserte et inhabitée* [1]. Concentrant donc son attention sur le sujet qui lui est proposé, il le considère d'abord d'un regard général, puis il en parcourt les divers points, remarque le lien qui les unit, et revenant ensuite sur l'ensemble il le saisit mieux. Chaque partie était bonne, le tout est très bon; très bon comme objet d'adoration et comme motif de reconnaissance; très

[1] Ier. vi, 8.

bon comme règle pratique pour avancer dans la vie surnaturelle.

Hélas! à côté de ce tableau ravissant, quel triste tableau que celui de notre vie! *Quomodo?* « Comment! » comment est-il possible que j'aie si peu réfléchi, que j'aie été si aveugle, et que je me sois supporté si longtemps dans ce misérable état? C'est fini, ô mon Dieu, j'entends me réformer. Heureuses considérations qui m'ont amené à faire ce grand pas!

IV. - **Détermination de la volonté.**

Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. – Courte réponse! portée immense! modèle de ce que l'âme, après avoir attentivement considéré le sujet de l'oraison, doit dire et exécuter!

Me voici, sans balancer, sans retarder, désireuse au contraire de suivre mon élan, de montrer par les faits ma promptitude et ma joie.

Me voici pour servir le Seigneur. « Comme les yeux de la servante sont dans les mains de sa maîtresse, ainsi je suis prête à servir Dieu sans partage.[1] » Ne m'en revînt-il qu'abaissements et tribulations, je le ferais avec empressement, gratitude et amour. Mais *servir Dieu, c'est régner!*[2]

Qu'il me soit fait selon votre parole. Ce n'est pas que, par cette disposition, je veuille me ren-

[1] Ps. CXXII, 2. — [2] Dernières paroles de S. Antonin.

fermer dans une attitude passive et résignée. J'entends avoir l'honneur et le mérite de coopérer *activement* par des actes de foi, d'humilité, de charité. Mais, dans cet ordre de choses, la part de l'homme, la mienne en particulier, est si petite, comparée à celle de Dieu, que toujours je puis dire : *fiat*. Gardez-moi, Seigneur, de mettre obstacle ; donnez-moi de vouloir le bien, le bien seul, un bien excellent, afin que, par ma coopération, vos desseins soient parfaitement accomplis en moi, ô mon Maître, ô mon Bienfaiteur, ô mon Tout !

V. - **Résultat final.**

Et le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous, plein de grâce et de vérité. Ainsi, le résultat suprême, le triomphe de l'oraison, pratiquée avec soin et persévérance, c'est de faire pénétrer, dans notre cœur et nos actes, sa vertu médicinale, directive, transformante ; et cela, non par des influences passagères et superficielles, mais par manière d'*habitation* permanente. C'est l'incarnation du bien dans notre vie terrestre, désormais « pleine de grâce et de vérité », c'est à dire pleine de Dieu ; *et habitavit in nobis*. O demeure sainte, douce, salutaire ! Avoir Dieu pour hôte ! être l'hôte de Dieu ! Devenir le continuateur de la vie de Dieu !

Seigneur ! en considérant sous cet aspect l'oraison mentale, je reconnais que beaucoup

d'âmes justes ont le bonheur de la faire, quand il leur semble qu'elles en sont loin, tandis que moi, hélas! j'en suis loin quand je semble là faire. Pardon, ô Jésus, de tant de retards apportés à ce devoir fondamental de l'oraison, de tant de négligence pour la préparation lointaine ou immédiate, de tant de vague et d'incohérence dans les considérations, de tant de langueur dans les affections et les résolutions, de tant d'infractions aux promesses les plus formelles, de tant de stérilité dans les fruits pratiques. Me découragerai-je? Jamais, ô Seigneur! Dussé-je bien des fois jeter en vain le filet, je persévérerai; mon humble confiance et ma pauvreté même, finiront par toucher votre Cœur, et avec l'oraison tous les biens me viendront [1], Vous surtout, Bien unique et infini, ô mon Dieu!

EXAMEN.

Les sept péchés capitaux. - Du péché en général.

La doctrine catholique distingue soigneusement le péché *actuel*, le péché *habituel* ou *état* de péché, et la disposition au péché ou la triple *concupiscence*, dite aussi *foyer du péché*. Cette disposition diminue si nous la combattons par l'exercice des vertus, ou croît à proportion des concessions que nous avons le malheur de lui faire.

[1] Sap. vii, 11.

Par suite de cette croissance funeste, la concupiscence revêt des formes toujours plus précises, selon les biens apparents vers lesquels elle se porte. De là les sept péchés *capitaux*, sept têtes monstrueuses dont la malignité égale la laideur. Mais pour les combattre et mortifier ainsi la concupiscence, il importe de concevoir une idée juste de la grande malice renfermée dans tout péché actuel, surtout s'il est grave. Un examen préliminaire sur ce dernier sujet réclame donc d'abord ici sa place, et il nous aidera à mieux nous examiner ensuite sur les sept espèces de péchés, qui en sont les formes les plus habituelles.

1.° Pour nous détourner plus efficacement du péché, l'avons-nous considéré attentivement dans sa notion essentielle, qui est de constituer une désobéissance à la loi de Dieu? Et dans ce but avons-nous médité l'excellence de cette loi, considérée du côté de l'autorité divine qui l'a gravée dans nos cœurs, puis édictée et publiée dans le monde? En avons-nous aussi considéré la beauté austère, sainte, pure et douce, qui devrait suffire pour la préserver de toute insulte de notre part, fût-elle même moins strictement imposée à notre obéissance?

2.° Avons-nous approfondi les tristes suites de cette infraction à la loi, soit par rapport à Dieu que le pécheur crucifie de nouveau [1], autant qu'il est en son pouvoir, soit par rapport à la loi elle-

[1] HEBR. VI, 6.

même, dont le péché, en outre du précepte spécial qu'il viole, dépare la beauté d'ensemble, trouble l'harmonie, brise l'équilibre et compromet les bienfaits? Avons-nous considéré aussi le mal de la violation par rapport à l'âme, dont le péché fait une révoltée, une ingrate, une ennemie de Dieu, une malheureuse, et d'autant plus à plaindre qu'elle comprend moins son état?

3.° Nous sommes-nous considérés comme étant, en notre qualité de prêtres, les adversaires-nés du péché sur toute la terre, et avons-nous développé en nous toutes les convictions, tous les sentiments, tous les instincts qui peuvent enraciner cette disposition, nous rendre plus perspicaces à découvrir l'ennemi, plus opiniâtres à lutter contre lui, plus empressés à nous emparer de ses dépouilles pour les offrir à Dieu?

4.° Pour nous confirmer dans cette aversion, avons-nous considéré les peines établies par Dieu comme sanction de sa loi; non seulement les peines et tribulations de ce monde, qui font gémir et pleurer tant d'âmes, non seulement les peines du purgatoire, dont la rigueur fait trembler, mais les peines éternelles?

5.° Avons-nous compris par là tout ce qu'aurait d'insensé, d'impie, de cruel pour les âmes, la prétention de travestir la bonté de Dieu en une débonnaireté apathique, qui laisserait les notions du devoir flotter au gré de notre mobilité d'esprit, et fermerait les yeux sur les infractions

de toute sorte, par une tolérance sans règle, sans bornes, sans fin?

6.° Avons-nous mis notre sollicitude à prévenir l'invasion et les ravages du péché, en tâchant d'affaiblir, soit en nous, soit dans les autres, la racine et le foyer de la concupiscence, et en combattant les causes spéciales des offenses de Dieu que nous sommes plus exposés à commettre? Avons-nous aussi usé de circonspection pour discerner les occasions du péché, soit éloignées, soit prochaines, afin de nous prémunir contre elles en temps opportun? Mais, simultanément, avons-nous eu le soin et l'art de développer l'attrait du bien dans notre cœur, convaincus que cet attrait offre, contre le péché, un remède préventif des plus radicaux et des plus agréables?

7.° Avons-nous mis l'application voulue au grand devoir de la réparation du péché? réparation pour notre propre compte, du temps perdu, de nos omissions sans nombre, des taches affreuses qui ont déparé le bien en nous, des injures faites à la sainteté de Dieu? à l'égard du prochain, réparation pour tout ce qui, dans nos rapports extérieurs et surtout dans nos devoirs d'état, a été contraire au zèle, à la prudence, à la justice, à la charité et à la bonne édification?

Conclusion.

Vierge Immaculée, je vous salue, je vous vénère et j'aime à contempler les étoiles de votre

front, le sourire de vos lèvres, la pureté de votre regard, la paix de tout votre être. Mais si vous avez tout cela, c'est que d'un pied ferme vous savez tenir impuissant le péché, écraser le serpent, déjouer ses embûches. O Marie, de grâce, inspirez-moi la crainte et l'horreur du péché ; l'horreur, à la vue de sa malice, la crainte au souvenir de ma fragilité. A Dieu ne plaise que je me rassure à la légère, en comptant sur mon âge, mon passé, mon expérience, ma sagesse et votre protection. Je veux, pour mériter cette protection maternelle, étudier sans cesse mes devoirs, être exact et précis dans mes examens de conscience, et me punir sans faiblesse de mes plus légères infractions. Puissé-je par là mériter que, « de même qu'en moi le péché régna pour me causer la mort, ainsi la grâce y régne par la justice pour m'assurer l'éternelle vie [1] ».

CONFÉRENCE.

VIE DE JÉSUS-CHRIST DANS LE PRÊTRE. - SAINT PAUL.

(On peut diviser en deux cette conférence et celles des jours suivants au signe ✠, de façon à en faire deux lectures, l'une pour la matinée et l'autre pour la soirée).

Toute l'œuvre du salut a pour point de départ et pour continuation Jésus-Christ, sa vie, sa sainteté, communiquées aux hommes. « Il était hier, il est aujourd'hui, il sera dans les siècles. [2] » Mais, bien que ce principe s'applique au plus humble

[1] Rom. v, 21. — [2] Hebr. xiii, 8.

des fidèles, l'ecclésiastique est évidemment appelé à l'appliquer d'une manière plus complète. Que si, pour le diriger dans ce travail, il lui faut un modèle, difficilement il choisirait mieux qu'en fixant les yeux sur saint Paul. Le cœur de l'Apôtre est plein de ce sujet; dans ses Épîtres immortelles, il ne cesse de mettre en avant le Sauveur, d'exalter ses œuvres, de confondre ses ennemis. Deux cent dix-neuf fois il y rappelle le nom de *Jésus*, plus de quatre cents fois celui de *Christ*. Tantôt il réunit ensemble ces deux Noms adorables, tantôt il les profère séparément, non pour les diviser, mais pour faire considérer et savourer plus à loisir les significations, les enseignements, les charmes de l'un et de l'autre. Qu'il nous soit permis de faire de même et de contempler d'abord, pour aujourd'hui, JÉSUS *incarné vivant en nous*. Un autre jour notre étude sera, *le* CHRIST *rédempteur*, *sanctifiant les âmes par nous*. Dans cette double considération qui, en définitive, n'a qu'un seul objet, mais envisagé sous deux aspects différents, pour que la vue d'ensemble soit plus lumineuse et plus salutaire, saint Paul se montrera toujours à nous dans le reflet de la lumière du Verbe fait chair, et nous l'entendrons nous répéter : *Soyez mes imitateurs, de même que je le suis de Jésus-Christ* [1].

« JÉSUS incarné », est donc le sujet que nous avons d'abord à étudier. Nous y sommes invités

[1] COR. IV, 16.

par l'ange, quand, annonçant à Marie l'Incarnation du Verbe, il ajoute : Vous l'appellerez *Jésus*. L'Evangéliste, de son côté, nous exhorte à étudier Jésus « vivant *en nous* » lorsque, citant les prophéties relatives au Sauveur, il dit : « Il sera appelé Emmanuel, c'est-à-dire : *Dieu avec nous* [1] ».

Cette vie de Jésus, l'Emmanuel, demeurant avec nous et *en nous*, est pour nous la plus ravissante des perspectives, la plus noble des vocations, nul ne le contestera. Mais comment lui donner pour type saint Paul, le grand converti, l'homme à la vie exubérante, aux vastes entreprises extérieures, aux perpétuels combats, aux saintes passions, agitées comme un océan ?... Lui, le modèle d'une âme sacerdotale, en qui la vie intime de Jésus s'épanouit dans le recueillement et l'union ?... Oui certainement. Paul est l'œuvre de la sagesse divine, et celle-ci veut montrer en lui jusqu'à quel point elle excelle à transformer un cœur, et de quelle manière elle sait l'enrichir au dedans, à proportion des bienfaits qu'il est destiné à répandre au dehors dans le monde.

On connaît Saul le persécuteur. Né à Tarse et instruit dans la loi par le sage Gamaliel, il n'a nullement appris de son maître la modération et la douceur. Une haine de religion, issue d'un attachement mal compris au mosaïsme, le pousse, l'acharne contre le christianisme. Les mains comme

[1] MATT. I, 23.

teintes du sang de saint Étienne protomartyr, et le cœur avide de faire de nouvelles victimes, il s'avance à cheval vers Damas, pour y arrêter tous ceux qui seraient convaincus de suivre Jésus, hommes et femmes, et les conduire à Jérusalem chargés de chaînes. Tout à coup, une vive lumière fond sur lui, une force invisible le terrasse et une voix lui dit: « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? – Qui êtes-vous, Seigneur? – Je suis ce Jésus que tu persécutes ». Et le terrible persécuteur, devenu en un clin d'œil, de loup ravisseur un doux agneau, répond: « Seigneur, que voulez-vous que je fasse? [1] »

Ce que veut de lui le Seigneur, c'est qu'il soit un homme nouveau, l'homme de sa droite, et que pour cela il ait avant tout un cœur nouveau, semblable au Cœur de Jésus, selon la mémorable parole d'un saint Docteur: *Cor Pauli cor erat Christi.* C'est pour cela que Jésus lui donne son esprit d'humilité, son esprit de religion, son esprit de prière, et produit ainsi en lui une complète transformation intérieure, une merveilleuse ressemblance.

I. - Esprit d'humilité.

Apprenez de moi, dit Jésus à tous, *que je suis doux et humble de cœur* [2]. Saul avait plus

[1] Act. IX, 4 et seq. — [2] Matt. XI, 29.

besoin qu'un autre d'apprendre cette leçon, et le divin Maître prit soin, dès l'heure de sa conversion, de la lui enseigner d'une manière éminente. L'ayant converti par lui-même, il aurait pu lui tracer, de lui-même aussi, la conduite à suivre. Il lui dit au contraire : *Lève-toi, va dans la ville, et là quelqu'un te dira ce que tu dois faire.* Et l'on dirige à la main le converti vers le lieu indiqué, car la lumière céleste l'a aveuglé. Ananie, humble croyant, averti par le Seigneur dans une vision, vient le trouver et le fait enfant de Dieu par le baptême ; l'ordination sacerdotale et épiscopale n'aura lieu que plus tard, quand Paul aura été désigné par le ciel comme Apôtre des Gentils. Il parle sans doute dès lors dans les synagogues, autorisé par les chefs de l'Église, à titre de disciple zélé et convaincu ; mais surtout il prépare son cœur dans la vie cachée, et il s'y enfonce plus encore, lorsqu'il va résider en Arabie, soit pour échapper à la persécution, soit pour mieux vaquer à la vie intérieure, seul avec Dieu.

Trois choses entre autres servent de base à son humilité : la connaissance approfondie des misères de l'homme déchu, le souvenir de sa malice personnelle, et l'affluence des bienfaits célestes.

Le langage de Paul sur l'homme déchu est d'une telle énergie, on pourrait dire, d'une telle crudité que, s'il n'était inspiré, on le taxerait peut-être d'inexactitude doctrinale ou d'exagération.

« Nous sommes par nature, dit-il, des enfants de colère, des vases de colère, dignes d'être brisés; nous avons comme héritage les ténèbres, l'impuissance pour le bien, tout un cortège de mauvaises inclinations enracinées dans notre chair de péché. [1] » Quelle humiliante condition!

Mais, dans cette masse corrompue, par quels signes Paul se distingue-t-il? Il sent le besoin de le redire dans ses Epîtres: « Entre les pécheurs sauvés par le Christ, je suis le premier. J'ai été blasphémateur et contempteur, je suis le dernier des apôtres, indigne même d'être appelé apôtre, car j'ai persécuté l'Église de Dieu; je ne mérite d'être appelé qu'un avorton. Si le Christ Jésus m'a fait miséricorde, à moi le plus grand des pécheurs, c'est pour donner en ma personne un exemple insigne de sa patience, afin d'encourager ceux qui doivent croire en lui et obtenir la vie éternelle [2] ». Ce sentiment de son indignité, qui est à l'état permanent dans son cœur, trouve, on le devine, un soulagement à se faire jour, à temps et à contre-temps, dans ses lettres.

Combien cependant ce sentiment de sa misère ne s'accroît-il pas quand il compare ce qu'il était avec ce que Dieu l'appelle à être dans l'Église, l'ayant choisi pour cela dès le sein de sa mère! Quel contraste! Il s'abîme davantage à cette vue dans son néant, il adore les desseins de Celui qui

[1] Eph. II, 3 et alibi passim. — [2] I Tim. I, 15 et alibi.

est Tout ; il a donc droit de nous dire à son tour après Jésus : *Apprenez de moi que je suis humble de cœur* [1].

II. - Esprit de religion.

Plus saint Paul est énergique, effrayant même, quand il nous révèle la misère native de l'homme, plus il devient consolant, plus il nous ravit d'admiration quand il nous montre la religion de Jésus-Christ descendant au fond de notre abîme, pour nous élever par une chaîne sacrée jusqu'à Dieu et nous tenir perpétuellement unis à Lui.

Quelque chose des lumières intimes qu'il a reçues directement du ciel sur ce sujet arrive jusqu'à nous, quand nous l'entendons dire aux chrétiens : « Puisse le Seigneur vous donner, selon les richesses de sa grâce, d'être corroborés par la vertu de son esprit dans l'homme intérieur, de sorte que le Christ habite par la foi dans vos cœurs, et qu'étant enracinés et fondés dans la charité, vous puissiez comprendre avec tous les Saints quelle est la largeur, la longueur, la sublimité et la profondeur de l'œuvre de Dieu, et savoir aussi la charité du Christ qui dépasse toute science, afin que vous soyez remplis de toute la plénitude de Dieu [2] ».

Dans cette œuvre merveilleuse de beauté, qui est l'union de l'homme à Dieu, Paul nous

[1] MATT. XI, 29. — [2] EPH. III, 16 et seq.

fait remarquer que Jésus-Christ n'a pas seulement le rôle de médiateur : Il est prêtre et victime. « Tel il convenait que fût notre Pontife, saint, innocent, sans souillure, séparé des pécheurs, plus élevé que les cieux, et qui ne fût point obligé, comme les autres pontifes, d'offrir chaque jour des victimes, d'abord pour ses propres péchés, puis pour ceux du peuple. Il l'a fait une fois pour toutes, en s'offrant lui-même. Après l'offrande de cet unique sacrifice pour les péchés, il est assis pour toujours à la droite de Dieu, jusqu'à ce que ses ennemis soient réduits à être l'escabeau de ses pieds, car par une seule offrande il a rendu parfaits pour toujours ceux qu'il a sanctifiés [1] ».

Aux yeux de l'Apôtre illuminé par l'esprit intérieur, tout est donc saint : saints en premier lieu les prêtres de la nouvelle alliance, qui renouvellent et perpétuent sur toute la terre l'unique sacrifice de Jésus-Christ ; saints les fidèles, et c'est le titre qu'il leur donne constamment, quoiqu'il n'ignore pas leurs faiblesses et leurs fautes, et il ajoute : « Tout ce qu'il y a de juste, de pur et de saint, voilà ce que vous devez penser... Vous êtes les concitoyens des Saints et les familiers de la maison de Dieu [2] » ; saint est dans les fidèles, non seulement le cœur, mais le corps, autrefois corps de péché, devenu le temple de l'Esprit-Saint, digne d'être conservé dans l'honneur et la sanctification ;

[1] Hebr. vii, 26 et seq. — [2] Phili. iv, 8 ; Eph. ii, 19.

saintes enfin les créatures matérielles elles-mêmes ; car elles aspirent à louer le Saint des Saints et ne supportent d'être « prisonnières de la vanité, qu'avec l'espoir de reconquérir bientôt la liberté des enfants de Dieu [1] ». En vain la participation des chrétiens aux conditions temporelles de la société et leur présence dans un peuple païen leur créent-elles des relations, des droits, des devoirs d'un ordre en apparence tout humain. Jusque dans la manière de les envisager et de terminer les conflits, Paul veut que les fidèles, autant qu'il est en eux, suivent les règles de l'ordre divin. « Quoi, dit-il, quelqu'un d'entre vous a l'audace de recourir au jugement des iniques, non à celui des Saints ! ne savez-vous pas que les Saints jugeront ce monde? [2] »

Partout, on le voit, l'idée religieuse sortie du mystère sacré de la Réconciliation, de ce mystère caché en Dieu depuis le commencement des siècles, répand sa lumière, fait sentir sa majesté, impose son domaine, multiplie ses bienfaits. Heureux Paul de l'avoir si bien compris !

✠ III. - Esprit de prière.

L'Evangile nous montre Jésus en prière le jour, en prière la nuit dans la solitude, en prière surtout quand il médite quelque acte plus impor-

[1] Rom. viii, 21. — [2] I Cor. vi, 2.

tant pour son Église. Ce que nous en voyons, en soulevant un coin du voile, n'est rien, mais suffit pour que, devant ce tableau, nous tombions à genoux, adorant et désirant imiter.

Dans saint Paul aussi, l'esprit de prière arrive à un degré admirable. Cet esprit est précoce, car quand le Seigneur commande à Ananie de donner assistance au nouveau converti, il lui indique déjà comme signe pour reconnaître ce disciple inattendu, cet homme jusqu'alors si redouté : *Voici qu'il prie.*

Paul aime à prier avec ses frères, sachant combien cette prière commune est agréable à Dieu. Qu'il est beau de le voir, après son discours aux prêtres d'Ephèse, au moment de les quitter, s'agenouiller sur le rivage et prier avez eux tous. Après quoi, dans leur attendrissement, ils se jettent à son cou, et, dans toute l'assemblée, ce ne sont plus que pleurs et sanglots [1].

Ses prières intimes et solitaires nous sont moins connues, nous comprenons cependant, par quelques confidences échappées dans ses Lettres, qu'il faisait oraison sans cesse, jour et nuit, fléchissant le genou, mais surtout priant en esprit et mentalement [2]. Deux formes de prière lui étaient plus familières, selon qu'il considérait les misères de l'homme ou les miséricordes de Dieu : c'étaient les demandes et les actions de grâce. Sur ces dernières, il nous dit lui-même : « Nous

[1] Act. xx, 31. — [2] I Cor. xiv, 15.

rendons grâces à Dieu sans interruption ; nous rendons grâces pour vous tous ; grâces à Dieu pour son ineffable don [1] ». Il conjure d'autre part les fidèles de multiplier près de Dieu « les postulations [2] ». S'il approuve que, dans les divers besoins, les demandes soient formulées avec précision, il exalte aussi ce genre de prière où l'Esprit-Saint a une part prépondérante, produisant en nous de tels gémissements, de telles supplications que nos paroles seraient insuffisantes à les traduire, et que l'âme elle-même ne saurait s'expliquer ce qu'elle éprouve ni ce qu'elle désire [3]. Toujours est-il qu'elle sent croître en elle, avec ce mode d'oraison, l'attrait du bien et la vigueur de la volonté pour le réaliser ; or c'est là tout.

Au-dessus de ce genre de prière, déjà fort élevé, que reste-t-il, sinon l'oraison extatique? S. Paul nous en laisse entrevoir dans son cœur la présence et l'action? Encore ennemi, Jésus avait daigné lui apparaître; que durent être les faveurs célestes reçues à titre d'ami fidèle? Plusieurs fois il eut de ces dons extraordinaires, surtout au moment d'être créé Apôtre des nations. Mais lui-même nous apprend à les admirer en silence, quand il dit : « Etait-ce dans le corps ou en dehors du corps? je n'en sais rien ; je sais seulement que, ravi au troisième ciel, j'ai entendu des paroles et vu des mystères, qu'il n'est pas per-

[1] II Cor. ix, 15. — [2] Phili. iv, 6 ; Tim. ii, 1. — [3] Rom. viii, 26.

mis à l'homme de révéler. Loin pourtant de m'en glorifier, c'est de mes infirmités que je veux tirer gloire [1] ».

IV. - Transformation parfaite.

Les grâces ordinaires, par leur action soutenue, produisent dans l'âme des changements prodigieux. D'autre part, les grâces extraordinaires, comme celles dont on vient de parler, laissent, après l'heure de l'extase, une lumière, une impulsion, une vertu, qui durent parfois la vie entière et opèrent une sorte de transfiguration. Qu'en sera-t-il des progrès de Paul, en qui ces deux puissances se concertèrent pour opérer sa sanctification? Chez lui se réalisa parfaitement ce qu'il souhaitait aux disciples de l'Évangile: *Ayez en vous les mêmes sentiments que le Christ Jésus* [2]. Le Maître avait dit: « J'ai un baptême à recevoir, (le baptême de sang), et combien je me sens à l'étroit, jusqu'à ce qu'il s'accomplisse! [3] » Pour moi aussi, reprend le disciple, « vivre c'est le Christ, et mourir m'est un gain, de sorte que je suis tiraillé entre les deux, *coarctor e duobus;* en soi, mourir serait le mieux, mais rester dans la chair est nécessaire pour vous. [4] » La tristesse, l'ennui, les craintes de Jésus à Gethsémani ont fait souvent l'objet de notre méditation; nous les retrouvons dans Paul quand nous l'enten-

[1] II Cor. xii, 2 et seq. — [2] Phili. ii, 5. — [3] Luc. xii, 50. [4] Phili. i, 22, 23.

dons dire : « J'ai une grande tristesse, j'ai une continuelle douleur dans mon âme. Au dehors les combats ; au dedans, les craintes ; je m'ennuie même de vivre [1] ». La joie cependant avait aussi ses heures, alors qu'il voyait fleurir le bien ou qu'il avait l'honneur de souffrir pour la vérité. Bref, sa transformation surnaturelle et sa conformité à Jésus en étaient arrivées à tel point, qu'il put prononcer la mémorable sentence : *Je vis, non plus moi, mais en moi vit le Christ* [2]. C'est le dernier terme de ce que peut rêver et atteindre l'homme ici-bas.

Conclusion.

Je vous remercie, ô mon Jésus, de m'appeler, moi aussi, à vous ressembler par la vie intérieure. Je vous remercie de me la rendre si facile, puisqu'elle peut subsister en nous malgré les petitesses de la terre, les agitations du monde, les attaques des passions ; puisqu'elle peut même en tirer une cause de progrès, pourvu que « le Christ habite par la foi dans notre cœur [3] ». Du reste, fût-il plus difficile d'asseoir en moi cette vie intérieure, sa beauté suffirait pour exciter mes désirs et provoquer mes efforts. Mais elle est enviable aujourd'hui surtout, pour peu que l'on considère où en est venue l'impiété chez les méchants et la frivolité chez les gens pieux eux-mêmes. Je ne veux ni suivre

[1] Rom. ix, 2; II Cor. vii, 5. — [2] Galat. ii, 20. — [3] Eph. iii, 17.

ces derniers, ni tomber dans l'abattement et l'indifférence; au contraire, je chercherai, dans la pratique plus assidue de la vie intérieure, un dédommagement pour mon Dieu et pour moi. Cette vie sera donc ma cité de refuge, mon jardin de délices, ma fontaine rafraîchissante, mon festin perpétuel. O Paul, obtenez-moi cette grâce de mon divin Jésus, et je vous en bénirai à tout jamais.

MÉDITATION DU SOIR.

LES HUIT BÉATITUDES. - PREMIÈRE BÉATITUDE: L'ESPRIT DE PAUVRETÉ.

Jésus s'avance dans une campagne solitaire, suivi de ses disciples et d'une foule de peuple. Nous aussi marchons à sa suite. « A quel autre irions-nous? Il a les paroles de la vie éternelle. [1] » Or, sur le chemin un tertre se rencontre, favorable pour faire entendre à tous les enseignements divins. Il y monte et s'assied; ses disciples se rangent en cercle autour de lui; un peu plus bas, la foule: tout est prêt, le lieu et les cœurs.

« Alors Jésus, poursuit l'Évangile, ouvre la bouche pour donner ses enseignements et il dit... [2] » : *Il ouvre la bouche pour dire*, locution d'une exceptionnelle solennité, qui provoque notre attention, et nous fait pressentir une importante leçon.

[1] Ioan. vi, 69. — [2] Matt. v, 2.

En effet, Jésus, s'adressant à tous, mais plus particulièrement à ses disciples, fait entendre ces mots : « Heureux les pauvres en esprit ; heureux ceux qui sont doux ; heureux ceux qui pleurent ; heureux ceux qui ont faim et soif de la justice ; heureux les miséricordieux ; heureux ceux qui ont le cœur pur ; heureux les pacifiques ; heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice ; à tous, le royaume des cieux est assuré ».

La béatitude de la pauvreté d'esprit est proclamée la première : la première aussi elle doit être l'objet de nos désirs et de nos efforts ; c'est elle qui fera l'objet de notre présente considération. Diverses significations lui sont attribuées par les Docteurs de l'Église, et nous ne saurions nous en étonner ; puisque souvent, l'Esprit-Saint lui-même nous offre, dans les Ecritures, plusieurs sens simultanément cachés sous l'écorce des mots. Mais, selon le sens le plus naturel et le plus accrédité, ici la pauvreté signifie le détachement des biens terrestres ; c'est donc aussi celui que nous méditerons. Élargissant toutefois la pensée pour la rendre plus utile, nous étudierons quelles sont nos dispositions, non seulement par rapport à la possession des biens temporels, mais en général par rapport à l'usage de ce monde matériel au milieu duquel commence, se poursuit, s'achève notre pèlerinage ici-bas. Six états se présentent à ce point de vue, et vont par degrés du plus imparfait au plus parfait, selon

que l'homme, par rapport aux créatures matérielles, est un idolâtre, un esclave, un tributaire, un bon économe, un artiste, un prêtre. Parcourons ces degrés et instruisons-nous.

I. - L'Idolâtre.

S. Paul censurait avec une juste sévérité les sages du paganisme qui, ayant l'idée de Dieu, l'avaient profanée en attribuant la divinité aux animaux, aux quadrupèdes, aux oiseaux, aux reptiles [1]. Hélas! en plein christianisme, un désordre semblable a lieu quand on décerne en quelque sorte aux créatures terrestres le culte réservé au Créateur. Tantôt, ce monstreux désordre s'attaque au principe même des choses, lorsque l'homme voyant la gloire de ce monde, la splendeur des palais, la vélocité des chars, l'opulence des villas, les mille inventions de l'industrie, s'en attribue le mérite et s'écrie dans sa démence: « Le génie humain, voilà mon dieu »; je veux avec sa toute-puissance bannir, supprimer le pauvre dont la vue me déplait, et convaincre de fausseté l'Évangile qui en prédit la permanence dans la société humaine [2]. Tantôt, c'est l'usage pratique des biens matériels qui dégénère en impiété, quand l'homme s'enivre de ce qu'ils ont de flatteur et de délectable, au point d'en faire son idole. Satan mon-

[1] Rom. I, 23. — [2] Matt. XXVI, 11.

trant à Jésus les royaumes de ce monde et leur gloire lui dit: « Je te donnerai tout cela si, tombant à mes pieds, tu m'adores. [1] » On sait la réponse du Sauveur. Mais l'homme charnel, lui, écoute le tentateur; s'il ne prononce pas le mot d'adoration, il accepte l'idée. Et que de fois ses lèvres mêmes ne disent-elles pas, en parlant des êtres matériels et délectables: *J'adore ceci, j'adore cela!* Termes hyperboliques, sans doute, mais qui trahissent le désordre de ses idées et la pente idolâtrique de son cœur.

O saintes créatures de Dieu, contraintes à l'apostasie par l'homme, par votre roi, je vous plains! Et vous, mon Dieu, je vous demande pardon!

II. - L'esclave.

Des liens variés et multiples nous tiennent unis au monde matériel; ce monde est nécessaire à notre existence, et ces liens sont voulus de Dieu pour établir, dans la gradation des êtres, l'unité entre le monde de la matière et celui des esprits.

Comment une alliance si bienfaisante a-t-elle dégénéré en servitude? L'homme, au lieu « d'user de ce monde sobrement et pieusement, comme n'en usant pas [2] »; au lieu de se créer des habitudes simples et austères, qui se perfectionneraient par leur exercice même, a cédé aux basses in-

[1] Matt. iv, 9. — [2] Tit. ii, 12; I Cor. vii, 31.

clinations des sens; de là des délicatesses, des caprices, qui avec le temps deviennent des nécessités et des chaînes. « Que de choses, dont je n'ai pas besoin », dit joyeusement le cœur libre, en côtoyant les mille produits de l'industrie et de la vanité mondaine! Et le cœur esclave de dire, malgré son abondance: « Que de choses me manquent encore! et qui sait si ce que j'ai aujourd'hui ne me manquera pas demain? » De là des préoccupations, des désirs, des alarmes sans fin. L'esclavage est complet, l'âme et le corps y sont assujettis. La place de la créature matérielle était sous nos pieds, ou dédaignée en ce qu'elle a de nuisible au règne de Dieu, ou servant d'escabeau, dans ce qu'elle a d'utile pour nous élever et nous permettre de mieux voir les choses célestes. Si au contraire, par notre connivence, elle domine, nous enlace, nous opprime, nous avilit, adieu tout espoir de rien faire de grand pour le service de Jésus-Christ. Rougissons et secouons le joug.

III. - Le tributaire.

Ce titre convient à l'homme qui a très peu l'intelligence de la pauvreté évangélique, qui en a encore moins l'amour et le courage. Pourtant il accepte ce qu'elle lui impose absolument, selon les lois de son état; il veut échapper aux condamnations du divin législateur. Dans sa vie personnelle, il évite donc tout excès digne de censure, il se

résigne même à faire les retranchements indispensables. Dans l'exercice de ses devoirs envers le prochain, il prélève tout juste, sur les biens dont il dispose, ce qu'exigent rigoureusement la conscience, la charité, la bonne réputation; c'est un contribuable qui s'exécute, rien de plus.

O Jésus Enfant! ô notre prince! vous qui, étant riche de tout, vous êtes réduit à l'indigence, pour que votre dénuement fît notre richesse, prodiguerez-vous à de tels sujets les richesses de votre royaume comme récompense? Aurez-vous du moins pour eux un sourire de bonté? Ah! ils risquent de vous voir détourner la tête en leur disant comme le père de famille de l'Evangile: *Mercenaires, je ne vous connais pas* [1].

IV. - L'économe prudent.

L'économe n'est pas le maître, mais il a la confiance du maître et il épouse les intérêts de la maison. En connaître les ressources diverses, combiner avantageusement les biens dont il a la garde, en faire en temps opportun la dispensation, s'assurer la bienveillance et le concours de ceux qui l'entourent, c'est pour lui la constante sollicitude, nuit et jour. Ce qu'il obtient par là de résultats bienfaisants et salutaires, semblerait un rêve, et pourtant c'est la réalité de tous les jours,

[1] Luc. XIII, 27.

c'est sa gloire, c'est aussi un bienfait pour toute la maison et pour ceux qui l'habitent.

Ainsi fait l'homme chrétien, surtout le représentant de Dieu, dans l'emploi des choses temporelles qui concernent sa personne ou font partie de son ministère. D'autres, à côté de lui, se dispenseront de cette sollicitude, ou par incurie et crainte de la peine, ou par dédain pour la prétendue petitesse des intérêts en jeu, ou parce que la prière et l'étude ont leurs préférences; il ne les imitera jamais. Que sont pourtant les moyens temporels dont il dispose, en comparaison de ce qu'il lui faut pour le culte divin, le soin des pauvres et la prospérité des œuvres de zèle? Aussi peu que les cinq pains dans le désert, pour les cinq mille hommes dont parle l'Évangile [1].

Mais sa confiance, sa prévoyance, son esprit d'ordre et de sacrifice, sa grâce pour exciter autour de lui les dévouements, et par dessus tout l'abondance des bénédictions de Dieu sur ses travaux, renouvellent tous les jours le prodige de la multiplication des pains. Courage, bon et fidèle serviteur, vous méritez que Dieu vous donne la graisse de la terre et la rosée du ciel; un jour il vous établira sur de plus grandes choses encore [2]; que ces bienfaits présents et la perspective de cette récompense future fassent votre joie.

[1] Marc. vi, 38. — [2] Gen. xxvii, 28; Luc. xix, 17.

V. - L'artiste.

Le mot n'a rien ici d'exagéré ni de déplacé. La Sagesse divine est appelée souvent dans l'Écriture « l'artiste, ou l'ouvrière consommée, qui dispose à merveille tous les êtres de la création : *Omnium artifex Sapientia* [1] ». L'homme aux vues élevées et au cœur méditatif participe à ce don. Sans négliger le côté pratique et utilitaire des choses, il en recherche surtout l'idéal. Leur bonté le touche, leur beauté le ravit ; Dieu est sous ce voile ; une singulière pureté s'en dégage, l'admiration et la joie portent l'âme à chanter : « Cieux, astres, terre, éclairs, nuages, glaces, feu, fontaines, océan, faites un concert et bénissez le Seigneur [2] ». Toutes ces créatures obéissent et elles ajoutent : « O vous qui, en nous modelant de vos mains, et en nous faisant passer par votre cœur et par vos lèvres, nous avez rendues pures, belles, radieuses, harmonieuses, soyez aussi béni. »

VI. - Le Prêtre.

C'est sans doute un grand honneur pour les créatures matérielles d'être associées au culte ecclésiastique : l'eau bénite, en purifiant les personnes et les choses, le froment et le vin, en fournissant la

[1] SAP. VII, 21. — [2] DAN. III, 57 et seq.

matière du saint Sacrifice, la lumière en éclairant l'autel, les couleurs en représentant les Saints, l'encens en embaumant tout le temple. Mais en dehors de cette consécration rituelle et limitée, il en est une autre universelle. Partout, l'homme a sous les mains la matière préparée pour des sacrifices d'adoration, de propitiation, d'impétration et d'action de grâces; son embarras est plutôt de suffire à l'affluence des oblations et des victimes.

Nous voyons des Saints dépourvus du caractère sacerdotal, hommes humbles entre tous, pauvres jusqu'au dénuement, posséder dans un degré exquis ce sens et ce don. Oh! qu'ils respectent la nature, oh! qu'ils aiment à la contempler et à l'offrir à Dieu, là surtout où l'homme charnel ose la défigurer et la détourner de son but sublime! Solitude de la Thébaïde, temple sans rival, vous étiez remplie de ces prêtres par le cœur, de ces offrandes saintes, de ces louanges muettes, de cet invisible encens. A quinze siècles de distance vous nous ravissez encore; faites mieux, revivez en nous.

Mais les villes, avec leur mouvement et leurs magnificences, ménagent, elles aussi, au chrétien pénétré de l'esprit sacerdotal, de nombreuses occasions d'offrir à Dieu ces « hosties spirituelles » dont parle S. Pierre [1]. La petitesse de leurs grandeurs fait ressortir celles de Dieu, même du Dieu

[1] PETR. II, 5.

de la nature. On compatit à l'homme, que la fièvre de l'activité envahit et qu'on voit tour à tour pâle d'accablement ou dévoré par les soucis quotidiens ; il ne sait regarder plus haut ! Cependant ce que la vanité humaine déforme et torture n'est qu'un atome en comparaison du reste, où le Tout-Puissant règne dans son indépendance, se riant de tous les vains efforts. Et que d'excellentes choses dans l'ordre matériel deviennent, à l'insu de celui qui s'est exténué pour les produire, des auxiliaires pour l'œuvre du salut ! – Seigneur, vous avez tout fait avec poids et mesure. Je suis néant, mais ce néant partout vous adore et voudrait expirer à vos pieds en chantant : « A vous sont les cieux, à vous est la terre ; c'est vous qui avez formé le monde et sa plénitude, c'est vous qui avez créé la mer et l'aquilon ; les montagnes du Thabor et de l'Hermon tressailleront en chantant votre nom, tant est grande la puissance de votre bras [1] ».

Conclusion.

O monde de la nature, que vous étiez beau au sortir des mains du Créateur, puisque lui-même, après avoir vu chaque production successive, et avoir trouvé que c'était bien, considérant l'ensemble, proclama que toutes choses étaient excel-

[1] Ps. LXXX, 12, 13.

lemment bonnes : *Vidit Deus cuncta quae fecerat, et erant valde bona* [1].

Malheureusement le péché en entrant sur cette terre a troublé un si bel ordre, et les hommes, dans leur égarement, ont dénaturé le rôle des créatures matérielles, les ont profanées, les ont violentées, les ont en quelque sorte martyrisées, pour les faire servir à l'ostentation ou au sensualisme. Empressés à la recherche du progrès matériel, pour se rendre la vie agréable et les rapports sociaux faciles, ils ne songent nullement à enrichir les âmes des avantages que ces biens passagers, en bons serviteurs, devraient fournir.

Consolons-nous ; l'homme des béatitudes évangéliques, le pauvre en esprit s'avance. Simple, ignorant peut-être, et dénué de tout, c'est lui qui rétablit l'ordre des choses. D'abord il exerce au nom de la pauvreté une totale *désappropriation*, éliminant dans l'usage des créatures l'illicite, le dangereux, le superflu, et restreignant tout au nécessaire et à l'utile. Cela fait, il entreprend un beau travail qu'on peut appeler d'*appropriation*. Pour l'accomplir, nul n'est aussi bien doué que lui : dans ses mains les choses s'épurent, le matériel se spiritualise, et tout semble régénéré selon l'idée primitive du Verbe Créateur. C'est vraiment le *sacrifice*, c'est à dire la *transformation en choses sacrées*, de créatures matériélles qui

[1] Gen. I, 31.

n'avaient nullement, par elles-mêmes, ce caractère et cette dignité.

Multipliez, Seigneur, ces pauvres selon l'Évangile, ces prêtres selon l'esprit, pour qu'ils soient l'honneur de votre Église et les bienfaiteurs de la société humaine. Que s'ils sont méconnus, méprisés, raillés, maltraités, repoussés, exilés par les mondains, malheur à la terre ; mais pour eux la récompense n'en sera que plus grande et elle est assurée ; oui, déjà « le royaume des cieux est à eux ».

TROISIÈME JOUR.

MÉDITATION DU MATIN.

LA PURIFICATION DE MARIE ET LA PRÉSENTATION DE JÉSUS AU TEMPLE. - CÉLÉBRATION DE LA SAINTE MESSE.

Le mystère de la Purification de Marie et de la Présentation de Jésus au temple est un des plus riches en enseignements de tout genre. La méditation que nous en ferons aujourd'hui nous apprendra à célébrer dignement la Sainte Messe: nous y trouvons, en effet, recommandées 1.° l'étude des lois relatives au Saint Sacrifice, 2.° la préparation par l' humilité, 3.° la plénitude de l'offrande et de l'immolation, 4.° la ferveur dans la communion, 5.° la fidélité à l'action de grâces, 6.° enfin la continuation perpétuelle du sacrifice, dans tout le cours de la vie.

I. - Étude des lois du Saint Sacrifice.

Marie, dans le temple, avait étudié les Livres Saints sous la direction des prêtres; elle ne pouvait donc être étrangère à cette partie importante des préceptes qui concerne les rites des sacrifices et dont est rempli le livre du Lévitique. Du

reste, n'eût-elle pas eu dans ses mains le texte de la loi, ce qu'elle voyait s'accomplir sous ses yeux, ou quotidiennement, ou à certains jours déterminés, était la plus instructive des leçons. Mais surtout, parmi les grâces qu'elle avait reçues dans son Annonciation, il faut placer en première ligne une intelligence profonde de ce que devait être le sacrifice, dans l'œuvre de la Rédemption et dans la religion chrétienne. Ce qui se passa alors dans l'âme du Verbe incarné, quand il dit : *Mon Père, les anciennes victimes ne vous ont point été agréables, me voici* [1], pénétra dans l'âme de sa mère ; il convenait qu'il en fût ainsi, pour la rendre plus apte à coopérer au mystère de la Rédemption.

Le prêtre, lui aussi, est tenu d'étudier, pour bien célébrer le Saint Sacrifice, certaines règles et lois positives. Il suffit qu'elles émanent de l'Église, pour mériter son respect; en cela comme en tout, il doit être un exemple parfait. Mais les rites sacrés prescrits pour la messe méritent un respect plus grand, une étude plus assidue, une observance plus scrupuleuse, si l'on considère la sainteté des mystères qu'ils accompagnent, les secours qu'en peut attendre le célébrant pour sa foi et sa piété, et l'édification que leur exact et respectueux accomplissement est propre à donner aux fidèles. Un prêtre consciencieux oserait-il jamais traiter ces lois d'observances minutieuses,

[1] HEBR. X, 8-9.

insignifiantes, dont l'ignorance est à peine imputable, et dont l'exécution littérale importe peu, pourvu que la substance soit sauve? Au contraire; non content d'en étudier la lettre, il en scrutera le sens historique et mystique, pour éclairer sa piété et pouvoir mieux admirer la sagesse de l'Église dans sa liturgie, le long des âges.

Mais surtout, par delà ces lois, il méditera LA LOI, la grande loi du sacrifice, qui est l'âme de la nouvelle alliance, beaucoup plus encore que de l'ancienne. Loi qui, selon les divers temps de l'année, ou les diverses fêtes du Seigneur, de Marie, des Saints, diversifie ses enseignements et son application, pour rendre plus étendue son autorité, plus frappante et plus belle son unité, plus universels ses bienfaits.

Ayons toujours dans nos cœurs cette grande loi du sacrifice, écrite en lettres de feu et de sang; mais ne négligeons pas de lire souvent aussi, avec attention et respect, les lois positives des cérémonies de l'Autel. L'une est l'âme, les autres sont le corps; toutes ensemble constituent l'acte de religion le plus auguste et le plus saint.

II. - Préparation par l'humilité.

Marie n'avait rien à purifier, ni légalement, ni moralement, sa maternité provenant d'une grâce céleste qui, loin d'amoindrir sa pureté, l'avait consacrée. Mais elle comprenait que c'est un hon-

neur d'obéir, et elle l'ambitionnait; aussi s'empressa-t-elle de se ranger humblement au nombre des femmes ordinaires, pour se purifier au temple et rétablir par là les rapports ordinaires de la vie avec les enfants d'Abraham. Et de quelle manière accomplit-elle la loi? Nouvel acte d'humilité! Entre les divers sacrifices laissés au choix, elle préfère celui des pauvres, moins par nécessité que par inclination pour tout ce qui est petit et caché. L'humilité est donc dans sa démarche, l'humilité est entre ses mains, l'humilité est sur son visage, mais elle est surtout dans son cœur.

Qu'apporte le prêtre comme préparation, pour monter à l'autel? Absence de mérites, présence du péché ou des suites du péché. On n'oserait le blâmer si, au lieu de monter à l'autel, il descendait du sanctuaire et se tenait au fond du temple, se frappant la poitrine et disant avec le publicain: *Seigneur, soyez-moi propice, je suis un pécheur*. Mais devant Dieu, l'humilité qui s'approche est mieux inspirée que celle qui s'éloigne. Seulement, le célébrant aura soin de correspondre à l'esprit de l'Eglise dans ses rubriques et ses cérémonies. Au début de la préparation, pendant qu'il se lave les mains, il purifiera une fois de plus son âme, et en prenant l'étole il dira avec conviction: « J'approche de votre ministère sacré comme un indigne, ô Seigneur! faites cependant que je mérite la joie éternelle ». Au pied de l'autel, quand il s'arrêtera et récitera publiquement le *Confiteor*,

il le dira plus encore du fond du cœur. Enfin, à l'offertoire il ajoutera en s'inclinant : « Qu'en esprit d'humilité et par la contrition du cœur nous soyons accueillis de vous, Seigneur, et que notre sacrifice vous soit agréable ». Nul prêtre, si avancé qu'il soit en perfection, n'aura jamais à regretter le temps et l'application mis à cette importante préparation qui consiste dans la sainte humilité.

III. - Plénitude de l'offrande et de l'immolation.

Marie présente au prêtre deux tourterelles, c'est l'offrande des pauvres. Douces et innocentes créatures, vous allez donc immoler votre vie ! Si petites que vous soyez, c'est beaucoup, car c'est votre tout. Mais ne le regrettez pas ; vous aurez l'honneur d'être substituées à Jésus, le premier-né de Marie et de toute créature [1] ; par votre sang qui va couler, vous rachèterez sa vie. Il est vrai que, plus tard, il sera vendu et livré par Judas ; au moins, en attendant le jour de la trahison, il aura le temps de grandir et d'enseigner la terre par ses actes et par ses paroles. – Mais que dis-je ? le sacrifice de Jésus n'est pas ajourné, il s'opère à l'heure de sa présentation au temple, et c'est Marie elle-même qui fait l'immolation. Car elle a compris depuis longtemps tout le mystère de la Rédemption et elle l'accepte, elle le désire, elle le

[1] Col. I, 15.

hâte, elle l'opère, autant qu'il est en elle. Bien plus, elle le grandit en y associant la totale oblation d'elle-même, colombe immaculée, surabondante d'amour, ravissante de beauté.

Et moi, que puis-je faire de semblable à l'autel? J'y présente à l'offertoire la matière du sacrifice, le fruit de la vigne et le pain de pur froment, substances choisies, qui ne sont pas seulement des symboles, mais qui vont avoir l'honneur d'être changées au corps et au sang du Sauveur. Quel miracle, mon Dieu, que celui de la transsubstantiation! Et le sacrifice de ce Corps adorable, de ce Sang précieux n'a pas lieu, comme celui de Marie au temple, par anticipation, grâce à la force du désir, ni comme simple mémorial du sacrifice un jour accompli sur le Calvaire; c'en est la rénovation réelle, quoique non sanglante. Hélas! il est un point où mon sacrifice, supérieur par le reste à celui de la Vierge Marie, lui est de beaucoup inférieur, c'est l'union de mon offrande personnelle à celle de mon Sauveur, pour me constituer réellement à l'état de victime. N'arrive-t-il pas que je n'en aie même pas, pendant toute la messe, une pensée fugitive? Et si j'y pense, les affections du cœur, les dispositions de la volonté sont-elles correspondantes? Que si je m'offre sincèrement, que vaut cette victime? Vous le savez mieux que moi, ô mon Sauveur! Quel prêtre vous vous êtes choisi! Que vous êtes bon de supporter mon indigence et mon indignité!

IV. - Communion.

Pendant que Marie était absorbée dans l'offrande de son sacrifice, un vieillard, un juste, qui attendait depuis longtemps le règne de Dieu, vint au temple. Une inspiration du ciel l'y avait attiré, il avait obéi sans retard, et il arrivait à l'heure providentielle. Rien d'extérieur ne lui annonçait le mystère, et pourtant il comprit tout ; dans l'Enfant Jésus il adora son Dieu, et cédant à l'ardeur de ses désirs, il le prit respectueusement des bras de Marie. Qu'elle fut heureuse de satisfaire ainsi l'amour de ce juste, de seconder les intentions de son Fils lui-même ! Et le vieillard tenait son Sauveur entre ses bras, le pressait sur sa poitrine, comme s'il eût voulu le faire entrer dans son cœur et l'y fixer à tout jamais. La durée de cet embrassement, nous l'ignorons ; qu'importe ? pour opérer de grandes choses, le temps d'un éclair suffit au cœur du juste, plus encore au cœur de Dieu.

Oh ! s'il se passait pour moi quelque chose de semblable, au moment de la communion ! Alors ce n'est pas entre mes mains, ce n'est pas sur mon cœur, que je possède mon Dieu ; l'auguste Sacrement est *en moi*. Mais *la chose* du Sacrement y est-elle aussi ? lui ai-je préparé la place par ma fidélité habituelle aux inspirations de l'Esprit-Saint ? ai-je fait entrer en moi la plénitude des grâces, par la sainteté de mes désirs et par mon renoncement à toute chose terrestre ? La fer-

veur sensible, je le sais, n'est pas indispensable, et ce corps grossier qui est le mien, bon gré mal gré, appesantit mon âme [1]; mais il y a pourtant une mesure d'esprit de foi, d'adoration, de dévotion compatible avec ma misère et dont je ne devrais jamais être dépourvu. Hélas! peut-être que, dans la nef, une pécheresse convertie, un enfant pieux, qui viennent de participer comme moi à la sainte Table, me dépassent de beaucoup en piété! Et trouvant toutefois leurs dispositions inférieures à ce qu'ils désirent, ils offrent à Dieu comme supplément, la ferveur qu'ils supposent en moi, ministre des autels!! Je les trompe et j'en rougis en secret; mais je ne me découragerai pas. Si je suis incapable d'être le supplément des autres, vous, mon Sauveur, vous êtes capable d'être mon supplément, et vous le désirez. Quelle consolation! quel stimulant pour me rendre plus confiant, plus désireux de communier à votre esprit, plus capable de m'approprier vos vertus!

V. - L'action de grâces.

Le saint vieillard Siméon n'était pas de ceux qu'on voit si ardents à demander et si négligents à remercier. A peine exaucé, il se prend à *bénir* le Seigneur, c'est-à-dire à le remercier et à le glorifier, de cœur plus encore que des lèvres.

[1] Sap. ix, 15.

Il chante donc son *Nunc dimittis*, dans les mêmes sentiments de reconnaissance qui avaient porté Marie à chanter le *Magnificat* et Zacharie le *Benedictus:* « Maintenant ô Seigneur, s'écrie-t-il, laissez aller en paix votre serviteur, car mes yeux ont vu mon Sauveur, Celui qui doit être la lumière des nations et la gloire de son peuple d'Israël [1]. » – On croit qu'en effet les désirs du vieillard furent exaucés et que, peu de temps après, il ferma les yeux à la lumière de ce monde, pour aller se reposer en Dieu.

Quant à moi, faire l'action de grâces après le S. Sacrifice, pour donner le bon exemple et me conformer aux traditions cléricales, ce serait trop peu. Cet acte est tellement associé à l'adorable Sacrement du Seigneur, qu'on appelle celui-ci *Eucharistie*, c'est à dire « bonne grâce ». Je dois donc y apporter un élan spontané du cœur, qui tantôt se manifestera par la récitation des formules usitées dans l'Église, tantôt se développera à l'intérieur dans un acte d'offrande immense, ou dans un profond silence d'admiration, pour se terminer par la demande.

Et que demanderai-je? de quitter cette terre, où se voient tant de choses opposées à Jésus? ce serait de beaucoup le meilleur [2]; mais je suis trop mal préparé pour mériter une telle faveur. S'il faut que je reste, que ce soit au moins pour répandre

[1] Luc. II, 29, etc. — [2] Phili. I, 23.

la lumière de l'Évangile, à l'honneur de Dieu et au plus grand bien du monde. Je veux me mettre à l'œuvre. Pour moi personnellement, il me serait doux, Seigneur, de continuer indéfiniment l'action de grâces; mais non, laissez, laissez partir votre serviteur pour la sanctification des âmes qui déjà l'attendent; accordez-lui seulement d'y vaquer en paix et avec courage. Plus je travaillerai pour vous, plus je serai près de vous.

VI. - Continuation perpétuelle du Sacrifice.

Au milieu des sentiments de joie et des bénédictions qui remplissent le temple, quelle parole inattendue pour Marie! « O Mère, lui dit Siméon, saisi d'un mouvement prophétique, un glaive de douleur traversera votre âme [1] ». – « Que sera-ce? par pitié, hâtez-vous de me l'expliquer. Avoir ce glaive suspendu sans savoir l'heure, l'occasion, le mode de la blessure, ah! c'est par trop d'angoisses ». Ainsi aurait pu dire Marie. Elle se tait et Siméon n'ajoute rien, peut-être ne sait-il lui-même rien de plus. Elle s'incline donc, elle adore, elle accepte et elle retourne à Nazareth; là elle vaque à ses travaux domestiques, pratiquant toutes les vertus, n'ayant sur le visage que la paix de l'abandon et le sourire de la bonté,

[1] Luc. II, 35.

Sur le Calvaire, elle comprendra tout et aura en vérité son âme transpercée de part en part.

Tel doit donc être pour moi le résultat dernier, permanent du Saint Sacrifice de la messe : me faire descendre de mes grandes idées d'immolation, plus théoriques et éblouissantes que sérieuses et pratiques, pour m'habituer à transporter l'esprit d'immolation sur son terrain véritable. Cela aura lieu par une offrande de moi-même en apparence banale et vulgaire, tant elle se mêlera d'une manière invisible et constante à mes actions, à mes prières, à mes douleurs, à mes tribulations de toute sorte. En le faisant, je ne cesserai jamais, à aucune heure du jour, d'être effectivement prêtre, jamais l'autel de mon cœur ne restera sans victime, jamais Dieu sans gloire, jamais le peuple chrétien sans bénédictions. Amen.

EXAMEN.

Les péchés capitaux. - L'orgueil.

Les maîtres de la vie spirituelle, en traitant de l'orgueil, y distinguent une variété d'espèces et de degrés, y apportent une richesse de développements, une finesse d'observations pratiques, qui hélas! révèlent la gravité du mal dans l'humanité, même chez les justes, même chez les hommes voués par état à la sainteté. Sans entrer dans toutes ces nuances, nous considérerons en général

l'*amour propre*, ou amour déréglé du *moi*, comme le principe générateur du mal. Si, par une fausse idée de notre propre excellence, voulant nous élever au-dessus de ce que nous sommes, nous nous laissons entraîner à la recherche des honneurs et des distinctions, c'est l'*orgueil*. Si nous nous abaissons vers des objets vains, petits, méprisables, pour nous en faire une gloriole, c'est la *vanité*. Et encore, ces formes diverses se mélangent et s'enlacent tellement que, pour faire un examen court et utile, nous les comprendrons toutes sous l'unique nom d'orgueil, le divisant seulement en orgueil *grossier* et en orgueil *subtil*.

I. - Orgueil grossier.

Cette qualification peu flatteuse de « grossier », est cent fois méritée par l'orgueil, soit à cause de l'objet auquel il se porte, soit à cause de la manière dont il poursuit son but.

1.° Du côté de l'*objet*. C'est un orgueil grossier et ridicule, que celui qui s'engendre par la complaisance dans les qualités extérieures plus ou moins réelles dont on est pourvu, comme la stature, la voix, les traits du visage, la chevelure, la distinction de la démarche etc. Orgueil grossier, que celui par lequel l'homme se prévaut de la dignité dont il est revêtu, aime à en décliner les titres, fait parade des insignes extérieurs qui la caractérisent, et se montre exacteur sans merci

des égards qu'il prétend lui être dus. N'avons-nous pas souvent cédé à cette faiblesse, aspiré avec délices ce grossier encens?

2.° Dans la *manière* de poursuivre son but, l'orgueil est grossier quand il met à procurer sa vaine satisfaction une telle naïveté, que le moins clairvoyant le reconnaît tout de suite à ces procédés et en sourit malicieusement; il y aurait lieu plutôt à en pleurer! Parfois, l'homme esclave de ces petitesses louera les autres, mais c'est afin qu'on lui rende la pareille, le stratagème est évident. Si les occasions de se faire valoir ne se présentent pas, il a des habiletés percées à jour pour les faire surgir; n'y réussissant pas, il se charge de se rendre justice à lui-même, avec une étonnante audace. A-t-on le malheur d'oser, sans compliments, remettre toute chose au point voulu, c'est assez pour provoquer de sa part une figure de mauvaise humeur, ou une sortie intempérante dont tout le monde est scandalisé. Car il s'agit d'un homme réputé jusque-là sensé et vertueux.

Dans ces quelques traits, n'y a-t-il rien qui nous signale et nous condamne?

II. - **Orgueil subtil.**

Ce qualificatif appartient à l'orgueil lorsqu'il est caché aux autres, encore plus lorsqu'il reste caché à celui-là même qui en est atteint.

1.° *Orgueil caché aux autres.* Un orgueilleux fait des faux pas, des omissions, des maladresses, ou par présomption, ou par inconsidération, ou par juste châtiment de Dieu; cela est fréquent. Mais il cherchera adroitement à les dissimuler, afin de ne pas baisser dans l'estime et d'échapper à la confusion; croit-il avoir réussi, il respire, tout péril est conjuré! Il continuera donc de paraître un homme sans reproche et digne de considération; peu lui importe si le succès est appuyé sur la ruse et le mensonge. Le souci de la vérité et de la franchise compte peu pour lui; l'orgueilleux s'est fait sa fin dernière. O désordre monstrueux!

Que si, malgré tous ses efforts, certains de ses défauts paraissent, il saura leur donner une couleur de vertu. Il appellera fermeté son insensibilité pour les choses de Dieu, largeur d'esprit sa fausse conscience. Se complaisant en lui-même et dédaignant les autres, il dira volontiers, sous le couvert de la reconnaissance, comme le pharisien de l'Évangile: « Je vous remercie, Seigneur, de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes [1] ».

2.° *Orgueil caché à l'orgueilleux lui-même.* C'est le caractère le plus déplorable de son égarement, car la connaissance du mal est la première condition pour en guérir. Infortuné, il ne prend jamais soin de rentrer en lui-même afin d'observer les

[1] Luc. XVIII, 10 et seq.

mouvements dépravés de son cœur, il y découvrirait trop de vérités désagréables; ou s'il accorde à l'examen un regard furtif et superficiel, c'est pour s'abuser gravement, en voyant les objets sous un faux jour, et en se détournant vite, par un manque de loyauté envers soi-même. En revanche, il excelle à scruter la conduite et les intentions du prochain; et quand il croit en avoir découvert, analysé, pesé les misères, les siennes lui paraissent une ombre en comparaison, il est consolé! « S'ils ont en eux quelque bien, pense-t-il, c'est aux occasions qu'il faut l'attribuer, tandis qu'en moi c'est le défaut qui doit être imputé aux occasions, non le bien, dont j'ai en moi-même le privilège et la source ».

La vie spirituelle factice et outrée en conduit d'autres à prendre le change entre le fond et les apparences. Quelle satisfaction n'éprouvent-ils pas à se replier sur leurs belles pensées et leurs douces affections dans l'oraison! Chose à peine croyable, tellement elle est subtile! la manière même dont ils découvrent et censurent leurs mouvements d'orgueil est entachée d'orgueil. - Qui a discerné ces mouvements? qui les a reconnus et stigmatisés? personne autre qu'eux. A eux donc l'honneur de la spontanéité dans l'hommage rendu à l'humilité. Quelle pénétration! quelle magnanimité! - Et comme on ne les en félicite pas, ils se félicitent eux-mêmes de tant d'aptitudes à la perfection.

Conclusion.

O mon Dieu, je maudis souvent le démon de ce que, sortant de l'enfer, il me sollicite au mal. Je m'indigne trop peu contre ce démon intérieur si funeste qui s'appelle *orgueil*, et qu'on pourrait aussi nommer *légion*, comme le démon de l'Évangile [1], tant ses attaques sont nombreuses et variées. Chez tous il obscurcit l'esprit, il paralyse la volonté, il pervertit le cœur; mais c'est surtout le ministre de Dieu qui a besoin de se mettre en garde contre ses embûches. Il est comblé des dons de Dieu, dons de nature et dons de grâce, reçus les uns pour sa propre sanctification, les autres pour la sanctification des âmes; les détourner de ce but, serait donc un larcin plus coupable, et les appliquer au service de l'orgueil, une profanation plus impie. Que si le prêtre considère le préjudice qui résulte de cette erreur pour les œuvres du zèle, et le libre champ ouvert au mal par celui-là même qui en a été constitué l'adversaire, comment ne se frapperait-il pas la poitrine en pleurant? « Seigneur, devrait-il s'écrier, par l'abus de vos dons j'ai mérité d'en être à tout jamais privé, privé de ma dignité sacerdotale, privé même de mon intelligence et de ma liberté. Mais vous êtes bon, ne me repoussez pas de votre face [2], repoussez plutôt loin de moi

[1] Marc. v, 9. — [2] Ps. l, 13.

le monstre de l'orgueil, ou du moins mettez-lui un frein, donnez-moi de me tenir en garde contre ses ravages, de rendre involontaires ses mouvements, de résister à ses suggestions, de les convertir même en auxiliaires du bien par l'humilité, la vigilance et une réaction énergique. Heureux examens, heureuses constatations, heureuses humiliations, heureux combats, qui m'auront frayé les voies à la connaissance et au mépris de moi-même, pour arriver à votre connaissance et à votre amour, ô mon Dieu ! »

CONFÉRENCE.

LE CHRIST RÉDEMPTEUR VIVIFIANT PAR NOUS LES ÂMES. ENCORE SAINT PAUL.

Nous avons vu Paul former en lui, par son application à la vie intérieure, l'homme parfait ; il est arrivé à « la mesure de la plénitude de l'âge du Christ [1] ». Retenir pour lui seul ce trésor serait une infidélité à sa vocation, une impossibilité pour son grand cœur. Il réalise donc pour les fidèles du monde entier ce qu'il disait si tendrement aux Galates : « Mes petits enfants, que j'enfante de nouveau, jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous ! [2] »

Pour nous rendre compte de cette œuvre de l'Apôtre, il sera bon d'étudier les principes généra-

[1] Eph. iv, 13. — [2] Gal. iv, 19.

teurs où il a puisé les maximes de vie chrétienne qu'il entend proposer. Nous en trouvons quatre principaux, qui émanent, comme autant de canaux, de la même source, le Verbe incarné, mais qui en répartissent de tous côtés les bienfaits: semblables aux quatre fleuves sortis d'un même centre, pour arroser tout l'Éden [1]. Ce sont *la grâce, la foi, la croix, l'amour*. Ensuite le spectacle le plus grandiose, le plus attendrissant, le plus réconfortant se déroulera sous nos yeux, quand, d'un regard rapide, nous verrons Paul parcourir la terre entière, la remuer et la transformer, avec les moyens d'action que nous venons d'indiquer.

I. - La grâce.

S. Paul résume lui-même toute sa carrière et le programme de toute vie chrétienne, quand il dit: « La grâce de Dieu m'a fait ce que je suis, et sa grâce n'a point été stérile en moi. [2] » Aussi s'applique-t-il à nous faire comprendre ce qu'est la grâce surnaturelle, en nous montrant son principe, sa nécessité, sa gratuité, sa variété, sa puissance, le devoir d'y correspondre dignement, et le profond mystère de sa dispensation.

1.° *Son principe.* - Paul ne cesse de nous l'indiquer quand il dit: « La grâce de Dieu est vie éternelle par Jésus-Christ; par lui j'ai reçu la

[1] Gen. II, 10. — [2] I Cor. XV, 10.

grâce et l'apostolat, par sa grâce vous êtes sauvés dans la foi etc. [1] ». Déjà le prophète avait dit : « Vous puiserez les eaux avec joie aux sources du Sauveur [2] » ; et saint Jean saluant le Verbe incarné l'avait proclamé « plein de grâce et de vérité [3] ». C'est bien, en effet, sous ces traits que le Christ nous apparaît quand, pour convertir la Samaritaine, il lui promet « une eau vive qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle [4] ». S. Paul disait donc vrai lorsque, pour caractériser la venue de Jésus-Christ, au lieu d'alléguer sa justice, sa force ou son immutabilité, il disait : « On a vu paraître la grâce, l'humanité, la bénignité du Sauveur [5] ».

2.° *Sa gratuité.* - Paul n'omet rien pour faire comprendre cette qualité essentielle de la grâce, que l'homme est si porté à méconnaître, en s'illusionnant sur ses droits prétendus à la recevoir. Sans cesse il dit aux nouveaux convertis : « Vous avez été justifiés gratuitement par la grâce de Dieu, par la Rédemption, qui est dans le Christ Jésus.... Si c'est une grâce, poursuit-il, ce n'est donc pas le fruit des œuvres, car on donne à l'ouvrier son salaire par justice, non par grâce [6] ». Les hérétiques chercheront plus tard, de mille manières, à infirmer ce principe, comme attribuant trop peu à l'homme dans l'œuvre du salut ; mais ils trouveront toujours, en première ligne, la doctrine de Paul pour les confondre ; ils seront réduits à la

1 Rom. vi, 23 et alibi passim. — 2 Is. xii, 3. — 3 Joan. i, 14. — 4 Joan. iv, 10. — 5 Tit. ii, 11 ; iii, 4. — 6 Rom. iii, 24 ; iv, 4.

renier ou, s'ils ne l'osent, à la fausser indignement. Audace sacrilège ou vaines subtilités, tout est réduit à néant par les Pères, par l'Église, par Paul lui-même.

3.° *Sa variété.* – La grâce de Dieu constitue un trésor de richesses qui l'a fait appeler par l'Apôtre *multiforme* [1]; elle s'adapte avec une délicatesse merveilleuse aux besoins de chaque âme, et surtout s'épanouit dans l'Église en différents ministères ou bienfaits : « grâce de guérisons corporelles, grâce de prophétie, grâce suscitant les apôtres, grâce éclairant les docteurs, grâce dirigeant les pasteurs etc. [2] ». C'est une terre aux plantes les plus salutaires et les plus riches ; ce sont des cieux aux constellations les plus variées, dont nous pouvons dire dans notre ravissement et notre reconnaissance : « Cieux, chantez la gloire de Dieu [3] ».

4.° *Sa puissance.* - « Là où le délit avait abondé, la grâce surabonde ; elle règne en nous par la justice, et elle est vie éternelle dans le Christ. A elle, d'opérer en nous le vouloir et le parfaire [4]. » Ainsi nous parle l'Apôtre, ainsi lui dit le ciel à lui-même quand, assailli par des tentations humiliantes, qu'il appelle « des soufflets de Satan », il prie par trois fois pour en être délivré. Celui qui a fait pour lui tant de miracles n'a qu'une réponse, en apparence sèche et sans pitié,

[1] Eph. iii, 10 ; I Petr. iv, 10. — [2] I Cor. xii, 9. — [3] Ps. xviii, 1. — [4] Rom. v, 20. Phili. ii, 13, etc.

mais qui doit retentir dans tous les siècles et consoler tant d'âmes : « MA GRACE TE SUFFIT [1] ».

5.° *Nécessité de correspondre dignement.* – « Puisque la grâce est si puissante, dit Paul par manière d'objection et pour mieux mettre en relief sa doctrine, resterons-nous dans le péché afin qu'elle abonde ? Dieu nous en garde, ce serait fouler aux pieds le Fils de Dieu, profaner le sang de la nouvelle alliance et faire injure à l'Esprit-Saint. Je vous exhorte donc, poursuit-il, à ne pas recevoir en vain la grâce de Dieu, sans quoi vous tomberiez misérablement, rejetés loin du Christ. Garde-toi, dit-il en particulier à Timothée, de négliger la grâce de Dieu, qui est en toi. Aie soin au contraire de la ressusciter, pour croître en force par elle [2]. » Quelle condamnation pour cette quiétude apathique, dont certains soi-disant spirituels voudraient faire une perfection dans la vie intérieure !

6.° *Mystère de la dispensation des grâces.* – Vous demanderez peut-être à saint Paul, qui a été admis à pénétrer si avant dans l'intelligence des œuvres de Dieu, le *pourquoi* de tant de variété dans la répartition des grâces, et le *comment* de cet accord entre la puissance divine et notre liberté humaine. Voici toute son explication : « O grandeur des richesses de la sagesse et de la science de Dieu ! combien sont incompréhensibles ses jugements et impénétrables ses conduites ! Car, qui a connu

[1] II COR. XXII, 9 ; ROM. VI, 1 ; HEBR. X, 29 et alibi passim. — [2] ROM. VI, 13 et alibi passim. 2 TIM. I, 6.

le sens du Seigneur, ou qui a été son conseiller? Ou qui lui a donné le premier, pour prétendre à une rétribution? En effet, de lui, par lui, en lui sont toutes choses. A lui, gloire dans les siècles [1]. » Et nous aussi, loin de scruter en téméraires la profondeur des conseils de Dieu, nous répondrons avec humilité et reconnaissance: Seigneur, je crois, j'adore, j'approuve et je vous remercie. Amen. Deo gratias.

II. - La foi.

De graves leçons sur la foi nous viennent des écrits et des travaux de S. Paul, comme développement de ce qu'il vient de nous dire sur la grâce.

1.° *Sa vertu pour sauver.* - Paul avait pour principale vocation de répandre la foi dans le monde entier, il fallait donc qu'elle fût d'abord dans son cœur comme un réservoir pur et intarissable. Ecoutons-le en faire l'éloge et en expliquer le rôle dans la vie chrétienne.

« La foi, remarque-t-il, a pour auteur et pour consommateur Jésus lui-même [2]. » Si élevées qu'aient été ses visions, il nous dit: « Je vis dans la foi du Fils de Dieu [3] ». Il montre en cela les mêmes sentiments que S. Pierre, alors que celui-ci, décrivant aux fidèles les splendeurs de la Trans-

[1] Rom. xi, 33. — [2] Hebr. xii, 2. — [3] Gal. ii, 20.

figuration sur le Thabor, ajoutait: « Mais nous avons quelque chose de plus ferme, la parole des prophètes, à laquelle vous faites bien de donner votre attention, comme à une lumière qui luit dans un lieu de ténèbres, jusqu'à ce que le jour se lève et que l'étoile du matin brille dans vos cœurs [1] ».

« La foi, reprend S. Paul, nous obtient, comme conséquence de son origine, la propitiation pour nos péchés, elle nous fournit contre nos adversaires toute espèce d'armes, le casque pour protéger notre tête, le bouclier pour couvrir notre cœur, et ainsi la paix nous est assurée. Mais cette paix n'est pas oisive; la foi est éminemment pratique et doit opérer par la charité; sans les œuvres elle serait morte et ne saurait plaire à Dieu. Quand, au contraire, le juste a soin de faire grandir en lui la foi par les œuvres, elle constitue sa vie et le Christ, par la foi, habite dans son cœur ». Tels sont, en résumé, les enseignements de Paul. Aussi, quelle consolation pour lui de voir la foi fleurir et croître dans les âmes conquises à Jésus-Christ par son zèle, et qui font maintenant l'édification du monde entier! toutes ses Épîtres le témoignent.

2.° *Les adversaires de la foi.* - Précisément parce que la foi était la question vitale et le mot d'ordre de l'action de Paul dans la chrétienté, il devait s'at-

[1] II Petr. 1, 19.

tendre à la voir fortement combattue. Trois adversaires redoutables se levèrent en effet : la justice légale du judaïsme, la raison philosophique et le faux mysticisme. Il fallait leur résister et les renverser. Saint Paul n'a cessé pour cela de lutter avec succès.

Il avait étudié à fond la *loi mosaïque* et les traditions paternelles ; il respectait ce qu'elles avaient de juste et de saint. Mais, en résumé, qu'était, remarque-t-il, cette loi judaïque? Un pédagogue chargé de garder les enfants sous sa discipline, jusqu'à leur majorité. Tout ce système d'observances légales pouvait même faire prendre le change aux juifs, s'ils se persuadaient que leur exécution littérale fût, par elle seule, la vie et la perfection ; avec cette fausse idée, la loi devenait, pour les violateurs, une occasion de prévarication, le motif d'une sentence de mort. Heureusement, un souffle de la loi nouvelle, de vives lumières de la foi en Jésus-Christ circulaient déjà sous la loi mosaïque, dont elles faisaient, surtout dans certaines âmes d'élite, la vie et la grandeur. Rien de comparable au tableau que nous présente S. Paul de la foi des patriarches et des prophètes, « vivant sous des tentes comme des voyageurs désireux de la patrie, pourchassés de tous côtés par les ennemis de Dieu, réduits à errer dans la solitude ou à se réfugier dans les cavernes, arrêtés, lapidés, sciés en deux, passés au fil de l'épée ; tous d'accord pour rendre à la foi le

plus courageux et le plus méritoire des témoignages [1] ».

Sainte foi ! voilà tes œuvres, voilà tes défenseurs, voilà tes héros, même sous le Testament antique, qui était une ère de préparation à la venue du Sauveur. Paul peut donc conclure : « En préconisant la foi, avons-nous détruit la loi ? A Dieu ne plaise, nous l'avons affermie ; car nous n'avons fait que préciser son esprit et son but, qui sont le salut par le Christ [2] ».

Voici d'autres, adversaires en sens opposé, les représentants de la *raison philosophique*. Ils porteraient volontiers jusqu'aux nues certains enseignements de morale chrétienne, certains dogmes transcendants, comme celui du « Verbe incréé, qui illumine tout homme venant en ce monde ». Mais la foi en un Dieu incarné, passible, anéanti, est pour eux une folie. Or cette folie apparente, saint Paul le déclare avec sa vigueur ordinaire, est, dans les desseins de Dieu, une profonde sagesse [3]. Sans contredit, la foi, puisqu'elle vient de la raison infinie et descend vers l'homme pour guérir son orgueil, doit exiger l'hommage de ses facultés rationnelles [4], en sorte que « toute hauteur se dressant contre le Christ soit renversée, et que toute intelligence soit réduite en servitude sous son joug [5] ». Mais combien l'homme doit se féliciter d'avoir donné à Dieu en sacrifice ce qu'il

1 Hebr. xi, 3 etc. — 2 Rom. iii, 21, etc. — 3 I Cor. i, 24, etc. — 4 Rom. xii, 1. — 5 II Cor. x, 5.

a de plus libre, sa raison! Il la voit se relever bientôt, d'autant plus éclairée désormais, d'autant plus grande, d'autant plus féconde en progrès qu'elle s'est montrée plus généreuse et plus humble dans sa soumission. Bienfait dont on comprend mieux encore l'étendue quand on voit les sages de ce monde, rebelles par orgueil au joug de la foi, errer misérablement à tout vent de doctrine [1]. Sur le sable mouvant de leurs conceptions, ils n'ont édifié que pour préparer des ruines. Saint Paul, attristé de voir de si beaux génies en arriver là, pouvait donc redire après le divin Maître: « Je vous rends grâces, ô mon Père, de ce qu'ayant caché ces choses aux sages et aux superbes, vous les avez révélées aux petits et aux humbles de cœur [2] ».

3.° Restait *le faux mysticisme*, dont le Seigneur Jésus avait dit: « Gardez-vous des faux prophètes; ils viennent à vous déguisés en agneaux, mais dans le fond ce sont des loups ravisseurs [3] ». Paul voyait croître ce mal sous ses yeux et pressentait pour l'avenir des ravages plus grands encore. De faux frères surgirent contre lui, précisément parce qu'il soutenait la pureté de la foi, et il n'omit rien pour les démasquer. En quoi consistait cette plaie, qui s'est perpétuée dans tous les âges sous des noms divers? Un mot le résume: Le but final poursuivi par Satan, le grand

1 Eph. iv, 14. — 2 Luc. x, 21. — 3 Matt. vii, 15.

faussaire et le grand trompeur, c'était, c'est encore, ce sera toujours, de réduire à néant la Rédemption, en détournant les hommes des moyens ordonnés par Dieu pour la dispensation de ses grâces de salut. La foi traçant le vrai chemin, l'adversaire doit s'appliquer à en détourner les hommes, et il n'y manque pas.

Il suggère comme motif le besoin d'une plus grande liberté pour les âmes, ou l'autorité de certaines voix soi-disant venues du ciel, ou le besoin d'une plus profonde connaissance des Écritures, ou la nécessité d'une réforme dans l'Église etc. Et, rusé autant que méchant, il empêche ses adeptes de briser avec la société des croyants, afin de mieux circuler dans leurs rangs et d'y répandre plus impunément la contagion.

Où peuvent aboutir les artisans de ce mystère d'iniquité? S. Paul nous le montrait déjà. Après avoir disserté à perte de vue sur les anges, la création, l'origine du mal, les généalogies, la fin du monde, ils adoptent pour dogmes des fables de vieille femme, et leur morale conspire à faire régner la chair sur l'esprit. Ils tombent si bas, par désespoir de n'avoir rien trouvé de solide dans leurs systèmes; et, chose horrible à dire, l'esprit impur dont ils sont devenus le jouet leur montre, dans la liberté du désordre, le plus haut degré de dégagement de la terre et d'union à Dieu!

On comprend donc que S. Paul, qui recommandait instamment de faire bon accueil aux fai-

bles dans la foi, et voulait qu'on reprît durement les imprudents pour les préserver de la contagion, n'eût pour les malicieux, pour les endurcis, surtout pour les chefs de secte, qu'une sentence d'excommunication. « Je les ai livrés à Satan, disait-il avec son autorité de juge et au nom de l'Église, afin qu'ils apprennent à ne plus blasphémer [1] ». Sévir lui coûtait, mais il se rappelait le mot de l'archange saint Michel, dans sa lutte victorieuse contre les anges de ténèbres : « Qui est semblable à Dieu ? »

✠ III. - La croix.

« Je dois recevoir un baptême, (le baptême de sang), et combien il me tarde de le voir accompli ! [2] » Ainsi disait un jour le Maître. Le disciple, saint Paul, rivalisant d'ardeur avec lui, s'écrie à son tour en diverses Épîtres : « A Dieu ne plaise que je me glorifie, si ce n'est en la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Par lui le monde m'est un crucifié, avec qui je n'ai plus rien de commun, et réciproquement, je suis un crucifié pour le monde. Oui, je suis cloué avec le Christ : sa croix et la mienne n'en font qu'une. Non seulement je suis configuré à sa mort, mais je la complète, car j'accomplis en moi ce qui manque à sa passion [3] ». Il n'y manque rien, certes, du côté des mérites

[1] I Cor. v, 5 ; I Tim. i, 20. — [2] Luc. xii, 50. — [3] Gal. vi, 14 et alibi passim.

qui sont infinis, mais il me faut réaliser en moi ce qui me rendra capable de m'approprier et d'utiliser la vertu de son sang précieux.

Avec de telles dispositions, rien ne surprendra en S. Paul, pour ce qui concerne l'esprit d'immolation. Il embrasse la croix par amour pour son Sauveur, car, dit-il avec transport: « Il m'a aimé, et il s'est livré pour moi! » Il s'immole pour le bien des fidèles, persuadé que la tribulation ouvre une large voie aux divines bénédictions. « Je meurs tous les jours pour votre salut, s'écrie-t-il avec une sorte de satisfaction; la mort opère en moi, mais la vie se répand en vous [1] ». Il embrasse la croix en vue des célestes récompenses, car il n'est pas de ces faux docteurs qui le désir de posséder Dieu comme étant opposé à la perfection de l'amour de Dieu. « Dans mes tribulations, s'écrie-t-il, je ne suis pas accablé; au contraire, quand les souffrances se multiplient, il en est de même de la consolation. Les souffrances de ce monde ne sont que des épreuves légères et momentanées, indignes d'être comparées à la gloire future qui se révèlera en nous [1] ».

Admirable, en effet, sera pour tous le résultat dernier de la Rédemption par la Croix: « Si nous n'espérions que dans ce monde, nous serions les plus malheureux des hommes. Mais le Christ en ressuscitant offre en lui les prémices de ceux qui

[1] Cor. xv, 31. — [2] II Cor. I, 5; IV, 17.

dorment. Comme tous sont morts en Adam, ainsi tous seront vivifiés par le Sauveur, chacun à son rang. Enfin le Christ ayant surmonté tout obstacle et anéanti tout empire, toute domination, toute puissance, mettra sous ses pieds la mort, dernière ennemie, et il fera hommage de son triomphe à son Père pour tous les siècles [1] ».

O Dieu! dans ce grand triomphe nous aurons notre place, si nous prenons maintenant notre croix et la portons jusqu'au Calvaire. Qu'il fait bon être chrétien, prêtre, continuateur du divin crucifié, l'être pour la vie, pour la mort, pour l'éternité!!!

IV. - L'amour.

On peut se demander quelle page est plus belle en saint Paul, celle qui nous présente en un rapide tableau la foi des justes sous l'ancienne loi, ou celle qui nous montre les excellences de la charité. L'une est plus grandiose et provoque plus d'admiration; l'autre est plus ardente, plus céleste, plus entraînante, et aussi plus pratique dans ses applications. « Parler toutes les langues, celles des anges et celles des hommes, connaître tous les mystères célestes, distribuer ses biens aux pauvres, livrer son corps aux flammes, qu'est-ce que tout cela, sans la charité? Rien. La charité est patiente et bénigne, elle n'est ni envieuse, ni

[1] Cor. xv, 19, 26.

inconsidérée, elle ne s'enfle point d'orgueil, ne cherche pas ses propres intérêts, elle espère tout, elle supporte tout et ne disparaîtra jamais. [1] »

S. Paul parlait si bien de la charité, parce que l'amour de Jésus était enraciné dans son cœur, débordait de son cœur, le rendait prêt à tout pour son cher Maître. Il pouvait donc dire sans présomption et en toute vérité : « Qui nous séparera de la charité du Christ? l'affliction, les angoisses, la faim, la nudité, les périls, les persécutions, le glaive?... Je suis sûr que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les choses présentes, ni les futures, ni la violence, ni ce qu'il y a de plus haut ou de plus profond, ni aucune créature que ce soit, ne pourra jamais nous séparer de l'amour de Dieu en Jésus-Christ Notre-Seigneur [2]. » Dans un semblable transport de charité, à la fin de la première lettre aux Corinthiens, Paul, après avoir dicté diverses recommandations et salutations, prenant la plume, ajoutait: « Je vous salue de ma main, moi, Paul. Si quelqu'un n'aime pas Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit anathème! [3] » Quelle sortie, quel hors-d'œuvre !.... Ce peut être inopportun pour le sujet que Paul vient de traiter, qu'importe? C'est toujours opportun pour son cœur.

Mais, ô contraste inattendu! L'absence de la charité rend digne d'anathème, et la présence de la charité rend désireux d'anathème. C'est Paul

[1] I Cor. XIII, 1 et seq. — [2] Rom. VIII, 35 et seq. — [3] I Cor. XVI, 22.

lui-même qui nous l'assure: « Je dis la vérité dans le Christ et ne mens pas, ma conscience m'en rend témoignage dans l'Esprit-Saint: j'ai au cœur une douleur continuelle; *je souhaitais d'être anathème*, loin du Christ, pour mes frères selon la chair [1]. » Paroles étranges, choquantes même, que les docteurs expliquent en les restreignant aux justes limites, c'est-à-dire dans le sens d'une privation de la gloire pour un temps, jamais de l'exclusion de la grâce; mais paroles qui, même alors, nous montrent l'excessive charité de l'Apôtre pour les âmes. C'est pourquoi il signale ailleurs, comme le fléau de la charité, « ces hommes épris d'eux-mêmes, cupides, hautains, superbes, sans affection, amis des voluptés plus que de Dieu [2] ». Les Corinthiens qu'il a gagnés à Jésus-Christ n'en sont pas là; mais il rencontre pourtant en eux trop peu de correspondance à sa charité, aussi leur écrit-il, sous forme de vif mais doux reproche: « O Corinthiens, ma bouche s'ouvre, et mon cœur se dilate vers vous. Vous n'êtes point à l'étroit dans mon cœur, c'est moi qui le suis dans vos entrailles! [3] »

On peut donc appliquer à Paul, à l'égard de ses chers chrétiens, la parole des juifs à la vue de Jésus en larmes sur la tombe de Lazare: « *Voyez combien il l'aimait!* [4] »

[1] Rom. ix, 3. — [2] II Tim. iii, 2. — [3] II Cor. vi, 12. — [4] Joan. xi, 36.

V. - Paul à l'œuvre pour répandre les sources du salut.

Pendant huit ans l'Apôtre, le fidèle imitateur de Jésus-Christ, avait travaillé à la diffusion de l'Évangile sous les ordres des divers chefs des Églises, bien que converti par le grand miracle que l'on sait, et de beaucoup supérieur en science à ceux qui le déléguaient. Dès que le ciel l'eut appelé à la conversion des Gentils et qu'il eut reçu pour cela la consécration épiscopale à Antioche, il s'élança comme un géant pour parcourir sa carrière; c'était vers l'an 44 de l'ère chrétienne. L'île de Chypre eut les prémices de son nouvel apostolat, et la conversion du proconsul Sergius en fut un des premiers fruits. Diverses régions de l'Asie, la Lysie, la Lycaonie et Lystres entendirent successivement de ses lèvres inspirées la bonne nouvelle, et tantôt elles l'accueillirent avec enthousiasme, tantôt avec indifférence, tantôt même avec hostilité et dérision, sans qu'il cedât jamais à la vaine complaisance ou à l'abattement.

Mais pourquoi revient-il en arrière, du côté de Jérusalem? Est-ce par un retour de sympathie pour le judaïsme, ou par désenchantement de son apostolat dans la gentilité? Tout au contraire, il a vu cet apostolat menacé d'un grave péril. Des disciples égarés par leur éducation première voudraient que la religion de Jésus se greffât sur le judaïsme, au point de conserver aux rites mosaï-

ques leur force obligatoire pour tous : ce serait creuser un abîme entre les infidèles et le Sauveur ; Paul ne le tolèrera pas. Allant donc droit à Céphas, qui semblait autoriser ces tendances, il lui résiste en face. Son énergie fait prévaloir la vérité et le Décret du Concile de Jérusalem notifie partout la formelle sentence. Toute controverse cesse, l'autorité suprême a parlé et l'esprit de vraie liberté, propre au Christianisme, peut désormais prendre partout son essor [1].

Alors commence la deuxième mission de Paul, durant laquelle il sème la parole en Cilicie, en Galatie, à Philippes, à Thessalonique, à Bérée, à Athènes ; là il prononce son célèbre discours aux philosophes de l'Aréopage et conquiert à la foi l'un d'eux, saint Denis.

Dans une troisième excursion, il part d'Antioche et il traverse la Cilicie, la Phrygie, le pays des Galates, Ephèse, la Macédoine, l'Illyrie. De retour à Jérusalem pour la Pentecôte, il est arrêté, par suite des accusations de ses implacables ennemis, et passe deux ans en prison à Césarée. Mais il en a appelé fièrement à César, on le dirige donc sur Rome. Là, il est jugé, reconnu innocent, et rendu à la liberté, dont il profite pour visiter la Crète, la Macédoine, Troas, Ephèse, Corinthe.

Cependant, guidé par la main de Dieu, il repart pour Rome. Cette fois il n'a pour compa-

[1] Gal. ii, 11. Act. xv, 32.

gnon ni Barnabé, ni Sylas, ni Tite, ni Timothée, ni Luc, mais, assure-t-on, le Prince des Apôtres lui-même ; quelque chose d'extraordinaire se prépare donc. En effet, Néron a rempli de ses impuretés monstrueuses et du sang de ses victimes « la grande Babylone » ; le mal y est à son comble ; c'est l'heure de Dieu, qui envoie les deux Princes des Apôtres pour asseoir à tout jamais dans Rome les bases de l'Église universelle.

Ce coup d'œil rapide sur ce qui nous est connu des courses apostoliques de Paul, jette dans la stupeur. Pourtant, les distances franchies ne sont rien en comparaison des obstacles de tout genre qui se succèdent. Les éléments semblent se conjurer contre l'Apôtre ; cinq fois il fait naufrage et une fois il reste un jour et une nuit presque enseveli dans les profondeurs de l'océan. Sur terre, les assassins le guettent et menacent sa vie. Dans les cités, la calomnie alterne avec les sévices, et à l'exemple de son Maître, il se voit traîné comme un scélérat devant les tribunaux de diverses juridictions. Que dire de ses prisons? Elles durent parfois des années et il les remplit de ses chants d'actions de grâces ou de ses œuvres de conversion. Que si, dans le cachot, il se tait et médite, c'est qu'il veut envoyer au loin ces Epîtres mémorables, qui seront à tout jamais l'instruction et la consolation de l'Église de Dieu. Aussi, en y énumérant ses titres, a-t-il soin de dire: « Moi, Paul, l'enchaîné du Christ », comme on le voit dans les

lettres aux Philippiens, aux Colossiens, à Philémon et à Timothée. Il écrit aussi, sur la fin de sa vie, aux Hébreux. Sa qualité d'Apôtre des Gentils ne le constitue pas leur chef direct, et il a dû à regret heurter plus d'une fois leurs idées trop étroites sur le caractère du christianisme; mais ils sont toujours ses frères et il leur réserve un des derniers épanchements de son cœur.

Tant de travaux touchaient à leur fin. Pierre et Paul furent incarcérés, Paul le premier, Pierre ensuite. Vint le jour du supplice, le jour du triomphe. On sait comment Pierre fut crucifié la tête en bas, Paul décapité à quelque distance de la cité.

Ce qu'est devenue leur tombe, Saint-Pierre de Rome le dit; Saint-Paul hors les murs le proclame, et les deux Princes des Apôtres, se survivant dans l'Église catholique, redisent de concert: *Victoire au Christ; grâce, paix et salut aux âmes dans le monde entier, pour les siècles des siècles.*

MÉDITATION DU SOIR.

LES BÉATITUDES: — HEUREUX CEUX QUI SONT DOUX, CAR ILS POSSÈDERONT LA TERRE.

Cette terre promise, dont la possession doit faire l'apanage de la douceur, ce n'est pas seulement la terre de notre cœur, avec ses facultés si riches, mais si tumultueuses et si insoumises; c'est l'assemblage des personnes qui partagent

notre vie et nos travaux sur cette terre; finalement, c'est le ciel, justement appelé « la terre des vivants [1] ».

Pour mieux acquérir et faire régner cette béatitude, considérons ce qu'est ou doit être, dans notre vie, 1.° la douceur naturelle, 2.° la douceur surnaturalisée, 3.° la douceur conquise, 4.° enfin la douceur transmise.

I. - Douceur naturelle.

L'homme, par nature, est doué de mansuétude, même à le considérer dans la partie corporelle et animale de son être; à la différence de certains animaux qui ont pour caractère distinctif, ou la timidité, ou la férocité, ou l'humeur sauvage.

C'est que le Créateur ayant fait l'homme à son image et à sa ressemblance, a établi un sage équilibre entre ses facultés multiples, pour qu'elles le rendissent plus apte à réaliser sa vocation sans bruit, sans secousse, sans tiraillements, sans mollesse. Certaines natures reçoivent cependant de Dieu cette douceur native dans une mesure plus abondante, et c'est pour elles un insigne bienfait, comme l'est pour d'autres le bon sens naturel, l'amour de la vérité, le penchant inné à la miséricorde. Oh! qu'elles gardent fidèlement et qu'elles

[1] Ps. XXVI, 13.

développent soigneusement ce don de Dieu; par l'abus il dépérirait, par la culture il s'embellira.

Parfois, c'est le milieu où l'homme grandit, qui développe en lui le don de la mansuétude. Ainsi en fut-il d'Abel, habitué à contempler, tout en paissant son troupeau, la nature dans sa pureté, loin des flétrissures que lui inflige ailleurs la vanité des hommes. Ainsi de Jacob, préféré pour cela par sa mère au chasseur Esaü, son frère aîné.

Des dispositions naturelles moins heureuses et des éducations faussées contribueront au contraire à rendre l'homme moins enclin à la douceur; mais il peut toujours, par son travail personnel, améliorer ce qu'il a de bon, surtout par l'habitude de réfléchir pour juger sainement des choses, et par le maintien de l'ordre, de la paix, de la possession de soi dans la multitude des actes. Il parvient ainsi à une conduite sage, et si tempérée qu'au premier coup d'œil on taxera peut-être de disposition sans mérite cette manière d'être, de dire, de faire, comme étant le résultat du caractère et de la complexion. Mais on comprend mieux son prix, quand on voit des hommes supérieurement doués convertir en instrument de trouble et de désordre leurs riches facultés, parce qu'ils n'ont pas pris soin de les mettre d'accord. Ainsi, pour prendre une comparaison familière, quand un char bien équilibré, porte sur des ressorts sans dureté ni mollesse, et quand les rouages sont munis

d'une onction bienfaisante, la douceur et la rapidité du mouvement sont telles, que le voyageur ne les remarque même pas. Qu'il soit transporté dans un autre char au bruit strident, aux secousses douloureuses, à la marche irrégulière et tardive, alors il fera le parallèle et saura désormais choisir.

II. - Douceur surnaturalisée.

Si vous avez une heureuse nature, où règne la mansuétude avec sa sœur la patience, ces qualités méritent sans contredit que vous travailliez à les rehausser, en leur ajoutant une dignité et une puissance descendues d'en haut. Le voulez-vous? Pour y réussir, commencez par chercher votre exemplaire dans l'ordre surnaturel. Regardez surtout Jésus et écoutez-le vous dire : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur ». *Apprenez-le*, dit-il, car, de vous mêmes, vous ne le savez nullement; apprenez-le *de moi*, car il n'est pas de modèle plus haut, ni cependant plus persuasif et plus à votre portée.

Cependant, comprendre et copier extérieurement le divin modèle, ne suffit pas. Munissez-vous en même temps de la grâce intérieure, pour qu'elle coopère à la réalisation de l'idéal, et demandez cette grâce au ciel avec confiance, car « la prière de l'homme doux est toujours agréable à Dieu [1] ».

[1] Iudith ix, 16.

Vos actes de mansuétude fussent-ils alors sans différence apparente avec ceux qu'accomplissait auparavant la seule bonne nature, ils auront en réalité un mérite d'un genre et d'un degré incomparablement supérieurs. Mais cette différence et cette supériorité se révèleront bientôt, même au dehors. La grâce vous fera éviter les écueils de la douceur, comme seraient la mollesse de volonté, les manières, la figure, le langage doucereux, l'ostentation d'une patience et d'une égalité d'âme qui recèlent du dédain et une fierté secrète. La grâce donnera à vos facultés naturelles, à votre esprit de discernement, à la cohésion de toutes vos qualités actives, une vigueur et une efficacité pratiques, que l'homme livré à lui-même n'atteindrait jamais. Votre vie est devenue une terre où coulent le lait et le miel ; et le miel se trouve dans la gueule du lion, symbole de la force et de la victoire qui vous sont désormais assurées.

III. - Douceur conquise.

Il est des naturels pour lesquels la douceur paraît d'une totale impossibilité. Il est des phases de la vie où la douceur acquise de longue date semble s'évanouir, pour faire place à l'irritabilité de tous les instants. Il est certains caractères, certaines manières d'être et d'agir, qui ont le don de déplaire, et de porter, de contraindre presque à l'antipathie. Il est parfois des circonstances

extérieures dans lesquelles les provocations se succèdent et s'accumulent à tel point, que l'homme le plus maître de lui-même se sent comme dans l'impuissance de se contenir.

Que faire? fuir l'occasion serait rarement possible et accuserait peu de courage. Le disciple de Jésus-Christ attend cette occasion de pied ferme, et quelquefois il la cherche. Ce n'est pas que sa nature soit apathique; mal surveillée, elle se laisserait emporter à des saillies regrettables, à des réflexions mordantes, à des ripostes acerbes, à de vertes censures, méritées peut-être, humainement parlant. Et qui sait si l'esprit mauvais, en dehors même de ces échappées irréfléchies, ne lui murmurera pas à l'oreille que la mesure est comble, qu'il est un temps pour supporter et un temps pour se montrer, que l'honneur le veut, qu'il faut soutenir sa dignité devant les autres, que faire autrement serait lâcheté et bassesse? Il demeure sourd à ces suggestions et n'écoute que Jésus-Christ.

Les premiers à bénéficier de cette douceur conquise seront les caractères faibles, les petits esprits, les gens fastidieux. Ils sont le roseau demi-brisé, on se gardera de l'achever en le foulant aux pieds. Ils sont la mèche encore fumante, un léger souffle l'éteindrait, on retiendra ce souffle. S'agit-il, non plus des faibles, mais des méchants de parti pris, de ceux qui répondent par l'aigreur aux témoignages de bonté? cela même

est une faiblesse, une plaie digne de compassion, qui demande l'huile et le vin, jamais le vinaigre ou le fiel. Les paroles de l'homme doux, ses gestes, ses procédés, l'expression même de son visage constitueront ce traitement salutaire.

Cependant, que se passe-t-il dans son intérieur? Si, par la force de l'habitude ou par un don de la grâce, il en est arrivé à n'avoir plus que calme et silence, au lieu des flots agités d'autrefois, qu'il bénisse le Seigneur sans s'enorgueillir; une minute suffirait pour tout ruiner. Mais si la répugnance secrète, l'antipathie, l'impatience continuent à s'agiter, deviennent même, avec les circonstances, l'âge ou la maladie, plus violentes qu'autrefois, qu'il ne se décourage pas. En proie à ces soulèvements, il ne se rendra peut-être pas compte des efforts qu'il fait et des actes méritoires qu'il produit, de sorte qu'il s'humiliera, il pleurera, il demandera pardon. Laissez-le supporter cette croix douloureuse; le travail latent qui se fait en lui à son insu sera, au jour des rétributions, une des plus belles pages de sa vie.

IV. - Douceur transmise.

Cette puissance de transmission peut être exercée par tous, par l'étudiant au milieu de ses condisciples, par le père et la mère au foyer domestique; mais elle appartient surtout à celui qui a pour mission de procurer la sanctification des

âmes. Belle tâche, qui demande une vigilance de toutes les heures, une patience inaltérable, un tact tout divin.

D'abord, l'homme de Dieu s'appliquera à prévenir ou à faire disparaître dans son entourage toute cause d'aigreur et de dissentiments, en maintenant la justice dans les idées, l'ordre dans les choses, la fidélité au devoir, en sorte que chacun se trouvant parfaitement bien de cette conduite, y prête par goût sa coopération. S'il est vrai que *mansuetus* signifie *manu assuetus*, « homme qui se laisse conduire à la main », cette disposition deviendra, dans une telle société, la qualité de tous, des sujets envers les supérieurs et des sujets entre eux. Alors quelle simplicité! quelle aisance! quelle distinction! et surtout quelle abondance de fruits! Les actes extérieurs de la vie sociale ne seront pas seuls à revêtir ce caractère de bienveillance réciproque, il s'en formera à la longue une atmosphère, dans laquelle on respirera, sans y penser, la douceur, la modération, la bonté, comme un air calme, vivifiant et embaumé.

Mais voici la mauvaise nature qui, dans l'un ou l'autre, se réveille, conteste, s'emporte. Comment lui résister? *Date locum irae* [1]; laissez-la s'apaiser par suite même de son débordement, et bientôt elle en rougira. Que si, l'orage passé, il y a lieu, pour le bien d'une âme, pour la sauvegarde

[1] Rom. xii, 19.

de l'autorité, ou pour la bonne édification, de donner quelques avis ou corrections, la raison paisible, le souci de l'intérêt commun, le sentiment divin du juste et du vrai en feront si manifestement le caractère, que le coupable finira par dire: « Seigneur, votre verge et votre bâton m'ont consolé [1] ».

Ce succès est grand; ne vous en contentez pas, ô vous qui désirez étendre le règne de la mansuétude. Faites que ceux qui en ont compris par expérience les bienfaits, loin d'en jouir en égoïstes, travaillent à leur tour à dilater son empire, devenus en cela vos imitateurs, vos associés, vos émules, eux qui sont vos inférieurs. En vinssent-ils à vous devancer, ce serait une victoire que vous leur pardonneriez volontiers, dont vous vous réjouiriez même en disant: « Qui me donnera que tout le peuple soit animé de l'esprit du Seigneur? [2] ».

C'est ainsi que vous marcherez sur les traces de ces pasteurs d'âmes, de ces fondateurs de familles religieuses, de ces Saints de tout rang, remarquables par leur mansuétude, comme Moïse le plus doux des hommes, comme le Roi Psalmiste qui chantait: « Seigneur, souvenez-vous de David et de sa mansuétude [3] », comme Jérémie, semblable à un agneau par la douceur, jusque dans ses épreuves et ses lamentations. Et sans remonter si

[1] Ps. XXII, 4. — [2] NUM. XI, 29. — [3] Ps. CXXXI, 1.

haut, que de Saints, dans la nouvelle loi, nous offrent en cela les plus beaux modèles ! Il suffit de nommer les François d'Assise, les François de Sales, les Philippe de Neri, sans parler de tant d'autres. Après avoir admiré dans chacun d'eux les nuances diverses de la douceur, si nous cherchons un mot pour les qualifier tous ensemble, il n'y aura qu'à redire d'eux, comme il fut dit de Jésus : *Voici l'agneau de Dieu* [1].

[1] JOAN. I, 29.

QUATRIÈME JOUR.

MÉDITATION DU MATIN.

LE PARALYTIQUE DE LA PISCINE PROBATIQUE. LA CONFESSION.

Jésus passait près d'une piscine attenante au temple de Jérusalem et appelée *probatique*, parce qu'elle était près de la *Porte probatique* ou « porte des brebis » destinées aux sacrifices. Là, il vit une grande multitude de malades accourus dans le désir de recouvrer la santé; car, à un moment donné, l'Ange du Seigneur remuait l'eau de la piscine et lui communiquait par miracle une telle vertu, que le premier à y descendre était guéri, quelle que fût son infirmité. Or Jésus, s'adressant à l'un de ces infortunés, lui dit: « Veux-tu être guéri? » Son désir ne pouvait faire doute, c'était pour cela qu'il était venu et qu'il attendait. Aussi, répondant aux intentions de Jésus plus qu'à sa question: « Seigneur, dit-il, je n'ai pas d'homme pour m'aider à descendre dans la piscine dès que l'eau s'agite, de sorte qu'un autre me prévient et c'est lui qui obtient la guérison [1] ».

[1] JOAN. V, 2 et seq.

Le sens figuré et l'enseignement pratique de certains passages de l'Écriture sont parfois si profonds, que les docteurs se partagent d'avis sur leur application morale. Rien de semblable dans l'actuel récit. Le prêtre y trouve, pour sa propre confession, une série d'enseignements précis sur la gravité et la variété de ses maladies spirituelles, le désir de la guérison, la nécessité de l'examen de conscience, le choix de l'homme de Dieu ou du confesseur, le recouvrement de la santé de l'âme par l'absolution, la réparation des fautes, la reconnaissance envers Dieu après la confession, et enfin la vigilance pour éviter la rechute.

I. - Gravité et variété des maladies spirituelles.

Certains des malades mis sous nos yeux par l'Évangile souffrent de langueur, d'autres sont aveugles, d'autres sont boiteux, d'autres encore ont quelque membre desséché, enfin, au dire des Pères, celui qui va faire l'objet du miracle, est un paralytique. L'assemblage de tant de maladies corporelles fait compassion; mais que sont-elles en comparaison des maux spirituels qui tourmentent l'âme, surtout l'âme sacerdotale, même en supposant qu'ils n'arrivent pas actuellement jusqu'à la faute grave?

1.° *Le malade de langueur.* - L'âme atteinte de ce mal n'a, il est vrai, aucune plaie locale et béante, elle ne laisse pas absolument de côté ses devoirs d'état ou de piété, mais elle se traîne plus qu'elle ne marche dans la vie spirituelle ; ses actes sont languissants comme ceux d'un malade, et les longs soupirs qu'elle y mêle, font comprendre qu'elle trouve le fardeau bien pesant, les exigences de la loi bien ennuyeuses : elle semble dire à chaque instant : Ne sera-ce pas bientôt fini ? Maladie grave par les dommages qu'elle prépare ; inquiétante par le nombre malheureusement très étendu de ceux qu'elle atteint. « Il y a parmi vous, disait déjà S. Paul, beaucoup de faibles, beaucoup d'infirmes, beaucoup d'endormis [1]. »

2.° *L'aveugle.* - La cécité qui va jusqu'à l'ignorance complète du devoir, par manque d'étude ou de réflexion, rend l'homme responsable de tous les faux pas qui en résultent, pour lui et pour ceux dont il a la charge. Mais le prêtre qui vit sans esprit de foi arrive à quelque chose de pire ; « son cœur s'obscurcit ; voyant, il ne voit pas [2] ». Il n'ignore pas absolument les vraies maximes de conduite et l'étendue des devoirs ; seulement cette vue est confuse, impuissante à le bien diriger ; ou, si elle est claire en théorie, elle reste sans influence effective sur sa volonté, et elle lui laisse des illusions déplorables sur la gravité de ses infrac-

[1] I Cor. xi, 30. — [2] Matt. xiii, 13.

tions. Que de temps perdu! que de tâtonnements! que de déviations! que de chocs contre les pierres du chemin!

3.° *Le boiteux.* - Il n'a aucun membre amputé ou totalement perclus, mais un de ses pieds est inégal, imparfait, affaibli; d'où résulte une marche lente, irrégulière, disgracieuse. Or ce désordre est fréquent dans les âmes, et sa gravité croît en raison de l'importance de leurs devoirs. La proportion manque entre les belles idées et la pratique, entre les paroles et les actes, entre les promesses et l'exécution, entre l'ardeur entreprenante d'un jour et l'insouciance du lendemain. Toujours quelque chose boite, la marche en souffre et celui qui le voit en est attristé. Dans l'ancienne loi, le prêtre boiteux ne pouvait offrir le sacrifice; la victime languissante et boiteuse était rejetée du Seigneur [1]. Qu'en sera-t-il de moi, ô mon Dieu, à ce point de vue, que je me considère comme victime ou comme sacrificateur?

4.° *L'homme au membre desséché.* - Lorsque dans un membre le sang ne circule plus, la force et la vie s'en éloignent, il se raidit et s'endurcit de jour en jour. Hélas! tel est peut-être depuis longtemps mon état. Je sais qu'il y a des sécheresses spirituelles exemptes de faute, et même profitables au progrès, par la foi, l'humilité et la générosité pratiques qu'elles donnent lieu d'exercer.

[1] Levit. I, 18; Mal. I, 8.

Malheureusement, l'aridité où je vis, la froideur que j'éprouve dans l'oraison, pendant la lecture, à la vue de mes fautes dans l'examen, et même en montant au saint autel, est d'un tout autre genre. Des ossements arides remplissaient le champ décrit par Ezéchiel [1]; à l'ordre du prophète ils se levèrent et s'unirent, pour refaire des êtres vivants. Puisse-je, par mes prières et ma bonne volonté, obtenir enfin cette grâce, dans le champ aride de mon âme!

5.° *Le paralytique.* - Son mal est plus grave encore que le précédent, car il est plus étendu, il est devenu chronique, et il a pour suites déplorables une immobilité et une insensibilité complètes, sorte de mort commencée et progressive. Que d'âmes souffrent déjà de cette maladie, au début d'une carrière sainte! Que d'autres y tombent avec le progrès des années, jusqu'à n'être plus à la fin qu'une ombre d'elles-mêmes, de leur zèle et de leur ferveur passés!

Ces divers états maladifs ne constituent pas, sans doute, des péchés actuels déterminés et homicides par eux-mêmes, mais ils ont pour cause les péchés passés et ils sont le principe de nombreux péchés futurs qui finiraient par conduire à la damnation. Heureusement, le céleste médecin a donné au sacrement de pénitence une vertu spéciale et inépuisable pour remédier à tant de maux; le tout est de savoir l'utiliser. Donnez-moi, ô mon

[1] Ezech. xxxvii, 4.

Dieu, de ne rien omettre à cette fin. C'est pour moi une question de vie ou de mort.

II. - Désir de la guérison.

J'entends Jésus me répéter: « Veux-tu guérir? » – « Vous qui savez tout, mon Dieu, vous n'ignorez pas combien je le désire ». – « Non, tu ne le désires pas comme tu dois le désirer. Tu désires l'heureux résultat, mais tu n'emploies pas comme il faut le moyen indispensable et providentiel, je veux dire la confession. Tu hésites à te jeter tout entier dans la piscine salutaire. C'est là pourtant que tu peux recevoir un nouveau baptême, laborieux sans doute, mais pleinement efficace et suivi d'effets merveilleux. Or, quel est ton empressement à y recourir? L'ange ne descendait dans la piscine probatique qu'à des époques rares et irrégulières, de sorte que les malades devaient se presser de venir, et se résigner à une longue attente. Pour toi, le secours céleste est proche, il n'a aucun temps réservé; si tu avais la dévotion d'y recourir chaque matin, tu trouverais l'ange de la miséricorde prêt à te secourir. Ainsi le pratiquent nombre d'hommes à la conduite infiniment plus pure que la tienne, attirés qu'ils se sentent à la confession par une grâce toujours plus puissante. Que si, du moins, pour être fidèle à tes promesses et te conformer à la coutume générale des bons prêtres, tu reviens chaque se-

maine t'agenouiller, pénitent, aux pieds du ministre de Dieu, peux-tu dire sincèrement que tu avais hâte de le faire, que tu attendais le jour et l'heure? As-tu la dévotion de les prévenir, par des confessions intérieures faites aux pieds de Dieu seul, et qui renferment l'intention, augmentent le désir de recourir le plus tôt possible au sacrement? O combien sont salutaires ces confessions de désir! »

III. - L'examen.

Pour multiplier en notre faveur les conseils et les secours, certains docteurs nous montrent cette agitation des eaux de la piscine par l'ange, comme un symbole de l'examen de conscience. Ne refusons pas la leçon; elle est opportune; sous quelque forme que nous arrive un enseignement salutaire, il doit être le bienvenu.

De même donc que la femme de l'Évangile, pour retrouver la drachme perdue, figure de la grâce, renverse toute sa maison et la cherche de tous côtés, le flambeau à la main, jusqu'à ce qu'elle l'ait trouvée [1]; de même il nous faut remuer jusqu'au fond les flots de notre cœur, plus profond qu'un océan, pour savoir avec précision ce qu'ils recèlent de bon, afin de l'augmenter, ou de blâmable, afin d'y apporter remède.

[1] Luc. xv, 8

Faire cet examen plusieurs fois le jour, pour *balayer son âme*, selon l'expression du roi David [1], serait un grand acte de sagesse, en même temps que de respect envers Dieu et d'amour de son propre progrès. Cette diligence nous mériterait des lumières plus vives sur la sainteté de Dieu, une crainte de sa justice plus purifiante, une délicatesse de conscience progressive, une sainte jalousie de la beauté de notre âme et du noble emploi de ses facultés. L'Esprit de Dieu seconderait ces dispositions en se constituant notre examinateur permanent, rigide d'une part, miséricordieux de l'autre. Celui qui n'a pas encore l'habitude de ces examens si fréquents, et n'a pas mérité cette assistance privilégiée du juge intérieur, ne manquera jamais du moins de faire très sérieusement son examen quotidien, selon la méthode que le directeur spirituel lui a assignée ou qu'il sait par expérience lui être plus avantageuse. Ainsi, quand viendra l'heure de la confession sacramentelle, l'examen plus étendu qu'elle réclame aura déjà ses matériaux tout prêts. Ainsi encore, quand il voudra, à l'occasion de la retraite annuelle, faire une revue d'ensemble, pratique si fortement conseillée par les maîtres de la vie spirituelle, il aura devant lui, non pas un dédale, mais un terrain connu, une leçon précieuse sur les moyens de se réformer.

[1] Ps. LXXVI, 7.

IV. - Hominem non habeo.

« A quoi me servira, dit le négligent, l'homme de peu de foi, à quoi me servira de remuer toute mon âme par l'examen et de constater mes nombreuses maladies, si je n'ai personne pour me prendre entre les bras et m'assurer la guérison? Les Docteurs recommandent au simple fidèle de choisir son directeur entre mille et dix mille, combien plus le prêtre a-t-il lieu d'être difficile dans son choix! »

Sans doute cette sollicitude à choisir son guide est un acte de sagesse, elle honore le prêtre; quand un poste lui est assigné, il a soin d'examiner, avant toute question d'avantages temporels ou d'installation commode, sur qui pourra tomber son élection, comme père spirituel. Mais il saura choisir avec confiance, entre les hommes dont l'accès va lui être possible. Des secours médiocres employés avec foi grandissent en puissance; et, d'autre part, les dispositions du pénitent, son humilité, sa candeur, son obéissance, son esprit de componction, ses désirs de sainteté décuplent les qualités de son directeur. Celui-ci peu à peu s'intéresse davantage au ministère qui lui est confié, il sent croître en lui-même l'estime des vertus de son état, en particulier de la pureté de conscience; il éprouve de plus vifs désirs de sa propre sanctification, et c'en est assez pour le rendre beaucoup plus apte à faire du bien au

confrère qui lui confie son âme. Rien, du reste, n'empêche, outre ce secours habituel à proximité, de consulter à distance, à des époques fixes ou pour des cas plus graves, quelque homme de Dieu dont on a pu apprécier depuis longtemps la compétence, la sûreté de coup d'œil, la charité. Enfin et surtout, le protecteur des faibles et des délaissés, Dieu, est là pour qui le cherche avec confiance. Si donc quelqu'un végète et décline dans les voies de la vertu, au lieu de se plaindre des autres et de déprécier les secours mis à sa portée, il doit n'attribuer ordinairement qu'à lui la médiocrité des résultats. Qu'il change et Dieu changera à son égard, et son pauvre cœur malade sera, lui aussi, changé, guéri, transformé.

V. - La guérison.

Dans d'autres miracles de guérison, nous voyons le Sauveur employer un signe ou une parole; il touche le bras du malade, sa main, ses yeux; il lui dit: « Je le veux, sois guéri ». Ici, il ne touche pas le paralytique et ne lui dit rien qui promette ou annonce la guérison; il commande, et sa parole confère le moyen et la grâce d'accomplir ce qu'il a ordonné. « Lève-toi et marche ». Et le malade parfaitement guéri exécute l'ordre divin.

Qu'ai-je à envier dans ce miracle? Ce qui se produisait alors à de rares intervalles, près de la

piscine de Bethsaïda, se produit en moi d'une manière plus excellente toutes les fois que je le veux; non sous les arcades d'un édifice matériel, mais dans le secret du sacrement; non par le moyen d'un ange, mais du Roi des anges; et cela, sans que j'aie besoin d'attendre. « Lève-toi et marche, me dit-il. Quitte ce sol où tu gisais comme un homme terrestre, enchaîné à ses vices; élève-toi aux idées saintes qui doivent être désormais ton niveau, et marche avec agilité dans la voie des bonnes œuvres, attentif à employer pour Dieu la santé spirituelle reçue de Dieu ». Et moi, misérable, insensé, souvent, je le dis avec confusion, c'est moi qui ose faire attendre Dieu!

VI. - Réparation du mal.

Une fois le paralytique guéri, son grabat, semble-t-il, serait à mettre de côté dans un coin du portique, comme objet hors d'usage. Le Seigneur a d'autres vues, il dit: *Porte ton grabat.* Ailleurs, nous l'entendons donner un ordre semblable au paralytique de Capharnaüm; il y a donc là une pensée constante et un enseignement utile pour tous. Ce qui a servi au mal doit se convertir en moyen de faire le bien, pour accomplir la prescription de saint Paul: « Je parle humainement, selon l'infirmité de votre chair: de même que vous avez fait servir vos membres à l'injustice pour l'iniquité, de même faites-les servir main-

tenant à la justice pour votre sanctification[1] ». C'est dans cet esprit que nous voyons Madeleine employer, comme témoignage de son repentir et de son amour, ces cheveux, ces larmes, ces baisers, cette ardeur d'âme qui avaient contribué à ses déréglements. - Porte donc ton grabat, ô malade de Bethsaïde, ô pécheur guéri dans le sacrement, porte-le bien haut, qu'il parle pour toi, mieux que toi, qu'il encourage les âmes à l'espoir du pardon, qu'il serve à prouver le sincérité de ton repentir, la vigueur de tes résolutions et la grandeur des divines miséricordes.

VII. - L'action de grâces et la vigilance pour éviter la rechute.

« A quelque temps de là, Jésus trouva dans le temple le paralytique qu'il avait guéri » ; il y était venu pour remercier Dieu. L'action de grâces est trop souvent nulle, ou écourtée, ou froide, après la confession comme après tant d'autres bienfaits divins. On entend parler sans cesse de recommandations, de demandes, de neuvaines, de promesses de toute sorte, pour obtenir certaines guérisons difficiles ; l'heure du péril passée, combien tardent à remercier ou ne le font jamais ! Voilà l'homme ! O prêtre, ô prêtre pénitent, sois du moins une exception.

[1] Rom. vi, 19.

Et le Sauveur, tout en se réjouissant de voir le paralytique payer avec empressement son tribut de louanges, jette un regard soucieux sur l'avenir, et il poursuit: « Voici que tu as été guéri; sois attentif à ne plus pécher, de peur qu'il ne t'arrive quelque chose de pire ». En effet, la rechute, après la connaissance plus claire du mal et le bienfait de la guérison, renferme un abus criant, qui ne restera pas impuni. Les penchants mauvais deviendront plus forts par la répétition des actes, et la grâce diminuera, par une juste disposition du ciel; tout est donc à craindre, même une ruine totale.

Que pareil malheur ne m'arrive jamais, ô mon Dieu! Pour m'en préserver, j'apporterai le plus grand soin à mes confessions. Les grâces du saint Tribunal comme celles du Tabernacle demandent une soigneuse préparation et me promettent de précieux secours. Que serais je devenu sans le sacrement de Pénitence, même avec toutes les imperfections que j'y ai apportées? Je veux redoubler de soins pour m'y bien préparer, pour en profiter amplement et faire ainsi de mon cœur, un cœur vigilant devant les occasions, un cœur pénétré de componction, un cœur lumineux par la pureté, un cœur ardent par la charité. O Cœur de Jésus, ce sera là votre œuvre.

EXAMEN.

Les péchés capitaux. - L'avarice.

L'avarice, quand elle arrive à ses dernières conséquences, renferme un désordre si affreux, que l'Ecriture l'appelle *une servitude des idoles* [1]. En effet, l'amour des biens temporels pervertit à tel point l'intelligence et le cœur de l'avare, qu'il fait de l'argent *son Dieu*. S'il ne prononce pas le mot, la disposition existe, et volontiers il baiserait, il serrerait sur son cœur son sac d'or, comme une sorte de divinité, non à cause du bien-être temporel qu'il peut en retirer, car il souffrirait la faim et le froid plutôt que de l'entamer, mais par une sorte de passion et de culte, allant jusqu'à la démence.

Même lorsqu'elle n'arrive pas à ce crime de lèse-divinité, l'avarice renferme toujours un désordre grave, et ses dommages sont très funestes. Le mal devient plus étendu encore lorsque, prenant le mot dans un sens plus large, on considère, à côté du déréglement et des dommages de l'avarice matérielle, ceux que cause l'avarice dite spirituelle.

Examinons-nous donc soigneusement sous ce double rapport.

[1] Col. III, 5.

I. - Avarice matérielle.

Elle entraîne divers maux des plus graves, parmi lesquels les quatre suivants :

1.° *Elle compromet la justice.* - Les devoirs de justice sont importants pour tous et plus spécialement pour celui qui n'a pas à gérer seulement ses intérêts propres, en tant que personne privée, mais les intérêts de l'Église, de ses fidèles et de ses œuvres, en tant que personne publique, préposée à cette gestion par mission de Dieu. Or, le prêtre attaché aux biens de ce monde est exposé à manquer de mille manières à ces obligations si complexes, et à faire servir les intérêts sacrés à son avantage personnel, ou à l'avantage de ses proches selon la chair et le sang, dissipateur à leur profit, autant qu'avare envers Dieu. Il n'ira pas, certes, jusqu'à commettre froidement, comme Judas, le larcin des aumônes et la trahison de son Dieu; mais il se permettra d'abord dans les devoirs de justice, des retards, des retranchements, des détournements provisoires d'une probité plus que suspecte. Ensuite, les embarras matériels croissant malgré ses habiletés, il persistera à s'illusionner et se gardera de consulter des hommes éclairés; il préfère rester libre, pour se faire une conscience complaisante, appuyée sur de fausses maximes qu'il érige en principes. Déjà il côtoie le précipice de l'injustice, il en tremble, mais il y glisse, par la force de la pente, et finalement il

y tombe. Voudra-t-il en sortir? aura-t-il le détachement et l'énergie nécessaires? Plaignez-le et gardez-vous de le suivre, même dans ses premiers pas, quelque inoffensifs qu'ils soient en apparence; ce sont eux qui l'ont amené là.

2.° *L'avarice paralyse la miséricorde.* – Le champ des misères humaines est immense, le rôle de la miséricorde n'est pas moins grand, et l'homme de Dieu en est le ministre; il emploie à la seconder son intelligence, son cœur, son bras. Mais s'il incline l'oreille aux insinuations de l'avarice, sera-t-il capable de remplir dignement sa mission? Sur la Providence et son assistance merveilleuse, il a des idées étroites; avec les malheureux il marchande; leur peu de dignité morale et personnelle fournit une excuse à ses délais, à ses restrictions et à ses mesquineries. Entendrez-vous jamais la foule des infortunés raconter ses œuvres et bénir sa mémoire? On le censure, au contraire, avec exagération peut-être, mais ce n'est pas Dieu qui se constituera son défenseur en révélant ses œuvres et sa générosité.

3.° *L'avarice prive le prochain de la bonne édification.* – Ceux-là même parmi les fidèles qui n'ont personnellement besoin d'aucune assistance, ont droit au bon exemple et ont besoin qu'il leur vienne de haut, pour entraîner leur concours aux bonnes œuvres. D'autres, malheureusement privés de la foi, attendent que l'édification les porte à l'embrasser. Comment l'homme de l'Église

acquérera-t-il envers les uns et les autres ce prestige et cette autorité morale? Ce sera surtout quand le surnaturel se révèlera en lui sous les traits de la bonté. – O toi que l'avarice domine d'une manière occulte, malgré la sainteté et la noblesse de ta vocation, rien de cette autorité ne ressort de ta vie. On dira peut-être que tu es un économe habile, conservateur soigneux de tes droits, gardien fidèle de la résidence, intègre dans tes mœurs, sobre dans ta vie quotidienne; mais on ajoutera tristement: Il y a moins de libéralité et de tendresse dans ce prêtre que dans certains incroyants secourables. Laissons-le, lui et sa doctrine, et restons ce que nous sommes.

4.° *L'avarice rétrécit le cœur du prêtre et ses progrès en sainteté.* – Pour avancer dans la sainteté, il faut un idéal qui charme notre volonté et qui nous dilate l'âme; il faut une grâce qui nous détache du créé et nous élève au-dessus de nous-même, selon le mot de saint Paul: « Cherchez ce qui est en haut, goûtez ce qui est en haut, non ce qui est sur la terre [1] ». Si nous n'avons, au contraire, que des idées basses, des calculs sordides, des craintes puériles sur l'avenir, des jalousies occultes pour ceux qui sont mieux pourvus que nous en biens terrestres, rien dans ces dispositions ne pourra nous faire avancer d'un pas; les pieds sont cloués, le cœur est retréci,

[1] Col. III, 2.

glacé, dur, incapable de se laisser amollir par la componction ou attendrir par la piété. Au reste, eussions-nous quelques aspirations au progrès, Dieu est saint avec le saint, avare avec l'avare [1]; nous n'avons donc rien de grand à attendre de lui et de sa grâce pour notre progrès dans la perfection sacerdotale. Une vie neutre, mesquine, nulle, sera le dernier mot, et tout le résultat de notre existence, si longue qu'elle puisse être. Ne nous en plaignons-pas; nous avons notre salaire.

II. - Avarice spirituelle.

C'est dans un sens large que cette parole est prise par les maîtres de la vie intérieure, comme se rattachant aux péchés capitaux. Mais l'application en est trop pratique, pour que nous dédaignions de la comprendre dans le présent examen. Il y a donc, sous ce rapport, trois espèces d'avarice dont nous devons nous défier, et sur lesquelles nous saurons au besoin nous réformer.

1.° *Avarice des biens du corps.* - C'est un devoir, sans contredit, d'observer dans l'acquisition et la dépense des forces corporelles, les règles de la discrétion. Il est plus aisé de diminuer ce capital, s'il dépasse les besoins, que d'y remettre l'équilibre, s'il est en défaut. Mais l'avare dont

[1] Ps. XVII.

nous parlons, exagère à plaisir les règles de la prudence. *Se soigner et s'épargner* est sa grande affaire. Toujours il craint pour lui, pour ses repas, pour son sommeil, pour sa longévité, comme si le premier et le plus nécessaire de tous les biens était la conservation de sa personne. Que sont, en comparaison, les intérêts de Dieu et des âmes? Par suite de ses calculs égoïstes, le fardeau du travail obligatoire pèsera trop lourdement sur d'autres ; que lui importe? S'il fût resté dans le monde, loin de pouvoir s'accorder de tels ménagements, il aurait eu, par la nécessité même de sa condition, le froid, la chaleur, les veilles, les privations, pour familiers de tous les jours ; il l'a oublié. L'indépendance dont il jouit et le caractère paternel de l'éducation qu'il a reçue à l'ombre du sanctuaire, ont abouti à lui créer des servitudes, des appréhensions, des manies en même temps ridicules et déplorables. Les maladies et la mort viendront, malgré tout; et qu'aura-t-il gagné, en fin de compte, même pour cette terre?

2.° *Avarice des biens du cœur.* - Faire son devoir afin de ne pas manquer à la consigne, peut suffire pour un soldat, non pour nous. Le domaine où nous travaillons est le domaine de la charité ; l'esprit qui doit régner parmi nous est l'esprit de famille, auquel le cœur généreux, en se donnant, apportera le plus riche tribut, le plus agréable concours. Mais que de fois ce don est nul, tandis que le cœur dépense et gaspille ses

trésors pour des étrangers! Quand il les répartit entre ses intimes, le caprice plus que le bien réel est son guide, et vous le voyez combler d'attentions les personnes symphatiques, alors qu'il donne à peine les signes de politesse indispensables à celles qui auraient plus besoin de bonté, de prévenances et de compassion? Le reproche de saint Paul trouve là, dans un autre sens, son application: *Alius esurit, alius ebrius est* [1]. « Tel surabonde de témoignages d'affection jusqu'à l'ivresse, tandis que tel autre est négligé, reste morne, souffre la faim ».

3.° *Avarice des biens de la piété.* – Jamais la recherche des biens de la piété, entendue dans son vrai sens, ne saurait être excessive; au contraire, comme *la piété est utile à tout* [2], plus elle abonde dans un cœur, plus le prochain en partage les bienfaits. Mais où l'égoïsme règne, la confusion des notions est facile; on se persuade donc que les exercices de piété sont l'esprit de piété, et que se donner les jouissances de la dévotion c'est s'adonner à la dévotion. L'avare spirituel est le premier à tomber dans cette méprise; il sacrifie de mauvaise grâce ses pratiques pieuses et le bien-être qu'elles lui apportent, à l'austérité du devoir, dont il se dispense sous le moindre prétexte, ou dont il précipite l'accomplissement. Il a hâte de se reposer dans une oisivité douce, au milieu des

[1] I Cor. xi, 21. — [2] I Tim. iv, 8.

chants, de l'encens et des fleurs; et il ne sent à cet égard aucun scrupule! Si Dieu même venait lui dire: « Retire-toi, et va vers mes frères [1], » obéirait-il comme le fit Marie-Madeleine?

Oh! quel sujet d'examen pour moi, que cette avarice spirituelle! Que de censures je risque d'y rencontrer! Que de réformes devront en résulter! Mais n'importe, Seigneur, je veux me vaincre afin de pouvoir dire comme saint Paul: « Je dépenserai ce que j'ai, et par dessus tout je me dépenserai moi-même, pour le bien des âmes. *Impendam et superimpendar ipse pro animabus vestris* [2]. » *Amen.*

CONFÉRENCE.

LE DOCTEUR. - SAINT AUGUSTIN.

Depuis le martyre de saint Pierre et de saint Paul, la religion chrétienne avait continué ses progrès dans le monde, au milieu de toutes les péripéties et en dépit de tous les obstacles. Il est vrai que Jérusalem, la ville sainte, avait été détruite sous Vespasien, selon la prédiction du Sauveur, mais des cités nouvelles, des peuples nouveaux s'inclinaient sous le joug de l'Evangile et bénissaient le nom du Seigneur. En vain l'ignorance et la malice accumulaient-elles contre l'Église les calomnies les plus ridicules et les plus

[1] Ioan. xx, 17. — [2] II Cor. xii, 15.

infamantes; saint Justin, Tertullien et d'autres apologistes se levaient pour la venger. La persécution violente vint à l'appui de la calomnie et le monde fut inondé du sang des martyrs, mais ce sang était une semence de chrétiens, et en criant miséricorde devant Dieu, il obtint enfin la paix. Constantin converti servit pour cela d'instrument à la Providence, et le grand Théodose continua son œuvre.

Après les persécutions, vint l'hérésie; ses germes introduits dans l'Église dès ses premiers jours par l'esprit du mal, se développèrent sous les formes les plus diverses. Ce fut alors que Dieu daigna faire surgir, pour la confondre et éclairer les siècles futurs, le docteur des docteurs, saint Augustin.

Nous comprendrons et nous admirerons mieux ce don du ciel, si nous étudions en Augustin: 1.° Sa préparation au ministère de docteur, 2.° les points principaux de sa doctrine, 3.° la méthode qu'il suivit pour la défense et la propagation de la vérité, 4.° enfin, les succès de son action doctrinale.

I. - Préparation au ministère de docteur.

Les belles qualités natives d'Augustin, l'absurdité dogmatique et la perversité morale des sectes qu'il avait fréquentées, la bassesse des plaisirs charnels qui l'avaient séduit et la rigueur des

chaînes qu'ils lui avaient imposées, mais surtout les grâces insignes de sa conversion, tels furent les principaux éléments de cette préparation.

Rien qu'à voir Augustin adolescent, d'une stature élevée, d'une complexion délicate, au regard intelligent, au sourire plein de bonté, à la figure fine et expressive, singulièrement timide et modeste, on pressentait ce qu'il y avait de riche et de noble dans cette nature d'élite. Ses maîtres s'en rendirent mieux compte, si on peut les appeler des maîtres, car l'élève apprenait tout seul ce qui lui plaisait, si difficile que ce fût, négligeant le reste pour courir au jeu ou chercher des émotions dans la lecture des fictions païennes. Ses succès, malgré tout, furent rapides et lui ouvrirent la chaire de professeur de rhétorique à Tagaste, à Rome et à Milan.

Malheureusement, pendant que sa réputation grandissait, le peu de foi qu'il avait, n'étant encore que simple catéchumène, déclinait chaque jour; las d'interroger tous les systèmes, il devint une sorte de libre-penseur, et il souriait de la crédulité religieuse de sa mère, quoique, par une heureuse contradiction, il aimât, en souvenir de sa première enfance, à entendre prononcer le nom du Christ.

Cependant le scepticisme cadrait mal avec sa grande âme. Rencontrant les Manichéens, il crut trouver dans le langage imposant et sentencieux de leurs faux docteurs, une autorité dogmatique

vraie, et d'autre part l'espérance qu'ils lui donnaient d'obtenir chez eux l'*esprit consolateur*, souriait à ses aspirations vers le surnaturel divin; il s'inscrivit donc dans leur secte. Mais avec son coup d'œil profond, il s'aperçut bientôt qu'ils se dérobaient habilement aux objections sérieuses, que les rixes étaient fréquentes entre le commun des affiliés, et que les parfaits ou *élus*, s'abandonnaient secrètement à une vie débauchée. Pour lui le système était jugé, il se retira peu à peu.

Il y avait en lui hélas! d'autres liens, plus difficiles à rompre. Avec sa jeunesse et l'ardeur de sa nature africaine, il s'était laissé entraîner dans les plaisirs de la chair et du sang. Même alors, il est vrai, il gardait dans les hauteurs de son âme de nobles aspirations, ses rapports quotidiens avec ses amis étaient empreints de cordialité, de respect et de distinction; mais il n'en restait pas moins courbé sous le joug, il en sentait le poids, il rougissait, il gémissait, sans avoir le courage de s'affranchir. Il disait donc: « Demain, bientôt », sans arriver à dire: *Maintenant, c'est l'heure.*

Cependant Monique, sa sainte mère, priait et pleurait; ce ne pouvait être en vain. Un bon prêtre, appelé Simplicien, la seconda, de son côté, sans discuter, par la seule influence de son commerce quotidien, car la grâce de Dieu brillait en lui. Enfin, qui l'eût supposé? le récit de la vie du Patriarche des solitaires, saint Antoine, et de la

conversion de deux courtisans opérée par sa lecture, fut pour Augustin une impulsion puissante. Dieu voulait que le grand génie fût incliné à la foi, non par un autre génie, mais par un pauvre habitant des solitudes de l'Égypte.

La grâce cependant avait encore à frapper le coup suprême. Tous savent la fameuse soirée, et les dernières hésitations d'Augustin, et ses méditations sous un figuier dans le jardin de la maison, loin de ses amis, et ses larmes abondantes, et la voix du ciel qui lui disait: *Prenez, lisez; prenez, lisez*, et le verset de saint Paul s'offrant à livre ouvert: « Ne vivez pas dans les festins et les débauches, mais revêtez-vous de Jésus-Christ [1] ». La conversion était résolue, elle était accomplie. Augustin eut l'heureuse idée, nous dirions presque l'inspiration d'en faire lui-même le récit, dans le livre immortel de ses *Confessions*, écrit providentiel qui a exercé et exercera toujours dans l'Eglise une influence d'un caractère à part. Que de pécheurs égarés, meurtris, perdus d'espoir, ont été ranimés par le souffle de ces pages et sont devenus des modèles de pénitence! Après cinq mois de préparation, le baptême fut donné, par saint Ambroise lui-même, à Augustin et à tous ceux de ses amis qui voulurent le suivre. Sainte Monique était là, avec un peuple immense. Qu'alors Ambroise, dans une improvisation inspirée par la

[1] Rom. xiii, 14.

reconnaissance, ait entonné le *Te Deum laudamus*, qu'Augustin ait poursuivi, *Te Dominum confitemur*, et ainsi de suite, en alternant à l'envi jusqu'à la fin du cantique, les érudits le croient douteux. Quoi qu'on en pense, le fait serait digne de tels hommes et digne d'une telle grâce.

Peu après, les nouveaux convertis revinrent à Tagaste et s'y renfermèrent dans la solitude. Augustin, après avoir reçu la grâce du baptême, avait besoin de la goûter. Plus tard, il fut, malgré ses résistances, ordonné prêtre par son évêque Valérius, puis désigné pour lui succéder dans l'épiscopat. Il convenait, pour la mission future d'Augustin, qu'il fût successeur des Apôtres. Une modeste cité, il est vrai, Hippone, lui était destinée pour chaire épiscopale et doctrinale, mais l'auditoire allait être le monde entier.

II. - Points principaux de la doctrine d'Augustin.

Un moyen facile de se rendre compte de l'enseignement doctrinal de saint Augustin, c'est de jeter un coup d'œil sur les hérétiques qu'il a combattus ; indiquons les principaux. Les Circoncellions, infestaient les alentours des villes, s'y livrant à toute sorte de violences, sous prétexte de restaurer la justice, et poussant le fanatisme jusqu'à se suicider, dans l'espoir de gagner la palme du martyre. Les Manichéens, partisans de deux prin-

cipes, l'un bon, l'autre mauvais, attribuaient le mal à ce dernier pour en disculper l'homme, et pour ériger même en progrès le débordement des vices. Les Priscillianistes mêlaient l'ancien gnosticisme à d'autres désordres, et préconisaient la légitimité du mensonge, quand il devait servir à dissimuler leurs pratiques sacrilèges ou leurs dogmes corrupteurs. Les Novatiens déniaient à l'Eglise le pouvoir de remettre les péchés commis après le baptême, et par leur rigorisme jetaient les âmes dans le désespoir. Les Joviniens s'insurgeaient contre la pratique de la chasteté volontaire, qu'ils abaissaient au-dessous de l'état du mariage. Les Donatistes, joignant l'hérésie au schisme, regardaient l'Église romaine comme infidèle à sa divine mission et, à cause de cela, déchue, de sorte que la seule Église de Jésus-Christ, c'était leur secte. Enfin les Pélagiens attaquaient à fond l'œuvre du salut, en attribuant à l'homme, pour mériter la grâce, une capacité initiale qui anéantissait la nécessité absolue et l'efficacité souveraine des secours divins. Contraste instructif! L'hérésiarque Pélage était un moine, tout enveloppé et imbu de la grâce de Dieu, en vertu même de son saint état, et il osait, ingrat, s'insurger contre elle, réduisant le monachisme à un stoïcisme orgueilleux. Ce fut, au contraire, un converti, un philosophe, un admirateur des forces de la nature, ce fut Augustin que Dieu suscita pour être le fléau de cette hérésie, plus encore

que des autres énumérées avant elle ; moins choquante à première vue, elle était plus pernicieuse, et par sa nature, et par la ténacité, l'habileté, l'apparente modération de ses partisans.

Mais si le Docteur catholique s'applique à réfuter, à censurer, à confondre, c'est parce que l'erreur l'y contraint. Son devoir primordial et son attrait sont d'exposer la vérité dans tout son jour, pour que, par sa vertu intrinsèque, elle convertisse et attire à elle les âmes [1]. Saint Augustin a rempli ce devoir avec une ampleur, un discernement et un zèle hors ligne.

On s'en fera une idée en méditant les enseignements qu'il donne sur le monde de la Création, sur le monde de la Rédemption, sur le monde de la Glorification.

1.° *Le monde de la Création* fut de sa part l'objet de profondes études, avec la Bible pour guide et son génie observateur pour auxiliaire. On le constate en particulier dans son livre sur l'*Œuvre des six jours* et dans un autre sur la *Genèse selon la lettre*. Par rapport au sens et à la durée des six jours de la création, il est circonspect et met au large les exégètes chrétiens. Mais sur la nature des êtrés crées, son regard est pénétrant, son langage catégorique.

D'abord, il nous fait connaître à fond, autant qu'il est en lui, les êtres corporels, composés d'une

[1] Ps. XVIII, 8.

matière indéterminée, à laquelle la forme substantielle vient donner certaines qualités spéciales ; les unes manifestes à nos yeux dès l'origine, les autres cachées dans leur germe, pour se développer plus tard. Il a, sur les diverses forces des êtres matériels, ou connues ou occultes, des intuitions étonnantes ; plus d'une découverte inattendue, dont se montre orgueilleuse la science de nos jours, apparut de loin à son regard divinateur.

Mais que sont tous ces êtres en comparaison de l'âme humaine ? Elle n'est ni l'émanation d'un principe divin qui serait *tout*, ni le principe générateur d'idées purement subjectives auxquelles elle attribuerait une réalité extérieure, alors que tout est doute ou néant. Être intelligent, libre, ayant la conscience et la responsabilité de son action, l'âme humaine commence son rôle en animant le corps auquel elle est unie ; puis, elle se met en rapport avec les réalités extérieures et s'élève, par l'observation des effets ou qualités qu'elle y constate, jusqu'à la cause première, jusqu'à Dieu.

Non seulement, enseigne Augustin, l'homme a la faculté de connaître le vrai et de vouloir le bien, mais aussi celle de sentir et de goûter le beau, l'idéal ; il le démontre dans son « Livre du beau et du convenable ». Cette faculté était même extraordinairement développée dans le grand Docteur. Tout ce qu'il y a de saisissant dans les harmo-

nies de la création l'impressionnait vivement, et l'harmonie des sons avait en particulier sur lui un grand empire; plus tard il se reprocha d'avoir trop avidement cherché ces jouissances, sans méconnaître ce qu'elles ont d'élevé, de suave, de ravissant, surtout dans les chants de l'Église. Il projetait un livre sur la *Mélodie*, que ses autres travaux l'empêchèrent d'écrire; les six livres composés par lui sur la *Musique*, montrent combien il approfondissait les choses, en scrutant les rapports intimes des nombres avec l'harmonie des sons. La grâce de bien dire avait aussi du prix à ses yeux, comme conséquence de la faculté de penser sagement et de sentir délicatement; elle en forme, en effet, le noble et chaste vêtement. De là son goût pour l'éloquence et pour la poésie. S'il ne fut pas versificateur, il était poète dans l'âme, et quand on a lu certains de ses écrits, les mots d'ode, de poème, de dithyrambe, d'élégie viennent sur les lèvres; ils sont mérités.

2.° Mais c'est surtout dans le *monde de la Rédemption* qu'Augustin répand ses lumières et nous donne ses enseignements. Il avait jugé à ses fruits la théorie de deux principes, le bon et le mauvais, sorte de divinités rivales qui scinderaient l'humanité, et dont la seconde aurait pour elle le triomphe suprême. Cependant il comprenait mieux chaque jour l'état réel autant que mystérieux de l'homme déchu qui, pour comble de malheur, avec son libre arbitre blessé aggrave

de ses propres mains ses plaies et son malheur. Il n'y a de salut qu'en Jésus-Christ, nous guérissant par sa grâce et par les mérites de son sang. Notre Saint devait donc se faire l'apologiste de la grâce, envisagée dans sa nécessité, sa gratuité, ses exigences et ses condescendances. Il éxécuta le mandat avec une telle logique, une telle énergie, une telle constance que, de l'aveu universel, personne, après saint Paul, n'a fait autant que lui pour expliquer et préconiser le rôle de la grâce. Il développe même saint Paul, s'il est permis d'ainsi parler. Celui-ci considère la grâce dans l'individu, et nous montre en nous les *deux hommes:* l'un obéissant à la « loi des membres [1] », l'autre aspirant à vivre « selon l'esprit [2] ». Dans Augustin, ce ne sont pas seulement deux hommes que nous trouvons, mais *deux cités*, dont la dernière, celle de Dieu, mérite seule son nom. Aussi est-ce l'unique titre qu'il donne à son magistral ouvrage de la *Cité de Dieu*, composé de 22 livres et écrit par fragments dans l'espace de 13 ans.

Les sectateurs du paganisme profitaient des malheurs publics, en particulier des ruines amoncelées par l'invasion des barbares et par la prise de Rome, pour attribuer ces fléaux à l'abandon du culte de leurs idoles. Augustin dans la « Cité de Dieu », montre, l'histoire à la main, que sous le paganisme aussi il y eut des fléaux, des inva-

[1] Rom. vii, 23. — [2] Rom. viii, 4.

sions de barbares, des collisions et des cruautés entre peuples civilisés, des règnes injustes, qui n'étaient que de grands brigandages. Du reste, le bien-être et la prospérité temporelle ne sont pas le dernier mot de la vie humaine ; la félicité terrestre ne mérite, ni d'être condamnée de parti pris, ni d'être exaltée au delà des limites. Qui oserait vanter comme idéal l'état d'hommes entourés de satisfactions matérielles, et possédant « tout, excepté eux-mêmes » ? Ces préliminaires posés, Augustin passe à montrer toutes choses sous leur vrai jour, et faisant la philosophie de l'histoire sous le règne du Christ, il explique les ravages de l'esprit du mal, non par un fatalisme aveugle, mais par les dérèglements de la liberté humaine, que, pourtant, la divine sagesse fait contribuer finalement au bien et servir à sa gloire.

Étant donné que la coéxistence des deux Cités soit une sorte de nécessité, seront-elles au moins placées à distance l'une de l'autre, avec des retranchements pour les protéger? Non, elles sont mêlées ; il le faut, moins encore par la force des évènements et la fluctuation des sociétés terrestres, que par un dessein de la Providence ; car il est une Providence pour les peuples, comme pour les particuliers. Les bons ont besoin d'être exercés par les méchants et, pour cela, de se trouver perpétuellement en contact avec eux. Cette épreuve leur donne l'occasion de vivre de la foi, de pratiquer la charité, de se conformer au Sauveur dans

leurs épreuves, de lever souvent vers la patrie leurs regards pleins de larmes et d'espérance. Les innocentes et tendres victimes des guerres, des violences, de la famine, dont les souffrances sembleraient justifier les récriminations de l'incroyant contre la Providence, ajoutent, au contraire, un mérite de plus aux tribulations communes, une beauté de plus à la terre. C'est ainsi que, dans cette confusion apparente, se fait la lumière, que se soutient l'unité du plan divin, que les épreuves passagères augmentent pour toujours les trophées du Christ Rédempteur.

Il est rapporté que Charlemagne faisait ses délices de la lecture de la « Cité de Dieu ». Il se montrait par là capable d'envisager de haut les évènements terrestres, digne de régir les peuples.

3.° Nous venons de voir Augustin soulever nos regards vers le monde futur, celui de *la Glorification des élus*. Toujours la question de la béatitude l'avait préoccupé. La béatitude de la chair n'étant que bassesse et mensonge, il avait rêvé de trouver dans le groupe de ses amis *le bonheur d'être aimé*. Cette béatitude philosophique n'était ni sûre, ni suffisante pour son cœur. Aussi, à peine converti, se tourna-t-il vers Dieu ; et l'un de ses premiers ouvrages fut sur la *Béatitude* cherchée dans la vérité suprême. A mesure que la grâce croissait en son cœur, une piété vive et lumineuse, un mysticisme tout divin tournaient plus fortement et plus uniquement ses aspirations

vers la possession de Dieu. On sent ces attraits se révéler partout à la moindre occasion, dans ses Soliloques, dans ses Commentaires sur les Psaumes, et dans divers autres écrits qui sembleraient étrangers au sujet. Au moindre contact, la lyre de son âme résonne sur les bords du fleuve de Babylone, et ses aspirations vers la patrie s'accentuent. Il est vrai que, pour définir le caractère de la béatitude, souvent son génie s'arrête impuissant, ou que les mots s'accumulent sous sa plume sans pouvoir exprimer, même imparfaitement, ce que son regard a entrevu; c'est que le monde futur est d'autant plus inexprimable qu'il est plus réel et plus divin. Saint Paul, lui aussi, confessait son impuissance; plus favorisé qu'Augustin, il avait vu et entendu, au troisième ciel, de sublimes mystères: impossible de les raconter.

✠ III. - Méthode suivie.

On ne saurait exiger dans saint Augustin, comme dispensateur de la doctrine sacrée, cette méthode pondérée et ce plan préconçu, que le professeur d'un cours classique combine paisiblement au milieu de ses livres. Son esprit, sans doute, était une vaste synthèse du monde divin et du monde terrestre, mais toute les questions disparates qui surgissaient à l'improviste et demandaient son intervention, devaient se greffer de mille manières, selon les circonstances, sur le

grand arbre de la science du vrai, pour en recevoir et en transmettre la sève. Il fallait donc être prêt toujours, et prêt à tout.

Cependant certains traits particuliers, dans notre Docteur, méritent d'être mis en relief, pour servir de leçon.

D'abord Augustin, homme doux, bon, pacifique par nature, ami, depuis sa conversion, du calme de la vie monastique, s'efforçait de se tenir en dehors de toutes les contestations qui n'intéressaient pas sérieusement la vérité ou la charité ; elles s'introduisent même parmi les savants chrétiens. Mais quand surgissait une question importante, il agissait, écrivait, intervenait avec promptitude, que ce fût par devoir, dans son diocèse, ou au loin par un effet spontané de son zèle et de sa charité. Sous ce rapport, son esprit fut jeune et alerte jusqu'à la fin. Indifférent au côté terrestre de la vie, il avait l'oreille ouverte, l'œil attentif à tout ce qui concernait la grande bataille entre la foi et l'erreur. Pressentir et intervenir, était pour lui tout un ; les ennemis, déconcertés de se voir prévenus et démasqués, perdaient toute audace. Quoiqu'il s'efforçât d'aller toujours au fond des questions et à leur côté rationnel ou traditionnel, il ne négligeait pas de réfuter les adversaires par leurs propres assertions, et de mettre leurs contradictions en évidence, comme Bossuet devait plus tard le faire si victorieusement à l'égard des Protestants, dans son livre des

Variations. Ce n'est pas tout, en effet, de donner un enseignement solide et vrai; il importe qu'il impressionne et produise la persuasion, soit dans l'égaré lui-même, soit au moins dans ceux qu'il tâche d'entraîner après lui. Or le genre d'argumentation dont on vient de parler, vu la trempe de l'esprit humain, a une efficacité pratique de première force; il est donc d'un homme avisé, ami du vrai, ami de ses frères, de s'en servir.

Loin de confondre la vigueur avec l'aigreur, Augustin s'efforçait, sans préjudice des intérêts de la vérité, de montrer à ses adversaires beaucoup d'égards et de bonté. Les années passées sous le joug de l'erreur lui avaient inspiré de la compassion, et même du respect, pour les esprits égarés. C'est ainsi qu'écrivant à Pélage, déjà pourtant si dévoyé, il commençait sa lettre en ces termes: « A notre très aimé seigneur et frère Pélage, Augustin, salut dans le Seigneur ».

Enfin, son respect et sa vigilance pour ne froisser et n'irriter personne par des procédés méprisants, qui compromettraient toute résipiscence, étaient rehaussés par une modestie, une loyauté, un accent de droiture qui montraient en lui l'absence de toute préoccupation personnelle; les intérêts de Jésus-Christ et des âmes étaient son unique souci. Cette noble disposition ressort admirablement de son livre des *Rétractations*. Habitué à juger des choses avec son regard d'aigle, il avait pu, de temps à autre, ne pas se rendre, suffi-

samment compte de la tradition ou des faits positifs ; il lui tardait de rectifier toute inexactitude. On eût dit même qu'il s'étudiait, par humilité et délicatesse de conscience, à en grossir le nombre ; c'est ainsi qu'il a fait entrer dans ses rétractations beaucoup de choses qui sont plutôt des additions et des éclaircissements utiles, au plus grand honneur de la vérité. La vérité ! il l'aimait avant tout.

IV. - Succès de son action doctrinale.

Les résultats de l'action doctrinale de saint Augustin sont immenses, ils touchent à la légende.

Sans doute, il eut des adversaires, la force démonstrative et l'à-propos de son enseignement le méritaient. Les uns recoururent à la violence, et après avoir persécuté certains de ses convertis, ils résolurent de l'assassiner lui-même sur un grand chemin, avec toute sa suite. Une erreur du guide, entraîna une modification dans le parcours, et déjoua la trame perfide. D'autres adversaires, semblables à des serpents, eurent recours aux subterfuges et à la calomnie, pour échapper aux étreintes de son argumentation. Il s'en trouva qui, après sa mort et dans le cours des siècles, par une autre tactique, s'appliquèrent, tout en le couvrant d'éloges, à falsifier la lettre de ses écrits, ou à en dénaturer le sens, en forçant ou en atténuant ses affirmations.

Même parmi les écrivains orthodoxes, quelques-uns, peu enthousiastes de sa doctrine sur la grâce, trop absolue à leur avis, insinuèrent que les éloges décernés à ses écrits par certains hérétiques indiquaient peut-être en lui une tendance à passer les bornes ; qu'il convenait donc d'être circonspect à son égard, pour tenir le juste milieu entre le trop et le trop peu, sur la question capitale de la grâce divine. Ces critiques se perdent dans le vide, ou font mieux ressortir la grandeur incontestable de la mission doctrinale d'Augustin.

Être, en effet, pendant 43 ans l'oracle du monde catholique, par les discours, les lettres, les traités, la réponse aux doutes, la présidence des synodes ; enseigner le vrai et le bien à toutes les classes de personnes, depuis la sainte veuve Proba avec sa fille, la vierge Démétriade, depuis les chers mariniers d'Hippone, jusqu'aux prêtres et aux évêques de régions lointaines ; être comblé d'éloges dans tous les siècles, devant l'Église entière, par les Pontifes Romains, et invoqué comme un oracle par les Conciles œcuméniques, pour confondre sans réplique les hérésies les plus redoutables : où trouver sur cette terre une souveraineté intellectuelle aussi imposante, aussi étendue, aussi librement acceptée des hommes, aussi avidement recherchée, aussi aimée, aussi féconde ?

Enfin le temps de la récompense était venu. Augustin avait 73 ans ; jusqu'à la fin ses forces,

surtout ses forces morales, son intelligence, sa facilité de parler et d'écrire, s'étaient parfaitement maintenues. Mais on vit alors sa santé décliner, et lui-même comprit qu'il devait se préparer à mourir. Il n'eut à dicter aucun testament, il n'avait pas de biens. Sa pensée, comme celle de David, se reportait à ses anciens jours pour les pleurer, et, de sa couche, il aimait à lire les psaumes de la pénitence écrits par ses ordres sur la muraille. A ce monde présent, il ne songeait plus que pour partager les angoisses de sa chère ville d'Hippone, alors assiégée par les Goths ; et il priait Dieu humblement, ou d'écarter le fléau ou de le retirer lui-même du nombre des vivants. Cette dernière grâce fut celle que préféra le Seigneur. Le moribond eut encore la force, cependant, de dicter une lettre aux évêques d'Afrique, pour les réconforter dans leurs alarmes en face de l'invasion barbare, et les encourager à ne pas abandonner leur troupeau. Subir s'il le faut, la mort pour ses brebis, n'est-ce pas le propre du bon pasteur? – Ce fut le dernier écrit d'Augustin, le chant du cygne. La mort approchait ; les dix derniers jours, il pria ses amis de le laisser seul, excepté à l'heure de la visite des médecins. Il voulait contempler à loisir les plages de la patrie, pour franchir le grand passage dans un amour plus confiant et une paix plus parfaite. Le 28 août 430, à l'âge de 76 ans, il expira et alla rejoindre sa mère, sainte Monique, après une séparation de 42 ans.

Comment imiter, dans notre humble sphère, ce grand et beau modèle? En nous appropriant les paroles mêmes d'Augustin: « Je suis, en tant que docteur, le défenseur de la vraie foi et l'adversaire de l'erreur; je dois donc faire en sorte que le peuple apprenne le bien et désapprenne le mal, m'appliquant, dans ce but, à rapprocher les opposants, à ranimer les négligents, à montrer aux ignorants ce qu'ils doivent faire et ce qu'ils doivent espérer. Pour moi, par goût, je préférerais apprendre qu'enseigner, me rappelant le mot de l'Apôtre Jacques : *Que tout homme soit empressé à écouter et tardif à parler*, et me sentant, du reste, invité à m'instruire par la suavité de la vérité. Mais le devoir de la charité, m'obligé à enseigner, et souvent, je le sais, l'obligation de distribuer la doctrine, mérite de Dieu la grâce de la recevoir »[1].

Réflexion, fermeté, douceur, confiance en Dieu, telles seront donc pour nous les armes de la lumière[2]; par elles nous ferons régner le Verbe Sauveur, avec toute « sa beauté, sa vérité, sa mansuetude et sa justice[3] ».

[1] *De Doctr. Christ.*, lib. IV, cap. 4; *De Octo Dulcitii Quaest. Epist. ad Florentinam puellam.* — [2] Rom. XIII, 12. — [3] Ps. XLIV, 5.

MÉDITATION DU SOIR.

LES BÉATITUDES. - HEUREUX CEUX QUI PLEURENT.

Faut-il faire cas des larmes? Que sont et que valent, en particulier, les larmes de componction, les larmes de tribulation, les larmes de compassion, les larmes de supplication, les larmes de dévotion? Tel sera ce soir l'objet de notre méditation.

O Vierge Marie, si bien appelée *Notre-Dame de Pitié*, et encore *Notre-Dame des pleurs*, daignez diriger mes pensées et surtout exciter dans mon cœur des sentiments semblables aux vôtres.

I. - Faut-il faire cas des larmes?

O triste puissance de l'homme pour abuser des dons de Dieu! Il abuse de son intelligence, il abuse de sa liberté, il abuse de son cœur, il abuse de sa sensibilité, il abuse de ses larmes, tantôt pour tromper les autres par une douleur feinte et captieuse, tantôt pour se tromper lui-même, en prenant ses émotions comme signe d'une vertu qui n'est pas.

Serait-ce une raison pour proclamer l'inutilité des larmes? Ah! j'y serais intéressé, et c'est peut-être ce qui m'a porté plus d'une fois à en parler avec dédain ou dérision, heureux de me rassurer

sur ma dureté de cœur. Les faux spirituels iront même beaucoup plus loin ; il salueront dans l'absence des larmes un signe de virilité, un dégagement plus complet de l'humain et un progrès dans la foi pure. Sans doute, l'homme de foi doit être ferme comme le rocher ; mais quand Moïse dans le désert fit sortir une source du rocher, celui-ci ne perdit rien de sa force inébranlable. Il en est ainsi des larmes chrétiennes jaillissant d'un cœur affermi dans la grâce. A Dieu ne plaise donc que je me fasse de mon apathie une gloriole. Autant j'éviterai de m'apitoyer sur moi-même pour des riens, ou de laisser ma sensibilité s'atrophier dans l'indifférence, autant je m'efforcerai d'acquérir le don des larmes saintes.

Du reste, je dois me consoler en pensant qu'il y a deux choses dans les larmes : l'affection intérieure qui en est le principe, et l'émotion sensible qui les fait jaillir des yeux. La première est parfois très forte dans l'âme, mais y concentre à tel point ses effets bienfaisants, que les yeux restent secs ; peut-être, pour moi, vaut-il mieux qu'il en soit ainsi. C'est le secret de Celui qui a pétri selon sa sagesse le limon de notre corps mortel, et lui a donné la vie. « Déchirez vos cœurs, disait le Prophète, et non vos vêtements [1] ». Lors donc que, dans le secret de l'âme, une sainte

[1] JOËL II, 13.

tristesse abonde, avec les autres sentiments si variés qui s'y rattachent et qui l'élèvent progressivement jusqu'à Dieu, si impassible que semble le cœur, il peut se consoler; il a pleuré, et il a bien pleuré.

II. - Larmes de componction.

La componction, comme le mot l'indique, est une blessure qui pénètre au fond du cœur, et par laquelle s'échappe l'eau des larmes spirituelles. Diverses causes produisent cette heureuse blessure, qu'il vaut bien mieux voir s'élargir que se fermer. La première est la vue de nos péchés. Le péché, c'est le mal, le grand mal, l'unique mal; Dieu qui est le Bien, le grand Bien, l'unique Bien pourrait, en notre qualité de pécheurs, nous percer de ses traits, nous écraser comme des vers de terre. Il préfère se montrer patient à supporter et prompt à pardonner. Ce contraste bien médité émeut l'âme, la transperce et fait couler ses larmes. Qu'elles soient amères comme celles de saint Pierre après son reniement; qu'elles soient permanentes comme celles de David qui disait: « Mon péché est toujours devant moi; mes larmes sont mon pain nuit et jour [1] »; qu'elles soient abondantes comme nos iniquités et plus qu'elles; coulassent-elles à grands flots, laissez-les, elles

[1] Ps. L, 5; XLI, 4.

sont justes, elles sont salutaires. Veillez seulement à ce qu'elles viennent, non d'un dépit orgueilleux, non du découragement, non des efforts de la nature, mais de Dieu.

Si au contraire nos larmes sont rares, imperceptibles comme la rosée du matin, peut-être seront-elles plus capables que le grand fleuve, de pénétrer notre âme jusqu'au fond et de la purifier.

A côté des fautes commises se présente à nous, comme sujet de componçtion, le tableau du bien si souvent omis. Les grâces ont été nombreuses, mais négligées; l'âme s'est endormie dans la tiédeur; et en attendant, le temps passe, notre vie s'écoule, notre cœur, de plus en plus, est un désert! Que c'est triste et désolant, ô Seigneur! Et dire que cet état, au lieu de s'améliorer, peut, si je n'y mets ordre avec promptitude, s'aggraver jusqu'à me rendre incurable, endurci et impénitent! [1] Loin de moi ce malheur; je me réveille, je m'agenouille, je gémis, je pleure; et avec votre secours je veux revivre.

III. - Larmes de tribulation.

Elles ne supposent pas, comme les précédentes, le péché ou l'imperfection, motivant dans l'âme d'amers regrets. Pour l'homme le plus juste, il y

[1] IOAN. XII, 40: ROM. II, 5.

a une cause permanente de larmes dans les peines et les épreuves diverses qui se rencontrent à chaque pas, sur le sentier de notre vie terrestre. David nous l'enseigne et nous sert d'exemple quand il dit : « Je mangeais mon pain comme de la cendre, et mes larmes se mêlaient à mon breuvage [1] ».

Les tribulations, en effet, tourmentent notre corps par les maladies, qui s'aggravent avec les années. Les liens de la famille, qui devraient être pour l'homme une consolation et une force dans la pratique de la vertu, nous sont une cause de douleur, alors que nous voyons, parmi nos proches, les divisions, les rivalités, les froideurs, les haines troubler la concorde et ulcérer les cœurs. La force de ces liens fait encore couler nos larmes, quand la mort les brise violemment et nous sépare de ceux que nous avions le devoir d'aimer davantage. Dans l'accomplissement le plus scrupuleux de nos devoirs envers le prochain, que de critiques, d'ingratitudes et d'oppositions à subir ! Mais surtout, dans le travail de notre sanctification, que d'épreuves ! Dans nos tentations quelle variété, quelle ténacité, quelle violence ! Tantôt elles nous poussent aux bassesses du sensualisme ; tantôt elles nous inspirent l'orgueil d'un Lucifer. Quand l'ange dit à Marie Madeleine : *Femme, pourquoi pleures-tu ?* elle répondit : *Parce qu'ils m'ont enlevé mon*

[1] Ps. CI, 10.

Maître, et je ne sais où ils l'ont mis [1]. Hélas! les tentations menacent à chaque pas de nous enlever notre Sauveur. Nous désolerons-nous jusqu'à perdre l'espérance et à ne plus chercher Dieu? non, certes; mais comment ne pas nous inquiéter, ne pas trembler, ne pas pleurer?

IV. - Larmes de compassion.

Ces larmes sont meilleures encore que les précédentes, comme indice de générosité dans le dévouement. Un homme a le naturel honnête et la dévotion douce; les infirmités l'épargnent; son caractère lui assure les sympathies; sa vie pourrait être comme une oasis dans le désert de ce monde, où tout est brûlé par le vent des tentations; sa piété compatissante ne le lui permet pas. De même que certains miroirs puissants recueillent et concentrent les images des objets les plus lointains; de même encore que certains instruments très délicats ressentent et indiquent au regard les moindres phénomènes de la nature, ainsi en est-il de cet homme: son cœur est le rendez-vous de toutes les afflictions du prochain; il fait plus que les constater, il se les approprie. Saint Paul recommandait aux chrétiens, pour ce qui concerne la vie présente, de « pleurer comme ne pleurant pas [1] »; mais il les invitait d'autre part

[1] JOAN. XX, 13. — [2] I. COR. VII, 30.

à « pleurer avec ceux qui pleurent [1] ». Oui, gémissons avec nos frères, s'ils pleurent selon Dieu; gémissons sur eux si, comme des enfants, ils pleurent pour la bagatelle; pleurons sans cesse à leur place, s'ils ne pleurent pas du tout, mais s'étourdissent et courent en riant à leur perte éternelle. Isaïe nous donne l'exemple : « Je pleurerai, disait-il, à tel point que j'enivrerai le sol de mes larmes [2]. » Et le grand Apôtre : « Qui souffre sans que je souffre avec lui? Qui est scandalisé sans que je m'en dessèche de douleur? [3] ». Jésus cependant les dépasse tous. Près de la tombe de Lazare, il s'émeut en face de la mort, il s'émeut en voyant la désolation de Marthe et de Marie, sœurs du défunt, et il pleure de compassion. Mais il a des larmes encore plus instructives, plus dignes d'être imitées, devant Jérusalem, ingrate, rebelle à l'Évangile et déicide; de son regard divin il a vu les effroyables mais justes châtiments qui doivent la frapper, au point qu'il n'en restera pas pierre sur pierre. Et c'est la Ville sainte! et c'est sa patrie!

V. - Larmes de supplication.

La compassion a sa part dans cette autre espèce de larmes, mais il s'y ajoute un sentiment élevé, une impulsion spéciale à solliciter de Dieu

[1] Rom. xii, 15. — [2] Is. xvi, 9. — [3] Cor. xi, 29.

la délivrance de nos maux et de ceux du prochain, ou à demander pour tous le courage de les supporter, sans faiblir dans l'accomplissement du devoir. C'est ainsi que Tobie, seul croyant au milieu d'un peuple idolâtre, au lieu de tomber dans l'indifférence pour la Loi, sut si bien prier et pleurer qu'il mérita les louanges de Raphaël et les bénédictions de Dieu, sur lui et sur les siens [1]. C'est ainsi que Judith, seule sous la tente d'Holopherne, pria avec larmes au moment de saisir le glaive qui devait délivrer le peuple de Dieu [2]. Mais combien plus, ici encore, mérite notre attention l'exemple du Maître, lorsque, dans sa passion, il présente à son Père ses prières et ses supplications, en les accompagnant d'un cri puissant et d'abondantes larmes [3], larmes des yeux, larmes de sang! [4] Que si parfois, pour formuler nos supplications, la pensée, les mots, la force nous manquent, des larmes silencieuses et persévérantes suffiront à tout exprimer. Le Prophète nous engage à nous servir de cette voix sans paroles quand il nous dit: « Que votre paupière ne se taise pas [5]. »

[1] Tob. xii, 12. — [2] Judit. xiii, 6. — [3] Hebr. v, 6. — [4] Luc. xxii, 44. — [5] Thren. ii, 18.

VI. - Larmes de dévotion.

Ces dernières larmes sont les plus excellentes, moins comme secours pour les œuvres de miséricorde ou comme moyen d'avancement dans la perfection, que comme témoignage du progrès accompli. Dans l'âme arrivée à ce point, la capacité de pleurer a grandi et les motifs s'accumulent, toujours plus pressants. C'est, par exemple, la reconnaissance, en voyant dans leur ensemble les bienfaits de la Providence, le pardon des nombreuses fautes passées, les grâces de notre vocation; c'est encore la consolation de se sentir pleinement à Dieu, et animé d'une humble confiance, qui produit la vigilance unie au parfait abandon; ce sont surtout des désirs de la vie bienheureuse, qui nous tourmentent suavement; c'est peut-être un composé de mille sentiments confus qui font pleurer, sans qu'on sache d'où viennent ces larmes, sans qu'il convienne même de se le demander; mieux vaut se perdre dans ce quelque chose d'immense et de souverain qui est le vestibule du ciel.

Que l'un ou l'autre de ces sentiments intimes cause nos larmes, on en pourra dire toujours comme de celles d'Augustin: « Il se trouvait bien de rester avec elles »: *Bene ei erat cum illis.* D'amères qu'elles étaient dans une autre période de la vie, elles sont devenues douces; l'eau de la tribulation s'est changée en un vin de parfaite di-

lection qui réjouit, qui enivre, qui fait en même temps sourire et pleurer. Alors les larmes sont vraiment, comme l'Église l'enseigne, un *don de Dieu* [1]. Ce don, vous le connaissiez, ô grands Saints, Arsène le solitaire, Romuald, Dominique le Prêcheur, François d'Assise, Ignace de Loyola, Philippe de Néri, Venérable Jean-Marie-Baptiste Vianney etc. vous tous qui, surtout à la fin de votre vie, receviez la faveur des larmes comme préparation dernière et avant-goût de votre éternité bienheureuse.

Conclusion.

« O Prêtres, pleurez et jetez des cris suppliants [2] », nous dit le Prophète. Oui, mon Dieu, j'implore votre pardon, pour moi d'abord, mais aussi pour tous ceux qui marchent avec moi dans cette vallée de larmes. Pardon de mes duretés pour vous, pardon de mon peu de compassion pour mon prochain, pardon de ma tendresse si charnelle pour moi-même !

Éclairez-moi de votre lumière intérieure, afin que, du moins au soir de ma vie, envisageant les choses sous leur vrai jour, je dise souvent, en mon propre nom et au nom de tous les ministres de l'autel, de toutes les âmes pieuses, de toute le peuple chrétien, cette invocation empruntée aux

[1] Miss. Or., *pro petitione lacrymarum*. — [2] Joel I, 13.

litanies d'une liturgie antique : « Pour que vous daigniez ouvrir en nous une source de larmes, nous vous supplions, Seigneur ». *Ut fontem lacrymarum in nobis aperire digneris, Te rogamus, audi nos.*

CINQUIÈME JOUR.

MÉDITATION DU MATIN.

PRIÈRE DE L'ÉGLISE POUR SAINT PIERRE EN PRISON. L'OFFICE DIVIN.

C'était en l'an 42 de l'ère chrétienne. Le roi Agrippa, obéissant à la raison politique et au désir de plaire au peuple, s'était fait persécuteur. Après avoir immolé l'apôtre Jacques, frère de saint Jean, il voulut faire une victime plus importante, Pierre lui-même, le chef des Apôtres. Il le fit donc arrêter; seulement, pour ne pas troubler par l'effusion du sang les fêtes de Pâques, il renvoya après leur célébration l'exécution capitale. Cependant « l'oraison se faisait sans interruption par l'Église de Dieu, pour la délivrance de Pierre. *Oratio autem fiebat sine intermissione ab ecclesia ad Deum pro eo* [1] ». Cette prière fut exaucée, le prisonnier fut délivré par le ministère d'un Ange, comme tous le savent. Ce fait si important dans les annales de l'Église renferme pour nous divers enseignements pratiques; contentons-nous de celui qui concerne l'office divin, et mé-

[1] Act. xii, 5.

ditons comment cet office est 1.° Une *oraison*. 2.° Une oraison *ininterrompue*. 3.° Une oraison *faite à Dieu par l'Église*. 4.° Une oraison *très efficace*, non seulement *pour le Successeur de Pierre*, mais pour les intérêts chrétiens dont il a la sollicitude, en union avec tous les prêtres de Jésus-Christ.

I. - Oratio.

Le mot d'oraison est employé pour désigner l'acte religieux que nous appellons aussi « prière ». En latin *oratio* vient de *oris ratio*, ou *raison* exprimée de *bouche*. Cette étymologie convient d'une manière plus spéciale à l'office canonique, que l'on y considère, soit le rôle de la *raison* qui en est l'âme, soit celui de la *bouche*, qui exprime au dehors les pensées et les sentiments intérieurs de l'âme.

I.° La *raison*, assistée des autres facultés placées sous sa direction, a un triple rôle dans l'office divin : 1.° raison qui s'incline et adore, 2.° raison qui comprend et unifie, 3.° raison qui, devenue suppliante, expose ses titres à être exaucée.

1.° Toutes les créatures, même matérielles, rivalisent pour offrir à Dieu, selon leurs aptitudes, un tribut d'adoration. Mais quand l'homme, créature raisonnable, vient s'adjoindre à elles, combien plus volontiers Dieu incline l'oreille à ces hommages ! Ils sont doublement honorables pour lui; à cause de la *compétence* de l'esprit humain, faculté si élevée et si pénétrante, pour apprécier dignement

les vérités célèstes; et à cause de son *humilité*, lorsque, se comparant à Dieu et confondu de se voir si petit, il s'anéantit dans la poussière, adore et bénit. Or ces sentiments dominent dans l'office divin. Aussitôt après les actes préliminaires qui recueillent et disposent l'âme, on y entend retentir le *Gloria Patri*; on se trouve donc, d'un premier vol, en pleine divinité, pour adorer la Trinité Sainte et s'abimer devant elle: disposition qui ne fait place à des sentiments de désir, de douleur, de reconnaissance, etc. que pour revenir dans d'autres moments de l'office, avec un accroissement de force et d'ardeur.

2.° Mais plus la raison s'est humblement prosternée devant Dieu, plus elle se trouve apte, en se relevant, à considérer les réalités sublimes au milieu desquelles la méditation l'a transportée, qu'il s'agisse des mystères de l'infini, des attributs divins, ou de l'enchaînement des bienfaits prodigués à l'homme sur la terre. L'intelligence humaine, en examinant chacune de ces réalités sous ses divers aspects, en comprend mieux l'excellence. Puis, elle les rapproche les unes des autres et les voit s'éclairer, se fortifier, s'embellir réciproquement. Enfin, ce n'est plus une simple alliance; les divers sujets se concertent au point de se fondre en une seule, immense et ravissante vérité. Quelle merveille! Quel sujet de louanges incessantes, ou d'admiration silencieuse!

C'est ce qui a lieu dans l'office divin. Le cours de l'année liturgique nous y montre les faits mystérieux de l'Ancien et du Nouveau Testament se groupant autour de Jésus-Christ, et rendus plus lumineux par l'exemple des Saints qui ont servi héroïquement la cause de Dieu. Le spectacle est instructif et grandiose. Mais à quoi servirait une admiration purement philosophique? C'est une admiration de foi qui prévaudra dans l'intelligence et la pénètrera de la reconnaissance la plus vive, la mieux motivée.

3.° La mission de la raison est-elle terminée? Non. Dans les trésors de Dieu il n'y a pas seulement à admirer, fût-ce de l'admiration la plus enthousiaste et la plus pieuse; il y a des grâces à désirer et à solliciter, selon les circonstances et les besoins. C'est encore l'intelligence de l'homme qui le comprend et se charge d'exposer les demandes au pied du trône de Dieu, appuyées sur les motifs de convenance les plus propres à gagner son Cœur, par exemple sa pitié, sa miséricorde, sa puissance, sa libéralité, ses promesses, l'honneur de son Église, l'intérêt des âmes rachetées de son sang. Il est vrai que Dieu sait déjà tout, mais il aime à entendre l'âme lui énumérer et lui recommander filialement ses désirs. Or, voilà ce que nous faisons dans l'office, surtout dans la Collecte, où l'objet de notre prière est formulé en peu de mots, avec les raisons les plus propres à toucher la suprême Bonté. C'est donc, à tous

égards, une excellente oraison *mentale* que celle de l'office divin.

II.° Mais c'est en même temps une prière *vocale* de grand prix. Il faut cette prière à l'Église, société extérieure en même temps que spirituelle, pour que, sous sa direction, les êtres matériels s'unissent à l'être raisonnable dans la louange du Créateur. Au reste, si le précepte de l'Église n'existait pas, la loi de notre cœur suffirait, et nous aimerions à offrir souvent à Dieu le « fruit de nos lèvres [1] ». Pauvres lèvres humaines, si promptes à se mouvoir, qu'ont-elles produit jusqu'à l'heure de l'office? N'eussent-elles coopéré à aucune faute positive, que d'inutilités, mon Dieu! et dans les choses utiles que de longueurs, que de petitesses, que d'irréflexion! Enfin, enfin l'heure est venue de me consacrer à la louange divine, quel bonheur! Que n'ai-je, ô Seigneur, un Séraphin pour purifier mes lèvres avec un charbon ardent? [2] Que ne puis-je devenir « bouche d'or », ou bouche portant un rayon de miel? [3] Je mettrai du moins toute mon application à remplir mon devoir sacré. Quand je prierai seul, si médiocre que soit le ton de ma voix, il sera exact, il sera respectueux, et mon oreille en écoutera avec consolation les accents. Mais si nous sommes plusieurs, ou réunis par une dévotion spontanée, ou convoqués pour remplir ensemble les obligations du culte

[1] Hebr. xiii, 15. — [2] Is. vi, 7. — [3] Cant. iv. 11.

divin, combien plus touchant sera le concert! C'est ce qui faisait verser d'abondantes larmes à Augustin, vivement impressionné par la suavité des hymnes et des cantiques dans le lieu saint. Heureux qui a souvent ce bonheur, qui le cherche et, comme Augustin, ne se rassasie pas de le goûter!

II. - Sine intermissione.

Une prière qui oblige le prêtre toute sa vie, qui revient pour lui tous les jours, qui doit même être sur ses lèvres sept fois dans le cours d'une journée, peut être qualifiée de *perpétuelle*, ou ininterrompue. Que si, au lieu d'un prêtre isolé, on considère toute la tribu sainte, répandue dans le monde entier, l'âme sera agréablement réjouie, à quelque instant du jour ou de la nuit que l'on se trouve, de penser qu'ici ou là le saint office est récité sans cesse; et de cet ensemble résulte, en toute rigueur de langage, un autre mode de perpétuité.

Du reste, sans avoir besoin de chercher si loin, la prière d'un seul prêtre remplit réellement sa journée; même quand il ne récite plus rien, les effets persévèrent. Les uns sont intérieurs et consistent dans un goût qui demeure, dans une vertu préservatrice du mal, dans un penchant à chercher sans cesse Dieu seul, dans un vif sentiment de sa présence, qui nous le montre toujours secourable dès qu'on l'invoque. Les bienfaits exté-

rieurs obtenus en faveur du prochain, auquel on dispense les grâces de lumière et de bonté recueillies à l'office, ne sont pas moins durables. Les fidèles, sans en savoir la cause, en ressentiront la continuelle influence, pour leur progrès spirituel et leur consolation dans les peines. Le ton même de la voix du prêtre et les traits de son visage garderont longtemps le reflet de ces communications intimes avec Dieu. Ainsi quand Moïse descendit du Sinaï, des rayons encore visibles sur sa face, inspiraient aux Hébreux le respect pour la Loi du Seigneur.

Enfin, une perpétuité d'un caractère plus élevé devient peu à peu le privilège et le bienfait de l'office, s'il est récité en esprit de religion et médité avec sagesse. Les mystères qui y sont rappelés s'établissent près de nous en permanence, malgré la distance des temps. Ce qu'est le temps, les philosophes ont peine à le définir ; il est certain toutefois que Dieu, dans son éternité, est présent à tous les événements de tous les âges, sans préjudice pour son immutabilité. Or, en récitant l'office divin, on participe en quelque manière à l'atmosphère de l'éternité. On jouit donc d'une certaine présence réelle des faits les plus antiques et des mystères les plus cachés de la bonté divine envers les hommes. David se survit et se perpétue en nous, si bien qu'on chante ses psaumes, comme si on les produisait soi-même pour la première fois. Tout ce qui servit de prélude à

l'Incarnation dans l'ancienne loi, tous les mystères de la naissance, de la mort, et de la résurrection du Sauveur, tous les flots de vie qui en découlent, sont quelque chose d'actuel aujourd'hui, comme ils l'étaient hier, comme ils le seront demain et dans les siècles. Que Dieu en soit béni à tout jamais.

III. - Ab Ecclesia.

L'Église dont il est parlé dans le récit de la délivrance miraculeuse de Pierre n'était pas, il est vrai, le rassemblement de tous les croyants en un lieu, sous la présidence du premier Pasteur. Comment auraient-ils pu se réunir en face de la persécution aux aguets? C'était une Église domestique, peu nombreuse et sans chef actuellement présent, puisque Jacques avait été martyrisé et que Pierre était en prison. Mais qu'importe? Il y avait là, dans les chrétiens de la maison et ceux qui étaient venus s'unir à eux, prêtres ou fidèles, il y avait en abrégé toute l'Église de Dieu, la pleine croyance à son symbole, l'union de tous les membres dans la charité, leur attachement et leur soumission sans réserve à son premier pontife.

Moi aussi, même quand je dis seul l'office divin, fût-ce en dehors du lieu saint, je représente l'Église. En effet l'Église est une cité; or, la cité florissante a ses fontaines abondantes et ses concerts publics. Quelles plus abondantes sources de

grâces, quels plus beaux concerts, que ceux de l'office divin! L'Église est un temple aux pierres vivantes, avec le cœur du prêtre pour autel; l'Église est un corps dont les fidèles sont les membres, et dont le prêtre est, en Jésus-Christ, la tête, le regard, la voix. Tous ces titres lui donnent le droit, lui imposent le devoir, le pressent vivement de glorifier Dieu par la louange, dans l'office divin. S'y revêtir des habits de chœur, même quand il le récite en particulier, lui serait une pratique agréable, mais on l'accuserait peut-être de singularité; il saura du moins, par une préparation soigneuse, revêtir son âme des sentiments les plus purs, les plus ardents et les mieux proportionnés à la dignité des mystères qu'il célèbre. Ainsi pourra-t-il dire: L'esprit de l'Église est devenu mon esprit et ma vie.

IV. - Pro eo.

Pour lui, pour Pierre, qu'est-ce à dire? C'est un devoir de prier, pendant l'office, pour le successeur de Pierre, pour sa consolation, pour la prospérité des intérêts sacrés dont il est le gardien. Mais surtout, nous rappelant qu'il personnifie « la foi opérant par la charité [1] », et se répandant au loin par l'apostolat [2], nous serons attentifs à prier, durant l'office, pour la conservation de la foi et pour le développement des œuvres catholiques.

[1] GALAT. V, 6. — [2] ROM. I, 8.

Renouveler avec amour et reconnaissance, à chaque *Amen*, pendant l'office, l'acte de foi, croître en esprit de foi, prier pour la propagation de la foi, réparer les outrages que le monde inflige à la foi, soit en attaquant les dogmes, soit en affaiblissant l'autorité des Écritures, soit en dépréciant la vie des Saints, soit en rabaissant la mission du sacerdoce; puis, comme un pilote bien orienté parce qu'il vient d'observer les cieux, donner aux entreprises du zèle la direction et la force : quelle tâche immense, attrayante encore plus que redoutable !

Mais je vois le chrétien du siècle épouser la cause de l'Église et des âmes en se dévouant aux œuvres catholiques; n'y aura-t-il pas, pour lui aussi, comme fruit de l'office, un souvenir et une bénédiction? Oui, il aura ce *memento*, il recevra cette bénédiction. Les pauvres sollicitent l'aumône à des heures déterminées, devant la porte des riches bienfaisants; ainsi toutes ces œuvres catholiques aux mille formes diverses attendent le prêtre qui, en terminant l'office, revient de l'audience divine les mains pleines de grâce. Courage donc, hommes de zèle, prêtres par le cœur, vos intentions seront bénies de Dieu et vos travaux seront salutaires aux affligés, aux pauvres, aux ignorants, aux pécheurs; courage. Chaque jour, jusqu'à sept fois, l'Église prie pour vous; cette prière est l'huile de la lampe sacrée, vos bonnes œuvres en constitueront la flamme.

Conclusion.

« O mon Dieu! je l'ai dit : Je confesserai contre moi mon injustice et mon impiété [1]. » Dans la célébration des offices divins, que d'infidélités et d'abus je ne cesse de commettre! Ils surpassent les cheveux de ma tête. Tantôt j'oublie ou je retarde; tantôt je commets, par insouciance, des erreurs ou des omissions notables. Je m'acquitte du grand devoir, ô honte! comme d'une charge qui me pèse, avec une précipitation scandaleuse, ou d'une manière si vulgaire, que le grand tribut d'hommages devient une dérision. Faites que mes yeux s'ouvrent, que ma conscience se réveille, que la vraie piété renaisse en moi et que mon saint office, animé par l'esprit de religion, soit pour vous un encens d'agréable odeur, qu'il soit pour les fidèles un perpétuel secours, et pour moi-même l'agrément, le baume, la lumière de la vie présente, le meilleur prélude à l'éternité. Amen.

EXAMEN.

Les péchés capitaux. - La luxure.

L'homme de Dieu, désireux d'échapper aux atteintes du lamentable péché qu'on vient de nommer à regret, ne se contente pas de prendre les

[1] Ps. XXXI, 5.

moyens strictement indispensables pour éviter le naufrage et la ruine, pour ne jamais introduire l'abomination de la désolation dans le lieu saint, c'est à dire dans le temple de son cœur. Il s'entoure, en outre, de tous les moyens utiles et salutaires pour faire fleurir la sainte vertu, en particulier des suivants :

1.° Il médite souvent l'excellence de la chasteté parfaite à laquelle il s'est volontairement consacré, devant le monde, devant l'Église et devant Dieu, regardant cet engagement comme son trésor, son honneur, sa force pour faire le bien. Une lumière pratique, accessible à tous les yeux, persuasive à tous les cœurs, sort en effet de la chasteté et proclame la divinité de la religion catholique, qui seule sait produire une si belle floraison.

2.° Il se garde d'oublier jamais sa fragilité et de se fier aucunement à lui-même. Si par malheur quelque chute, publique ou occulte, arrive à sa connaissance, il en pleure, il en demande pardon à Dieu, il s'impose des pénitences expiatoires ; mais, loin de jeter la pierre à qui que ce soit, il se dit à lui-même : « C'est par la foi que tu es debout, n'aie pas de sentiments altiers, crains plutôt [1] ».

3.° Pour mériter la grâce de la fidélité, il se montre attentif à la fuite des occasions, intérieures ou extérieures ; il s'abaisse sincèrement dans

[1] Rom. I, 20.

l'humilité, vaque à la prière et s'astreint à la mortification des sens. Par là, il contracte des habitudes de vigilance, de sobriété, d'austérité, de gravité dans la tenue, qui sont pour lui un bouclier protecteur.

4.° Entend-il préconiser, par des hommes ennemis du joug, certains principes séduisants sur la facilité avec laquelle il convient, disent-ils, de s'adapter au sans-gêne et aux manières libres du monde, comme étant de nos jours le bon ton et la marque d'un esprit large; loin d'embrasser ces maximes funestes, il les abhorre et surveille de plus près sa vertu. Sa circonspection redouble pendant les choses saintes, comme le service de l'autel, l'administration des sacrements, l'assistance des malades, les entretiens particuliers avec les personnes qui demandent conseil. Il s'observe jusque dans l'instruction de l'enfance et dans les témoignages d'affection qui s'y mêlent. Si jamais des docteurs de pestilence osaient excuser, justifier, préconiser même devant lui, les faiblesses du cœur et les penchants au sensualisme, sous le nom de simplicité ou sous le voile de maximes soi-disant spirituelles, il reconnaîtrait vite dans ces insinuations l'antique serpent, appliqué toujours à charmer les âmes pour les mieux blesser; et il lui dirait pour toute réponse: *Retire-toi, Satan.* Jamais, il en est convaincu, ni les mouvements de la grâce, ni les maximes des Saints ne justifieront ces prétentions sacrilèges de la nature corrompue. Tou-

jours il sera vrai que, se conformer au siècle ne serait nullement le réformer, ni le guérir, mais plutôt contracter ses maladies et fortifier ses oppositions au règne du Christ, fondé sur l'humilité, la modestie et la pureté [1].

5.° Certains autres lui diront peut-être encore qu'il est permis, louable-même, de s'adonner aux lectures romanesques et libres, pour se mettre au courant des idées régnantes, être à même de discourir avec les gens du monde sur les publications en vogue, donner de l'actualité à sa prédication, compléter, en un mot, l'éducation cléricale. Loin de suivre ces faux docteurs, un instinct de grâce, développé par la bonne éducation, le remplira d'aversion pour ce genre de lectures, persuadé qu'elles ont pour résultat de fausser l'esprit, d'amollir le cœur, de déformer le langage et les mœurs ecclésiastiques, de ternir, à la longue, la plus délicate des vertus.

6.° Si ses rapports avec les personnes du monde soulèvent la critique, ne fût-ce que sur de simples apparences, loin de dédaigner d'en tenir compte, loin d'accentuer au contraire sa manière d'agir, comme pour protester contre l'opinion, il s'observe plus scrupuleusement. Sous aucun prétexte, il ne veut permettre qu'à son occasion le nom de Dieu soit blasphémé dans le siècle, par les croyants ou par les incroyants [2].

[1] Rom. xii, 2. — [2] Rom. ii, 24.

7.° Eprouve-t-il, malgré sa prudence dans la conduite et sa fidélité aux pratiques tutélaires de la pureté, des tentations douloureuses et persistantes, il se garde de s'en décourager. Son humilité, sa confiance en Dieu, son obéissance au directeur en deviennent au contraire plus constantes, et il arrive, par là, à convertir en moyens d'avancement dans la vertu les tempêtes déchaînées contre sa fragile nacelle.

Examinez-vous sur tous ces points et voyez en quoi vous devez réformer vos idées, vos visites, vos paroles, votre conduite.

Conclusion.

Prière de l'âme au milieu de ses tentations.

O mon Maître! ô mon Protecteur! où êtes-vous? O bon Jésus où êtes-vous? Voici que Satan, la chair et le monde attaquent puissamment mon âme! Je souffre violence, oui, je souffre violence; venez Seigneur, défendez-moi contre mon adversaire et délivrez-moi, pour que je ne me constitue pas votre ennemi, et ne contracte pas la souillure du péché. Venez, ô bon Jésus, portez secours à une âme en péril, car les eaux sont entrées en moi, je suis à charge à moi-même, et des penchants mauvais menacent de me subjuguer. Jésus plein d'amour, ne vous éloignez pas de moi; considérez au contraire quelle tentation m'afflige, et accordez-moi de soumettre la chair à l'esprit,

maintenant et toujours. Sanctifiez-moi, pour que je ne cède pas aux suggestions de la volupté. Vous n'ignorez pas ma faiblesse, ô époux de mon âme, et vous savez combien cette âme est infirme et prompte à tomber. Vous savez qu'il lui est impossible de rester ferme au milieu de tant de piéges, si elle n'est soutenue par votre vertu, ô Christ. C'est donc vers vous que je crie de tout mon cœur, pour ne pas suivre les désirs de la chair, mais y résister fortement. Par cette charité qui vous a livré entre les mains des pécheurs pour être lié et crucifié, par cette charité qui, pendant trois heures, vous attacha à la croix plus fortement que les clous enfoncés dans vos mains et vos pieds, je vous en supplie, brisez le joug de ma captivité et défendez-moi contre toutes les embûches de mes adversaires. Je vous le demande par l'Immaculée Vierge Marie. Amen.

CONFÉRENCE.

LE PASTEUR. - S. GRÉGOIRE LE GRAND, PAPE.

Après la mort de saint Augustin, l'Église avait poursuivi sa tâche au milieu des combats. L'hérésie de Nestorius, puis celle d'Eutychès avaient surgi, mais s'étaient vues condamner par les Conciles généraux d'Éphèse et de Chalcédoine. L'invasion des barbares avait continué, facilitée par la corruption des mœurs et la division des prin-

ces; la vertu de l'Évangile fut le salut du peuple. Dans les Gaules, Clovis, vainqueur à la tête de ses Francs, s'était soumis à la foi et avait fondé la France chrétienne. En Italie, saint Léon le Grand avait éloigné de Rome Attila avec ses hordes barbares, et diminué du moins les horreurs du pillage, quand la cité fut prise par Genséric, roi des Vandales. Mais la chaîne des malheurs comptait toujours de nouveaux anneaux qui l'aggravaient; il fallait un nouveau secours du ciel. Dieu envoya à son Église saint Grégoire le Grand, modèle des Pasteurs. Il résuma parfaitement, dans son Pontificat, la recommandation faite par saint Paul aux évêques d'Éphèse: *Attendite vobis et universo gregi in quo vos Spiritus Sanctus posuit episcopos regere Ecclesiam Dei, quam acquisivit sanguine suo.* « Attention à vous et à tout le troupeau sur lequel l'Esprit-Saint vous a placés, pour régir l'Église de Dieu qu'il a acquise par son sang [1]. »

Le simple résumé des faits justifiera cette élogieuse application et mettra en lumière, dans S. Grégoire, l'idéal du bon Pasteur.

I. - Attendite vobis.

« Attention à vous », c'est une pensée familière à saint Paul, car il disait à un autre pasteur d'âmes, à Timothée: « Fais attention à toi et à

[1] Act. xx, 28.

la doctrine [1] ». Cette attention à soi-même, non par préoccupation d'amour propre, mais par amour de Dieu et soin de son propre salut, se révéla de bonne heure en Grégoire. Âme d'élite, d'une intelligence vaste, d'une volonté forte, d'une sensibilité exquise, d'une complexion corporelle souffreteuse qui entretenait en lui un certain fond de mélancolie, il eut vite jugé le monde. Et quoiqu'il fût d'une famille illustre, descendant du Pape saint Félix III, neveu de la bienheureuse vierge Tarsile, créé par Justin II Préteur ou premier magistrat de Rome, il menait une vie très simple. La piété avait tellement son estime qu'il fonda six monastères en Sicile et un à Rome, dans sa propre maison, pour y établir les fils de saint Benoît avec leurs belles observances. A l'âge de 35 ans il entrait lui-même dans leurs rangs comme religieux, après avoir distribué tous ses biens aux pauvres. Il ne put jouir longtemps du recueillement du cloître, car il fut envoyé à Constantinople par Pélage II, pour les intérêts de l'Église, et il lui fallut y passer six ans. On comprend avec quelle joie, dès qu'il fut libre, il regagna Rome et son monastère bien-aimé ; il y rapportait, non les richesses de l'Orient, mais les reliques de plusieurs Saints ; rien pour lui ne valait de pareils trésors.

Mais ce bonheur fut de courte durée ; le Pape Pélage II étant mort de la peste, (590) on élut

[1] I Tim. iv, 16.

Grégoire pour lui succéder sur la chaire Apostolique. Quel terrible coup! Voyant ses protestations inutiles, il s'enfuit et se cacha dans la campagne, mais une lumière du ciel le fit découvrir au fond d'une caverne, sous des faisceaux de jonc. Toute résistance était devenue impossible, il se soumit en pleurant, bien résolu de continuer, autant qu'il le pourrait, sur le trône pontifical, sa vie de recueillement et de régularité, son application à la prière et à l'étude, ses chères pratiques d'humilité. Dans son palais et son entourage régnait l'esprit de retraite, chacun rivalisait de zèle pour acquérir la sainteté. C'est cet amour de la discipline claustrale qui lui dicta, dans ses *Dialogues*, composés après son élection, de si belles pages sur le Patriarche saint Benoît, sur sainte Scholastique et sur divers autres pieux personnages illustres dans l'Église, par leur amour de la retraite et la pratique des plus insignes vertus.

II. - **Et universo gregi.**

On peut, dans un corps moral, agir sur l'universalité des choses, ou en plaçant au sommet les principes généraux dont la vertu se répandra d'elle-même dans toutes les parties; ou en s'occupant directement de chaque chose particulière, pour produire la cohésion de toutes dans l'unité, à l'avantage final du corps entier. Saint Grégoire remplit ces deux rôles à la fois.

A peine élu, il commanda dans Rome une grande procession de pénitence ; il comprenait que la réforme des mœurs est intimement liée à l'intégrité de la foi et attire sur le peuple chrétien les bénédictions du ciel. En même temps, il composait son *Pastoral*, une de ses œuvres les plus importantes. Jean de Ravenne lui avait reproché ses résistances lors de son élection au Souverain Pontificat ; il voulut par cet écrit se justifier, en exposant ce qu'a de sublime et de difficile la charge de Pasteur des âmes. Dans une première partie, il énumère les dispositions requises en celui que la Providence appelle à cet office incomparable ; la seconde montre les devoirs du Pasteur vis à vis de Dieu, de soi-même et du peuple ; la troisième traite de l'instruction due aux fidèles et de la manière de leur distribuer avec profit le pain de la vérité ; dans la dernière, il insiste sur la nécessité, pour le Pasteur, de connaître sa faiblesse et ses fautes, afin de ne pas tomber dans la présomption et de ne pas empoisonner par la tumeur de l'orgueil le mérite de ses actions. Le succès du livre, particulièrement dans l'Église de France, fut si grand, et il était si mérité, que l'auteur lui-même fut contraint de le reconnaître, tout en tirant de là une occasion de s'humilier. « C'est un bon tableau, écrivait-il, mais composé par un peintre difforme. Je montre aux autres le but du voyage, tandis que je me débats dans les flots ; ah ! soyez par vos prières ma planche de salut ».

Ce beau plan de vie pastorale va-t-il rester une pure abstraction? Nullement; l'exécution pratique dépasse même la théorie; partout et envers tous l'action du saint Pontife se fait sentir; « elle atteint avec force d'une extrémité à l'autre, disposant avec suavité tout ce qui sert à préparer le succès [1] ».

Le corps épiscopal est le premier objet de la sollicitude de Grégoire, et il n'épargne rien pour que le ministère des évêques s'exerce pleinement sur leurs ouailles, à la condition toutefois qu'à leur tour ils soient pour le premier Pasteur ce que demande le bien et la hiérarchie. Se produit-il ici ou là des abus, comme par exemple celui de porter le pallium dans la vie ordinaire et jusque sur les places publiques, ou celui de transiger avec les schismatiques par cupidité pour leurs largesses, ou encore celui d'opprimer les inférieurs, alors qu'il faudrait au contraire ménager leur faiblesse, le Pape est là. Parfois il intervient de lui-même, à l'improviste, pour donner les avertissements mérités; d'autres fois il accueille les appels de ceux qui se croient lésés, comme en eurent la preuve Honoré, archidiacre de Salone, le moine grec Athanase, et le diacre Anthémius.

Le Saint-Siège possédait, pour subvenir aux besoins de la chrétienté, certaines terres en diverses contrées; mais trop souvent les régisseurs

[1] SAP. VIII, I.

dégénéraient en exacteurs. De Rome, Grégoire entend les gémissements des pauvres ouvriers et il envoie des instructions précises pour leur protection, avec ordre qu'elles soient portées à leur connaissance, et exécutées jusqu'au dernier iota; s'il y a eu des torts causés, il veut qu'on les répare. Ces ordres donnés, il n'est pas encore tranquille, et peu après il écrit de nouveau pour demander compte de leur accomplissement, car il n'admet ni délais, ni excuse, fût-ce celle de soutenir la dignité de son rang. « Si les grands supprimaient leurs folles dépenses, disait-il, ils supprimeraient bien des larmes ».

Les religieux ne pouvaient être exclus de sa sollicitude paternelle; volontiers il les admettait dans son intimité, désireux de respirer en leur compagnie les parfums du cloître. Que si quelque empiètement de juridiction menaçait la liberté de leur vie régulière, il savait rappeler aux règles apostoliques ceux qui les foulaient aux pieds. C'est ce qui le porta à reprendre l'empereur Maurice, quand il voulut astreindre les moines à la milice. Le temporel même des monastères attirait son attention; il voulait que les frères y fussent pourvus d'une manière suffisante et conforme à la stabilité de vie qu'on y professe. Un monastère du diocèse de Ravenne, réduit depuis quelque temps à la détresse, finit par recourir à lui; immédiatement il envoya du secours, avec un reproche cependant, l'aimable reproche d'avoir

tant tardé à le prévenir. A Rome, des milliers de vierges consacrées à Dieu recevaient aussi de lui le nécessaire pour pouvoir garder leur sainte retraite et y vaquer à l'oraison.

Mais que dire du soin des pauvres? Les assister n'était pas seulement pour lui un devoir, c'était une passion. Quatre fois par an avaient lieu des distributions en nature, prises sur les produits des terres pontificales, et proportionnées au degré d'indigence des familles ou des quartiers. Car il avait des listes dressées d'avance, et un officier parcourait les rues à cheval, pour s'assurer de la bonne répartition des secours ; on devait faire ces distributions, non seulement avec diligence et impartialité, mais avec joie et respect.

Non content de cela, il donnait chaque jour un repas aux pauvres dans son propre palais, et on sait le miracle par lequel cette charité fut récompensée. Un jour, au lieu de douze pauvres invités, il s'en trouva un de plus ; c'était un ange ; le Saint le reconnut et se prosterna le visage contre terre, pénétré de vénération et de reconnaissance.

Les infortunés Juifs trouvaient eux-mêmes en Grégoire un protecteur. Il désirait sans doute qu'on travaillât à leur conversion, mais en recourant aux lumières de la vérité et aux témoignages de la bonté, non par les vexations d'un zèle indiscret. A Naples, la destruction de leur synagogue était décidée, d'autant plus que leurs chants et leurs

cris troublaient les fidèles de l'église voisine : « Soit, dit Grégoire à l'archevêque Pascase, mais à la condition qu'on les laisse rebâtir leur synagogue sur un autre emplacement ».

On le voit, le zèle pastoral de Grégoire embrassait l'universalité des personnes, des lieux, des objets, partant des principes supérieurs et étendant leur application aux moindres détails, pour la gloire de Dieu seul. Ainsi le vaillant capitaine, après avoir dressé sous la tente son plan de bataille, descend dans la plaine, parcourt les rangs, anime les soldats, rallie les fuyards, fait face à tout jusqu'au moment du triomphe. Triomphe hélas ! assis sur des milliers de victimes, tandis qu'ici il a pour trophées des milliers de bienfaits, et donne lieu partout aux chants joyeux de la reconnaissance.

✠ III. - In quo Spiritus Sanctus posuit vos.

L'action du Saint-Esprit dans l'Église, pour assister ses chefs et sanctifier les cœurs de tous les fidèles, est un dogme de foi confirmé par l'expérience de tous les jours. Il est vrai qu'on peut le dénaturer, (l'histoire des hérésies le montre cent fois), en prenant les émotions d'une piété fantaisiste pour des motions de la grâce divine, les suggestions les plus étranges d'une âme exaltée, pour des lumières directrices venues d'en-haut, l'esprit d'innovation, ou plutôt de subversion, pour cette

rénovation spirituelle incessante, qui fait le caractère de la véritable Église [1]. Mais Pierre est là dans ses successeurs, s'opposant à toute déviation, et tirant de la tradition la règle sûre pour servir Dieu « en esprit et en vérité [2] ».

Digne successeur de Pierre, Grégoire eut cette sollicitude, et il mérita, pour mieux guider l'Église, une particulière assistance de l'Esprit-Saint. Un jour qu'il écrivait, le diacre Pierre, un de ses familiers, étant à quelques pas de lui, séparé par un rideau, et n'entendant plus aucun bruit, perfora doucement l'étoffe. O miracle! près du Saint voltigeait une colombe plus blanche que la neige, qui à diverses reprises, approchait de lui son bec, comme pour lui suggérer ce qu'il convenait d'écrire. C'était l'Esprit divin sous une forme visible : grâce manifeste un jour, mais qui résidait en lui d'une manière invisible et diffuse tous les jours. Ainsi se vérifiait ce qui est écrit de la Sagesse : « Il y a en elle un esprit d'intelligence, saint, unique, multiple, subtil, disert, sachant mouvoir les âmes au bien, sans tache, infaillible dans ses directions, suave, ami du bien, pénétrant, irrésistible, plein d'humanité et de bénignité, donnant la stabilité, la sécurité et la paix, ayant toute vertu, pourvoyant à tout, réunissant les qualités de tous les esprits, intelligent, pur, et mêlant son influence à chaque chose [3] ».

[1] Eph. iv, 23. — [2] Joan. iv, 24. — [3] Sap. vii, 22.

Cette assistance de l'Esprit de Dieu se fait sentir plus particulièrement quand on parcourt le Registre des 840 lettres de Grégoire, divisées en 24 livres, et qui sont peut-être le plus remarquable de ses ouvrages. Précisément parce qu'elles ne sont pas le développement logique d'un plan préconçu, qu'on n'y trouve, ni les aperçus du philosophe, ni les éclairs du génie, ni les élans d'une contemplation toute mystique, l'intervention de l'Esprit-Saint, comme esprit de sagesse et de conseil, y est plus merveilleuse. Sous la plume de Grégoire, cet Esprit sublime semble s'être vulgarisé, et c'est là la perfection de son assistance ; il s'est tellement identifié avec l'âme, la pensée et les enseignements de l'écrivain, qu'il s'y joue, comme Dieu créateur dans l'univers. L'intégrité du dogme catholique sur les sacrements, la fidélité aux règles de la discipline ecclésiastique, le bon usage des biens temporels de l'Église, la prospérité de l'état monastique, le règlement de diverses questions de liturgie, sont les principaux sujets de ces lettres. Et il les traite avec un discernement, une compétence, un esprit de suite, un tact qui émerveillent. L'histoire de son époque se trouve dans ces fragments, quand on les recompose, bien qu'ils aient été adressés ça et là à des empereurs, à des impératrices, à des rois, à des reines, à des ministres d'état, à des gens de guerre ou à des gouverneurs de province, à des évêques ou à de simples prêtres, et même à d'humbles personnes

pieuses, pour les guider dans la perfection chrétienne.

L'esprit de mesure et de condescendance alla si loin chez S. Grégoire, qu'on l'accusa de transiger avec la vérité et la conscience, comme nous le voyons imputé à d'autres Saints; c'est qu'on ne se rendait pas assez compte de ses intentions.

Si, après avoir traité avec tant d'honneurs l'empereur Maurice, il écrivait dans les termes les plus respectueux à son assassin et successeur Phocas, c'est qu'il espérait, par ses ménagements, le disposer à protéger l'Église et à bien accueillir les conseils qu'il aurait à lui donner un jour. Dans diverses contrées, le paganisme se maintenait encore, convenait-il d'en raser les temples? « Non, disait-il, qu'on les purifie plutôt, et qu'on les consacre au Dieu véritable ». On l'informe qu'autre part règne l'usage d'immoler à certains jours des animaux, sous forme de rite idolâtrique; faut-il supprimer l'usage et sévir? « Instituez plutôt ces jours-là, dit-il, quelque grand concours religieux dans lequel les animaux égorgés serviront à nourrir la foule, ainsi la superstition cessera et tous seront contents ». Ce qu'il fit en faveur du droit d'asile et de la trêve de Dieu, témoigne aussi de son désir d'allier la miséricorde avec la justice; il voulait être, en ce monde, le véritable représentant du Père qui est dans les cieux.

Mais quand l'honneur divin et les intérêts vitaux de l'Église étaient en jeu, cet esprit de con-

descendance faisait place à l'esprit de force. Grégoire devenait une colonne d'airain, il était ferme comme le rocher et, par là encore, vrai successeur de Pierre. Jean le Jeûneur, archevêque de Constantinople, s'arrogeait le titre de *Patriarche œcuménique*; Grégoire protesta. En vain mit-on en œuvre toutes les habiletés pour l'apaiser, en alléguant que l'expression, prise dans un certain sens, pouvait se justifier et que soulever à ce propos un conflit serait chose *frivole*. Grégoire n'admettait pas des « frivolités » de cette nature; il avait discerné, dans ces prétentions, le germe du grand schisme qui dure encore. Jean le Jeûneur avec toutes ses pénitences commençait à déchirer la tunique du Christ et se levait contre l'Esprit-Saint; le chef de l'Église ne pouvait pas ne pas parler: *Non possumus non loqui* [1].

IV. - Regere Ecclesiam Dei.

Régir des êtres raisonnables, ce n'est, ni les écraser, ni les absorber, ni les effacer; c'est étudier leurs qualités et l'esprit des pays qu'ils habitent, pour les employer en ce qu'ils ont d'utile, et pour les adapter aux lois générales, afin que tout favorise le progrès. Il appartient au Prince de marcher à la tête des sujets dans ce mouve-

[1] Act. iv, 20.

ment vers le bien, tenant à honneur d'être le premier, le plus dévoué et le meilleur des citoyens.

Voilà ce que fit S. Grégoire.

D'abord il n'omit rien pour développer les dons naturels faits à l'homme par le Créateur, en même temps que les dons surnaturels apportés par le Sauveur. Non seulement il cherchait à procurer à tous, par la culture des campagnes, cette mesure de bien-être temporel qui rend l'homme plus capable de tendre aux choses éternelles, mais il travaillait à la culture intellectuelle des esprits, plus ou moins selon les vocations ; il favorisait donc l'étude des sept arts libéraux ; c'étaient pour lui comme les sept colonnes d'un beau péristyle introduisant au sanctuaire, c'est à dire à la connaissance des mystères de Dieu. Ce qu'il fit pour l'instruction des clercs, afin qu'ils pussent servir dignement leurs églises particulières, résulte de tous les actes de sa vie, en particulier de ses ordonnances synodales. Qui eût osé réclamer contre l'assujéttissement à ces règles, en voyant le Pape les observer scrupuleusement comme les autres ? S'assimiler au moindre des clercs ne suffisait pas à Grégoire, il se regardait comme le *serviteur des serviteurs* de Jésus-Christ, et ce titre, qu'il se donnait avec complaisance, fut trouvé si vrai, si noble, si évangélique que, depuis, les Papes l'ont adopté officiellement. Cependant, l'union des enfants de l'Église sous les mêmes lois, dans le même dévouement, n'entraînait pas aux yeux de Grégoire

une uniformité trop littérale; elle devait se plier parfois aux circonstances, et faire les concessions qui ne compromettaient pas la substance des choses. Voyant les Donatistes tristement séparés de l'unité, il se montra infatigable pour les y ramener et mit dans ce but tout en œuvre, près des évêques et des princes;; mais en même temps il ménageait les susceptibilités des dissidents, jusque dans la formule exigée pour leur réconciliation. Pourvu que leur profession de foi renfermât la soumission intégrale et sincère à l'autorité de l'Église, il jugeait inopportun d'y employer des expressions qu'avec leurs préjugés de longue date, ils eussent hésité à signer; la lumière de la vérité, espérait-il, se ferait jour peu à peu, et par sa propre vertu.

L'ordre et l'unité dans le culte divin constituent aussi une partie importante du régime de l'Église, comme intéressant au suprême degré la piété et même le dogme, soit dans le clergé, soit dans le peuple. S. Grégoire y pourvut en recueillant dans son *Sacramentaire*, son *Antiphonaire* et son *Recueil de répons*, ce que ses prédécesseurs avaient établi pour l'administration des sacrements, la célébration de la messe et le chant de l'office divin. Certains tableaux antiques le représentaient une baguette à la main, faisant en personne la classe de chant aux jeunes clercs; et le nom de chant *grégorien*, employé maintenant comme synonyme de chant ecclésiastique, suffit, sous ce rapport, à

son éloge. Charlemagne était tellement épris de la beauté de ce chant qu'il voulut, pour en propager dans les Gaules la vraie notation et la bonne exécution, avoir des maîtres venus de Rome. Il est vrai que, sous l'influence païenne de la Renaissance, ce chant tomba en discrédit, au point, semblait-il, de ne pouvoir plus être qu'un antique souvenir. Le XIXe siècle a rétabli ses droits et l'a fait apprécier; ce n'est pas la moins heureuse de ses restaurations.

V. - Quam acquisivit Sanguine suo.

L'Église est donc une *acquisition*, un rachat dont le prix est *le sang;* la passion de Jésus et son côté entr'ouvert sur la croix nous l'ont montré depuis longtemps, et le mystère continue d'âge en âge, particulièrement dans la vie et l'apostolat de S. Grégoire. Conquérir des âmes, dilater l'Église était toute son ambition; on le constate en mille circonstances, mais d'une façon plus éclatante dans la conversion de l'Angleterre. Déployant, même avant d'être Pape, un grand zèle au rachat des esclaves, et voyant un jour de jeunes Anglais à la figure intelligente, honnête et sympathique, mis en vente sur une place de Rome: « Ce ne sont pas des *Angles* mais des *Anges* », s'était-il écrié. Et il était parti pour l'évangélisation de leur pays; les réclamations de tout le peuple déterminèrent Pélage II à lui intimer l'ordre de rebrousser che-

min. Quand il eut en main le pouvoir suprême, tourmenté toujours par les mêmes aspirations, il envoya, pour évangeliser l'Angleterre, le saint moine Augustin, avec divers compagnons. Mais, le long du chemin leur courage chancelait déjà, à la prévison des obstacles sans nombre ; Grégoire sut le raffermir par une lettre brûlante de zèle, et ne cessa depuis lors de leur envoyer des hommes, des instructions, des secours, des objets sacrés. La propre sanctification d'Augustin faisait l'objet spécial de ses préoccupations et de ses conseils ; avec son expérience de la fragilité humaine, il craignait que les succès et les miracles de son disciple n'ébranlassent son humilité.

La conquête de l'Angleterre à la foi était donc une œuvre magnifique, destinée à donner au monde de grands Saints, d'innombrables fruits de grâce. Mais, d'après la grande loi proclamée tout à l'heure, quel devait en être le prix? le sang. Grégoire répandit le sien, non par des plaies visibles, mais par les plaies du cœur, au milieu de grandes et multiples souffrances. Les dommages causés par les invasions barbares, le spectacle des cités saccagées, des temples détruits, des vierges du Seigneur outragées, étaient pour lui un calice amer, rempli jusqu'au bord ; c'étaient des épines enfoncées dans son âme, épines d'autant plus sensibles qu'il regardait les discordes et l'ambition des clercs comme la cause de ces calamités. Son accablement devint tel, qu'il dut cesser ses pré-

dications sur Ezéchiel, et il disait en soupirant: « Tirez mon âme du cachot de mon corps, ô Seigneur [1] ». A ces souffrances morales s'ajoutaient des maladies presque continuelles; la goutte surtout le tourmentait et lui causait une sensibilité physique si grande, qu'il ne pouvait même entendre converser autour de lui. A peine arrivait-il à tenir la plume; et c'est pourtant alors qu'il trouvait la lucidité d'intelligence, l'ardeur de charité, l'énergie d'âme nécessaires pour écrire un grand nombre de ces lettres si importantes, aux objets si divers, dont on a fait plus haut l'éloge.

Cependant ses douleurs augmentaient, son corps s'était desséché comme celui d'un homme prêt à être mis dans le cercueil. « Priez pour moi, disait-il à ses intimes, craignant de trop se plaindre; priez afin que mes souffrances servent à l'expiation de mes péchés, loin de m'être une occasion de nouvelles fautes ». Enfin Dieu daigna mettre un terme à son exil et récompenser ses héroïques vertus, en l'appelant à lui le 12 mars de l'an 604, à l'âge d'environ 65 ans.

O Dieu! donnez à votre Église, dans le monde entier, de tels pasteurs, moins grands si vous le voulez par le génie, par l'éloquence, par l'étendue des œuvres, mais animés de la même abnégation, du même sens chrétien, du même dévouement pour les âmes et du même zèle pour votre gloire.

[1] Ps. CXII, 8.

MÉDITATION DU SOIR.

LES BÉATITUDES. - HEUREUX CEUX QUI ONT FAIM ET SOIF DE LA JUSTICE CAR ILS SERONT RASSASIÉS.

La justice a pour mission de rendre à chacun ce qui lui est dû: pratiquée d'une manière excellente, avec facilité, attention, générosité, constance et joie, elle devient une Béatitude. Et Jésus en propose la pratique à tous, au monarque sur son trône, à l'homme d'affaires dans ses entreprises, au paisible habitant des campagnes, au contemplatif absorbé dans l'oraison, à l'âme charitable elle-même, si plongée dans ses bonnes œuvres qu'elle semble n'avoir d'autres lois, d'autres responsabilités que celles de la miséricorde. Mais vous surtout, ministres de Dieu, devant cette Béatitude arrêtez-vous, contemplez, examinez-vous, réformez-vous, pour que désormais l'esprit de justice vous anime, vous dirige, vous console, et vous couronne.

Vous atteindrez plus complètement ce but, si vous savez 1.° comprendre la justice, 2.° rendre la justice, 3.° attendre la justice.

I. - Comprendre la justice.

Diverses causes aident l'homme à comprendre la justice, pour la pratiquer d'une manière excellente, quatre en particulier: l'esprit juste, l'étude consciencieuse de la loi, la volonté loyale dans la

manière de l'accomplir; le sentiment délicat et profond de la justice. Chacun de ces points réclame notre attention.

1.° *L'esprit juste.* – C'est lui qui fait apprécier sainement les choses, mesurer leur portée, y discerner l'apparent du réel, l'accessoire du principal, le côté nuisible du côté favorable au bien. Faculté précieuse, mais souvent altérée par des influences funestes : au dehors par les préjugés régnants, qui obscurcissent l'atmosphère et que l'on respire à chaque instant; au dedans par les suggestions de l'intérêt et le soulèvement des passions; quand la terre tremble, l'édifice le mieux équilibré se crevasse et s'incline. Que d'esprits heureusement doués, se faussant ainsi le jugement, préconisent sur un ton tranchant, comme règle de conduite permise et honorable, ce qui, au fond, selon les règles immuables du juste, n'est qu'improbité, insanité et honte! Vous éviterez ces aberrations, âme chrétienne et sacerdotale, si vous restez simple et droite; la justesse de votre coup d'œil alors égalera votre humilité.

2.° *La loi consciencieusement étudiée.* – La loi fournit à l'esprit juste un objet digne de concentrer son attention et de présider à ses opérations. Que ce soit la loi de Dieu, infiniment sage, modérée, immaculée, capable de tourner les âmes vers le bien [1]; ou la loi de l'Église qui a pour mission

[1] Ps. XVIII, 8.

de conserver à notre profit le dépôt de la révélation et les bienfaits de la Rédemption; ou la loi particulière qui régit notre état de vie, pour le faire répondre pratiquement à son institution: toujours l'homme consciencieux prend connaissance exacte de ce qui lui est prescrit, sans regretter le temps qu'il y consume. Il entre dans les détails, recompose l'ensemble, revient sur ce qu'il a scruté déjà, pour le mieux approfondir. Lui survient-il de ces perplexités, de ces saintes angoisses, suscitées par la crainte de ne pas accomplir la loi jusqu'au dernier iota, il ne manque pas d'interroger les sages, pour être sûr de pratiquer parfaitement tous ses devoirs, de respecter tous les droits, surtout de contenter le grand Maître; car la vie la plus obscure, animée de ces sentiments, devient digne des divines complaisances. Quel encouragement! quelle récompense!

3.° *L'homme loyal.* – C'est plus que l'homme simplement consciencieux. Non content de s'interdire, pour échapper à la sévérité du divin Juge, toute contravention au devoir, il s'identifie avec la loi, comme le mot de *loyal* l'indique, de façon à en bien saisir l'esprit et à l'aimer. Certaines interprétations commodes, certains subterfuges habiles, si licites qu'on essaie de les lui montrer, lui répugnent. Lui qui a tant de franchise avec les hommes dans les rapports ordinaires de la vie, comment en manquerait-il dans le haut domaine de la loi, avec Dieu et avec lui-même? « Aller

droit et parler clair », quoi qu'il puisse lui en coûter, est pour lui une question d'honneur, autant que de devoir. Si tous adoptaient ce programme et suivaient ce drapeau, ah ! combien plus serait étendu le règne de la loi et de la vérité ! combien plus avancée la cause de Dieu ! combien plus prospère l'œuvre du salut des âmes !

4.° *Le sentiment de la justice.* – Il va plus loin encore que la loyauté de conduite. Ses racines plongent dans les profondeurs de la nature, mais l'Esprit-Saint le préserve des écarts et le perfectionne dans son action. C'est alors comme un « sixième sens », tout intérieur et spirituel, dont la délicatesse même expose sans doute l'homme à de grandes souffrances, mais le rend capable aussi des plus héroïques dispositions. Dans ce juste par excellence, quel respect pour la loi ! quelle douleur de la voir oubliée et outragée par la foule ! quelle douleur plus grande encore d'entendre proclamer couramment certaines maximes qui sont tout simplement des blasphèmes contre Dieu et contre son domaine souverain ! Tel était Job, homme juste et craignant Dieu jusque dans le déluge de ses maux, bien que ses amis tournassent en dérision sa simplicité [1]. Tel Tobie, fidèle, pendant un long exil, à la loi de Dieu et aux œuvres de miséricorde, au milieu d'une nation idolâtre [2]. Seigneur, n'y eût-il, dans un monde préva-

[1] Iob. x, 15, etc. — [2] Tob. xiii, 7, 8.

ricateur, qu'une de ces âmes, cachée dans une chaumière, vous seriez glorifié.

II. - Rendre la justice.

La justice, à cause de l'étendue de son domaine et de la variété de ses droits, a reçu différents noms. On l'appelle *légale*, quand elle fixe les rapports des membres de la société à l'égard de son chef; *distributive* quand elle répartit entre les sujets, les charges et les avantages; *commutative*, si elle règle, entre les membres d'une société, les transactions qui en favorisent la prospérité; *vindicative*, lorsqu'il lui faut en venir à châtier les infractions à la loi. Mais toutes ces espèces de justice partent de la justice *divine*, comme principe; toutes y reviennent, comme but dernier et hommage final à la gloire du Seigneur. Aussi les Livres saints nous recommandent-ils, tantôt *la justice*, tantôt *les justices* de Dieu. Concentrer notre attention sur ce point culminant de la justice et en établir le règne, c'est donc assurer la marche équitable et salutaire de toutes choses ici-bas. O hommes, ô princes, ô ministres de Dieu surtout, comprenez!

Comment et en quoi le ministre de Dieu rendra-t-il justice à Dieu? Avant tout, il doit porter son attention sur les devoirs de religion qu'il a à remplir; car, il ne peut l'ignorer, la religion est la principale partie de la justice. Parmi ces devoirs de

religion, les uns sont quotidiens, les autres intermittents et éventuels ; ils comprennent des actes extérieurs à exécuter ponctuellement et des dispositions intérieures propres à animer ces actes. Pour accomplir des devoirs si saints, une vie entière ne serait pas de trop ; et pourtant, les devoirs du ministère sacré envers les hommes viennent en grand nombre réclamer aussi leur tribut. Il y faut apporter un cœur pur, une prudence consommée, une patience rare, un empire complet sur les répugnances naturelles. Puis, se présentent les devoirs de la charité, qui appellent à grands cris l'intervention du prêtre, au nom de la miséricorde et du dévouement, autant que ce concours peut rentrer dans sa divine mission ; car la piété envers le prochain est la seconde partie de la justice. O Dieu ! que de devoirs à connaître, à remplir, à coordonner, à concilier, pour que le bien fleurisse ! Et c'est à moi, être faible, égoïste par nature, que le ciel daigne confier ce mandat !

Le nombre des devoirs n'est cependant pas tout, la perfection de leur accomplissement importe plus encore. L'Ecriture parle d'une balance *trompeuse*, que tiennent en mains les pécheurs pour leur honte [1] ; il y a aussi une balance *commune* mais déjà meilleure [2], qui suffit à peser la valeur des actes vulgaires, pour constater s'ils sont ou non frauduleux ; mais la *balance du sanctuaire* [3]

[1] Prov. xi, 1 ; Ps. lxi, 10. — [2] Levit. xix, 36. — [3] Levit. v, 15 ; Num. iii, 50.

est de beaucoup supérieure à toutes les autres, semblable à cette balance délicate qu'emploie l'orfèvre pour peser l'or, le médecin pour peser les substances de grande vertu, capables de donner la vie ou la mort. Telle est la balance, tels sont les poids, dont le prêtre doit faire usage, s'il veut observer, non seulement la justice commune à tous les chrétiens, mais la haute et sainte justice sacerdotale.

Enfin, par le constant accomplissement des prescriptions particulières de la justice, l'homme de devoir, l'ecclésiastique surtout, arrive à une justice d'un ordre plus élevé, *parfaite* et *progressive*, tribut souverainement agréable à Dieu. « Le juste, dit dans ce sens l'Écriture, fleurira comme le palmier [1] », et encore « Le sentier du juste est comme une lumière splendide, qui s'avance en croissant jusqu'à la perfection du jour [2] ». Le seul exercice de la justice, entendue comme simple vertu morale, suffirait à produire ce progrès dans la perfection, en favorisant l'intelligence, le discernement, le courage, le goût, la pratique quotidienne du devoir. C'est pour cela que le juste, docile aux impulsions intérieures de la grâce, « cherche à se justifier davantage encore [3] », loin de se contenter de sa vertu acquise et surtout de s'y complaire. Mais ce progrès dans la justice a en outre une influence heureuse sur le progrès des autres

[1] Ps. XCI, 13. — [2] Prov. IV, 18. — [3] Apoc. XXII, 11.

vertus qui, en s'unissant toutes à elle, accélèrent la marche ascendante de l'âme vers Dieu.

O merveille! la justice qui n'était, comme vertu particulière, que la deuxième des vertus morales, après la prudence, se transforme, s'élève et constitue cette justice auguste qui est l'assemblage de toutes les vertus, cette justice par excellence louée si souvent dans l'Écriture, comme résumant la sainteté. Admirons-la; rien sur cette terre ne rend l'homme plus conforme à la loi éternelle, rien ne le fait mieux participer à l'infinie justice de Dieu, rien ne le rend plus digne de la récompense future; aussi les élus sont-ils appelés sans cesse dans l'Écriture *les justes* par excellence, et à ce titre les privilégiés du Seigneur.

III. - Attendre la justice.

L'injustice, qu'elle soit soutenue par la force ou secondée par l'adresse, règne si souvent et si longtemps ici-bas, que plus d'un chrétien aux vues courtes, serait tenté de se décourager dans le bien, ou de s'irriter contre ses semblables, ou de se scandaliser de Dieu. Ne le faites jamais, ô âme chrétienne, mais *attendez et réattendez* [1]. Celui qui a pour lui la puissance, saura la mettre au service de la justice, quand sa sagesse jugera l'heure venue; et il le fera surtout au grand jour des rétributions.

[1] Is. XXVIII, 10.

Mais en ce jour-là, qu'en sera-t-il de moi si je continue à me montrer insouciant pour les intérêts du ciel et des âmes? Quelle justice pourrai-je attendre, Seigneur? Ne verrai-je pas se lever contre moi tout un peuple, pour me reprocher mes négligences, mes erreurs dans les conseils, l'influence déplorable de mes exemples, mon manque d'indulgence pour les faiblesses d'autrui, ou de fermeté dans la correction des vices, ou de courage à défendre l'intégrité de la foi? Et si, après ce peuple d'accusateurs, contre qui je n'aurai pas de réponse, vous vous levez vous-même, ô mon Dieu, en me montrant votre Fils que j'ai servi indignement, le Sang de la nouvelle alliance que j'ai foulé aux pieds, l'esprit de grâce auquel tant et tant de fois j'ai fait injure, où sera mon excuse? quelle pourra être mon attente, si ce n'est celle de votre terrible jugement? [1] Il est dit que « le juste à peine sera sauvé [2] », que deviendra donc le pécheur, et un pécheur tel que moi? Vos jugements sont de profonds abîmes! je veux, puisqu'il en est temps encore, faire qu'ils soient pour moi, non des abîmes de colère, mais des abîmes de bonté, et j'y contribuerai par ma diligence à mieux accomplir toutes mes obligations. Alors mon ministère pourra, comme l'apostolat du saint pape Pie V, se résumer en deux mots: « La paix de la justice et l'honneur de la piété [3] ». Alors, mais alors seulement, je

[1] Hebr. x, 27. — [2] Petr. iv, 18. — [3] Bar. v, 2, 3.

puis espérer d'être finalement admis au nombre des *justes*. Quel bonheur! Tous ensemble, moi le dernier d'entre eux, mais uni avec eux, nous recevrons la récompense due à la justice fidèlement pratiquée durant notre vie mortelle. Pour nous, le ministère des âmes « ne fut jamais nourriture et breuvage, mais justice, paix et joie dans l'Esprit-Saint [1] »; nous trouverons à tout jamais notre satiété dans la vérité, dans la bonté et dans la joie, comme le chantait le Psalmiste: « Je serai rassasié, quand votre gloire aura apparu [2] ». Le Père de famille lui même présidera alors le festin dans son royaume, nous distribuant cette nourriture qui est sa divinité, puisqu'il est écrit: « Goûtez et voyez combien suave est le Seigneur [3] ». Plus nous prendrons cette nourriture et ce breuvage de justice et d'immortalité, plus nous les désirerons; et dans ce mélange de faim bienheureuse et de satiété complète, se passera notre éternité.

O injustices humaines, ô petites habiletés, ô fausses consciences, ô faiblesses de volonté, ô transactions avec le devoir, où êtes-vous?

O peines, ô privations des satisfactions terrestres, ô blâmes et dérisions endurés pour le fidèle accomplissement du devoir, où êtes-vous?

Tout s'est évanoui comme un songe; il ne reste plus rien, – plus rien que Celui qui est tout. La foi a disparu devant la claire vision, l'espérance

[1] Rom. xiv, 17. — [2] Ps. xvi, 15. — [3] Ps. xxxiii, 9.

a fait place à la possession du Bien suprême; et je vois avec ravissement la justice se perpétuer dans le royaume éternel sous une forme toute divine. Non seulement je la vois, mais Dieu m'admet à partager son triomphe et sa gloire, pourvu que je sois fidèle jusqu'au bout aux devoirs de mon ministère sacré, car il est écrit: « Ceux qui enseignent à beaucoup d'hommes la justice, brilleront comme des étoiles, pendant l'éternité toute entière. » [1]

[1] DAN. XII, 3.

SIXIÈME JOUR.

MÉDITATION DU MATIN.

L'EUNUQUE D'ÉTHIOPIE. – LA LECTURE SPIRITUELLE.

Le long du chemin désert qui va de Jérusalem à Gaza, un eunuque, prince d'Éthiopie, grand trésorier de la reine Candace, voyageait sur son char, revenant du temple où il était allé adorer; il appartenait à ces prosélytes répandus dans de nombreuses contrées, qui, sans s'être soumis à tous les rites de la loi mosaïque, étaient néanmoins adorateurs du vrai Dieu. Durant le trajet, il lisait à haute voix l'Écriture, quand Philippe, l'un des sept diacres, averti par un ange, vint à sa rencontre et lui dit: « Pensez-vous comprendre ce que vous lisez? – Comment le pourrais-je, répondit-il, si personne ne me l'interprète? » Or il en était à ce passage d'Isaïe: « Il a été livré à la boucherie comme un agneau etc. [1] », et il dit à Philippe: « De qui le prophète parle-t-il? de lui ou d'un autre? » Et Philippe qui déjà était monté sur le char, partant de ce passage, lui annonça Jésus. L'eunuque était une âme droite, la lumière brilla si vite en lui

[1] Is. LIII, 7.

qu'arrivé à une fontaine il dit: « Voici de l'eau, pourquoi ne recevrais-je pas le baptême? » – « Si vous croyez de tout cœur, lui dit Philippe, cela se peut ». Et il répondit: « Je crois que Jésus-Christ est le Fils de Dieu ». Le char s'arrêta donc, le néophyte fut baptisé, et aussitôt l'esprit de Dieu enleva Philippe, qui disparut [1]. Le nouveau chrétien poursuivit donc seul sa route dans la joie et, d'après la tradition, il se fit le premier apôtre de l'Éthiopie.

Cette page des temps Apostoliques appliquée à la lecture spirituelle, suggère les cinq réflexions qui vont suivre. Puisse la grâce divine nous les rendre claires et persuasives.

I. - Importance de la lecture spirituelle.

Quelle étonnante puissance a sur l'homme le désir d'apprendre! Le petit enfant, qui ne sait pas encore lire, s'amuse déjà à feuilleter le livre qu'il rencontre sous la main, comme impatient de savoir ce qu'il contient. Que si, ayant grandi, il tombait sur des lectures funestes, qu'en résulterait-t-il pour lui? Le temps perdu, le goût perverti, l'imagination dévergondée, le cœur dépravé; tels seraient les déplorables résultats de sa soi-disant culture intellectuelle! Donnez au contraire à l'homme, par des lectures choisies, un objet

[1] Act. viii, 27.

digne de lui, où il trouve la vérité suprême avec ses applications à la pratique des vertus, son esprit deviendra grand, noble, lumineux; aux émotions factices des lectures malsaines se substituera un plaisir pur et calme, une science élevée et utile de la vie. Visité par l'épreuve, il se gardera d'aller chercher une diversion dans des lectures dissipantes ou rêveuses; sa diversion consistera dans des lectures consolantes et instructives. La vie des Saints est remplie à cet égard de précieuses leçons, trop connues pour qu'on les relate ici. L'exemple de S. Jean Colombin est cependant à citer. Noble seigneur, mais violent de caractère, il était venu traiter dans une maison le règlement d'une affaire pressée; ne pouvant le contenter de suite, on lui mit en main, pour lui faire prendre patience, un volume à parcourir; mais, de dépit du retard, il le jeta par terre. Cependant, presque aussitôt il se sentit honteux de son emportement, ramassa le livre et l'ouvrit: c'était la vie des Saints; il en fut saisi, se convertit, et devint l'homme juste, simple et doux dont Philippe de Néri recommandait si volontiers la vie, surtout aux pénitents encore prétentieux et d'un esprit raisonneur.

Il y a sans doute d'autres moyens que la lecture, pour faire connaître à l'homme la vérité du dogme, les leçons de l'histoire et les lois de la sainteté. L'enseignement donné à tous dans l'église, du haut de la chaire, a plus d'autorité et parfois de véhémence; une conférence entre

les membres d'un petit groupe homogène, où se discutent librement les choses, fait jaillir des éclairs inattendus. Mais dans la lecture spirituelle, c'est la divine Sagesse qui donne au lecteur une audience intime et secrète, comme d'égal à égal; il peut ralentir, s'arrêter, admirer, lever les yeux, gémir, baiser le livre, le serrer sur son cœur, s'agenouiller et, s'il le veut, recommencer le lendemain, car la page bénie reste là, elle l'attend, elle sera toujours aussi vivante, aussi salutaire, peut-être encore davantage. Quelle source précieuse, abondante, ouverte à tous!

II. - Temps et lieu.

1.° *Le temps.* Le trésorier de la reine Candace, faisait un long voyage, il avait des loisirs et les employait à des lectures saintes. Était-ce pour lire plus en paix qu'il suivait une route déserte, ou voulait-il éviter les regards des passants, l'Éthiopien étant mal vu en Judée? Toujours est-il qu'il nous enseigne à profiter des temps libres, pour vaquer à la lecture. S'ils abondent dans notre vie, loin d'en être fatigués comme d'un poids, nous en profiterons pour prolonger notre exercice; s'ils sont rares, nous les multiplierons pour ainsi dire, en retranchant les inutilités, si fréquentes parmi les hommes, et en conduisant avec esprit d'ordre nos occupations les plus variées, de sorte qu'elles soient moins absorbantes. Généralement ce sera

chaque jour, à une heure fixe et pendant un temps déterminé, que nous lirons ; ce repas spirituel, car c' en est un, devient plus fortifiant quand il est bien réglé. Que si le temps prévu vient à nous manquer absolument, les quelques minutes affectueusement données à la lecture seront toujours précieuses, comme autrefois les « menus grains de la manne [1] » dans le désert. Cette lecture fugitive, nous fût-elle par extraordinaire absolument impossible, nous saurions, un autre jour plus libre, nous dédommager largement.

2.° *Le choix du lieu* de la lecture a son importance, comme la fixation du temps. Dans une cellule solitaire, sur les sentiers paisibles d'un jardin, en vue des montagnes, ou de l'océan, ou du ciel, il est doux de lire posément, ayant pour unique distraction quelque regard sur le grand livre de la nature. Cependant l'agitation fiévreuse et la frivolité du monde, quand il faut les subir, servent aussi, par manière de contraste, à mieux nous faire entendre et apprécier les vérités de l'ordre divin ; « tout est pour les élus [2] ».

On se rappelle que S. Paul, emprisonné à Rome et sachant qu'il devait mourir bientôt, demandait à Timothée de lui envoyer ses livres et ses rouleaux de parchemin [3] renfermant, croit-on, l'ancien Testament. Il voulait, en les relisant, adoucir ses chaînes, consoler son cœur et se préparer au martyre.

1 Exod. xvi, 14. — 2 II Tim. ii, 10. — 3 II Tim. iv, 13.

III. - Objet et interprétation.

Les Saintes Écritures offrent à la lecture spirituelle son principal objet. Ce sont des lettres venues du ciel à notre adresse; pour un croyant, pour un enfant de la patrie, elles passent avant tout. Les Livres qui la composent sont nombreux et variés: livres historiques, livres cérémoniaux, livres sapientiaux, livres prophétiques; mais tous se rapportent à Jésus-Christ, comme tout en Jésus-Christ se résume dans sa Passion. C'est pourquoi l'Eunuque, par une disposition de la Providence et comme acheminement à sa conversion, lisait le passage d'Isaïe, où sont décrits si clairement les douleurs, les humiliations et le triomphe du Sauveur.

« Seulement, observait-il, comment comprendrai-je ce passage, s'il n'y a personne pour me l'interpréter? ». Grâce à Dieu, les secours à cet égard surabondent pour nous. Les Pères de l'Église, les grands Docteurs, les hagiographes, les auteurs spirituels les plus estimés dans le cours des âges, tous, à différents degrés, disciples et intimes du divin Maître, nous commentent sa pensée, nous guident par leurs écrits ou par leurs exemples, afin que nous marchions sur ses traces. Que sont les actes des martyrs, sinon la continuation du sacrifice du Calvaire? Tous les traités des écrivains ascétiques et les vies des Saints nous tracent et

nous aplanissent le chemin de la perfection, en nous inspirant le mépris du monde qui passe, et en nous montrant comment tous les états de vie, tous les caractères, tous les âges peuvent, par des voies inégales, arriver à l'unique terme de la sainteté chrétienne. Quels miroirs fidèles et précieux! A cette vue d'ensemble et en jugeant tout à la lumière de Jésus-Christ, certains traits de la vie des Saints que l'esprit humain dans sa présomption eût taxés d'insignifiants, ou de bizarres, ou d'invraisemblables, prennent une dignité, trahissent une sagesse, renferment une sève intérieure qui nous font admirer Dieu dans le brin d'herbe du monde surnaturel, comme dans le cèdre du Liban et dans les constellations célestes.

Mais, nous aussi, nous sommes un interprète, pourvu que, purifiant notre cœur et élargissant notre horizon, nous rapprochions les traités des traités, les vies des vies, les faits des principes. Alors nous verrons tous ces fragments se réunir pour composer l'unique et vivante physionomie du Verbe incarné. Oh! quelle lumière! oh! quelle beauté! oh! quels attraits! oh! quels secours!

IV. - Liens entre la lecture et l'oraison.

L'Eunuque, en revenant du temple où il était allé prier, loin de se délasser de son application à l'oraison par des conversations frivoles, complétait l'oraison par la lecture. En effet, ces deux

exercices sont deux intimes qui se comprennent et se prêtent un mutuel appui. Dans l'oraison, le travail de l'homme est plus considérable, pour fixer le sujet dans sa mémoire, en étudier successivement les points, en approfondir les lois et en déduire les conséquences pratiques. Dans la lecture c'est un ami, c'est le saint auteur qui fait pour nous ce travail préalable ; il nous suffit d'ouvrir notre esprit pour comprendre et de présenter notre cœur pour recevoir la céleste rosée. L'oraison avait occupé de préférence le début de la journée, pour que la grâce y prît le gouvernail et soufflât sur les voiles de la barque, pendant cette traversée qui dure un jour ; la lecture est la bienfaitrice de la journée entière, elle sert à l'âme de repos au milieu des fatigues, et lui inspire l'attrait de l'oraison proprement dite. On s'y appliquera dans la suite avec plus d'empressement et de fruit.

Et que de fois, même en lisant, ne sentons-nous pas une pensée nous pénétrer, nous envelopper, nous porter à suspendre, à fermer les yeux pour mieux goûter ! Ainsi faisait la bienheureuse Vierge Marie, Siège de la Sagesse, quand, ayant conservé dans sa mémoire tout ce qu'elle avait vu et entendu de son Fils, « elle en conférait dans son cœur [1] ». Quel nom donner alors à ce qui se passe ? Est-ce une lecture méditée ?

[1] Luc. II, 19.

est-ce une méditation lue? Est-ce « un je ne sais quoi sans nom, » dans la classification des exercices pieux tracée par les docteurs? Qu'importe? Ce qui n'a point de nom a souvent la première place, la plus profonde influence dans les choses de l'âme et de Dieu.

V. - Application.

Dès que l'Esprit-Saint, par la bouche de Philippe, eut ouvert l'intelligence au prosélyte, pour qu'il comprît les Écritures, celui-ci, sans renvoyer au lendemain, sans prétexter que le bord d'un chemin n'était pas le lieu convenable, fit arrêter son char, descendit et reçut le baptême dans une source d'eau qui se trouvait là. On montre encore aujourd'hui, sur la route d'Hébron à Jérusalem, le lieu de cette ablution sainte, monument vénérable d'un fait si touchant, leçon pour nous de prompte correspondance à la grâce. Ainsi réaliserons-nous, dans le livre des œuvres, ce que nous avons appris dans le livre de Dieu. « Mange ce volume [1] », disait dans ce sens le Seigneur à son prophète. C'est ce que pratiquait S. Grégoire de Nazianze par rapport aux écrits de S. Basile. « Quand je lis son traité de la création, disait-il, je crois voir les êtres sortir du néant sur l'ordre de Dieu. Ses ouvrages contre les hérétiques me font penser au

[1] Ezech. III, 1.

feu de Sodome, prêt à réduire en cendres leurs langues criminelles. Son livre sur le S. Esprit me fait sentir l'opération de Dieu et me remplit de hardiesse pour affirmer la vérité. Par son explication de l'Écriture, il m'introduit au plus profond des mystères. Ses panégyriques des martyrs m'inspirent une noble ardeur pour le combat. Enfin ses discours moraux m'aident à purifier mon corps et mon âme, pour devenir un digne temple de Dieu et un instrument propre à le bénir, en manifestant sa puissance et sa gloire ».

C'est ce que nous devons faire, nous aussi, en nous et autour de nous. Ainsi accomplirons-nous le précepte de Moïse, lorsqu'il recommandait aux Hébreux la lecture assidue de la loi et ajoutait : « Vous la raconterez à vos enfants et vous la méditerez ensemble [1] ». Celui qui a la mémoire remplie des maximes de l'Écriture et des exemples des Saints, emprunte à ce trésor, selon les personnes et les circonstances, « des choses nouvelles et des choses anciennes [2] », et son plaisir est d'en faire largement part aux autres. Toujours il en résulte, pour lui et pour celui qui l'entend, une élévation de l'esprit, une transformation du cœur, un progrès dans la perfection des vertus, une large participation à la science des Saints, une prédisposition à jouir un jour de leur gloire.

[1] Deut. vi, 7. — [2] Matt. xiii, 52.

EXAMEN.

Les péchés capitaux. - L'envie.

« Par l'envie du démon, la mort est entrée dans le monde [1] » ; et malheureusement, avec tous les maux qui servent de cortège à la mort, est entré aussi le vice qui en fut la cause. L'envie s'est emparée du genre humain et ensanglante les siècles. Caïn, par envie, tue Abel son frère, dont il voit les sacrifices plus agréés de Dieu que les siens. Coré, Dathan et Abiron, cédant à l'envie de ce que Aaron leur a été préféré pour le sacerdoce souverain, sont dévorés par les flammes. Par envie, les fils de Jacob vendent Joseph, le plus aimable et le plus vertueux d'entre eux. Par envie, Saül persécute David, le vainqueur de Goliath. Par envie enfin, les pharisiens livrent à la mort le Sauveur du monde, dont les enseignements, les miracles et l'ascendant sur le peuple ont froissé leur orgueil et leur amour de la domination. O vice détestable, même quand il n'atteint pas de telles proportions et ne va pas jusqu'à de tels forfaits! O vice plus commun qu'on ne pense, même parmi ceux qui s'appliquent à leur sanctification et à celle du prochain! Il formera aujourd'hui l'objet de notre examen, pour que nous

[1] Sap. II, 24.

nous gardions de ses atteintes ou que nous nous guérissions de ses blessures.

1.° Bien différente de l'*émulation*, vertu sous l'impulsion de laquelle, deux capitaines, par exemple, rivaliseront de valeur pour la défense du drapeau, deux étudiants pour mériter le prix, deux cités pour faire progresser la civilisation; différente même de la *jalousie*, qui suppose au moins l'amour du bien, quoiqu'elle en abuse par l'étrange prétention de se le réserver a elle seule, l'*envie* a pour objet, non le bien propre de celui qui la ressent, mais le bien d'un autre, qu'il voit avec tristesse et dont il voudrait la disparition. Il lui semble que ce bien d'autrui nuit à sa propre excellence; c'est donc à ses yeux un mal qu'il faut à tout prix écarter. Ainsi, en résumé, l'envie produit deux sentiments déréglés: d'abord l'aversion pour les avantages du prochain, et, comme conséquence, une sorte de haine inconsciente pour sa personne. Ce déréglement ne serait-il pas en nous?

2.° Les *dommages* de l'envie se font d'abord sentir à celui qui lui donne accés et qu'elle rend semblable au serpent. Comme le serpent, l'envieux est bas et rampant; quoi de plus vil et de plus humiliant que ce déplaisir intime des avantages d'autrui? – Comme le serpent, l'envieux a la marche tortueuse, il cherche les voies dissimulées, pour arriver plus sûrement à ses fins sans se révéler, car il en aurait honte. – Comme le serpent, l'en-

vieux recèle un venin qui se développe et lui rend le cœur livide, de sorte qu'on dit avec raison « *la noire envie* ». Que si l'homme, non seulement la laisse s'infiltrer, mais lui ouvre toutes grandes les portes de l'âme, elle infecte l'être entier. C'est pourquoi les Livres saints disent, qu'elle est « la pourriture des ossements eux-mêmes [1] ». Plaindrez-vous celui qui en est venu là? A qui la faute? Injuste envers les autres, il s'est fait justice à lui-même, devenu son propre juge, et son propre bourreau.

3.° Mais l'envie rend injuste aussi *envers le prochain?* Elle s'attaque à toute espèce de bien, aux mérites personnels d'autrui, aux qualités de l'esprit et du cœur, aux charges et dignités obtenues, aux succès littéraires ou oratoires. Tout se tourne en poison. Faut-il le dire? l'envieux trouve du déplaisir jusque dans la confiance que certaines âmes témoignent à tel ou tel ministre de Dieu ou dans les dons surnaturels qu'elles possèdent. Une société pieuse portera envie aux grâces spirituelles dont une autre est favorisée, et aux bénédictions que Dieu répand sur ses bonnes œuvres. Enfin, chose à peine croyable et qui semblerait une extravagance inoffensive, mais qui révèle les raffinements et la ténacité de l'amour propre! telle âme appliquée à l'oraison, morte au monde et aux sens, osera porter envie aux faveurs des grands

[1] PROV. XIV, 30.

Saints et à la prédilection dont le Seigneur a honoré leur humilité profonde.

4.° Examinons quels *moyens* l'envie emploie pour atteindre son but. Arrivée à ses derniers développements, elle serait homicide. C'est pourquoi S. Paul écrivant aux Romains, leur montrait les hommes rebelles à l'Evangile comme « pleins d'envie et d'homicide [1] » ; et en énumerant les œuvres de la chair il disait encore: Dans leur nombre se trouvent: « l'envie et l'homicide [2] ». Rarement, il est vrai, l'envieux arrive à ces excès sanguinaires ; un sentiment d'humanité le retient. Mais il est moralement homicide, en ce sens que, sans attenter à la vie des personnes, il voudrait anéantir en eux celles de leurs qualités qui l'offusquent, par cela seul qu'il ne les a pas. D'abord, s'il peut les contester ou les amoindrir dans l'opinion des autres, il y met son adresse et son acharnement ; tous les moyens lui sont bons. S'il ne peut réduire à néant les mérites d'autrui, il ne leur rend témoignage que dans un but insidieux et pour mieux les obscurcir ensuite. « Ils sont, donne-t-il à entendre, moins grands qu'on ne le dit; telle vertu est affaire de nature ; tel talent est surfait ; le succès de telle œuvre est dû aux circonstances ou à l'habile emploi de ressources préexistantes ; combien d'autres personnes supérieures en qualités, que cependant on vante beaucoup moins ! »

[1] Rom. I, 29. — [2] Galat. V, 21.

Arrive-t-il à celui que l'envieux déteste, quelque contradiction, quelque désenchantement, quelque fragilité dans la conduite, il éprouve à le voir ainsi rabaissé, une complaisance maligne, que sa figure même révèle malgré lui, supposé que ses lèvres se taisent. – Quel triste défaut! Où sont les remèdes?

5.° Les *remèdes* à l'envie sont nombreux et variés. Nous pouvons, par exemple, considérer avec quelle rapidité la vie passée. A quoi bon tant se tourmenter de n'avoir pas tels ou tels avantages que demain la mort nous ravirait sans retour? – Puis, nous nous devons à nous-même la charité, comme nous la devons au prochain; or nous y manquons et devenons cruels envers notre propre cœur, quand nous lui infligeons les tourments, les dépits et les angoisses qui résultent des suggestions de l'envie? – Du reste, les biens que nous avons reçus de Dieu ne sont-ils pas infiniment au-dessus de nos mérites? Ne pas nous en contenter, mais en convoiter d'autres qu'il ne nous a pas destinés, ne serait-ce pas une audace et une insolence inexcusables? – Si encore nous avions toujours fait bon usage des talents que nous avons reçus! Mais nous en avons abusé indignement et nous mériterions que le Père de famille nous les enlevât tous sans pitié, pour les donner à d'autres plus fidèles; et au lieu de remercier Dieu de sa patience, nous oserions réclamer une augmentation de faveurs?

quelle insanité! – Une pratique salutaire viendra appuyer ces réflexions intimes, celle d'avouer au directeur spirituel les mouvements d'envie qui s'agitent en secret dans l'âme. Plus l'orgueil inspire de répugnance à cet aveu, plus on mettra d'énergie à se vaincre. S'agît-il, non de fautes consenties, mais de simples tentations à l'état d'ombres passagères, les révéler au directeur est toujours un acte salutaire, propre à débarasser le cœur de si tristes penchants. – Une autre manière très noble de combattre les sentiments d'envie, sera de produire les actes qui précisement leur sont opposés, en s'empressant de rendre hommage aux qualités des autres et en remerciant Dieu souvent, de les leur avoir accordées. - Enfin un dernier remède, aussi radical que doux, c'est d'approfondir le dogme de la Communion des Saints. Nous disons *le dogme*, car il ne s'agit, ni d'une hypothèse, ni d'une fiction pieuse, mais d'une vérité de foi inscrite au Symbole. Combien l'homme, si faible qu'il soit en vertu, est riche et heureux, considéré dans cette société immense! Tous les chrétiens, il le sait, sont frères, membres d'un même corps, qui est l'Église; tous les biens spirituels sont communs entre eux, qu'ils en soient les auteurs ou en partagent seulement, en fait, les avantages. Non seulement donc chaque chrétien, si pauvre qu'il soit personnellement, peut se réjouir en son cœur des avantages que possèdent les au-

tres chrétiens, mais il est maître d'en faire son propre bien, dans la proportion de sa charité et aussi du zèle qu'il met à enrichir le commun patrimoine. A cette pensée, quel cœur ne s'élargirait pas? quel chrétien serait indifférent ou tardif pour venir prendre sa part, sa large part à l'inépuisable trésor.

O envieux, oseras-tu t'approcher, toi aussi, dans l'espoir d'être avantagé comme les autres? Rien pour toi. Retire-toi, tu es un excommunié, par sentence de ton propre jugement et pour châtiment de ta propre conduite, toi qui, loin de te complaire dans les mérites des autres, n'a cessé de les obscurcir et de les jalouser.... Mais non, ne te retire pas, c'est ton vice que tu dois bannir, c'est ta plaie que tu dois guérir: alors tout te sera pardonné, et tu béniras le Seigneur de t'avoir ouvert les yeux, d'avoir brisé tes chaînes, de t'avoir rendu tes droits dans la noble, la riche, la douce famille des enfants de Dieu. Amen.

CONFÉRENCE.

LE MOINE APÔTRE. - SAINT BERNARD.

Saint Grégoire le Grand avait inauguré le moyen-âge en exerçant une action bienfaisante sur la société terrestre, en vertu d'un mandat de confiance que lui donnaient princes et peuples.

Saint Bernard nous apparaît quatre siècles après, en plein moyen-âge, et il exerce, lui aussi, sur ses contemporains un tel ascendant que le XIIe siècle, celui où il a vécu (de 1091 à 1153), bien qu'il compte de grands papes, de grands monarques, de grands Saints, a été appelé *le siècle de saint Bernard.*

Depuis le pontificat de S. Grégoire, de grandes transformations s'étaient opérées dans l'Église entière. Les invasions barbares, avec tous leurs ravages et leurs péripéties, avaient produit dans l'ensemble un bon résultat. Les conquérants étaient devenus des conquis, au point de vue du christianisme, et s'étaient montrés amis de cette civilisation vraie dont l'Évangile est la base. Ils faisaient cas de la religion, même comme moyen d'asseoir leur autorité, et plusieurs d'entre eux estimaient un bienfait pour leur royaume d'y élever les Évêques au nombre des Conseillers et des Grands de la couronne.

Mais, malgré cette influence morale et civilisatrice de la religion catholique, le champ restait ouvert aux rivalités princières, aux jalousies entre nations, aux ambitions des ecclésiastiques eux-mêmes et à toutes les passions qu'alimentent dans l'homme le bien-être matériel et la faveur des peuples. C'est dans ce milieu si mélangé de bien et de mal, que nous allons voir S. Bernard exercer son action, non seulement sur le terrain choisi et restreint de la vie monastique qu'il a embras-

sée, mais dans le domaine de l'apostolat catholique; en même temps moine accompli et apôtre digne d'admiration.

I. - Le moine.

Bernard aurait pu mener dans l'intimité de sa famille une vie vraiment chrétienne; il aurait pu y cultiver en même temps les lettres et les vertus. Si la grâce l'attirait à la vie religieuse, Cluny lui ouvrait ses portes, Cluny, la grande abbaye bénédictine, dont la richesse territoriale et les observances assez douces semblaient répondre à sa naissance et à la délicatesse de sa constitution.

La divine Providence a des vues tout autres: Bernard ne résistera pas à son appel. Il y a à Cîteaux, sous la conduite d'un abbé nommé Étienne, une communauté qui cherche à faire refleurir les observances austères d'autrefois, mais qui est languissante et humiliée de sa stérilité, attendant avec résignation son dernier jour. – « Sois dans l'allégresse, ô toi, qui étais stérile [1] », c'est vers toi, que se dirige Bernard avec trente de ses frères et amis. – Aussitôt la vie renaît dans le vieux monastères; le travail, la psalmodie, la pénitence, l'étude de la Bible, le culte de la perfection religieuse prennent un nouvel essor. Deux ans à

[1] Gal. iv, 27.

peine se sont écoulés, et les vocations se multiplient tellement, que saint Étienne décide de faire une fondation à Clairvaux, dans une plaine de la Champagne entourée de forêts et appelée jusque là « Vallée de l'absinthe ». Bernard, à l'âge de 25 ans, est fait abbé de la communauté naissante, et reçoit peu après l'ordination sacerdotale des mains du célèbre Guillaume de Champeaux, évêque de Châlons-sur-Marne.

Les débuts de Clairvaux furent admirables; les premiers moines étaient des anges plutôt que des hommes. Le lieu saint où ils psalmodiaient n'avait pas besoin d'ornements; le grand ornement c'étaient les frères eux-mêmes, rangés dans leurs stalles, ou debout, ou assis dans le recueillement, ou prosternés en adoration. Leur demeure consistait plutôt en des cabanes rustiques qu'en une vraie habitation. Leur nourriture était des plus grossières, et à l'abstinence de la chair s'ajoutait presque toujours celle des œufs et du poisson. Cependant, les ressources indispensables pour mener une vie si austère vinrent à leur faire défaut; ce fut l'heure de la tentation, elle est nécessaire pour des œuvres si belles. Dans le silence et la solitude, sous l'influence du démon, envieux du bien immense qui se préparait, elle prit vite les proportions les plus menaçantes; la démoralisation devint contagieuse, comme l'avait été la ferveur, et les moines demandèrent à quitter un lieu si inclément, si dépourvu de tout. Bernard non moins ému

que ses frères, mais plus fort dans la foi, les encourageait à la confiance et à la prière. Ce ne fut pas en vain; les aumônes arrivèrent, non seulement pour le pain quotidien, mais pour l'amélioration de la maison; c'était l'heure de Dieu, tous reprirent courage. Le saint abbé contribua de son côté à réconforter et à consoler ses disciples, en tempérant certaines pratiques dans lesquelles il avait trop écouté son grand esprit de pénitence. La maladie l'avait visité et il y avait appris, par expérience, à faire une plus large part à la miséricorde. Les constructions qui se firent, concernèrent surtout le local destiné aux hôtes, l'infirmerie, et les greniers qui demandaient à être bien aérés, puisque la salubrité du pain quotidien en dépendait. Quant à Bernard, il garda près de trente ans, comme unique privilège, sa cellule primitive, petite, de forme irrégulière, basse et éclairée seulement par le toit.

Clairvaux, après cette crise passagère et cette installation définitive, devint l'admiration de la France et du monde entier. Les personnages les plus illustres voulurent voir de près cet édifiant spectacle; c'étaient des évêques, des abbés, des princes. Henri, frère du roi de France, fit plus que visiter Clairvaux, il y entra comme moine. Un jour on y vit aussi venir Hombeline, sœur de Bernard, mais avec un brillant cortège, et moins en femme pieuse qu'en curieuse. Le peu d'attention que Bernard lui donna la fit rentrer en elle-

même; elle s'humilia, elle pleura, elle promit d'embrasser selon ses moyens la vie parfaite, et elle tint parole.

Mais la visite la plus insigne et la plus émouvante fut celle du pape Innocent II, venu en France pour les intérêts de la chrétienté. Quel contraste dans cette rencontre! D'un côté, le Souverain Pontife avec la majesté de son caractère et l'éclat de sa cour, daignant visiter la pauvre solitude, la bénir et y demander l'hospitalité; de l'autre, deux longues files de moines vêtus de bure, tenant les yeux bas, psalmodiant à mi-voix, s'inclinant avec vénération; le pape pleurait d'attendrissement. Il trouvait là en effet deux saintetés en face l'une de l'autre: la sienne, puisque sa qualité de « Christ sur la terre » lui a mérité le titre de « Père très saint », et celle des serviteurs du Christ, saints par leurs observances, par leurs mortifications, par leur ferveur, par leur élévation au-dessus du terrestre. Laquelle des deux saintetés l'emportait? il eût été téméraire de le scruter; on fit mieux, en comprenant tous les mérites de cette journée sous le nom de « fête des vertus. »

Plus tard, ce fut Eugène III, ancien moine de Clairvaux, qui vint visiter le berceau de son enfance religieuse, c'est-à-dire de son plus grand bonheur ici-bas. Il y passa trois jours, conversant avec les frères comme l'un d'eux, et prenant son repos, selon son usage d'autrefois, sur la paille, qu'il

cachait toutefois avec la courtine de pourpre préparée pour son lit, en signe d'honneur.

Déjà à l'époque de cette dernière visite, Clairvaux avait pris des développements dont le récit nous semble une fable : jusqu'à six cents religieux y vécurent ensemble et s'y sanctifièrent si bien, qu'ils devinrent dignes de fonder d'autres monastères. En effet, tout moine formé à l'esprit et aux observances de Clairvaux, avait au loin un crédit exceptionnel, une sorte d'auréole. Ainsi furent érigées ou amplifiées à des époques diverses soixante abbayes, réparties entre la France, l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre et l'Espagne. Il n'y avait pas entre elles et la mère patrie ces liens savamment combinés, qui donnent aux Instituts modernes un organisme, et en font un seul corps sous un supérieur général. Chaque abbaye avait à sa tête un « abbé » ou *père* et un « prieur » ou *premier observateur* des actes communs ; après eux, le cellérier était le personnage le plus considérable, vu l'importance que prenait dans la cité monastique la gestion des biens, la répartition entre tous des choses nécessaires à la vie, et la digne réception des hôtes.

La conformité d'esprit, la fidélité respectueuse et quelque peu tenace aux coutumes léguées par les premiers pères, la visite régulière faite dans les diverses fondations par le « grand abbé » ou abbé du monastère d'origine, et surtout la célèbre « charte de charité » qui marquait de son sceau

le gouvernement du Supérieur, les rapports entre frères et l'alliance spirituelle des divers monastères, c'en était assez pour maintenir l'union, sans les liens de la centralisation administrative. Du vivant de S. Bernard, sa grande autorité, la vénération, l'admiration, la reconnaissance des moines pour lui, constituaient en outre une force incomparable pour le maintien de la discipline, l'émulation dans la vertu, la paix entre toutes les maisons. Il veillait à l'entretenir aussi avec les autres Ordres religieux, et si quelque litige surgissait avec eux par rapport aux droits temporels, volontiers il cédait. Le patrimoine de l'observance régulière était le seul dont il fût conservateur jaloux et intransigeant.

Quand on pense aux sollicitudes incessantes que lui apportait ce peuple monastique, réparti dans près de 80 monastères, et aux rapports qu'il entretenait avec d'autres religieux, par exemple, avec les Prémontrés et les Chartreux, on se demande comment il pouvait suffire à tout et l'on est tenté de conclure, qu'il devait forcément s'interdire, malgré la supériorité de ses talents et l'ardeur de son zèle, tout travail apostolique au dehors. Du reste, supposé qu'il lui restât du temps et des forces à y consacrer, ne s'était-il pas volontairement interdit, par le fait même de sa profession, de s'écarter de sa sphère et de s'adresser au monde? Sa sortie du cloître, se fût encore expliquée, comme celle d'Augustin, l'apôtre de

l'Angleterre, pour aller évangéliser des pays idolâtres; mais dans des pays civilisés, où la foi régnait, où la hiérarchie était depuis longtemps organisée, toute immixtion de sa part ne serait-elle pas une superfluité, une perturbation, un empiètement fâcheux?

Les Pasteurs des diverses Églises et le Chef suprême des fidèles ne le pensèrent pas; ce furent eux, au contraire, qui appelèrent Bernard à leur secours, qui le contraignirent en quelque sorte à l'apostolat. Ses qualités personelles, à elles seules, eussent amplement justifié leur choix; mais ils avaient compris tout ce que l'état religieux et monastique y ajoutait d'autorité morale et de vertu intrinsèque.

✠ II. - L'Apôtre.

En considérant l'apostolat de S. Bernard dans ses grands traits, moins selon l'ordre des temps que selon l'ordre des choses et la qualité des services rendus, on constate qu'il a affirmé, défendu, propagé dans l'Église la vérité, l'austérité des mœurs, l'humilité sincère, la paix dans l'unité, la piété solide, enfin la force d'âme au milieu de l'adversité.

1.° *Vérité.* – La rectitude et la perspicacité d'esprit de Bernard l'avaient rendu naturellement chercheur et champion de la vérité; l'atmosphère du cloître développa heureusement sous ce rap-

port ses capacités natives. Là, Dieu lui donnait le loisir de rester pensif devant les horizons infinis et de scruter la source cachée des enseignements divins. Il en résulta en lui, pour la perception et la transmission de la vérité, une préparation lointaine des plus heureuses; quand ensuite, dans l'élan de son zèle ou le choc de la discussion, l'éclair brillait, la source jaillissait, c'était le résultat des forces latentes accumulées lentement dans son esprit et dans son cœur.

Les hérétiques qu'il combattit furent nombreux. Les Pétrobrussiens, les Henriciens, les Arnaldistes, les Cathares infestaient l'Église; laissons-les de côté pour signaler Abélard, penseur hardi et subtil, charmeur par son éloquence, jouissant d'une popularité qui allait jusqu'à l'enthousiasme, par conséquent, adversaire redoutable. Aussi ce fut en tremblant et pour céder aux instances des amis de la vérité, que Bernard entreprit de le réfuter. Ses erreurs avaient commencé à se faire jour dans son livre du « *Sic* et du *Non* » où, pour affaiblir l'autorité de la tradition au profit du rationalisme, il cherchait à montrer que très souvent on trouve dans les Pères le *oui* et le *non*. Mais ses fausses théories étaient répandues surtout dans ses ouvrages intitulés: *Théologie chrétienne* et *Introduction à la Théologie;* il aurait mieux dit « à *ma* théologie », car, selon lui, l'enseignement convenable avait jusque-là fait défaut et c'était *lui* qui allait le donner. Il admettait, du reste, tous

les dogmes, et c'est dans l'interprétation, toujours penchant vers le naturalisme, que le mal se glissait. Il insinuait que les trois Personnes de la Trinité ne sont que la Puissance, la Sagesse, l'Amour de Dieu; son enseignement sur le péché originel et le péché actuel était imbu de pélagianisme et allégeait beaucoup, trop même, les responsabilités de la conscience ; il affaiblissait la nécessité de l'Incarnation et de la Rédemption ; il mettait en infériorité la loi juive, comparée aux doctrines des philosophes. Et tout cela était proposé plutôt par manière d'atténuation des mystères, sous des formes onduleuses et avec des contradictions ou des réticences calculées, qui laissaient toujours, en cas d'attaque et de censure, une porte ouverte à la justification. « Voilà, disait-il de son système, comment on pourra tenir tête avec succès, à l'irréligion croissante ! »

Bernard, après avoir fait de ces erreurs une profonde étude, avait essayé d'agir sur Abélard par la persuasion, dans des conférences privées; il consentit ensuite à soutenir la vérité catholique dans une discussion contradictoire à Sens, devant une imposante réunion d'Évêques et de personnages éminents. Mais il n'eut même pas besoin de vaincre, car l'adversaire, ordinairement si sûr de lui et habitué à subjuguer son auditoire, se sentit troublé, intimidé, et finit par décliner l'autorité du tribunal, pour en appeler au Pape. Bernard comprit facilement que c'était un subterfuge ; par dix

lettres successives adressées à Rome, il s'appliqua à démasquer le séduisant sophiste et à montrer le venin caché qu'il cherchait à répandre. Dieu bénit ses efforts et Abélard souscrivit enfin une profession de foi, peu explicite, il est vrai, mais très sincère ; sa retraite dans un monastère fervent, son esprit de pénitence et sa pieuse mort en sont la meilleure preuve.

2.° *Austérité de mœurs.* – Elle découle du mystère de la Rédemption. Or, Jésus crucifié avait été « l'alphabet » de Bernard enfant, il devint son grand livre comme moine. En effet, le moine, à l'ombre de son cloître, a pour mission de mettre en pratique la Passion du Sauveur d'une manière plus accentuée que les simples fidèles, par le complet détachement des choses de la terre et par la guerre à soi-même. Quand de loin, le mondain l'observe, il pense à se moderer dans la recherche des plaisirs et du bien-être. Souvent même, par attrait, il s'approche du monastère pour en voir de près les usages qui le charment, et il y laisse en partant son aumône, dans le désir qu'une part aux prières et aux pénitences qui s'y font, lui soit accordée. Bernard, partout où il portait ses pas, donnait cette leçon d'austérité, de la manière la la plus frappante et parfois la plus persuasive, par ses paroles et plus encore par l'ascendant de ses exemples.

Suger, le célèbre abbé de S. Denis, en fournit la preuve. Auparavant il vivait dans les délices et

étalait au grand jour son faste insolent. « Maintenant, lui écrivit Bernard en le félicitant de sa conversion, l'austérité, la règle et l'étude fleurissent dans votre maison. Le seul allègement à la rigueur de la discipline est dans la douceur de la psalmodie et le chant des hymnes. Je suis heureux d'avoir assez vécu pour voir de loin ces choses. Si je me suis déchaîné avec tant d'audace contre le mal, je ne puis maintenant omettre de louer le bien ». Suger fut fidèle à ce genre de vie austère et semi-monastique. Appelé souvent à la cour, investi de la confiance des rois, arbitre des destinées du pays, il resta jusqu'à la mort, pauvre et mortifié.

Les monastères relâchés eux-mêmes profitèrent des exemples et des écrits de Bernard, en faveur d'une vie plus rigoureuse. Sans embrasser les grandes austérités de Clairvaux, ils voulurent mettre plus de mesure dans leurs habitudes de vie aisée, et se prirent à embrasser, eux aussi, la pénitence monastique, au lieu de se contenter comme autrefois de la simple tempérance chrétienne. Ainsi en fut-il du monastère de Cluny, après la célèbre discussion entre son abbé Pierre-le-Vénérable et Bernard, sur le mérite comparatif des deux formes de vie religieuse dont ils étaient les représentants. Un souffle de sainteté et d'austérité chrétienne se faisait sentir partout où Bernard dirigeait ses pas, partout où arrivaient ses lettres pleines de vie et de ferveur.

3.° *Humilité.* – Le monde, même le monde ecclésiastique, avait besoin, du temps de Bernard, d'entendre bien haut cette leçon de l'humilité. Trois désordres faisaient leurs ravages jusque dans le sanctuaire. D'abord l'esprit d'indépendance à l'égard des autorités supérieures, c'est-à-dire, des clercs à l'égard de l'Évêque, de l'Évêque à l'égard du Métropolitain, de celui-ci à l'égard du Pape. En outre, beaucoup de clercs de tout rang, dévorés par l'ambition, se précipitaient à la poursuite des charges les plus honorifiques et les plus lucratives; c'était pour eux des domaines à exploiter, rien de plus. Enfin le luxe dans le train des maisons et dans les voyages atteignait des proportions qu'on a peine à se figurer; dans la manière même de se vêtir, certaines délicatesses qui eussent été à peine tolérables chez des femmes du monde, étaient devenues la mode et le bon ton. Pour des hommes qui portaient la tonsure cléricale, c'est à dire la couronne du divin Crucifié, quelle honte!

Bernard gémissait de ces insultes infligées aux maximes évangéliques; aussi après avoir fait aimer à ses religieux l'humilité dans le vêtement, dans l'habitation et surtout dans le cœur, il ne cessa de la prêcher au monde, jusque dans le palais des grands dignitaires et à la cour des princes. Son beau traité sur « L'humilité et ses degrés » fut composé à cette fin. Du reste, sa présence seule était une condamnation de l'orgueil,

un vrai traité de l'humilité, une impulsion à l'embrasser avec transport. Entouré d'admiration et d'honneurs, il n'était pas même tenté de vaine complaisance. Si parfois son zèle lui arrachait des invectives mordantes, elles étaient tempérées par sa ravissante modestie ; une profonde édification restait après son passage, comme dernier résultat. « Tant d'humilité, se disait-on, dans un homme de si illustre naissance, de si merveilleux talents, de si haute vertu, de si éclatants miracles, canonisé en quelque sorte de son vivant ! ! »

4.° *Liberté apostolique.* – Bernard faisait régner dans ses monastères la vraie liberté, la liberté chrétienne, assise sur des bases inébranlables. Tous les Frères, par leur conformité à la règle, étaient égaux en noblesse, même les fils de serfs ; ils étaient égaux aussi dans la soumission aux ordres, aux réprimandes et aux corrections, s'ils les avaient méritées. De là, une habitude de franchise dans le langage et les procédés, qui n'avait rien de rude ni de méprisant, mais s'appuyait sur l'amour de la vérité, sur la passion de la justice, et sur le sentiment vrai de l'indépendance chrétienne, celle grâce à laquelle le moine, n'ayant besoin de personne, ne craint non plus personne, excepté Dieu seul.

Transportée dans les rapports avec le siècle, cette liberté de dire le vrai et de signaler le mal, peut sembler malsonnante et risque de soulever des hostilités ; mais elle est capable aussi de rendre des services signalés. Il y a de ces cris d'alarme, ou de

douleur, ou d'indignation, ou de réprobation que, selon les règles ordinaires, il eût mieux valu étouffer, par ménagement et pour ne rien compromettre. Mais c'est fait ; et quand le temps a mitigé ce qu'il y avait, dans ces paroles, de trop ému ou de trop incisif, on reconnaît que l'éclat fut heureux. Beaucoup de ces sorties véhémentes se rencontrent dans la vie et les écrits de S. Bernard ; elles partaient comme un jet spontané, de son âme vive, ardente, sincère, de cette même âme qui, à la vue du bien, semblait trop tendre ou trop louangeuse. L'homme défectueux, obstiné, nuisible au bien public, sur qui tombaient les censures, ne devait s'en prendre qu'à lui-même, et il n'avait qu'un pas à faire vers le bien, pour s'assurer les plus cordiales félicitations.

Parfois, tel dignitaire ecclésiastique, qui avait longtemps admiré Bernard, se montra froissé d'entendre de sa bouche certaines vérités peu flatteuses et lui reprocha d'avoir quitté sa solitude, où il aurait dû rester « pour coasser avec les grenouilles ». Le saint Abbé sut fort bien répondre qu'il n'avait pas de lui-même laissé Clairvaux, mais sur les instances des princes de l'Église. « Du reste, ajoutait-il courageusement, ce n'est pas en me renvoyant me taire dans mon cloître, qu'on fera cesser les clameurs des pauvres et des opprimés, tant que les injustices que je signale continueront à prévaloir ».

Il y a loin, il faut l'avouer, de ce langage parfois mordant, à celui que nous entendons plus tard

Thomas d'Aquin employer contre Guillaume de Saint-Amour, pour soutenir le droit des Religieux à enseigner dans les Universités, à recevoir les aumônes, à exercer le ministère des âmes. Pourtant les imputations de Guillaume sont des plus calomnieuses; elles s'attaquent de la manière la plus blessante à Thomas lui-même et à ses Frères en religion; les dommages, si le plan ennemi réussissait, seraient immenses; n'importe, le Docteur Angélique reste paisible, il n'a pas une parole acerbe, il évite même de nommer l'adversaire. C'est qu'il y a une différence notable entre les situations, les hommes, leur nature et leur grâce. Quand on voit le chef de l'Église, Eugène III, accueillir si bien le livre *De la considération* que Bernard lui adresse, malgré les fortes critiques qui s'y trouvent contre les hauts dignitaires ecclésiastiques, on accorde sans peine que la franchise du Saint envers des prélat d'un ordre inférieur mérité l'éloge, non le blâme. Quelque chose manquerait aux diverses formes du zèle, si l'on n'avait, dans la lutte du bien et du mal, de tels apôtres et de tels écrits.

5.° *Paix dans l'unité.* – Autant Bernard est vif, semble même intempérant quand il fait arriver partout, jusqu'au pied du trône pontifical, les remontrances que lui arrache l'amour des âmes, autant il met de dévouement pour défendre l'unité de l'Église et les prérogatives du Saint-Siège. Cette unité et la paix féconde qui en résulte,

étaient troublées de son temps par deux hommes néfastes : Arnaud de Brescia et l'antipape Pierre de Léon ; il s'avanca pour les combattre.

Arnaud de Brescia, grand admirateur d'Abélard, ne se fit point comme lui promoteur d'une réforme doctrinale, mais d'une réforme sociale. « Tous les biens des églises, prêchait-il, sont au prince qui peut en disposer en faveur des laïques, et qui, en le faisant, aura le mérite de couper court au luxe du clergé. » Mais comme, pour lui, le souverain c'était le peuple, il voulut, à Rome même, imposer au Pape l'abdication de sa souveraineté temporelle en faveur d'une faction révolutionnaire. Expulsé d'Italie, il s'était réfugié en France ; Bernard, qui ne confondait pas, dans le domaine ecclésiastique, le devoir de la modération avec l'acceptation de la spoliation sacrilège et de l'oppression, le fit chasser de France, puis de Suisse, comme perturbateur et sectaire. Loin de se fier à un semblant de conversion il disait : « L'outre qui a renfermé un vin mauvais en garde toujours le goût ». En effet, Arnaud, de retour à Rome, recommença ses menées subversives, et les porta si loin qu'on l'arrêta et le mit à mort.

Après, la mort d'Honoré I, le Cardinal Pierre de Léon, sous le nom d'Anaclet II, disputait la tiare à Innocent II dont l'élection, selon lui, bien que antérieure à la sienne, avait été faite par un nombre insuffisant de Cardinaux. Bernard, chargé par le concile d'tÊampes d'examiner la question,

tant la confiance en lui était universelle, reconnut que les deux élections avaient certaines irrégularités à leur charge, mais déclara que le bien général, loi suprême des choses, réclamait la préférence en faveur d'Innocent II. La lutte cependant fut longue; elle coûta à Bernard des négociations interminables, divers voyages en France, en Allemagne et en Italie. Il fallut la mort subite d'Anaclet, sans indices de résipiscence hélas! pour y mettre un terme. Bernard, tout en gémissant de cette triste fin, ne put s'empêcher de s'écrier: « Enfin, grâce à Dieu, voilà le misérable qui a induit Israël dans le péché, le voilà englouti par la mort; puissent tous ceux qui lui ressemblent subir le même châtiment! » Les partisans d'Anaclet lui donnèrent bien, dans Victor IV, une ombre de successeur, mais celui-ci vint, au bout de peu de mois, se soumettre à Innocent II; et Bernard joyeux écrivit au prieur de Clairvaux: « Je ne vous dis plus: je vais revenir; je vous dis: je reviens. Je reviens et j'emporte avec moi ma récompense: la victoire du Christ et la paix de l'Eglise. » C'était le fruit de huit années d'efforts.

La paix dans les états, si importante pour la paix des consciences, pour le salut éternel des hommes et pour le bonheur même temporel de la société, était aussi l'objet des travaux de Bernard, de ses lettres, de ses conférences. Que la concorde des princes avec d'autres princes, ou des princes avec l'épiscopat, ou des princes avec leurs sujets eux-mêmes, fût en péril pour une cause quel-

conque, Bernard était toujours prêt à prodiguer ses bons offices. Il réclamait pour le peuple, pour les travailleurs de la campagne, non seulement la miséricorde, mais la justice; d'autre part il leur enseignait à chercher le bien-être et la paix surtout dans le travail, la tempérance, et l'empressement à s'aider les uns les autres. Ainsi faisait-il arriver jusqu'à eux quelque chose des mœurs et des avantages de la vie monastique. Celle-ci, en effet, est Jérusalem, la *cité de la paix*, et elle constitue pour la cité terrestre une voisine bienfaisante. Ceux qui régissent les peuples peuvent apprendre d'elle avec quelle sagesse il faut faire et conserver les lois, avec quelle fermeté on doit en maintenir les bases, avec quelle suavité il convient d'en faire l'application. Les deux cités, sous des formes diverses, en se prêtant un mutuel appui, arrivent à la paix véritable, celle qui a pour but suprême Jésus-Christ, ses perfections et ses espérances; pour moyen, ses maximes, sa grâce, son esprit de justice et de charité.

6.° *La dévotion.* – Elle fut un des caractères de S. Bernard dès sa plus tendre enfance. Il l'avait héritée de sa mère, dont, à 14 ans, il eut à pleurer la perte; et le ciel se chargea d'en fortifier les racines dans son cœur, par des aridités désolantes, puis par des tentations de briller comme littérateur, enfin par des assauts violents contre la belle vertu; sur toute la ligne il fut vainqueur. Transplantée dans le cloître, et là, éclairée d'une plus pure lumière, rendue plus tendre par l'action de la

pénitence, sa dévotion fleurit bientôt sous les formes les plus variées : dévotion envers Jésus-Christ, elle remplit son traité *De diligendo Deo*, où il expose les bienfaits de la Rédemption ; dévotion envers Marie, les pages du bréviaire la redisent aux prêtres, le *Memorare* la perpétue sur les lèvres des fidèles et des grands pécheurs ; dévotion envers les Anges et les Saints ; dévotion et piété envers les supérieurs ecclésiastiques, envers ses religieux de toute nationalité, et jusque envers les hôtes qui venaient s'édifier dans ses monastères. On peut dire que ses nombreux voyages en France, en Italie, en Allemagne, si diverses qu'en fussent les causes, étaient une perpétuelle leçon de piété. Ses sermons, ses conversations, sa ferveur en célébrant la messe et son recueillement dans les églises, dans les palais des princes, au milieu des religieux d'autres Ordres et même sur les grands chemins, tout en lui révélait Dieu présent, tout inspirait la dévotion, tout portait à la sainteté.

Dans cet ordre de choses, on ne saurait omettre de mentionner la place importante qu'occupent les écrits de Bernard. C'était presque toujours pour céder aux prières de ses amis ou d'évêques éminents, qu'il prenait la plume, faisant trêve à ses sollicitudes, se privant des douceurs de la contemplation, ou surmontant les douleurs et l'épuisement de ses maladies. Ses nombreuses *Lettres*, ses *Homélies sur le texte* « MISSUS EST », son

Traité de l'amour de Dieu, ses *Sermons sur le Cantique des Cantiques*, sur le psaume: *Qui habitat* et les autres *pour toute l'année*, etc. compositions tour à tour familières et sublimes, affectueuses ou inexorables dans la censure des défauts, mais toujours bienfaisantes, tous ses écrits, en un mot, montrent qu'à bon droit l'Église l'a déclaré docteur et la postérité l'a surnommé *le dévot saint Bernard*. Et ce qui en augmente le charme, c'est qu'ils sont partout, pour le fond et pour la forme, pénétrés des Écritures, au point que souvent on ne discerne pas quand se tait l'Esprit-Saint et quand Bernard commence. Aussi, ne doit-on pas s'étonner que ses ouvrages, déjà si estimés de son vivant, aient eu après sa mort jusqu'à cinq cents éditions, ou complètes ou partielles, dont deux cents sont dues à la France.

7.° *Fidélité à Dieu dans l'épreuve.* – Les maladies de Bernard étaient si fréquentes que sa vie en fut un tissu. Elles ne suffirent cependant pas, dans les desseins de Dieu, pour donner à sa vertu « ce je ne sais quoi d'achevé » réservé aux grands Saints. Il lui fallait des peines morales plus amères et plus purifiantes; il en eut deux surtout, une peine domestique et une peine publique.

La peine domestique fut la trahison de Nicolas, son confident et son secrétaire, qu'il aimait à appeler « son Nicolas, son fils ». Non seulement l'orgueil d'une position de choix porta ce Judas à se faire la réputation de mystique et à se créer

des amitiés illustres, mais il abusa de la confiance de son abbé jusqu'à employer son sceau, pour donner une apparente authenticité aux réponses fallacieuses qu'il expédiait, même sur des questions graves en matière délicate de juridiction. De là, des préventions accréditées à Rome contre Bernard, jusque dans l'esprit de son grand ami, le cardinal d'Ostie, bien plus, du pape Eugène III lui-même. Ils n'avaient presque plus foi en l'homme de Dieu; le grand réformateur, le grand thaumaturge était devenu un homme avide de dominer, prompt à s'immiscer en tout, et s'arrogeant des pouvoirs qu'il n'avait pas.

Bernard convaincu de l'abus de son sceau, ne voulut pas se plaindre, et se contenta d'en faire graver un autre d'après un dessin différent. Mais le traître, quoiqu'il comprît par là les suspicions, loin de se repentir, trouva moyen d'abuser également du nouveau cachet; jusqu'à ce que, se voyant pleinement convaincu et dans l'impossibilité de soutenir une position si fausse, il résolut de s'enfuir, après s'être fait voleur comme Judas. Quand on l'arrêta, on trouva sur lui des manuscrits, des pièces d'or, le sceau de Bernard et celui du prieur. Il y avait dix ans que le misérable jouait ce rôle indigne; – qu'on juge de la douleur du saint abbé!

Une grande peine publique vint à Bernard de l'insuccès de la seconde croisade, prêchée par lui avec tant de zèle. Quand il en eut la nouvelle,

il fut consterné et ne put s'empêcher d'écrire : « L'esprit de division s'est répandu parmi les princes, et le Seigneur les a égarés dans des chemins impraticables..... Nous promettions le succès et voici la désolation. Ah! certes, les jugements de Dieu sont équitables, mais celui-ci est un grand abîme; et je puis déclarer bienheureux quiconque n'en sera pas scandalisé ». En effet, le peuple prit scandale. Tant de miracles opérés par Bernard pour recommander la croisade devaient-ils aboutir à tant et de si cruels désastres? Où était la Providence divine? où la sagesse et la véracité de son envoyé?... Bernard, âme si loyale et si sensible, ne pouvait rester indifférent à ces plaintes, qui lui arrivaient de diverses provinces de France et d'Allemagne; mais ce qui l'affligeait plus profondément, c'était l'appréhension des murmures et des offenses contre Dieu: « Tant mieux, disait-il, si le Seigneur daigne se servir de moi comme de bouclier! Je reçois volontiers les coups de la langue médisante et les traits empoisonnés du blasphème, afin qu'ils n'arrivent pas jusqu'à lui ».

Il survécut quelques années encore à ces malheurs, restant toujours sous le poids de l'humiliation et de la douleur; plus tard seulement, on reconnut les vraies causes des désastres et l'on comprit qu'il avait les mains pures du sang versé sans résultats apparents. Nous disons *apparents*, car Dieu est admirable pour tourner finalement

au bien le zèle de ses apôtres, et même les fautes de ses enfants.

La santé du Saint, cependant, devenait de plus en plus faible. Il était au lit quand lui arriva la nouvelle de la mort de son fils Eugène III; tout le détachait de ce monde. Tant qu'il le put, il célébra la Sainte Messe. Le reste de la journée, tout le monde était admis à le visiter, mais il semblait étranger aux affaires qu'on traitait devant lui: « Je ne suis plus de ce monde, » disait-il. Et ce fut dans les dispositions les plus saintes de charité envers ses frères, d'amour de Dieu, de désir du ciel, que, s'éteignant peu à peu, il quitta la terre, âgé d'environ 63 ans.

Dieu tout-puissant et miséricordieux, faites surgir pour la propagation et la perfection de la vie religieuse de tels exemplaires, pour la défense du Siège Apostolique et pour la prospérité de l'Église entière, de tels apôtres!

MÉDITATION DU SOIR.

LES BÉATITUDES: HEUREUX LES MISÉRICORDIEUX PARCE QU'ILS OBTIENDRONT MISÉRICORDE.

Deux pensées suffiront à occuper cette méditation: 1.° Nous devons développer en nous les sentiments de la miséricorde; 2.° Nous devons exercer autour de nous les œuvres de la miséricorde.

I. - Les sentiments de la miséricorde.

Soyez béni, mon Dieu des trésors dont vous avez enrichi et orné l'homme. Quoiqu'il s'en trouve partiellement dépouillé après la chute originelle, il en garde encore des restes grandioses et fortement enracinés. Que de rayons de lumière dans l'intelligence! que de constance dans la révendication de la justice! Mais une qualité survit dans l'homme par dessus toutes les autres, et le rend digne de vénération: la miséricorde.

Comment s'en étonner, Seigneur? Vous nous avez faits à votre image et à votre ressemblance; et vous êtes « le Dieu de la miséricorde... le Père des miséricordes [1] »; aucun titre ne vous appartient mieux. Toutes vos Écritures, dans l'ancien et le nouveau Testament, n'ont à cet égard qu'une voix. Elles ne nous parlent pas seulement de « *votre* miséricorde », mais de « *vos* miséricordes » ; celles-ci, en effet, sont nombreuses et variées à l'infini dans leur objet, ineffables dans les voies que vous inventez pour les faire descendre jusqu'à nous. « Votre miséricorde nous prévient avec tendresse; si nous échappons à ses sollicitudes, elle nous attend avec patience ou nous poursuit sans relâche; le matin elle veille à notre chevet, le soir elle nous sert de repos; les géné-

[1] Sap. ix, 1; II Cor. i, 3.

rations se succèdent, et de siècle en siècle la divine miséricorde prolonge, augmente même ses bienfaits. En vain faut-il que parfois libre cours soit donné à la justice, c'est pour frayer les chemins à la miséricorde; et celle-ci fait sentir sa main jusque dans les actes de la justice vindicative. Dieu punit en deçà des offenses, tandis que ses récompenses vont au delà des mérites. » Ainsi parlent en divers lieux les saints Livres, d'où ils concluent que *la miséricorde de Dieu est au-dessus de toutes ses œuvres* [1].

Mais, ô merveille! quand est venue la plénitude des temps, le Verbe divin descend vers nous pour se faire miséricordieux. Ne l'était-il pas dans l'éternité, à l'égal de son Père? sans doute; seulement, il veut emprunter à notre nature des capacités d'un ordre nouveau, pour éprouver des sentiments de miséricorde qui, sans cette forme terrestre, seraient incompatibles avec la divinité. Il reçoit donc de Marie la nature humaine; toutes les facultés affectives et sensitives qui s'y rattachent sont aussitôt remplies de miséricorde en telle abondance qu'elle reflue sur le cœur de sa mère, avant même de naître d'elle. Marie l'emporte sur toutes les créatures comme pouvoir de compatir; elle est la Reine de la miséricorde, elle en est la Mère, et tous les hommes de bonne volonté s'efforcent de l'imiter; ainsi méri-

[1] Ps. CXLIV, 9.

tent-ils d'être appelés enfants de Marie, frères de Jésus.

Dans ces inclinations, dans ces aptitudes de l'homme à la miséricorde, où les qualités de la nature se mêlent aux dons de la grâce surnaturelle, le divin surabonde, non seulement à la racine, mais dans les rameaux; c'est ainsi que la miséricorde, par son côté élevé, se rattache à la vertu de religion. Quel est en effet son but final? « Dieu très saint, mieux honoré et mieux glorifié par ses créatures ». Lors donc que certains auteurs anciens montraient la miséricorde comme se rattachant « à la liturgie sacrée, » loin d'abuser des termes, ils comprenaient à merveille le fond des choses. « N'oubliez pas, disait dans ce même sens l'apôtre S. Paul, la bienfaisance et la communion de la charité, car c'est par de telles hosties que l'on mérite Dieu. [1] » Vraiment ce sont là de belles hosties, offertes au Tout-Puissant: hosties de louange, quand les malheureux dont on a pitié font monter vers le ciel leurs chants d'action de grâces; hosties en quelque sorte sanglantes, lorsque, pour exercer la miséricorde, on fait le sacrifice de sa tranquillité, on se remplit l'âme d'angoisses, on consume les heures et les jours, on se prive des joies terrestres, même les plus innocentes, on épuise ses ressources de fortune et ses forces corporelles mêmes, jusqu'à en mourir. Encens de la reconnais-

[1] Hebr. xiii, 16.

sance, ou fumée des victimes immolées, il y a toujours là pour Dieu, comme dit le même Apôtre, « un sacrifice d'agréable odeur [1] ».

Mais après avoir payé ce tribut de religion à Dieu, auteur de tout don parfait, et après avoir reçu du ciel une empreinte sacrée, la miséricorde se penche vers les hommes. Son principal mobile sera-t-il une raison d'intérêt propre, comme celle d'obtenir, en pratiquant la bienfaisance, la contrition et le pardon des péchés? Sera-ce la pensée que, dans une affliction semblable, on aimerait à recevoir du soulagement? Ces motifs sont louables, mais ne sont pas indispensables, et ne sont pas, en général, les plus déterminants. Telle âme riche en miséricorde est d'une innocence qui ne lui laisse presque aucun besoin de purification devant Dieu; telle autre est une âme mortifiée, qui s'impose volontairement des souffrances bien plus grandes que celles dont elle désire délivrer le prochain. Le grand motif de la miséricorde, c'est *elle-même*, c'est le penchant à compatir pour compatir, à soulager autrui pour lui, sans préoccupation de soi.

Mais *autrui* qui sera-ce? Au point de vue rationnel, c'est la proximité de nature ou la parenté qui règle l'ordre et la mesure du dévouement; ainsi en est-il d'un enfant pour ses parents, il n'a rien de plus proche sur la terre; ainsi des

[1] Eph. v, 2.

époux, ils sont plus que des proches, ils ne font qu'un. Ici, au contraire, l'éloignement, la faiblesse, l'indignité sont les grands titres à la préférence. O profond mystère! sages de ce monde, législateurs, philanthropes, vous ne le comprendrez jamais. Il est réservé aux petits et aux humbles de le saisir et de le réaliser.

La profondeur de la miséricorde est cependant plus remarquable encore que son étendue. Le cœur miséricordieux s'identifie avec les misères humaines d'une manière si intime et si permanente, qu'elles deviennent une partie de lui-même. C'est pourquoi les Livres Saints nous demandent souvent de nous revêtir des « entrailles de la miséricorde, et de les dilater [1], » ce mot d'entrailles désignant dans notre être corporel ce qu'il y a de plus sensible, de plus impressionnable, de plus vital.

O Dieu! après que votre grâce a suscité de telles âmes, fussent-elles en petit nombre, n'hésitez plus à regarder la terre, vous y retrouverez quelque chose de vous-même. Sans doute, notre miséricorde n'est qu'une ombre de la vôtre, mais l'ombre des Apôtres guérissait les malades; nous aussi nous ferons des miracles de charité, en vous et pour vous.

[1] Col. III, 12; II Cor. VI, 12; I Ioan. III, 17.

II. - Les œuvres de la miséricorde.

La miséricorde n'a pas seulement un cœur pour sentir les misères, elle a deux ailes pour voler à leur secours, deux bras ouverts, l'un aux œuvres de bienfaisance corporelle, l'autre aux œuvres de bienfaisance spirituelle, qui sont, les unes et les autres, au nombre de sept, selon les docteurs. Non qu'ils veuillent soumettre à un classement rigoureux et exclusif des choses si élevées et variables à l'infini, mais pour nous signaler les principales œuvres, sous lesquelles toutes les autres peuvent se ranger. Ils nous recommandent donc comme œuvres de miséricorde corporelle : 1.° de procurer aux indigents la nourriture et le breuvage, 2.° de donner l'hospitalité aux étrangers ; 3.° de visiter les malades et les prisonniers, 4.° de racheter les captifs, 5.° de vêtir la nudité des pauvres, 6.° de recueillir pour eux des aumônes et 7.° d'ensevelir les morts. - Comme œuvres de miséricorde spirituelle, ils proposent à notre zèle : 1.° d'assister le prochain par les conseils, 2.° de l'avertir et le corriger de ses fautes, 3.° d'instruire les ignorants, 4.° de consoler les affligés, 5.° de pardonner les injures, 6.° de supporter les défauts d'autrui et 7.° de prier pour les vivants et les morts.

Qu'importe si certaines œuvres de miséricorde corporelle ne peuvent se pratiquer dans certains temps, ou par certaines personnes, comme celles de racheter les captifs et d'ensevelir les morts? La

miséricorde embrasse tout dans l'unité, et l'âme qui en est pénétrée aime à saluer les œuvres qu'elle ne fait pas par elle-même, à les admirer comme des sœurs dont elle est fière ; bien mieux, elle fait passer sous une autre forme, dans les œuvres qui sont à sa portée, ce que les œuvres extraordinaires ont d'utile, de magnanime et de plus divin. Quel empressement, quel goût, quelle adresse, par exemple, à préparer des vêtements pour les pauvres, à leur distribuer l'aumône, à soigner les malades, et à panser leurs plaies de ses propres mains!

Entre les œuvres de miséricorde spirituelle qui se recommandent dans la société présente, on comprendra sans peine comment l'instruction des ignorants occupe une place principale. Que l'ignorance soit celle du faible enfant, ou celle du vieillard, proche de son éternité, ou celle de l'homme instruit par ailleurs dans les sciences humaines, mais élevé dans une société hostile au joug du Christ, cette ignorance est toujours le plus grave des maux, et mérite la plus grande compassion, la plus soigneuse assistance. « S'ils connaissaient bien le roi de gloire, jamais ils ne méditeraient de le crucifier de nouveau [1]. » Celui à qui manquerait toute occasion, pour instruire ainsi les ignorants, a toujours à sa disposition le langage de l'oraison, de la bonté et de l'édification ; ce n'est pas le moins persuasif.

[1] I Cor. II, 8.

A l'œuvre donc, ô homme miséricordieux, le labeur est immense, effrayant; mais la grâce de Dieu vous donnera une ardeur calme et soutenue, un coup d'œil juste sur le choix des moyens à employer et le don d'enrôler d'autres ouvriers sur ce champ de la miséricorde. Ils seront vos auxiliaires et vous mériterez, tous ensemble, que « la miséricorde vous couronne [1] ».

Mais quoi? je vois en vous, au lieu de la joie, des larmes. Ah! je les comprends! c'est qu'après avoir dépensé votre temps, vos ressources, vos forces morales et physiques, vous voyez les maux innombrables qui restent en souffrance, et jusqu'où va votre impuissance de faire face à tout. Saintes larmes, noble désolation, beau martyre de la charité! Puisse ce martyre faire des milliers et des milliers de victimes!

Et vous, regardez, instruisez-vous et rougissez, ô vous qui ne savez que faire de votre temps, qui gaspillez d'un cœur léger vos ressources, et qui ne donnez à la miséricorde que les restes de vos vanités et de vos plaisirs, croyant après cela avoir fait beaucoup. N'avez-vous rien de plus pour tant de misères? Vos grands péchés ne vous pressent-ils pas de vous assurer le pardon? Si vous n'éprouvez pour les malheureux qu'une pitié languissante, au moins ayez pitié de vous et convertissez-vous.

[1] Ps. CII, 4.

O Marie, touchez leur cœur, amollisez leur dureté, rendez-les impressionnables aux sentiments de la miséricorde, prompts à lui donner leur dévouement dans les œuvres; que ce ne soit plus pour eux un détail de la vie, une affaire de bon ton, mais la *grande affaire*, celle qui obsorbe l'attention, dirige toute l'activité, prépare l'éternité bienheureuse. Amen.

SEPTIÈME JOUR.

MÉDITATION DU MATIN.

L'ÉTUDE DE LA SCIENCE SACRÉE. - PARABOLE DE LA SEMENCE.

En ces jours là Jésus, sortant de la maison, s'assit près de la mer et dit: « Celui qui sème partit un jour pour ensemencer. Or une partie du du grain tomba le long du chemin, et les oiseaux du ciel vinrent et le mangèrent. Une autre partie tomba sur un sol pierreux, et la semence leva de suite, car la terre manquait de profondeur; mais le soleil la brûla, et elle se dessécha, par défaut d'humidité. Une autre partie tomba dans les épines qui, en grandissant, l'étouffèrent. Une autre enfin tomba dans une bonne terre et les grains donnèrent du fruit, l'un cent, l'autre cinquante, l'autre trente pour un... Et Jésus dit à ses disciples: A vous, il a été donné de connaître le mystère du royaume des cieux, tandis que pour les autres, cela ne leur a point été accordé. Heureux vos yeux, parce qu'ils voient, et vos oreilles parce qu'elles entendent. Beaucoup de prophètes et de justes ont désiré voir ce que vous voyez, entendre ce que vous entendez, et ils ne l'ont

point obtenu. Vous donc, écoutez la parabole du semeur [1]. »

Cette parabole enseigne à tout le peuple chrétien la manière d'entendre la parole de Dieu pour en tirer profit; mais elle convient aussi, dans un sens plus restreint, aux disciples du Seigneur, aux ministres de l'Évangile. C'est en se faisant d'abord auditeurs attentifs de la vérité, qu'ils pourront en devenir les répétiteurs, pour l'instruction des âmes. Or, où les disciples sont-ils principalement les auditeurs de la vérité? Dans l'oraison et dans l'étude. Nous avons considéré déjà ce qu'est l'oraison pour le prêtre; il nous reste à considérer aujourd'hui la parabole de la semence, comme enseignant à l'ecclésiastique la manière d'étudier la science sacrée, c'est-à-dire, la science du salut, celle que S. François de Sales, ordinairement si ami des comparaisons gracieuses, appellait gravement « le huitième sacrement de la hiérarchie ». – Méditons donc à ce point de vue 1.° ce que signifie en général la semence dont parle l'Évangile; 2.° quelle est la semence tombée le long du chemin; 3.° la semence dans le terrain sans fond; 4.° la semence au milieu des épines; 5.° la semence dans la bonne terre.

[1] MATT. XII, 3 et seq.

I. - La semence.

La semence, l'Évangile nous le dit, est la parole de Dieu. Quiconque oublie dans l'étude sacrée ce point de départ, fût-il un génie, se prive lui-même et privera fatalement les autres de la part la meilleure des vérités qu'il étudie et qu'il enseigne. Il n'est plus qu'un « airain sonore, » et les applaudissements qu'il recueille peut-être, ne valent pas le vain bruit d'une « cymbale retentissante [1] ». Que le philosophe dise tant qu'il voudra : « J'imagine, je pense, j'affirme, il est possible, il est probable etc. ». Pour nous, notre premier et notre dernier mot est : *Voici ce que dit le Seigneur* [2]. Or pour bien dire ce mot aux autres, il faut l'avoir appris. L'Écriture, son explication par les Pères, les préceptes et les enseignements de l'Église : telle est donc et telle sera toujours la vraie, la bonne semence. Ce que l'homme surajoute de pénétration intellectuelle, d'observations pratiques, de commentaires ou d'autres écrits : tout doit avoir pour but, non d'altérer la semence ; non de lui en substituer une autre, sous prétexte que celle-ci, plus récente et venue de contrées étrangères, sera meilleure ; non de laisser l'ennemi mêler furtivement à la bonne semence l'ivraie de l'erreur et de la division, mais au contraire de faciliter à la semence tombée du ciel le complet développe-

[1] Cor. xiii, 1. — [2] Ezech. xxii, 28.

ment de sa vertu rédemptrice, en lui préparant un terrain digne d'elle. Dans ce grand but, le dépositaire de la science sacrée ne dédaigne pas d'acquérir diverses connaissances accessoires, mais c'est parce qu'elles l'aideront à mieux apprécier les richesses de la révélation, et à les transmettre plus purement, plus facilement, plus largement. La vérité céleste est une reine bienfaisante ; tout ce qui lui aplanit les chemins ou lui fait escorte d'honneur, ne peut qu'être approuvé d'elle et bien accueilli.

II. - La semence le long du chemin.

Le prophète avait dit du Verbe Incarné « qu'on n'entendrait point sa voix sur les places [1] », tant il serait humble et caché. Nous rencontrons pourtant le Sauveur sur les chemins, mais pour chercher les âmes. Sur un chemin il guérit les lépreux, sur un chemin il éprouve et récompense magnifiquement la foi de la Chananéenne, sur un chemin désert il attend et convertit la Samaritaine. Ainsi la charité du prêtre le tire de sa chère retraite et l'envoie par les grands chemins ou par les petits sentiers, dès qu'il s'agit d'instruire, de convertir, de consoler. Son zèle pour l'étude n'en souffre nullement; le livre des faits le met au contraire dans l'obligation de consulter le livre des

[1] MATT. XII, 19.

principes, pour en faire l'application opportune; et souvent ce dernier, à son tour, emprunte à l'expérience un précieux accroissement de lumière: analyse et synthèse, théorie et pratique, ce sont en définitive, les deux parties d'un seul et même enseignement.

N'est-ce pas pour des motifs bien moins surnaturels et moins louables, qu'on voit certains ministres de Dieu si souvent sur les chemins? Leur humeur inquiète, changeante, dissipée les y pousse, et les facilités de circulation en tous sens, que donnent de nos jours les progrès matériels, sont une invitation séduisante à laquelle il se ne savent pas résister. Quand ils ne voyagent pas au loin, on les surprend à faire, dans le lieu même, des tournées inutiles, sinon préjudiciables. En tout temps, sans être de corps sur les chemins, ils y sont par la pensée, par les souvenirs, par les penchants, par les projets qu'il leur tarde de réaliser. Leurs désirs, leurs conversations, leur frivolité, leur curiosité, leur amour des nouvelles, leur penchant pour les lectures mondaines, ou d'une orthodoxie douteuse, sont comme autant d'oiseaux volages, qui enlèvent de leur âme la bonne semence de la doctrine. Comment, en effet, dans un tel état moral, développer en soi le germe des enseignements sacrés, approfondir les bases du dogme, en étudier les diverses parties, en recomposer l'ensemble? Le sage, même quand il s'y applique à tête reposée, a besoin de

tout son recueillement et de toute son attention ; ce ne sera jamais le long des chemins que le dissipé y parviendra. Et quand il lui faudra enseigner aux autres ce qu'il aura si superficiellement étudié, que lui restera-t-il, sinon de ramasser à la hâte, comme expédient, quelques notions incohérentes, de leur donner une apparence de liaison, d'y mettre une forme plus ou moins propre à charmer, et de les présenter sur un ton autoritaire, bien différent de cette force intrinsèque que possède la vérité pour convertir les âmes [1].

Esprit vide, cœur frivole, paroles bruyantes ; tout le résultat sera dans ces trois mots.

III. - La semence dans le terrain sans fond.

Ce sol où, sous une légère couche de terre, se trouve bientôt le rocher, est l'image d'un esprit superficiel et, pour comble de malheur, présomptueux, car cette dernière disposition est le funeste apanage de l'âme légère et sans fond. Celui qui a ce défaut par nature et ne le corrige pas, pourra bien montrer d'abord, dans l'étude de la science sacrée, une précocité merveilleuse, une exubérance rare, une promptitude singulière à faire de vastes plans. On fondera sur lui les plus belles espérances et l'on émettra les pronostics les plus heureux. Ses débuts lui vaudront des éloges flatteurs, des sympa-

[1] Ps. XVII, 8.

thies venues de haut, et sa suffisance en sera portée au comble. Mais attendons la fin! Comme il a négligé de méditer humblement et patiemment les enseignements du Christ et de ses Apôtres, qui constituent le fond de la doctrine, il n'y a rien de sérieux ni de solide à attendre de lui. A l'opposé de ce qui se passe dans la nature, quand un terrain pierreux et ingrat, à force de culture, perd sa dureté et devient productif, la dureté pour lui s'accentue, la médiocrité se révèle peu à peu, la déception devient de plus en plus cruelle; non seulement le ciel ne le bénit pas, mais les hommes finissent par le mépriser. Voilà donc, ô maîtres dévoués, la manière dont cet enfant chéri a répondu à votre prédilection, s'est pénétré de vos avertissements, a profité de vos corrections! Au lieu de produire des fruits substantiels et qui; en s'améliorant, fussent devenus dignes d'être placés dans le grenier du Père céleste, cet infortuné, cet esprit sans fond, ce présomptueux ne donne, comme résultat final, que quelques fruits secs; Dieu veuille que ce ne soient pas des fruits gâtés! Cieux et terre plaignez-le, ou plutôt plaignez les âmes, car pour lui il n'a que ce qu'il mérite.

IV. - La semence dans les épines.

Toutes les épines ne sont pas ennemies de la science sacrée. L'étude même, si elle est consciencieuse, a ses épines, ses labeurs, ses tribulations [1], surtout avec un objet aussi élevé et des devoirs aussi graves, aussi complexes que ceux du ministère sacerdotal. Les obligations du zèle sont à leur tour pleines de sollicitudes et d'angoisses poignantes, pour peu qu'on aime les âmes et qu'on ait souci des intérêts divins. C'est pourquoi la Providence voulut que Thomas d'Aquin, l'Ange de l'École, passât toute sa vie loin des charges, pour être plus à même de contempler les mystères de Dieu et de composer ses œuvres immortelles. Les épines condamnées par l'Evangile dans notre parabole sont tout autres ; elles figurent les inquiétudes et les sollicitudes qui proviennent d'un esprit turbulent, d'un amour propre inquiet ou froissé, d'un attachement excessif à la famille et à ses intérêts temporels, de la tendance à se mêler d'affaires séculières compromettantes, dont la prudence la plus élémentaire aurait dû éloigner le ministre de Dieu, l'homme de l'éternité. Comment, dans un tel état d'esprit, avec ces épines touffues et croissantes, avec ces piqûres douloureuses, comment contempler en paix et goûter de cœur les vérités de l'ordre surnaturel? Celui qui,

[1] Eccli. iv, 19.

malheureusement, jusque dans la récitation de l'office divin et la célébration de l'auguste Sacrifice est envahi par ces épines sans nombre et les cultive, comment espérer qu'il aura le temps, le goût, la liberté d'esprit voulus, pour étudier chaque jour, posément et avec ordre, les matières relatives à la science sacrée et au ministère des âmes? Tout bon germe est étouffé, la semence tombée du ciel est perdue; et celui qui s'est rendu responsable du dommage ne sait ni le déplorer, ni même le constater! O ignorance inexcusable! ô insouciance désastreuse!

V. - La bonne terre.

Cette bonne terre figure ceux qui accueillent la vérité dans un cœur bon et parfaitement bon « *in corde bono et optimo* ». La qualification de *bon* peut suffire aux simples fidèles, celle de *parfaitement bon* doit être le signe distinctif et l'honneur du prêtre, lui qui peut étudier la vérité plus profondément et doit la recueillir comme dans un réservoir profond, pour en arroser toutes les plantes du jardin, tous les fidèles confiés à son dévouement.

Afin d'avoir un cœur *parfaitement bon* et apte, le prêtre commencera son étude par la prière, se rappelant le mot de Jésus aux disciples: « A vous, mes intimes, *il a été donné* de connaître le mystère du royaume des cieux »; il s'agit d'un

don du ciel. Désireux de l'obtenir dans une large mesure, le prêtre ne se contentera pas d'une de ces prières rapides qui doivent émailler sa journée comme de petites fleurs. Humblement et longuement agenouillé, il redira avec Salomon : « Dieu de mes pères, Seigneur de la miséricorde, donnez-moi la sagesse, qui est l'assistante de votre trône. Car je suis votre serviteur et le fils de votre servante, homme infirme, à la vie courte, d'une intelligence insuffisante pour votre justice et vos lois. Faites donc que votre sagesse soit avec moi et qu'elle travaille avec moi, pour que je sache ce qui est agréable à vos yeux [1] ». Après avoir ainsi prié, il se relèvera plein de confiance ; il s'agit de l'exercice de ses devoirs, Dieu ne peut lui refuser les grâces de lumière et il les lui donnera proportionnées à l'importance de son ministère. A cette confiance le prêtre joindra le concours de sa bonne volonté, mais vraiment *bonne*, c'est-à-dire sérieuse, droite et ordonnée. A toute cette préparation, il lui faudra, pour comprendre à fond l'ensemble des dogmes, ajouter encore la patience, le Seigneur le dit dans notre parabole : « Ils porteront du fruit *dans la patience* ». Mais il saura s'en munir, et les fruits, pour être tardifs, n'en seront que plus excellents, plus chers à son zèle, qu'ils arrivent à cent, ou à cinquante, ou seulement à trente pour un. Certains Pères attribuent « le cent

[1] Sap. IX, 10.

pour un » aux martyrs, « le cinquante » aux vierges, « le trente » aux chrétiens engagés dans le monde. Or, le ministre de Dieu est du monde par l'opération; mais il est vierge par le détachement des sens et martyr par les souffrances du zèle. Quels fruits de grâce son étude ne lui donnera-t-elle pas, s'il est fidèle à y vaquer ainsi?

O Seigneur! faites que mon cœur soit cette bonne terre, débarrassée des pierres et des épines, labourée par la réflexion, engraissée par l'humilité, arrosée par la prière, réchauffée par le soleil de la charité, pour qu'il y croisse en abondance un froment pur, propre à faire un pain substantiel. Alors cessera la plainte du Prophète: *Les enfants ont demandé du pain et il n'y avait personne pour le leur rompre* [1]; alors on pourra dire au contraire: *Les pauvres mangeront et seront rassasiés et ils ne cesseront de louer le Seigneur* [2]. Quelle joie pour moi, et quelle récompense!

Grands Saints dont l'étude a répandu tant de lumières sur l'Église, Anselme, Thomas d'Aquin, Bonaventure, François de Sales, Alphonse de Liguori... donnez-moi vos dispositions pour étudier saintement, afin que j'acquière par mon étude l'intelligence des mystères de Dieu, avec le don d'en transmettre les enseignements aux simples et aux sages, pour leur salut. Ainsi soit-il.

[1] THREN. IV, 4. — [2] PS. XXI, 27.

EXAMEN.

Les péchés capitaux - La gourmandise.

En consultant les divers écrits des anciens qui ont pour objet la formation et les graves obligations des ministres de Dieu, on est étonné de voir le nombre et l'insistance des remarques qu'ils font, des conseils qu'ils donnent, des censures qu'ils prononcent, par rapport aux abus dans l'usage de la nourriture. Tantôt ce sont des Conciles qui interviennent, tantôt des Évêques ou des Abbés, tantôt des écrivains ecclésiastiques renommés pour leur sagesse et leur sainteté. Loin de rester dans les généralités, ils descendent dans les détails les plus précis sur les défauts qu'ils ont remarqués de leurs yeux, on le devine à leur langage, dans le boire et le manger, soit pour la quantité, soit pour la qualité, soit dans la vie ordinaire, soit à l'occasion des invitations entre amis. Ils n'hésitent même pas à manier l'ironie, pour mieux faire ressortir les dérèglements dont ils gémissent et inspirer aux coupables une honte salutaire. Au sujet de certains abus, les conseils et les prescriptions ne leur suffisant pas, l'autorité légitime y ajoute, comme sanction, des peines canoniques plus ou moins rigoureuses, selon la nature de l'excès. Il y a là, il faut l'avouer, une constatation humiliante des faiblesses de notre nature, même chez des hommes à la vocation la plus rele-

vée; mais il y a aussi pour tous une salutaire leçon pratique et la matière d'un examen sérieux. Faisons cet examen sans nous flatter.

1.° N'avons-nous pas pensé, par une illusion déplorable, que nous avions l'âme trop noble et les sentiments trop distingués pour avoir besoin de nous surveiller dans l'usage de cette nourriture animale et grossière, un tel sujet n'étant pratique, à notre avis, que pour les enfants ou les gens du monde, non pour les hommes en qui domine la vie intellectuelle et morale?

2.° N'avons-nous pas estimé qu'il nous suffisait d'éviter les excès contraires à la tempérance, comme le prescrivaient à leurs disciples les philosophes païens eux-mêmes, oubliant, ou, ce qui serait pire, niant, en principe et par système, le grand devoir de la mortification, envisagée comme punition positive de nos propres fautes et comme réparation de celles du peuple chrétien confié à notre sollicitude?

3.° Eussions-nous toujours été, sur ce chapitre, exempts de grands excès, par la grâce de Dieu et le bienfait d'une bonne éducation, nous sommes-nous fortement persuadés que la mortification nous est absolument nécessaire pour maintenir l'empire de l'esprit sur les sens et pour arrêter le péché qui frappe à la porte de notre cœur, escorté de ses mille tentations? Avons-nous renouvelé cette conviction chaque fois que nous venions prendre la nourriture?

4.° Dans nos rapports avec les fidèles dont nous avons la charge, avons-nous pris soin d'inculquer souvent la nécessité de la mortification pour tous sans exception, et particulièrement dans l'usage de la nourriture? Quand il nous a fallu leur donner quelque dispense des mortifications imposées à certains jours par l'Église, l'avons-nous fait avec poids et mesure? Avons-nous eu soin de leur inspirer, jusque dans ces concessions, l'estime de la loi et le désir de suppléer, d'une autre manière, aux pénitences de précepte rendues impossibles par leurs travaux ou leur faible santé?

5.° Pour ce qui nous concerne personnellement, nous sommes-nous gardés, à l'approche des jours d'abstinence et de jeûne, de manifester un certain déplaisir, alors que nous devrions trouver ces jours trop rares et saluer les privations qu'ils apportent comme des bienfaits?

6.° Avons-nous veillé attentivement à éviter tout excès dans la nourriture, soit pour la qualité et les délicatesses séculières, soit pour la quantité, nous rappelant que l'entraînement au-delà du nécessaire est un péril qui tient anxieux les Saints eux-mêmes? – Avons-nous su nous astreindre, pour nos repas, à une heure déterminée, afin de pratiquer par là l'obéissance à notre règlement, comme autrefois nous la pratiquions au son de la cloche, lors de notre formation cléricale? N'avons-nous pas au contraire mis souvent de côté cette sujétion salutaire, soit par empressement

déréglé de la nature, soit par manque d'esprit de prévoyance et d'ordre dans nos occupations?

7.° Avons-nous évité dans la nourriture l'ostentation, qui facilement et à notre insu nous porterait, par gloriole ou sous prétexte de soutenir notre dignité, à mettre dans nos repas une affectation de magnificence? Y veillons-nous, même quand nous invitons des étrangers à notre table, par convenance ou pour pratiquer la sainte loi de l'hospitalité, tant recommandée dans l'Évangile et les Epîtres de S. Paul [1]?

8.° N'avons-nous pas porté trop volontiers nos conversations sur des questions de nourriture, par exemple sur le prix des mets, sur leurs mérites comparatifs comme délectation, ou sur la qualité des vins, des liqueurs, etc.? Avons-nous compris combien ces thèmes seraient bas, déshonorants et déplacés sur les lèvres d'un disciple de Jésus abreuvé d'amertume, immolé sur la croix, offert chaque matin sur l'autel, reçu par nous en nourriture dans la sainte Communion?

9.° N'avons-nous pas scandalisé plus d'une fois le peuple, auquel nous devons par dessus tout l'édification, en laissant voir cet empressement à nous traiter et à traiter les autres avec luxe et délicatesse dans la nourriture, tandis que les pauvres, par milliers, manquent de tout?

10.° Ne sommes-nous pas tombés dans les défauts qui suivent si facilement l'immortification et

[1] MATT. XXV, 43, 44; ROM. XII, 13; HEBR. XIII, 2.

l'empressement naturel pour la nourriture, comme la *loquacité* qui fait passer des heures à dire et à rédire des riens, la *trivialité* qui peut se tolérer chez les histrions de la place, non dans un homme voué aux gémissements de la componction et dans une maison austère, affectée au service du temple de Dieu? N'avons-nous pas été par notre intempérance, victimes de la *torpeur d'esprit*, perdant le goût et l'aptitude pour la prière, pour l'étude, pour les lectures pieuses, et pour tous les exercices de l'intelligence et du cœur.

11.° N'est-ce pas à cause de cette torpeur d'esprit que nous avons négligé ou fait sans fruit la visite au T. S. Sacrement, qui devrait remplir de son influence la seconde partie de la journée et nous offrir une réfection spirituelle agréable, propre à contrebalancer l'appesantissement causé par la nourriture matérielle?

12.° Enfin, avons-nous rempli posément, avec dévotion intérieure et avec respect extérieur, le devoir de la prière avant les repas, pour que la grâce de Dieu et la pensée de la mort nous aident à y prendre la nourriture avec circonspection et pureté d'intention? Après les repas, avons-nous aussi remercié Dieu qui nous a procuré, au delà de nos mérites, les choses nécessaires et utiles au soutien de notre vie? Nous sommes-nous rappelé toutefois, que la meilleure action de grâces est d'employer généreusement, joyeusement, uniquement pour

Dieu, les forces qu'il a daigné restaurer en nous par la nourriture, et nous sommes-nous pour cela mis à l'œuvre avec un accroissement d'esprit de piété, de sacrifice et de zèle?

Prière.

Enseignez-moi, mon Dieu, à prendre les aliments avec de telles pensées et en de telles dispositions que je sache éviter toute délectation inutile, purifier par l'intention toute délectation inévitable, et accepter en esprit de pénitence tout ce que je rencontrerai de mortifiant. Puissé-je arriver même à rechercher ces mortifications, pour l'expiation de mes péchés et l'accroissement de ma vie spirituelle. Ainsi soit-il.

CONFÉRENCE.

L'HOMME ECCLÉSIASTIQUE. - SAINT CHARLES BORROMÉE.

Les solitaires de Clairvaux, les fervents disciples de S. Bernard, trouveraient, dans le grand archevêque que nous venons de nommer, un émule et un maître, sous le rapport de l'esprit de pénitence; ses austérités dans son palais, au milieu de la soie et de la pourpre, font trembler! Cependant l'artiste chrétien, qui voudra exprimer par la peinture ce en quoi saint Charles excella, pren-

dra plutôt, comme sujet, la peste de Milan. Autant le tableau est lamentable, autant il saisit, édifie et enseigne à porter au besoin le dévouement jusqu'à l'héroïsme. Mais si l'on veut un mot qui soit la parfaite synthèse des mérites de S. Charles et la caractéristique de sa mission parmi les hommes, il faut saluer en lui le type du vrai *Ecclésiastique*. C'est sous cet aspect que, pour notre édification et notre avancement, nous allons l'étudier. De sa vie et de ses actes, envisagés à cette lumière, résulteront de précieuses leçons sur 1.° la vocation ecclésiastique, 2.° l'éducation ecclésiastique, 3.° l'esprit ecclésiastique, 4.° la discipline ecclésiastique, 5.° la liberté ecclésiastique, enfin 6.° la piété ecclésiastique.

I. - Vocation ecclésiastique.

Tertullien parle d'une *âme naturellement chrétienne*, bien que païenne de naissance. Charles Borromée, lui, était une *âme naturellement ecclésiastique*. Rien, dans les circonstances extérieures qui entourèrent son enfance et sa jeunesse, ne l'inclinait à l'état clérical : ni l'appât des richesses, des honneurs, du bien-être, il avait tout cela en surabondance dans le palais de ses pères; ni le spectacle imposant d'un clergé modèle et apostolique, cet idéal était loin, très loin; ni l'influence de quelque saint directeur, ou de quelque voix céleste, rien de semblable ne paraît avoir eu lieu ;

on avait bien vu une lumière briller de nuit sur la chambre où il allait naître, mais il ignorait le prodige. Toujours est-il que sa piété croissait avec l'âge à la grande consolation de son père, homme aux sentiments si religieux, qu'il récitait chaque jour les Heures canoniales, et qu'entendant sonner l'élévation de la Messe, il interrompait la conversation ou le travail, pour adorer Notre-Seigneur. L'enfant, de son côté, prenait goût à orner l'autel de l'oratoire domestique, et s'essayait à y reproduire les cérémonies de l'Église. Vers douze ans, il prit la soutane et en fut au comble de ses vœux; il réalisait déjà, par un esprit de religion supérieur à son âge, les paroles sacrées dont le titre de *clerc* provient, et qu'il devait plus tard faire prononcer à tant d'aspirants au sacerdoce, dans la cérémonie de la première tonsure; « Le Seigneur est *la part* de mon héritage et de mon calice [1] ».

Ses études à Pavie ne ralentirent nullement sa ferveur. Il n'y obtint pas de succès éclatants; un esprit sérieux, bien pondéré, tenace au travail était plutôt son partage, que le charme et les qualités brillantes. Une difficulté dans l'élocution achevait de voiler ses talents et le fit d'abord passer pour un étudiant très médiocre; cependant les plus clairvoyants rappelaient à son sujet l'exemple de Thomas d'Aquin, surnommé d'abord par déri-

[1] Ps. xv, 5.

sion « le bœuf muet de Sicile », et devenu l'un des oracles de l'Église. Un autre trait de la jeunesse de Charles le rendit semblable à l'Ange de l'École, lorsque, dans son propre palais, un serviteur coupable osa lui présenter l'occasion de perdre l'innocence : un mouvement d'indignation fut toute la réponse. A la fin de ses études, Charles soutint sa thèse de docteur ; déjà ses talents s'étaient fait mieux apprécier, la défense fut remarquable, et quand on vit sur la fin de son discours le ciel, sombre jusque là, s'entr'ouvrir et illuminer son front d'un rayon de soleil, ou regarda ce fait comme augure d'un avenir glorieux.

Tout, en effet, semblait ouvrir à Charles la voie des grands honneurs. Son oncle maternel ayant été fait pape sous le nom de Pie IV, l'appela sans délai à Rome, pour le promouvoir aux plus hautes dignités ecclésiastiques ; il se mit en voyage par obéissance, après s'être préparé par la réception des sacrements, et il se vit à 21 ans créé cardinal, promu à l'archevêché de Milan et chargé en même temps d'une partie importante du gouvernement pontifical. Son train de vie, quoique très correct, correspondait à cette haute situation ; mais son oncle Frédéric Borromée étant mort sur ces entrefaites, ce fut pour lui le coup de la grâce, ce qu'il appelait plus tard *sa conversion*. La nuit même de cette mort, résolu de couper court aux instances qu'on allait certainement lui faire pour retourner dans le siècle,

afin d'y représenter et d'y perpétuer, à la place du défunt, le nom des Borromées, il promit à Dieu de changer totalement de vie et de recevoir le plus tôt possible le sacerdoce. Après le sacerdoce ce fut la consécration épiscopale qu'il demanda, non par orgueil, mais pour pouvoir gouverner en personne son Église de Milan. Le pape s'étant plaint de cette résolution, qui semblait fâcheuse pour Rome et prise sans avoir assez demandé conseil, il répondit: *Je n'ai pas senti le besoin de conseil, ayant choisi une épouse qui me sera toujours chère.*

Certaines perplexités d'un ordre tout différent le tourmentèrent, il est vrai, à ce sujet. Frappé des responsabilités de la charge épiscopale, surtout dans les circonstances d'alors, il pensa longtemps à résigner son archevêché, pour s'appliquer exclusivement à sa propre sanctification. Le vénérable Barthélemy des Martyrs, qu'il prit pour arbitre, l'en dissuada; et Saint Pie V confirma plus tard ce jugement. L'appel du ciel au ministère ecclésiastique était manifeste; la correspondance fut admirable jusqu'à la fin.

II. - Éducation ecclésiastique.

Les qualités personnelles de saint Charles, développées par la grâce de Dieu, avaient été toute sa formation cléricale. Il s'efforça, pendant son séjour à Rome, d'en combler les lacunes, en instituant les *Nuits Vaticanes*, sorte de cercle ecclé-

siastique qui se tenait au Vatican tous les soirs, et où chacun des membres traitait à tour de rôle quelque question utile; les autres pouvaient faire leurs observations, même en sens contradictoire. Quand saint Charles vit le moment favorable, il donna aux questions à étudier dans ce cercle quotidien un caractère ecclésiastique plus accentué, et on y traita des *Béatitudes*, puis des *Sept péchés capitaux* et des *Vertus théologales*. Ces réunions étaient certainement utiles aux associés et édifiantes pour Rome; mais comme formation des jeunes clercs, il faut quelque chose de plus élémentaire et de beaucoup plus complet.

Aussi, à peine arrivé à Milan, Charles, désireux de procurer aux autres ce qui lui avait manqué à lui-même, s'occupa de la fondation d'un séminaire diocésain, en conformité avec les Décrets du Concile de Trente. L'heureuse conclusion de ce Concile était son œuvre, il y avait mis une énergie indomptable pendant son séjour à Rome, à cause des grands bienfaits qu'il en espérait pour le clergé. Or l'établissement des séminaires était précisément un des points qu'avait eus en vue à cet égard la sainte assemblée. Là se formeraient les aspirants à l'état ecclésiastique, dans le silence, l'étude, la prière, la célébration des saints offices, pour pouvoir, transplantés au milieu du monde, y promouvoir efficacement l'honneur divin et le salut des âmes. L'idée était du ciel, le ciel la bénit, en particulier à Milan.

Les premiers séminaristes y furent au nombre de trente-quatre et le Saint les conduisit processionnellement de la cathédrale à la demeure assez pauvre préparée pour eux; il était escorté par les dignitaires du clergé et les représentants de l'autorité civile. Plus tard, l'édifice fut amplifié, afin que ses proportions et sa belle ordonnance inspirassent aux élèves plus d'amour de la régularité, plus de respect pour leur sublime vocation. Mais c'était surtout l'édifice moral, qui absorbait les sollicitudes de Charles.

Non content d'exercer de loin une surveillance active, il venait tous les mardis présider la Congrégation spirituelle; le jeudi c'était l'administration temporelle qui appellait son intervention. Une fois le mois, il présidait la Congrégation des études. En avril avait lieu une sorte de visite canonique, où il écoutait tous les séminaristes les uns après les autres; et il en faisait une semblable en septembre, pour que nul n'osât prolonger les vacances, sachant qu'il serait infailliblement noté comme absent. Parfois c'était à l'improviste que l'archevêque venait prendre part aux exercices de piété; sa présence n'était pas seulement alors pour les élèves un motif d'édification, mais un stimulant à l'exactitude, afin de n'être jamais pris en défaut. Quand quelque personnage important passait par Milan et logeait à l'archevêché, une visite au séminaire lui était demandée en échange de la gracieuse hospitalité qu'il recevait, et le visiteur se

voyait même aimablement pressé d'adresser quelques paroles aux séminaristes ; c'était un moyen pour les animer à profiter de ces années bénies qui ne reviennent plus.

La culture de la science devait marcher de pair avec celle de la vertu ; l'archevêque y veillait en assistant aux examens et en récompensant largement les élèves les plus diligents. Les examens des Ordinands le faisaient accourir aussi et il avait soin d'y ajouter une allocution de circonstance. Il n'épargnait rien pour avoir des livres instructifs, et il fit composer un traité de rhétorique adapté aux besoins des jeunes clercs. Une imprimerie, chose très rare à cette époque, fut même établie au séminaire, et les œuvres du docte Louis de Grenade en sortirent, comme première publication.

Quoique Charles comprît l'importance de l'unité de formation, il établit cependant d'autres maisons ecclésiastiques, les unes proportionnées aux capacités diverses des jeunes gens, les autres aux besoins des divers pays. De ce nombre fut le séminaire Helvétique, institué pour la partie du diocèse comprise dans la Suisse protestante. Les jeunes prêtres qui en sortaient, étant du pays et en connaissant les mœurs, auraient plus de titres à la tolérance de leurs compatriotes protestants, et plus de facilités pour ménager leur conversion.

Dans toutes ces fondations, on sentait la sagesse du grand archevêque, et maintenant en-

core, quand on entend lire les règlements qu'il édicta, il semble qu'on le voit apparaître avec cette figure recueillie, douce, imposante, quelque peu mélancolique, qui formait le caractère de sa sainteté.

III. - Esprit ecclésiastique.

Quand Dieu façonna selon les vues de sa sagesse le corps du premier homme, l'œuvre était sans doute admirable ; mais combien plus lui donna de valeur l'esprit de vie inspiré en lui par le Seigneur ! L'être qui alors se leva, marcha, pensa, parla et travailla, c'était le chef-d'œuvre de la création. Ainsi l'ensemble des devoirs et des pratiques du sacerdoce forme un corps bien organisé, digne d'admiration, mais qui doit, pour accomplir les desseins de Dieu, être animé de l'esprit ecclésiastique ; alors le prêtre est le chef-d'œuvre de la Rédemption.

L'esprit ecclésiastique comprend une *intelligence* profonde de cette œuvre rédemptrice et de la place qu'y occupe le sacerdoce de Jésus-Christ, puisqu'il s'agit de le continuer parmi les hommes. Les prêtres qui le possèdent peuvent dire avec S. Paul : *Nous avons reçu un esprit qui est de Dieu, pour savoir ce qui nous a été donné* [1]. A

[1] Cor. II, 12.

cette intelligence se joint un *amour* de choix, comme l'amour dont il est dit : « Le Christ a aimé l'Église », il l'a aimée « comme une épouse [1]. » Ainsi doit-il en être, non seulement de l'évêque, mais, dans une certaine mesure, des simples prêtres, à l'égard des Églises particulières confiées à leurs soins. Ayant la mission de continuer, dans l'exercice du sacerdoce surtout, les sentiments et les œuvres du Sauveur, il concentrent sur cette tâche leur attention, leurs sollicitudes, leur tendresse. Sans ces inclinations, ils ne seraient que des fantômes de prêtre. De l'intelligence et de l'amour, résulte le *dévouement* pour les moindres actes relatifs à leur ministère. Tout y prend une importance majeure à leurs yeux ; ils y mettent plus que de la conscience, ils y ont du goût ; penser à ces choses, en parler, s'en nourrir, les faire apprécier, leur est naturel comme de respirer.

Exposer ces principes, c'est faire le portrait de S. Charles, c'est résumer son esprit.

L'intelligence, dans l'ordre spéculatif, ne lui manquait certes pas ; mais il excellait surtout dans l'intelligence pratique des affaires. Déjà, à la mort de son père, on lui avait confié l'intendance des biens patrimoniaux, quoiqu'il ne fût pas l'aîné ; il s'était révélé à l'œuvre, en diverses circonstances de famille. Aussi le duc de Bavière put dire plus tard : « Ce que j'admire en lui, outre sa sain-

[1] Eph. v, 25, etc.

teté, c'est la pénétration d'un esprit très prompt, à l'aide de laquelle il a su dénouer, avec toute facilité, certains nœuds gordiens inextricables, qui m'embarrassaient. » Ce sens des affaires, appliqué à son ministère pastoral, lui donna de comprendre, outre la valeur intrinsèque des grâces, l'économie de leur dispensation ; et il y apportait un amour égal à son discernement. Cet amour fortement enraciné dans son cœur éclatait plus vivement dans certaines occasions, comme dans ses allocutions aux Ordinands ; mais il animait jour et nuit, sous une forme plus calme, ses actes, ses entretiens et ses oraisons. On en trouve la fidèle expression dans la prière ci-jointe, qu'il avait composée et faisait réciter pendant les assemblées ecclésiastiques : « Prions le Dieu tout-puissant, pourqu'ayant été si souvent excités à l'esprit sacerdotal, nous quittions la voie large et spacieuse qui mène à la perdition, et soyons conduits par la vertu de Dieu dans la voie étroite de la vie spirituelle, afin d'y persévérer jusqu'à notre mort ».

Le désir de propager l'esprit ecclésiastique le portait à s'entourer d'auxiliaires qui en fussent pénétrés. Ami de la solitude et de la pénitence, il avait une prédilection pour les Ordres monastiques, par exemple pour les religieux de Vallombreuse et pour les Camaldules, chez lesquels il aimait à faire des retraites. Cet amour était si connu, que le Pape Grégoire XIII, voulant le dissuader de renoncer aux dignités lui dit :

Mieux vaut vivre à Rome pour tous, qu'aux Camaldules pour soi. Comme apôtre, il demandait volontiers le concours des fils de S. Dominique et de S. François, pour le ministère de la prédication et de la confession. Mais dans les œuvres proprement ecclésiastiques, sa préférence était pour les Pères de la Compagnie de Jésus, les Barnabites, les Oratoriens de S. Philippe de Néri, les Servites, qui le secondèrent dans l'institution du *Catéchisme pour les enfants*, et surtout les Oblats appelés plus tard « de Saint Charles ». Ces derniers, leur nom l'indique, étaient sa création, précisément dans le but d'avoir des hommes entièrement disponibles pour ses œuvres diocésaines, surtout pour la rénovation de l'esprit ecclésiastique. A cet égard S. Philippe de Néri lui-même ne répondait pas assez aux désirs de S. Charles, quoiqu'il l'estimât beaucoup, l'ayant vu à Rome la tête entourée d'une clarté céleste. De là entre eux un aimable dissentiment. Charles se plaignait que Philippe se montrât *dur et intraitable*, et qu'il imitât la lenteur de *Fabius Cunctator*, tandis que Philippe appelait Charles, en raison de ses tendances à s'approprier les bons sujets: *un insigne larron.*

Ajoutons comme dernier trait, les efforts de S. Charles pour établir la vie commune dans le clergé, au moins dans certaines collégiales dont il désirait faire des foyers d'esprit ecclésiastique. Hélas! il faut le dire, sur ce terrain ses efforts furent stériles et sa voix resta sans écho.

IV. - Mœurs ecclésiastiques.

Chaque nation a son esprit, elle a aussi ses mœurs; la conséquence suit d'elle-même. Combien plus la tribu sacerdotale, avec un esprit si élevé et si saint, doit-elle se distinguer par la dignité, la pureté, la simplicité, l'affabilité de ses mœurs! Ce n'est pas seulement de sa part un devoir envers Dieu, mais une prédication due au monde entier.

S. Charles comprit la gravité de ce devoir et l'efficacité de cette prédication par l'exemple. Pour que les prêtres la donnassent au peuple, il voulut le premier la donner aux prêtres. Il avait pris pour devise dans ses armoiries: *Humilitas*, et il sut y faire honneur. A peine établi dans son palais à Milan, il mit dans sa maison un ordre parfait, ne voulant pas mériter le reproche de l'Apôtre: *Si quelqu'un ne sait pas gouverner sa maison, comment aura-t-il soin de l'Église de Dieu?* Il diminua considérablement le nombre de ses serviteurs, en assurant une pension annuelle à ceux qui ne seraient plus employés. Les ecclésiastiques de sa famille épiscopale étaient choisis avec soin et devaient être disposés à suivre la règle du palais, à visiter les malades, à remplir des messages auprès des prélats, à se servir eux-mêmes en voyage. Les cheveux courts et la tonsure étaient également prescrits. L'expérience avait montré au saint archevêque que les cheveux longs et à forme

capricieuse, dénotent un prêtre aux mœurs séculières, infidèle à l'oraison, ennemi du joug, plein de lui-même.

Le vêtement aussi devait être digne mais simple et modeste; la soie en était exclue et le port de la soutane était de rigueur pour les clercs. Le Saint savait que si « l'habit ne fait pas le moine », le costume ecclésiastique n'en est pas moins un mémorial salutaire de l'esprit clérical, un moyen de mieux observer la modestie, l'humilité, l'esprit de pénitence convenables à cette sainte vocation. Aussi voit-on les clercs en qui l'esprit de leur état a faibli, s'exonérer le plus qu'ils peuvent du devoir de porter la soutane, heureux d'alléguer comme excuse les empêchements du lieu où ils vivent. Quand ils le déposent, l'heure du service règlementaire passée, quel soulagement! quelle aisance! quelle facilité et quel empressement à reprendre la tenue et les allures du siècle! Ils se révèlent.

Pour la table, S. Charles se gardait d'imposer aux clercs de sa maison ses rigides abstinences; la nourriture était abondante, mais la lecture sanctifiait le repas, et les jeûnes de l'Eglise étaient religieusement observés. Il avait réglé sagement aussi les exercices spirituels quotidiens et présidait en personne la prière du soir; quand il la récitait, son ton de foi était si pénétrant que des étrangers cherchaient un prétexte pour y assister. Après la prière il bénissait toute la famille, donnait son anneau à baiser, et chacun se retirait pour le repos.

Mais l'archevêque ne se reposait pas encore. On a parlé plus haut des *Soirées Vaticanes;* bien autres étaient les *Soirées Milanaises*. Seul dans sa chambre pauvrement meublée, Charles commençait de nouvelles prières, puis s'appliquait au travail, parfois jusqu'à l'aube ; le plus de sommeil qu'il s'accordât variait de deux à trois heures, et il voilait cette mortification sous l'excuse que son tempérament et ses habitudes d'enfance l'exigeaient ainsi.

De tels exemples étaient connus de tous ; ils faisaient une vive impression sur le clergé, et les ordonnances synodales sur les mœurs ecclésiastiques, le vêtement, les rapports avec les séculiers, achevaient de montrer l'idéal à poursuivre. Charles savait au besoin, pour leur exécution, employer la sévérité; celui qui, ayant été plusieurs fois averti, s'obstinait à porter certains vêtements trop luxueux, savait qu'ils seraient confisqués et vendus, pour que le produit servît aux pauvres. On ne peut faire ici le résumé de ces ordonnances, dont certains points, du reste, ne seraient plus appliquables de nos jours. Mais la substance est pleine d'actualité ; une maxime principale s'en dégage : « Les ecclésiastiques doivent se mettre à la portée du peuple, non pas en effaçant à plaisir de leur vie, de leur tenue, de leur langage ce qui rappelle Jésus-Christ, sa croix, son ascension, son éternité, mais en se montrant partout des modèles de sainteté, d'humilité, de modestie et de bonté. »

✠ V. - Discipline ecclésiastique.

Le *fondateur* d'une œuvre a ses peines, souvent ses persécutions, mais aussi ses moyens exceptionnels de succès. Dieu, qui l'a suscité, lui donne une puissance comme créatrice; un terrain libre s'offre à lui; la nouveauté et l'opportunité de son plan attirent l'admiration et lui donnent du prestige; des compagnons à la vertu héroïque accourent le seconder. La tâche du *réformateur* est beaucoup plus ingrate et plus ardue. L'esprit primitif a décliné, la tiédeur semble avoir prescrit contre la ferveur; les coopérateurs généreux et résolus sont rares; les modérantistes abondent, et tenter quelque chose contre le courant leur semble une entreprise chimérique. C'est dans ces conditions et au milieu de ces idées régnantes que saint Charles entreprit la réforme chrétienne des brebis et des pasteurs, par la voie opposée à la prétendue réforme, ou pour mieux dire, à la révolution de Luther. « Il y a des abus et des vices, disaient les Luthériens et les Calvinistes, donc plus de sacerdoce, plus d'autels, plus de confession, plus de monastères, plus de chasteté virginale, plus de liberté chrétienne, mais la licence » ; tandis que S. Charles avait pour programme de rendre les prêtres plus prêtres, les églises plus saintement desservies, les sacrements plus dignement fréquentés, la chasteté plus exem-

plaire et l'esprit d'obéissance plus généreux, à tous les degrés de la hiérarchie.

Il consacra toute sa vie à réaliser cet idéal et s'y appliqua spécialement par les conciles provinciaux, les synodes diocésains et les visites pastorales.

Il tint, durant les 19 années de son gouvernement, six conciles provinciaux et onze synodes diocésains; assemblées dont la solennité extérieure n'était rien en comparaison des travaux qui s'y faisaient. Ils avaient été soigneusement préparés par le Saint et par les docteurs dont il employait le concours ; ainsi en peu de jours un résultat considérable était obtenu, d'autant mieux qu'aux réunions délibératives Charles ajoutait la lumière, l'impulsion, l'efficacité de ses discours; dans un seul synode il prêchait jusqu'à six fois. L'ascendant qu'il exerçait sur tous par sa prudence, sa saintété, ses prières privées et les prières publiques faites à son invitation, assurait l'unité des esprits et l'accord des volontés. Il n'y avait avec lui de contestation que sur un point: les Évêques le pressaient de mitiger la rigueur de ses veilles et de ses abstinences, pour pouvoir plus longtemps servir l'Église. Mais ils ne réussissaient qu'imparfaitement à le persuader, quoique, pour le reste, il inclinât à accepter humblement toutes les observations. Il avait même institué, pour l'avertir de ses fautes, deux censeurs attitrés, outre le censeur intime pris parmi les gens de son palais.

Il ménageait ordinairement, pour la clôture de ces assemblées conciliaires, quelque imposante cérémonie qui ranimât la piété du peuple et du clergé, en particulier quelque translation solennelle de reliques des Saints. Lorsqu'on découvrit les corps des saints martyrs Nazaire et Celse, ce fut pour lui une vive joie, et l'occasion d'une de ces cérémonies si propres à rendre la foi plus vive et la piété plus consolante.

Après avoir tant écrit, parlé, travaillé à finir les discordes, c'était un repos pour Charles de partir, comme le bon pasteur, pour la visite des paroisses les plus lointaines de son Diocèse. Ce qu'il lui fallut d'énergie pour résister aux fatigues des voyages, gravir à pied des montagnes escarpées, quelquefois les escalader avec des chaussures munies de crampons en fer, endurer le froid, la faim, les incommodités de l'habitation, il faudrait lire toute sa vie pour s'en faire quelque idée.

Quelle douleur pour lui, en traversant les contrées ravagées par l'hérésie, de voir les églises ruinées et désertes, les Croix et les statues des Saints renversées, ou en butte aux insultes et aux dérisions! Il contenait néanmoins sa douleur pour adresser aux habitants quelques bonnes paroles qui les rendissent moins hostiles à la vraie foi.

L'état religieux des provinces catholiques n'était guère, en général, plus propre, à le réjouir. L'ignorance, même parmi certains prêtres, allait jusqu'à

ne pas savoir administrer les sacrements, et l'on devine ce que pouvait être le troupeau en de telles mains. Inspecter les églises, éliminer les objets de culte indignes de leur usage sacré, instruire les enfants, visiter les malades, consoler les affligés, c'était toute la journée du Saint ; et dans chaque hameau il lui fallait recommencer. La nuit était, comme d'ordinaire, réservée à Dieu, à la pénitence et aux larmes de la componction.

Mais le plus pénible de la tâche venait pour lui des oppositions que rencontrait souvent son ministère, quand il en arrivait à retrancher les désordres. Tantôt il lui fallait, après avoir épuisé tous les moyens de persuasion, fulminer intrépidement les censures; tantôt il tombait à genoux, suppliant avec larmes le coupable de cesser l'offense de Dieu et le scandale ; quand il ramenait un de ces égarés, on le voyait rayonnant de joie, toutes ses fatigues étaient oubliées. Certaines visites qu'il dut faire, non au loin, mais à Milan même, pour extirper de graves abus, donnèrent lieu aux oppositions les plus violentes, en particulier de la part des Frères Humiliés; et l'on connait l'horrible attentat de ce malheureux Farina qui, pour quarante écus, accepta de tuer le saint archevêque d'un coup d'arquebuse; un grand miracle empêcha le crime ; le Seigneur protégeait visiblement son fidèle serviteur.

VI. - Liberté ecclésiastique.

Cette liberté diffère, non seulement de la fausse liberté du monde, mais de la liberté du moine apôtre, dont le zèle a parfois des sorties plus ou moins véhémentes.

Nous voyons S. Charles recommander la modération au P. Lupo, célèbre capucin, qui, du haut de la chaire, tonnait contre les abus de pouvoir de certains magistrats. Et cependant ce fut contre ces mêmes abus qu'il lutta lui-aussi très longtemps, mais d'une manière toute épiscopale, comme l'avaient fait S. Thomas Becket à Cantorbéry, et S. Ambroise à Milan même, c'est à dire, par des actes mûris devant Dieu, formulés selon les lois canoniques et exécutés avec calme, sans trembler devant la menace ni céder à la violence, fallût-il mourir.

L'occasion de ces luttes fut le zèle du Saint à protéger et à développer l'esprit chrétien dans son peuple, en usant, non seulement des pouvoirs spirituels inhérents à l'épiscopat, mais en outre des pouvoirs spéciaux qu'à Milan sa charge lui donnait dans le domaine civil. Il avait rétabli à cette fin la sanctification de certains jours voués à la pénitence et mis obstacle à diverses réjouissances scandaleuses que, pour comble de malice et par bravade, on faisait coïncider avec les offices divins. Le démon, furieux de ce zèle pour l'honneur de Dieu, souleva une série de terribles tem-

pêtes. Le gouverneur voyait, dans ces mesures protectrices de la piété et de la paix, un empiètement sur les droits du roi d'Espagne, alors souverain du Milanais. Jusque dans l'usage introduit pour les dames de porter à l'église un petit voile, on trouva motif à des récriminations. Certains maris approuvaient, d'autres blâmaient, et Charles, taxé de séditieux, de turbulent, d'ennemi de la couronne, eut beaucoup de peine à faire arriver la vérité jusqu'au Roi Catholique, tandis que ses adversaires couvraient impunément d'affiches diffamatoires les murs de sa ville archiépiscopale. « *Comme la Chananéenne*, écrivait-il au Roi, *je crierai, je conjurerai, je vous serai à charge, mais Votre Majesté devra prendre en pitié mes enfants. Vous voudrez que tout le monde connaisse combien toutes ces attaques contre la religion sont loin de votre esprit et de votre piété envers Notre-Seigneur. On agit d'après la suggestion du démon, et parce qu'on se laisse tromper par de mauvais conseils et de fausses informations venues de particuliers, amis de leurs propres intérêts* ». Le roi d'Espagne comprit et s'efforça de faire respecter l'archevêque, dont il fit même placer le portrait dans sa chambre, comme l'image d'un Saint.

Mais le côté religieux de ces affaires étant le principal, les plaintes allèrent jusqu'à Rome : « Charles, y redisait-on à satiété, est un homme vertueux, mais d'un esprit étroit ; il se laisse dominer par des gens ignorants ou pleins de mali-

gnité. Voudrait-il faire de Milan un monastère? A supposer que certaines coutumes prêtent à la critique, puisqu'*on vit ainsi à Milan*, faut-il aller contre l'usage? La prudence ne conseille-t-elle pas de s'adapter aux nécessités et de tolérer tout en silence? Charles en faisant le contraire suit un système funeste et n'aboutira qu'à rendre la religion odieuse. Que le Souverain Pontife, gardien des intérêts religieux, y mette donc bon ordre, en retirant de son siège cet archevêque d'un autre âge. »

Pendant quelque temps, les accusations, soutenues par d'habiles envoyés, trouvèrent écho. S. Charles affligé, mais sûr de sa conscience et de son droit, en écrivit directement au Pape: *A cause de mes péchés ou des péchés de mon peuple*, disait-il, *ou par décret impénetrable de la divine volonté, la tranquillité de notre Église a été de nouveau troublée... Le drapeau de la révolte et du mensonge a été levé... Pour moi en particulier, je n'aurais qu'à remercier Dieu qui par ces moyens veut m'exercer, afin que je m'établisse mieux dans son service... Si vous jugez que je ne doive pas rester à Milan, retirez l'ordre que vous m'avez donné d'accepter la charge et facilitez-moi la renonciation.* Il déclara alors que, s'il pouvait être exaucé, il revêtirait « la blanche tunique de S. Romuald ». Mais Grégoire XIII le soutint fortement et dit dans sa réponse aux appellants: *Certains Décrets, qui peut-être d'abord semblaient durs à quelques-uns, deviendront suaves et*

faciles, pourvu qu'on y mette de la bonne volonté, grâce qu'il faut demander et obtenir du Dieu béni. Plus tard, lorsqu'à la bonne volonté s'ajoutera l'habitude, on trouvera très léger ce qui auparavant semblait très onéreux.... Du reste, les mesures prises par l'archevêque sont fondées sur l'Écriture, sur les Pères, sur les saints canons; il a imité S. Ambroise. Si l'on cédait à la crainte, dit S. Cyprien, l'audace des ennemis n'aurait plus de bornes, étant sûrs d'obtenir par la menace ce que n'ont pu leur procurer le droit et l'équité. Le pouvoir sublime donné à l'épiscopat pour gouverner l'Église perdrait donc toute sa force. Grâce à cette clairvoyance et à cette fermeté du Siège Apostolique, gain de cause resta donc à la sagesse et à la constance de Charles; et le peuple, qui ne manque ni de bon sens, ni parfois de malice, infligea aux délégués milanais le titre d'*Ambassadeurs du carnaval.*

Ajoutons qu'autant S. Charles savait résister aux pouvoirs persécuteurs, autant il estimait et encourageait les princes vraiment chrétiens. Henri III, roi de France, en eut la preuve, en passant par Milan pour prendre possession de son trône. L'infortunée Marie Stuart lui écrivit aussi pour se recommander à ses prières, et elle déclara avoir reçu de sa réponse, d'ineffables encouragements.

VII. - Piété ecclésiastique.

Il n'y a qu'une seule piété, « utile à tout [1] ». La piété ecclésiastique se distingue cependant de la piété commune, soit par le degré, – les grâces reçues étant infiniment plus grandes, – soit par une préférence très marquée pour tout ce qui se rapporte plus directement au sacerdoce et à l'autel. Il peut se faire que, du côté sensible et démonstratif, cette piété reste inférieure à celle de la religieuse dans son cloître, ou de l'anachorète dans sa solitude; mais elle sera supérieure par l'esprit de foi qui l'anime et par ses résultats derniers, la gloire de Dieu et la sanctification du peuple chrétien.

La piété de S. Charles fut vraiment sacerdotale et épiscopale. Jésus-Christ et ses grâces coulant à flots par les sacrements; Marie, ses sanctuaires et ses dévotions les plus accréditées dans l'Église; le respect pour les temples matériels et pour les reliques des Saints; l'estime des indulgences et l'empressement pour les pieux pèlerinages qui servent à les gagner: tels étaient les principaux traits de la piété de notre grand archevêque, modèle en cela de tout le clergé.

Son amour pour la divine Eucharistie n'avait pas de bornes. Quand il disait la messe dans une église publique, on ne se lassait pas d'admirer sa tenue, l'expression de son visage, l'accent pénétré

[1] Tim. iv, 8.

avec lequel il prononçait les paroles; aussi, des prêtres se privaient-ils de célébrer ce jour-là, pour communier de sa main. Disposer les fidèles, en particulier les enfants, à s'approcher de la Sainte Table, était pour lui un délassement plutôt qu'un travail. On sait qu'il eut la consolation de faire faire la première communion à S. Louis de Gonzague; pour tous les deux quel délicieux souvenir!

Envers Marie, la dévotion de Charles était exemplaire aussi. Sans ressembler à celle du pieux S. Bernard, comme éclairs de doctrine et élans du cœur, ni à celle de S. Alphonse de Liguori, comme richesse d'expressions et pouvoir d'entraînement populaire, les dons de Dieu variant selon les natures, les pays et les grâces, elle n'en était pas moins l'âme de toute sa vie. S'agissait-il de transporter solennellement quelque célèbre image de la bienheureuse Vierge, de constater les miracles qui lui étaient attribués, de recommander partout son culte, Charles se faisait entendre. Il rappelait volontiers aux Milanais l'antiquité de la dévotion à Marie dans leur noble cité, pour qu'ils tinssent à honneur de ne pas dégénérer de leurs ancêtres. Par ses soins, la messe votive de la B. Vierge, ou sa mémoire à la messe du jour, devinrent d'un usage très fréquent. Au séminaire, le petit Office *de Beata* devait être récité au moins par les minorés. Charles qui s'était uni avec ferveur aux prières de S. Pie V avant la bataille de Lépante, sentit, au bruit de la mira-

culeuse victoire, sa dévotion à Notre-Dame du Rosaire prendre de nouveaux accroissements ; aussi employa-t-il toute son influence pour obtenir que, nonobstant l'existence de plusieurs églises de Frères-Prêcheurs à Milan, la confrérie du Rosaire fût érigée dans sa cathédrale, au profit du clergé et du peuple. Les soldats eux-mêmes, autant qu'il dépendait de lui, récitaient ensemble le chapelet chaque jour, et quand ils étaient en excursion militaire, l'image de Marie devait être officiellement dressée au milieu du camp, à chaque étape.

Il y aurait mille choses édifiantes à ajouter sur le zèle de S. Charles pour tirer de l'oubli et faire vénérer les reliques des Saints, et sur son empressement à multiplier et à restaurer les églises, au point qu'en quinze jours il en consacra douze. Il serait beau également de le suivre du regard, faisant les stations de Rome pour le jubilé de 1575, et marchant par les rues nu-pieds avec les personnes de sa suite, deux à deux, en récitant des prières, sans regarder ni saluer personne.

Mais il faut se borner à considérer la piété de S. Charles jetant son éclat le plus doux, le plus céleste à la fin de sa vie.

Quoiqu'il eût toujours vécu dans une grande pureté de conscience, maintenue et augmentée en lui par l'usage de la confession quotidienne, il venait de renouveler sa confession générale dans une retraite de surcroît, entreprise sur une montagne solitaire, lorsqu'une fièvre violente le saisit.

Il ne se départit point pour cela de sa vie pénitente, et accepta seulement qu'on étendît un peu de paille sur la planche où il gisait. On put, avec de grandes précautions, le ramener à Milan, c'était pour y mourir ; car, après différentes alternatives de crainte et d'espérance, on reconnut que le mal était sans remède. Quand on lui apporta le Saint Viatique, il essaya vainement de descendre du lit pour le recevoir plus pieusement, les forces lui manquèrent ; mais son esprit de foi et d'humilité ravit alors tout le monde, si habitué qu'on fût à en être témoin. On le pria de bénir son clergé, il fallut, pour qu'il y parvînt, lui soutenir le bras. Lorsqu'on lui demanda s'il désirait l'Extrême Onction, de la tête il fit un signe affirmatif, en ajoutant d'une voix éteinte : *Vite.* Dans les dernières heures on lui lut la Passion, puis, pour répondre à ses désirs d'humilité et d'esprit de pénitence, on étendit sur lui un cilice couvert de cendre. Et ce fut ainsi, que, les yeux fixés sur le crucifix, il expira tranquillement, âgé de 46 ans et 21 jours.

« Voila le prêtre vraiment grand, qui pendant ses jours ici-bas, a corroboré le temple. Il a eu soin de son peuple et l'a délivré de la perdition. En montant au saint autel il faisait honneur aux vêtements sacrés, et une couronne de frères l'entourait, semblable à une plantation de cèdres du Liban. *Ecce sacerdos magnus qui in diebus suis corroboravit templum. Qui curavit gen-*

tem suam et liberavit eam a perditione. In ascensu altaris sancti gloriam dedit sanctitatis amictum. Et circa illum corona fratrum: quasi plantatio cedri in monte Libano [1]. »

MÉDITATION DU SOIR.

LES BÉATITUDES. - HEUREUX CEUX QUI ONT LE CŒUR PUR, CAR ILS VERRONT DIEU.

Écoutons ce que dit le Seigneur : « Du cœur sortent les mauvaises pensées, les homicides, les adultères, les rapines, les faux témoignages, les blasphèmes [2] ». – Voilà donc, Seigneur, l'être dont il faudrait faire un cœur pur ? c'est impossible. – Ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu. – Mais il ne s'agit pas d'une amélioration quelconque, ni d'une simple réforme, ce devra être une vraie création. – Mon Psalmiste l'a dit et tu dois le dire après lui : *O Dieu, créez en moi un cœur pur, et donnez-moi la rectitude de l'esprit* [3]. Ton cœur, pour arriver à ce point, devra subir un traitement long, minutieux, parfois douloureux ; mais aussi quels résultats ! le prix sera la possession de moi-même. – Soyez béni, mon Dieu, conduisez-moi et travaillez en moi, vous êtes le Maître, vous êtes le bon Maître, vous m'accorderez de comprendre 1.° comment se forme le

[1] Eccli. L, 1 et seq. — [2] Matt. XV, 19. — [3] Ps. L, 12.

cœur pur, 2.° comment le cœur pur est capable de voir Dieu.

I. - Comment se forme le cœur pur.

Le premier travail pour rendre le cœur pur, c'est de le pénétrer de componction. Il a contracté, par le fait du péché, des taches larges et nombreuses, des plaies sanglantes et cruelles. La componction est une eau purifiante et médicinale, qui rétablit l'ordre et rend la santé spirituelle. La conscience mise en règle et le péché éliminé par la grâce du pardon, tout n'est cependant pas terminé; il y a dans le cœur les restes du péché, il y a des sympathies occultes pour le péché, il y a des faiblesses et des penchants qui amèneraient vite le retour du péché. La componction intervient encore pour continuer son œuvre; l'eau salutaire qui en émane ne court pas sur la surface du cœur comme un torrent, elle coule doucement, elle le baigne, elle l'amollit, elle passe et repasse, et quand le cœur sort de ce traitement miséricordieux, il n'est plus reconnaissable. Quelle netteté sans tache! quelle stabilité dans le bien! le monde en est édifié, le regard divin lui-même y met ses complaisances.

Mais ce cœur, si bien purifié par la componction, n'a pas encore atteint sa perfection; il est capable d'une pureté transformante, dont la réalisation sera le travail, non plus de l'eau, mais du

feu, du feu de la charité. Plus fort et plus actif que l'eau, ce feu enlève complètement la rouille des anciens penchants et pénètre jusqu'au centre, où il consume ce qui se trouverait encore de trop humain et de trop terrestre. Tout se dilate, tout est ardent et lumineux, tout est joyeux et libre. C'est la création du cœur pur enfin réalisée ; elle ne consiste pas seulement dans l'élimination de la corruption ancienne, mais elle fait surgir un monde nouveau de toute fertilité et de toute beauté.

Quand le cœur est arrivé à cet état de transformation, il a la passion de répandre le bien dont il surabonde, et de communiquer surtout la pureté qui en est le principe. On rencontre encore, grâce à Dieu, jusque dans les rangs du vulgaire et avec une formation chrétienne des plus imparfaites, des cœurs préservés ou purifiés du péché, qui aspirent à la vraie piété et rêvent d'arriver au divin amour. Ah ! combien l'ennemi, le perfide, le serpent, l'esprit impur serait heureux de trouver des ministres de Dieu qui, sous prétexte de simplicité, d'encouragement, de progrès spirituel, d'imitation de la pieuse intimité pratiquée par certains Saints, négligeraient les règles de mortification et de prudence, auxquelles ces mêmes Saints étaient si admirablement fidèles, et s'exposeraient ainsi au danger de trahir leurs devoirs, au crime de fouler aux pieds ces belles fleurs naissantes, pour les flétrir. Le vrai représentant du ciel, loin de se prêter à ces insidieuses

tentations, traitera les âmes capables d'une pureté plus exquise avec infiniment de réserve et de respect. Il les exercera surtout à une piété solide, à une humilité généreuse, au culte du devoir, aux habitudes du sacrifice. Une fois ces principes de conduite fortement enracinés et attentivement secondés dans leur croissance, ils les laissera agir sans lui et mieux que lui. Alors tout se dégagera progressivement de l'humain. Ce que l'âme ainsi conduite trouve peut-être aujourd'hui trop austère, demain elle s'en réjouira; et pour les anges du ciel quelle joie, en voyant cette pureté parfaite briller jusque dans le monde et y répandre ses bienfaits!

O cœurs purs, où que vous fleurissiez, dans le sanctuaire, dans le cloître, au fond d'une chaumière, au sein même d'un monde licencieux, que l'humilité et la crainte du Seigneur vous gardent de l'imprudence et de la présomption. Alors vous serez le jardin fermé [1], dont les fleurs recevront d'en haut la rosée; vous serez un ciel, où les inspirations de la grâce brilleront comme des constellations. Je vous admire et je félicite la sainte Église de vous posséder. D'autres pourront lui donner au dehors plus d'œuvres glorieuses, mais vous êtes pour ses regards la plus douce des consolations.

[1] CANT. IV, 12.

II. - Comment le cœur pur est capable de voir Dieu.

Dans la patrie seulement, dit S. Paul, « nous verrons Dieu face à face, tel qu'il est ; maintenant nous ne le voyons que dans un miroir et en énigme [1] ». Le monde matériel, en effet, est un *miroir* de Dieu et de ses attributs : sa puissance, sa justice, sa patience, sa bonté, sa providence, s'y révèlent magnifiquement à nous par leurs effets. Le cœur pur, précisément parce qu'il s'est complètement dégagé du terrestre, distingue plus clairement et plus rapidement, dans les créatures, ce reflet divin ; c'est à ce titre qu'il s'approche d'elles, se penche vers elles et les aime. Ce sont alors deux puretés, deux beautés qui se rencontrent, qui se comprennent, qui se concertent pour glorifier le Créateur.

Le monde surnaturel, à son tour, nous montre Dieu, mais dans une *énigme*, puisque, autant l'existence des mystères est certaine, autant leur *comment* est et sera toujours enveloppé d'ombres. Pourtant, le cœur pur étant simple, droit, humble, et paisible, Dieu lui accorde ses prédilections et se plaît à lui révéler ses secrets. Le côté impénétrable des mystères ne disparaît pas ; au contraire, il augmente de profondeur à mesure qu'on s'approche ; mais cela même est pour le cœur pur

[1] Cor. XIII, 12.

un sujet d'admiration, de foi plus sanctifiante, d'amour plus reconnaissant ; car plus il regarde, plus il reconnaît combien l'impénétrable divin est juste, aimable, digne de reconnaissance et d'adoration.

Cependant la contemplation des horizons éternels n'absorbe pas toute la vie de l'homme ; il doit travailler et converser au milieu de ses semblables, le devoir et la charité le demandent. Hélas ! que voit-il ? « Tous ont péché et ont besoin de la grâce pour arriver à la gloire de Dieu [1]. » N'importe, le cœur pur, jusque dans ce triste spectacle, trouve Dieu ; il le reconnait par manière d'absence. « Voilà donc, pense-t-il en gémissant, voilà ce que devient l'homme infidèle aux lumières de la foi ! Être intelligent, voilà quelles sont ses idées, un immense chaos ! Doué d'un cœur si riche en ressources, et par lequel il pouvait spiritualiser la chair elle-même, où est-il tombé ? Quelles mœurs ! quel langage ! quel oubli des principes de la justice ! « Seigneur en voyant cela, j'ai beaucoup mieux compris ce que vous devez être pour l'homme et ce que vous avez daigné faire en particulier pour moi. Soyez-en béni ! ».

Que si, dans les loisirs que le cœur pur a soin de se faire, même quand sa vocation l'applique au service des âmes, il laisse un instant le monde extérieur et jette un regard attentif sur les événements de sa propre vie, ce serait à le

[1] Rom. II, 23.

faire tomber à genoux, dans des sentiments d'adoration et de reconnaissance : « Providence de mon Dieu, miséricorde de mon Dieu, s'écriera-t-il, je ne vous crois pas, je vous vois, je vous suis pas à pas dans votre action sur mon cœur ; ne point vous aimer, rester sans vous bénir, serait par trop ingrat. Le chrétien vous reconnait et vous loue dans vos miracles ; ici, le miracle c'est moi ».

Mais c'est surtout quand le cœur pur rentre dans son centre le plus intime par l'oraison, qu'il y trouve Dieu d'une manière ineffable, par mode d'absence encore, mais absence bien différente de celle qui fait le malheur et le châtiment des mondains ; ici, c'est une absence qui produit une purification et une sanctification ineffables. Dieu qui veut se préparer des cœurs dignes de lui, pour les récompenser dans la patrie au gré de son amour, travaille ce cœur juste et voué à l'oraison ; il l'enveloppe de ténèbres crucifiantes ; l'exclusion du créé, généreusement poursuivie depuis longtemps, laisse un vide que rien, du côté du ciel, ne semble vouloir combler. Mais ce vide, cette obscurité, cette désolation, servent à augmenter les désirs de l'âme intérieure, désirs entrecoupés de gémissements et qui s'apaisent aux pieds du Dieu caché, dans un acte de pleine adhésion. O Seigneur, vous êtes dans cette âme, vous êtes dans le travail qui s'y fait, vous y êtes comme ouvrier, comme maître passé. Vous y êtes

comme ami, vous y êtes jusque dans les mouvements du cœur qui cherche, aspire, souffre et attend. « L'heure de voir votre visage dit-il, sonnera pour moi dans la patrie; c'est assez, c'est même mieux. J'adore le voile qui vous cache, j'aime et je baise votre main qui travaille; je sens votre cœur qui bat et je tâche de mettre le mien à l'unisson; j'entends votre voix qui me rassure et me dit: Ne crains pas, je suis près. » – Que faut-il de plus pour fortifier, sanctifier et diriger un cœur chrétien et sacerdotal?

Parfois pourtant, le Cœur divin daigne faire plus encore en faveur de l'âme pure; il lui accorde des entrevues intimes, quand elle s'y attend le moins; ce sont des surprises de sa libéralité toute gratuite et spontanée. « Oh! que m'arrive-t-il donc? se dit le cœur ainsi visité. Quelle vertu m'enveloppe au dehors, me pénètre et me comble au dedans? .... Ç'a été court, aucune lumière précise n'a dissipé mes ténèbres ordinaires, mais j'ai senti Dieu, je comprends mieux qu'il ne m'oublie pas, et j'aurai plus de force pour travailler à son règne ici-bas, soit parmi les hommes, soit en moi ».

En effet, le travail de transformation se poursuit en silence. Ne regrette donc pas, ô cœur pur, ne regrette pas tes larmes et tes efforts. Tu vas devenir l'urne précieuse où le Seigneur cache ses trésors, le trône d'ivoire préparé pour sa divine majesté. Le grand jour, le jour éternel va commencer, il commence, les années présentes en sont

le crépuscule. – En ce jour des récompenses, quand je vous verrai face à face, ô Dieu éternel, quand je m'approcherai de votre Cœur, ô Verbe Incarné, je vous ferai hommage de tout ce que j'ai reçu de vous, et je vous dirai sans lassitude et sans fin : « Cœur de mon Jésus, océan de bonté, délices de tous les Saints, vous fûtes mon pardon, ma pureté, ma transformation, ma sanctification ; soyez mon action de grâces, à laquelle j'adhère en répondant mille et mille fois : Amen. Alleluia ».

HUITIÈME JOUR.

MÉDITATION DU MATIN.

MARIE MADELEINE AUX PIEDS DE JÉSUS. - VISITE AU TRÈS SAINT SACREMENT.

Jésus daigne se rendre dans la maison de Béthanie pour y recevoir l'hospitalité. Là, tandis que Marthe, pleine de sollicitudes, s'occupe à préparer le repas, Madeleine, avide de la meilleure part, reste assise aux pieds de son Maître, le regardant, écoutant ses paroles, apprenant de lui à chercher l'*unique nécessaire* [1] et à le garder. Plus grandiose et plus émouvante avait été la scène de la conversion de Madeleine, alors qu'elle entrait à l'improviste dans la salle du festin, pleine de componction, tombait aux pieds de Jésus, les arrosait de ses larmes, les essuyait de ses cheveux, les couvrait de ses baisers, au grand scandale du pharisien, mais avec le regard approbateur de Jésus. La scène intime de Béthanie, douce et silencieuse, tracée par l'Évangéliste en deux mots, renferme une beauté plus calme et plus profonde. Et pour nous, quel monde d'enseignements précieux! Dans la méditation d'aujourd'hui, nous chercherons une

[1] Luc. x, 42.

leçon sur l'importance, pour le prêtre de la visite au T. S. Sacrement, qu'il la fasse en son nom particulière, ou en union avec les autres prêtres de la sainte Église.

I. - Importance pour le prêtre de la visite à Jésus dans l'Eucharistie.

La présence de Jésus-Eucharistie est pour l'Église catholique entière un trésor et une merveille, si l'on considère attentivement sa perpétuité dans le cours des siècles, son universalité dans toutes les régions du monde où il y a un prêtre et des croyants, enfin la facilité accordée à tous, pécheurs ou justes, âmes consolées ou désolées, tièdes ou ferventes, de s'en approcher à tout instant. Heureuse cette Sainte à qui le ciel avait donné la charge de faire trente trois visites par jour à Jésus présent dans le tabernacle! Malheureux et cruels les hérétiques du XVIe siècle, qui s'acharnèrent à nier cette présence, quand ils admettaient encore une présence réelle passagère, durant le Saint Sacrifice. On eût dit que cette proximité constante du divin Maître leur pesait comme un remords! Au contraire, l'hérétique qu'un fond de droiture incline vers la foi catholique, nous envie le dogme de la présence réelle et vient même faire des visites furtives à Jésus dans son tabernacle, sans attendre l'heure de la complète et solennelle conversion.

Mais pour le ministre de Dieu, le mot de *visite* au Très Saint Sacrement est impropre, il faudrait parler de *retour;* car là est son centre. De grand matin, dès le réveil, son cœur s' est porté vers la Sainte Eucharistie; sa méditation a été une préparation à bien célébrer la messe. Aprés avoir accompli gravement et saintement les fonctions sacrées à l'autel et quitté le temple, il confie à la petite lampe du sanctuaire, dont son amour prend le plus grand soin, de le remplacer temporairement auprés de son Sauveur. Attendra-t-il au lendemain pour revenir vers le tabernacle? ce lui serait trop dur; dans la soirée, il reparaît et il demeure alors autant que ses occupations extérieures le lui permettent. Les fidèles qui le voient aller et revenir, à heure fixe, se disent, grandement édifiés: « C'est l'heure de sa visite, il est exact, il est fidèle, voilà l'homme de Dieu! »

Mais à quel titre se présente-t-il à la divine audience? Il y a en lui deux personnes: 1.° tel prêtre particulier, investi, dans tel lieu, de tel ministère déterminé, et 2.° le membre de la grande tribu sacerdotale, dont l' esprit, les intérêts, les aspirations sont identiques dans le monde entier. De là, pendant cette importante visite, un double rôle, une double occupation qui méritent d'être considérés séparement.

II. - Le prêtre visitant Jésus dans l'Eucharistie en son nom particulier.

Quels sentiments doivent l'animer? Ceux dont Marie Madeleine lui donne l'exemple. Comme elle, il est aux pieds de son Maître, *juxta pedes*, car il s'abaisse profondément dans l'humilité. Oui, il est juste qu'il se fasse petit, fût-il docteur et pontife; plus il se rapetissera aux pieds de Jésus, plus il grandira dans son divin Cœur. – Il est *aux pieds*, en signe de confiance, car s'il n'obéissait qu'à la crainte, il se tiendrait à distance, mais l'humilité elle-même sert à fortifier ce mouvement de confiance, parce qu'elle est vraie et sage. – Il est aux pieds, et il *écoute* les paroles du Verbe incréé, qui tombent lentement dans son âme comme des gouttes de rosée, comme une nourriture vivifiante, comme un baume, comme un feu. – Il est aux pieds, *assis* dans la paix. Peut-être que, ni les grandes pensées, ni les affections ardentes ne surgiront en lui; néanmoins il trouvera son plaisir à rester là, tranquille, respirant Dieu.

Mais comment les saintes pensées et les vives affections lui feraient-elles irrémédiablement défaut? Il voit à deux pas de lui l'autel où il a célébré le matin. Réveiller les sentiments de foi, de respect, de dévotion, qui conviennent au Saint Sacrifice, les augmenter même, et réparer les lacunes, les irréverences, les négligences qui se sont glissées, soit à l'autel même, soit dans l'action de

grâces, ce serait plus que suffisant pour absorber de longues heures.

En outre, depuis la messe du matin, bien des paroles, sans doute, sont tombées des lèvres du prêtre, et qui sait si elles ont été puisées toutes aux sources pures de la foi et de la piété? Est-il bien sûr que des discours oiseux ne s'y sont pas mêlés, que de nombreuses infractions aux lois de la discrétion, de la charité de la bonne édification n'en ont pas résulté?

Et dans les actes du redoutable ministère des âmes, n'y a-t-il pas eu des fautes à déplorer, des manques de zèle, des impatiences, des conseils dépourvus de sagesse? Que si la conscience ne lui reproche rien de grave, il lui reste toujours le grand devoir d'arroser ses œuvres de zèle par la prière, pour qu'elles prennent racine dans le sol de l'Église et des âmes; il lui reste de les réchauffer par le soleil de la charité, pour qu'elles s'épanouissent en fleurs et en fruits précieux; l'heure de la Visite est par excellence *le temps favorable* [1].

A ce regard sur la matinée succède, comme de lui-même, un regard sur la fin du jour. Déjà le soleil s'incline vers l'horizon, la nuit vient. Mais les quelques heures de la journée qui restent encore, peuvent être les plus fécondes en vertus, semblables à ces derniers jours d'automne, qui donnent à la récolte une qualité exquise. Il reste

[1] II Cor. vi, 9.

peut-être au prêtre des prières de règle à réciter, des actes de ministère à accomplir, la lecture spirituelle à faire, des études à poursuivre, des instructions à préparer, un examen de conscience à faire avec exactitude; il lui reste à implorer pour la nuit un repos pur et sanctifiant. – Et les bienfaiteurs, n'auront-ils pas, durant la visite, une large part à ses suffrages? – Et la pensée de la mort, pourrait-elle manquer de clore cette série de réflexions, de demandes et de saintes dispositions? Sortez donc, grâces du tabernacle, comme un fleuve abondant; répondez à toutes ces fins, comblez toutes ces supplications.

III. - Le prêtre visitant Jésus dans l'Eucharistie en union avec les autres prêtres.

Rien de trop élevé pour le prêtre; monté à la cime des choses humaines, éclairé de la lumière de Dieu, ayant devant lui un immense horizon, en écoutant les bruits confus, quelle note dominante frappe-t-elle son oreille? Est-ce celle de l'adoration du Tout-Puissant, du Dieu Très-Saint? Hélas! presque personne n'y pense, ni l'agriculteur courbé sur la glèbe, ni le littérateur engoué de ses écrits, ni le négociant assis à son comptoir! Il y a bien ça et là, pour adorer, quelques prêtres, quelques religieuses ferventes, quelques âmes pieuses dispersées sur la surface de la terre; est-ce donc tout ce que le monde de la

Création et de la Rédemption peut offrir au ciel en hommage?

Assurément ce n'est rien en soi; mais c'est beaucoup, si ce groupe d'adorateurs prend pour chef Jésus-Christ dans l'Eucharistie, et s'efforce de participer à ses sentiments, de s'unir à sa divine voix. Or, dans le Tabernacle, Jésus réside jour et nuit près de nous, élevé entre le ciel et la terre, pour accomplir sa mission de Médiateur; et ses dispositions sont nôtres, si nous avons soin de nous les approprier par la foi et par l'amour. Entrons donc, pour le faire dignement, dans ses sentiments de crainte révérencielle, d'humilité profonde, d'anéantissement complet, et nous pourrons dire: « Dieu éternel, vous ne dédaignerez pas nos adorations; ce sont celles mêmes de votre Fils bien-aimé ».

Mais en accusant tout à l'heure le monde d'être tiède dans l'offrande de son tribut d'adoration, nous disions trop peu; il est plus qu'indifférent, il est hostile, il est prévaricateur. Courage, levons entièrement le voile, contemplons le tableau. Voilà tous les crimes de l'humanité qui se déroulent; voilà tous les sacrilèges et les irrévérences envers la S. Eucharistie; voilà les ingratitudes et les froideurs des personnes consacrées à Dieu, elles qui ont été accablées de ses bontés. O divin et principal Réparateur! devant ces vides, ces ruines, ces injures, votre œuvre est immense; vous appelez au secours, vous demandez des cœurs

qui s'unissent à vous ; nous voici. Et pour être plus fidèles, plus fervents, plus puissants dans l'œuvre de la réparation et de l'adoration, nous nous sommes unis. Les jours et les heures ont été partagés ; les mesures utiles sont prises pour réveiller notre amour, si porté à la langueur ; les rangs s'étendent ; nous formons une armée d'adorateurs et de réparateurs qui enveloppe le monde ; chacun de nous, par la vertu de l'association, participe au résultat final, bien que Jésus y ait la grande part, l'unique part, devons-nous dire, tant il nous dépasse par ses mérites, ses prières et son esprit de religion !

Seigneur, êtes-vous content de vos ministres? Dieu éternel, avez-vous entendu ? avez-vous considéré? avez-vous respiré cet encens d'agréable odeur? Oui, vous avez tout entendu, vous avez tout vu de ce regard de complaisance qui semble dire: « Malgré ce qu'il y a de mal dans le monde, je l'aime à cause de mon Fils ; je l'aime à cause de mes prêtres, qui font un avec mon Fils, par le caractère sacré, par les œuvres et par le cœur ».

Conclusion.

Pieux personnages de l'Évangile, bergers et rois admis à la crèche du Verbe incarné, malades qui touchiez d'une main tremblante de respect et de confiance la frange de son vêtement, Marie Madeleine et autres saintes femmes, fidèles à suivre

sa prédication, et heureuses de pourvoir à sa vie terrestre, et vous, petits enfants, qu'il daignait attirer à lui, loin de vous écarter comme l'eussent voulu les disciples, je n'ai rien à envier à aucun de vous. Ma part est même plus belle, je puis être admis près de mon Sauveur, de mon Maître, de ma lumière, de mon médecin céleste, de mon unique consolateur, non pas une fois en passant, mais tous les jours, à toutes les heures du jour. Votre consolation fut inexprimable, il est vrai, en voyant de vos propres yeux sa sainte humanité, en entendant sa voix, en sentant le contact de sa main bénie, mais j'ai l'occasion de pratiquer une foi plus vive et plus méritoire, l'humanité même du Verbe incarné se dérobant à mes regards.

N'ai-je donc alors rien à vous envier? Ah! ce que je vous envie, ce sont les dispositions de piété, de confiance et d'humilité que vous aviez envers le Sauveur, aux jours de sa vie mortelle, alors que ni les gloires de sa résurrection, ni l'établissement de son Église dans le monde entier n'étaient là pour réconforter vos cœurs.

Et vous, Saints et Saintes qui depuis avez illustré la terre, j'admire aussi et je veux imiter les sentiments si variés par lesquels s'épanouissait votre dévotion envers Jésus dans son Eucharistie. « Seigneur, je n'ai pas le temps », disait avec une ravissante familiarité, l'un d'entre vous, quand il passait près du Tabernacle au plus fort de ses occupations, et sentait une douce violence l'y attirer.

Quand d'autres quittaient les travaux de la campagne pour venir faire à l'église leur adoration quotidienne, les torrents gonflés par l'orage s'écartaient respectueusement pour leur frayer un passage, et s'ils trouvaient fermée la porte du temple, ni le froid, ni la pluie ne les empêchaient d'accomplir leurs devoirs sur le seuil. Quelle foi et quelle piété dans ceux qui, se sentant mourir, se faisaient porter à l'église, pour avoir le plaisir d'expirer en face du tabernacle! Quel miracle et quel hommage inattendu, lorsque d'autres, dont on transportait la dépouille mortelle, se dressaient comme des vivants, en passant devant l'église, afin de saluer une dernière fois leur Bien-aimé!

En pensant à ces exemples, ô mon Dieu! je suis ravi. Mais quand je me regarde moi-même, oh! que je rougis! Puisse du moins cette confusion m'être salutaire, me faire descendre dans l'humilité, secouer ma tiédeur, me rendre exact, empressé et fervent dans la visite au Très Saint Sacrement. Alors, je pourrai dire et redire, de bouche et de cœur, en esprit et en vérité: « Qu'ils sont aimables vos tabernacles, ô Seigneur, Dieu des vertus! mon âme désire jusqu'à la défaillance, habiter le temple du Seigneur » : *Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum! concupiscit et deficit anima mea in atria Domini* [1].

[1] Ps. LXXXIII, 1, 2.

EXAMEN.

Les péchés Capitaux. - La Colère.

La colère n'est par elle-même ni bonne, ni mauvaise. Elle est louable, quand elle provient d'une connaissance nette du bien, du noble désir de le réaliser et d'une vive crainte de le voir entravé par des obstacles malicieux; dans ce cas, c'est une sainte indignation, qui inspire une audace, une vigueur inattendus, pour venger, contre qui que ce soit, la justice et la vérité. Telle fut la colère de Jésus-Christ quand, formant un fouet avec des cordes, il chassa honteusement les vendeurs du temple, parce qu'ils changeaient la maison de son Père en une caverne de voleurs [1]. Telle sera la colère de Dieu envers les pécheurs impénitents, quand il jugera le monde [2], quoique la colère ne puisse lui-être qu'improprement attribuée, son immutabilité excluant tous les mouvement de nos passions humaines.

Mais la colère devient un vice, dès qu'elle trouble la raison, soulève au-delà des limites les émotions du cœur, et excite violemment la volonté contre un mal vrai peut-être, à la répression duquel on apporte des dispositions blâmables.

Examinons si nous ne sommes pas tombés dans ce vice.

[1] Luc. xix, 46. — [2] Apoc. xi, 18 et alibi.

1.° Nous sommes-nous bien persuadés que la colère, si licite et si noble qu'elle puisse être parfois en théorie, doit, en pratique, être tenue le plus possible à distance de notre cœur ; et avons-nous médité à cet égard les maximes et les exemples des Saints les plus expérimentés dans les voies de la perfection chrétienne ?

2.° Nous sommes-nous gardés de toutes les dispositions défectueuses qu'on appelle justement « les filles de la colère », comme les ressentiments, les altercations, l'enflure du cœur et les manières méprisantes envers autrui ?

3.° Ne nous sommes-nous pas abandonnés à la colère pour des causes futiles, pour un retard dans notre service domestique, pour un ordre mal compris, pour un malentendu survenu dans l'exécution de quelque travail ; moins vertueux en cela que tant de personnes du monde qui savent se posséder, dans des contrariétés beaucoup plus graves et des peines plus sensibles ?

4.° Ces mouvements de colère ne se sont-ils pas révélés jusque dans notre extérieur, par des gestes, des paroles peu dignes, une expression de visage inconvenante, et choses de ce genre, indignes d'un homme qui doit être partout et toujours, jusque dans son corps mortel, l'image de Jésus-Christ ?

5.° N'avons nous pas déversé notre colère d'une manière ridicule contre les objets matériels qui ne se pliaient pas à nos fantaisies, ou qui se

trouvaient à notre portée au moment de quelque contrariété, par exemple contre un livre, une plume, une lettre, une porte, un bâton, un autre objet de rien?

6.° Quand notre colère ne s'est pas déchaînée au dehors par des actes ou des paroles, ne s'est-elle pas concentrée dans notre cœur d'une manière plus funeste, s'y enracinant, le rongeant et nous faisant commettre de nombreux péchés intérieurs, par le dépit, le mépris du prochain, les projets de vengeance?

7.° N'avons-nous pas cédé à la colère spirituelle, issue d'un faux zèle, nous illusionnant jusqu'à la regarder comme un devoir, une vertu, une louable manière de défendre les intérêts divins? N'avons-nous pas mérité par là de nous entendre appliquer la parole de Jésus à ses disciples, quand ils appelaient le feu du ciel sur une cité coupable: « Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes? [1] »

8.° Cette colère spirituelle ne nous a-t-elle pas rendus âpres et intolérants, en paroles ou en actes, pour les défauts d'autrui qui se glissent trop souvent jusque dans l'accomplissement des choses de Dieu? Ne sommes-nous même pas devenus intolérants jusqu'à censurer impitoyablement tel genre de piété, telle forme de zèle qui ne s'harmonisent pas avec notre caractère et notre

[1] Luc. IX, 55.

éducation, tel adoucissement dans la discipline ecclésiastique contraire à nos vues sur la pénitence et sur la réforme des mœurs?

9.° N'avons-nous pas cédé à la colère envers les faibles, par exemple envers les pauvres importuns, les enfants turbulents, les gens simples et d'un esprit peu ouvert à l'intelligence des choses de Dieu, insouciants pour la digne réception des sacrements?

10.° Ne nous sommes-nous pas laissés emporter par la colère jusque dans l'exercice des fontions saintes; en chaire par des invectives déplacées et des allusions personnelles blessantes; dans la direction des chants sacrés, ou dans la pompe des processions publiques, ou même jusqu'à l'autel, pendant la célébration du Saint Sacrifice, par des brusqueries et des paroles violentes? N'avons-nous pas scandalisé ainsi les fidèles et les incroyants mêmes, venus peut-être, par extraordinaire, prendre part à quelque fête religieuse?

11.° Avons-nous pris en compassion les personnes dominées par la colère, nous abstenant de les condamner, les excusant volontiers, au contraire, à cause des circonstances, ou de leur naturel irascible, ou de l'état maladif dont elles sont affligées, ou des chagrins et des peines morales qui les accablent? Loin de les exciter davantage quand elles se confiaient à nous, soit en les rebutant, soit en approuvant leurs griefs, leurs plaintes et leur animosité, avons-nous tâché de

les calmer par quelque pensée de foi et quelque procédé bienveillant?

12.° Avons-nous étendu cette compassion et ces manières encourageantes à notre propre cœur, détournant de lui tout dépit, tout découragement à la vue de sa faiblesse, de sa légèreté, de ses langueurs, de son peu de progrès dans la vertu, en particulier dans l'esprit d'oraison, ou de ses déceptions, dans les travaux du saint ministère?

Conclusion.

Oui, mon Dieu, je veux, avec votre grâce, éviter dans votre service le dépit et le découragement, qui sont des ennemis funestes. Mais, je vous en supplie, préservez-moi aussi de l'apathie. Donnez-moi une sainte indignation contre moi-même à la vue de ma lâcheté dans la voie du sacrifice, de mes ingratitudes pour vos bontés, de mes manques de parole si fréquents, si graves envers vous. Il est juste que je m'indigne pour échapper à votre indignation éternelle.

Attachements terrestres, sensualités dans la vie quotidienne, recherches d'amour-propre, sortez de mon cœur, autrement, dans mon indignation, je prends un fouet pour vous en chasser, et je ne cesserai de vous poursuivre jusqu'à ce que vous cessiez de le déshonorer. Mort à la nature, gloire à Dieu seul. Dès que j'en serai venu là,

ma colère s'apaisera et je n'aurai plus que joie, que douceur, qu'hymnes de reconnaissance. Amen.

CONFÉRENCE.

LE DIRECTEUR D'ÂMES. - SAINT FRANÇOIS DE SALES.

Saint François de Sales, comme S. Bernard, est Docteur de l'Église; ses écrits, comme ceux de S. Bernard, sont vantés pour leur piété et leur douceur. Et toutefois, entre les deux quelle différence! Ce statuaire au sens chrétien la comprenait, quand il répondait par un malin sourire au prêtre désireux d'avoir « un saint François de Sales gothique »! Changer les hommes et leur temps, c'est impossible; changer les hommes de Dieu, ce serait vouloir corriger Dieu. Au moyen-âge, à côté des grandes écoles théologiques dont les disciples alléguaient, chacun de leur côté, comme raison suprême: « *Le maitre l'a dit* », il y avait les grandes écoles mystiques, entre lesquelles se répartissaient les nombreuses âmes avides de perfection: témoin sainte Gertrude la bénédictine, sainte Elisabeth de Hongrie la franciscaine, sainte Catherine de Sienne la dominicaine. Ces diverses écoles et celles qui suivirent, n'offrant au fond que des nuances de doctrine sur la manière de vivre selon la grâce, auront toujours leurs mérites propres et leurs disciples affectionnés. Mais le protestantisme a surgi et a fait sentir partout son action. La

forme chrétienne, en fait sinon en droit, est abolie dans les États, pour céder les rênes à l'indifférence religieuse ; les traditions de la vie sociale ou domestique s'en ressentent à leur tour. Le libre examen, même pour ceux qui ont le bonheur de ne point l'avoir comme maître, est toujours, en réalité, un voisin qui a la main dans beaucoup de choses, et dont il convient de tenir compte. De là, la nécessité d'avoir, dans la vie chrétienne, une direction personnelle adaptée aux temps et aux circonstances, qu'elle soit donnée par le confesseur ordinaire, ou par quelque autre ministre de Dieu chargé de nous guider de loin. Un des plus parfaits modèles dans ce genre de ministère, c'est saint François de Sales. Pour mieux le comprendre et mieux marcher sur ses traces, il n'y a qu'à se demander 1.° s'il fut vraiment grand directeur et 2.° pourquoi il fut grand directeur.

I. - Il fut grand Directeur.

Tous les auteurs spirituels qui ont paru après lui sont unanimes sur ce point. L'éloge retentit d'un bout du monde à l'autre et va croissant. Citons seulement le grand Bossuet, théologien si profondément pénétré de l'esprit de l'Évangile, conseiller si judicieux dans ses lettres de direction spirituelle : « Comme directeur d'âmes, disait-il aux religieuses de la Visitation, votre fondateur

est vraiment sublime ». Mais ce sont surtout les faits, c'est la confiance universelle, qui témoignent du mérite de sa direction, car il devint le directeur des gens du peuple, le directeur des membres de sa famille, le directeur des chrétiens de haut rang dans le monde, le directeur des âmes religieuses et amies de la perfection, le directeur des directeurs, le directeur des Saints.

1.° *Le directeur des gens du peuple.* – Ce mode de dévouement n'expose pas aux vaines complaisances de l'orgueil, mais il attire les complaisances de Dieu, et c' est assez pour rendre le bon prêtre empressé, joyeux, consolé d'y dépenser son temps et son cœur. Il y rencontrera peut-être des âmes dont la simplicité cache un grand esprit de foi et une étonnante pureté de conscience, des âmes qui sont même élevées, sans le savoir, à un degré d'oraison extraordinaire. François de Sales, avant d'être prêtre, se plaisait à donner aux villageois de bons conseils; car il y a entre les âmes vraiment nobles et le pauvre peuple comme des affinités, comme un courant de confiance et de cordialité. Quand il fut revêtu du sacerdoce et appliqué à l'administration des sacrements, il put donner libre cours à sa charité en faveur des humbles fidèles.

De grand matin, il était à la disposition des gens de travail, on le savait, et on ne manquait pas d'en user. Des clients venaient-ils à des heures irrégulières et incommodes, le Saint se déran-

geait, se levait de table, quittait son lit s'il le fallait, pour se mettre à leur service. On le vit maintes fois, déjà vêtu pour la célébration de la messe, déposer les ornements sacrés pour aller entendre ceux qui le réclamaient. Un jour, ce fut un mendiant qui l'aborda au milieu d'un cercle de personnages illustres, en lui disant : « Monseigneur, je veux me confesser ». Aussitôt François, laissant la noble compagnie, se dirigeait avec le mendiant vers le confessionnal. Un autre jour, ce fut une vieille revendeuse qui, le voyant sur le balcon d'une maison amie, lui fit signe de la main ; il comprit, et peu après il était près d'elle pour exercer son ministère de réconciliation. C'est donc avec raison que saint Vincent de Paul a dit dans sa déposition juridique pour la canonisation de François : « Ce qui me remplissait de stupeur, était ceci principalement, qu'un tel homme, si élevé, si nécessaire pour les choses les plus graves, se laissât occuper par des personnes de la plus basse condition, aussi longtemps qu'elles désiraient, n'épargnant aucune peine pour leur donner pleine satisfaction, si grandement il prisait la tranquillité et paix du cœur ».

2.° *Directeur de sa famille.* – François comprenait dans son véritable sens la maxime dont on abuse tant, que « la grâce perfectionne la nature, loin de la détruire ». Quoiqu'il fût près de sa famille, il se gardait d'y aller fréquemment, de s'y installer pour de longs séjours et de s'y abandon-

ner au sans-gêne ou à des démonstrations extérieures inspirées par la chair et le sang. Ses devoirs d'état et le souci de donner le bon exemple aux ecclésiastiques le tenaient sur la réserve. Que s'il paraissait au milieu des siens pour quelque circonstance spéciale, un évènement douloureux ou joyeux, un péril de dissentiment à écarter, une âme en peine à réconforter, son zèle et son respect, unis à un doux abandon, caractérisaient sa tenue, ses manières, son langage. Aussi, quelles sages conseils! Quelles gracieuses réflexions! quel tact pour traiter chacun selon son état et son rang!

Dans cette courte visite, on l'a accueilli, on l'a écouté comme l'envoyé du ciel. Mais à la fin, quel mystère? Au lieu de gagner la porte de la maison, vous le voyez se diriger vers la chapelle et tous s'y rendent à sa suite, les uns après les autres, pour s'agenouiller à ses pieds. C'est qu'il est devenu le confident, le directeur, le père spirituel de tous, depuis son père et sa mère jusqu'aux petits enfants. Heureuse et sainte famille, dans la direction de laquelle François apportait la grâce de Jésus, les soins délicats et la bonté de Marie, la prudence consommée de Joseph!

3.° *Directeurs des chrétiens de haut rang dans le monde.* – On ne peut dire, il est vrai, qu'ils fussent nombreux; François avait à travailler dans une autre sphère et, du reste, les hommes du grand monde qui désirent ajouter à la réception des sacrements et à l'élimination du péché grave

le bienfait d'une direction suivie, pour avancer dans l'esprit chrétien, sont assez rares. « Comment parler où l'auditoire manque, *ubi non est auditus?* [1] » disait agréablement François, par allusion aux pénitents de haut rang sans ouverture pour les choses de Dieu. S'il lui fallait, avec cette classe de chrétiens, marcher terre à terre, il s'appliquait du moins à leur faire remarquer que l'humilité du cœur cadre parfaitement avec la noblesse du sang, qu'ils pouvaient dans leur état acquerir une dévotion solide, et qu'ils étaient tenus d'employer leur influence à faire respecter et aimer autour d'eux la sainte loi de Dieu.

Mais les pénitents illustres et de haute vertu que l'histoire nous cite, compensaient le petit nombre par la grandeur des mérites. C'était le duc de Bellegarde, grand Écuyer de France, ami intime d'Henri IV et son procureur pour son mariage avec Marie de Médicis, que François appelait « son fils » et pour qui il rédigea l'examen de conscience renfermé dans ses Opuscules; c'était M^r^. Frémyot, président du Parlement de Bourgogne, père de sainte Chantal; c'était le président Favre; c'était Mr Des Hayes gouverneur de Montargis; c'était Mr de Marillac, Garde des Sceaux. Tous ces hommes furent des modèles de vertu, et en même temps de tact, de bonté, d'humilité, de droiture dans les rapports de la vie sociale.

[1] Eccli. xxii, 6.

4.° *Direction des âmes vouées à la perfection.* — Le Saint était là dans son élément. Accueillir ces âmes, qu'elles fussent cachées dans le cloître ou exposées dans le grand monde, les écouter, les animer au bien, leur rendre la paix, si facilement troublée dans ce domaine, était pour lui le travail de tous les jours et de tous les pays; les voyages, loin de lui donner à cet égard des loisirs, lui réservaient une accumulation de travail, sans qu'il se récusât jamais. Cette condescendance lui valut les remontrances du zélé mais rigide réformateur du clergé, M.r Bourdoise: « Pourquoi, lui disait-il, tant s'occuper de la direction des personnes pieuses, au détriment des ecclésiastiques? » On rapporte que François répondit humblement: « Quand un potier ne sait pas faire des vases de choix, il se contente d'en faire d'ordinaires; c'est ainsi que je m'applique à former de faibles femmes au service de Dieu ». Et cependant, quelle différence entre les deux hommes! Que reste-t-il dans l'Église des travaux de Bourdoise, comparés à ceux de François de Sales? L'austère censeur ne comprenait pas que Dieu éclaire et assiste les Saints par des moyens à lui. Quand l'Évêque de Genève, avait donné des heures à la direction des âmes pieuses, Dieu lui accordait, dans l'accomplissement de ses autres ministères, des grâces presque miraculeuses. Confessant en grande hâte à Paris un de ses fils spirituels, pour toute exhortation et toute morale il l'embrassa; ce fut assez

pour faire passer instantanément en cet homme les saintes dispositions de son propre cœur.

Ce n'était pas seulement de vive voix, mais aussi par correspondance, que François poursuivait l'œuvre de la formation des âmes. Il avait pour ce genre d'écrits une grâce, même naturelle, qui remplit ses lettres et en fait, encore aujourd'hui, l'admiration des littérateurs, les délices des âmes pieuses, l'instruction des prêtres, surtout des directeurs. Pour les écrire en paix et à la lumière de Dieu, il se levait de grand matin. Un de ses domestiques, François Favre, a déposé qu'il n'y avait guère de jour, où il n'eût à sceller vingt ou ving-cinq de ces lettres ; un autre serviteur, nommé Roland, parle même de cinquante. Parmi les dames du grand monde qui profitèrent de cette direction, on cite M.me Brullart, M.me de Villers, M.me de Maignelay, M.me de S. Georges, M.me la Présidente de Herce, et M.me de Charmoisy, pour qui fut composé le célèbre ouvrage de *La Philothée*.

Cet empressement de François de Sales pour donner aux personnes pieuses les secours de sa direction, eut pourtant une exception significative. Il avait fréquenté quelque temps Port-Royal et donné ses conseils à Angélique Arnaud, la réformatrice de la maison, dont il appréciait les éminentes qualités d'esprit. Mais il refusa de l'admettre comme religieuse de la Visitation, en lui disant : « Vous êtes plus propre à commander

qu'à obéir » ; et un jour qu'il était à Port-Royal, il se prit à pleurer. Pressé de révéler la cause de ces larmes, il dit : « Un jour cette maison perdra la foi ! » O mystère qui fait trembler ! tant de nobles dames, tant de belles intelligences, devenues des fruits secs et des épines pour l'Église, parce qu'elles n'acceptaient pas de direction, à moins qu'elle ne fût conforme à leurs idées propres ! Être conduites en apparence, mais en réalité se conduire, ou plutôt se séduire elles-mêmes, quelle prétention, quelle astuce, quelle folie !

5.° *Directeur des directeurs.* – On ne saura jamais le nom de tous les directeurs zélés qui recoururent aux lumières de François de Sales ; son respect du secret de la direction et sa modestie ont mis un voile sur ces rapports intimes. On cite cependant le P. Cotton, confesseur d'Henri IV, qui, ayant un cas difficile, déclara qu'à son avis, l'évêque de Genève était seul capable de le bien résoudre. Le Père Suffren, que sainte Jeanne de Chantal trouvait « si profond et si éclairé », voulut cependant avoir une conférence avec François de Sales ; elle dura neuf heures, et il déclara y avoir reçu plus de lumières que dans tout le reste de sa vie. Citons encore Mgr. l'Archevêque de Bourges, frère de sainte Chantal, Mgr. de Kévol évêque de Dôle, Jean Froger, curé de saint Nicolas du Chardonnet, qui invita souvent François de Sales à donner dans son église des conférences au clergé ; il savait ce qu'elles avaient de sense et de persuasif.

6.° *Directeurs des Saints.* – Nous pourrions citer S. Vincent de Paul, qui pendant près de 40 ans fut chargé par François de Sales, de confesser les religieuses de la Visitation à Paris, et dut sans doute recourir souvent à ses conseils. Nous pourrions citer Madame Acarie, plus tard la Bienheureuse Marie de l'Incarnation, qu'il eut la consolation d'entretenir, sans oser, cette fois-là du moins, l'interroger sur son intérieur, tant il en comprit l'élévation, se bornant à écouter ce qu'elle lui en exposa spontanément. Mais il suffit de nommer sainte Chantal, et avec elle ses premières compagnes, surtout les Mères Jacqueline Favre, de Bréchard, du Châtel, etc., vraie pléiade d'âmes d'élite, dont la sainteté, quoique non juridiquement proclamée par l'Église, est un fait historique des plus connus, des plus instructifs et des plus consolants.

✠ II. - Pourquoi il fut grand directeur d'âmes.

La direction des âmes comprend quatre choses: le but suprême à atteindre, le point d'où l'on part, le chemin à suivre pour marcher sûrement vers le but; enfin, l'heureuse arrivée. Dans ces quatre choses, on reconnaît sans peine que François de Sales fut un guide clairvoyant et consommé.

1.° *Le but suprême à atteindre.* – Il s'agit d'un but surnaturel et précis, dont la connaissance réclame un homme de doctrine; or, François de Sales, à cet égard, ne laisse rien à désirer. N'a-t-il

pas été déclaré Docteur de l'Eglise? Il comprenait que la vie chrétienne, surtout celle des personnes qui veulent avancer en dévotion, consiste à s'identifier avec les aimables mystères de l'Incarnation et les imposants mystères de la Rédemption, pour s'en approprier tous les bienfaits. *Amour et sacrifice*, voilà donc les deux grandes choses qu'il montre aux âmes comme but de leurs efforts, âmes.

D'abord le sacrifice et l'abnégation; pour les faire embrasser, le Saint ne transigeait pas, même avec les mondains. Il appelait le tableau de Jésus en croix « la bibliothèque de ses pensées »; il aurait pu l'appeler aussi « le manuel de sa direction ». Il fallait vraiment des vues bien courtes ou un esprit de dénigrement bien acharné, pour intituler ironiquement sa direction spirituelle, *une descente de croix*. Meilleur juge était l'homme de son temps qui le nommait, *le plus crucifiant des directeurs*. Quel est en effet le défaut qu'il épargne? Est-ce l'amour-propre? est-ce la susceptibilité? ou l'impatience? ou le trouble? ou la défiance envers Dieu? ou le manque de résignation à sa sainte volonté? On ne trouvera pas dans ses conseils une phrase, un mot qui seconde ces tendances, on en trouvera mille qui les condamnent. Que si, grâce à sa conduite, sage et patiente, le sacrifice ne semble pas s'imposer en maître, c'est précisément ce qui en montre la perfection; il ne frappe nulle part parce qu'il est partout; on ne cherche

pas à jouir de sa croix, ni à la montrer à d'autres; on la porte en silence, presque à son insu; la vie elle-même, la vie ordinaire, est devenue « sacrifice » par une transformation imperceptible. Voilà pourquoi le Saint recommande tant les petites croix, les croix de la rue, les croix du foyer domestique. Il sait combien elles sont humbles, fréquentes, mortifiantes. Quel dommage, quel malheur ce serait de les fouler aux pieds!

Le sacrifice accepté, c'est beaucoup; François trouve que c'est trop peu, il le veut aimé et joyeux. Aussi est-il éminemment le docteur de l'amour divin « fondé sur Jésus en croix ». Quand il parle, de cet amour, c'est *le Maître* qu'on entend; quand il en écrit, c'est un chef-d'œuvre qui sort de sa plume. Comme il est beau son Traité de l'amour de Dieu! C'est toujours notre Saint, avec ses idées et son style, mais revêtus d'une majesté insolite, unis à l'exactitude théologique la plus irréprochable; un souffle de la « Cité de Dieu » de S. Augustin, anime ces pages; c'est plus qu'une cité, c'est un sanctuaire où brille, où enseigne, où répand ses douces flammes, le divin Cœur de Jésus. Et ce ne sont pas, de la part de François, des enseignements purement théoriques; avant de les donner au monde, il les a longtemps pratiqués envers Dieu et envers les hommes: « Il n'y a donc que moi à aimer le prochain! » disait-il tristement, en voyant la tendance générale à censurer impitoyablement les

autres. Que si la censure venait de gens à la vie austère et fiers de leur intégrité de mœurs, il leur faisait remarquer, en usant de l'antithèse à la manière de S. Augustin, qu' « à la charité de la chasteté, il faut joindre la chasteté de la charité ».

2.° *Le point de départ.* – C'est l'âme avec ses faiblesses, mais aussi avec ses ressources, surtout sa bonne volonté. Rien, en effet, où il faille plus de dépendance que dans la direction; rien en même temps où il soit donné plus large part au jeu de la liberté, celle de Dieu et celle de l'âme. Notre Saint le comprenait. Il traitait donc les âmes avec un respect, des ménagements, une largeur d'esprit incomparables; rien de moins personnel que lui, rien de plus contraire au parti-pris et à la prétention de s'imposer; il s'oublie, au contraire, il s'efface, il se fait tout à tous, le dernier serviteur de tous. Le pénitent remarque ces procédés, il laisse là les défiances qu'il avait peut-être conçues; il ne craint plus qu'on l'enlace, qu'on l'absorbe, et spontanément il s'offre à marcher, il implore le soutien, il se montre avide d'écouter les conseils, et met son plaisir à exécuter les ordres.

A ce respect de la liberté de l'âme, François de Sales ajoute un sens pratique exquis; il l'a par nature, il le développe par l'expérience et il s'en sert habilement comme guide. Quel discernement des aptitudes et des attraits, selon les âges, les conditions, les pays, la complexion physique elle-

même ! A madame de Chantal, au commencement de sa vie parfaite, il laisse divers ornements de vanité qui semblent déparer sa vertu ; il sait que spontanément elle les éliminera bientôt, car « quand le feu est à la maison, on se hâte de jeter par la fenêtre tout ce qui l'encombre ». Au contraire, à sainte Chantal déjà plus avancée, il permet le vœu de faire en tout le plus parfait, et un jour, parce qu'elle a changé de son propre chef la destination assignée par lui à une somme d'argent, il la réprimande avec une sévérité qui lui fait verser des larmes.

3.° *Le chemin.* – S'agit-il de le choisir en décidant la question capitale de la vocation, on sait quelle lenteur apparente, quelle pondération de toutes choses François sait y mettre, non seulement s'il s'agit d'une vocation religieuse, comme celle de sainte Chantal, mais même s'il s'agit d'alliances terrestres. S'employer le moins possible à négocier celles-ci est un acte de sagesse ; mais le Saint, avec son autorité morale et sa grâce de discernement exceptionnelles, est en mesure d'employer utilement sa médiation entre les familles qui s'adressent à lui. Toutes les classes de la société, tous les états de vie ont son estime, trouvent en lui conseil, et encouragement. De là ces paroles : « Dieu commanda en la création aux plantes de porter leurs fruits *chacune selon son genre ;* ainsi commande-t-il aux chrétiens, qui sont les plantes vivantes de son Église, qu'ils produi-

sent des fruits de dévotion, chacun selon sa qualité et vocation ». Vouloir exclure de la perfection chrétienne un état de vie quelconque, la milice, le négoce, même le service à la cour des princes, ce serait « une erreur, et même une *hérésie* ».

Mais entrer dans le sentier terrestre par le choix d'un état, et accomplir les devoirs qui s'y rapportent, n'est pas tout. Il y a, dans le secret des conseils divins, des voies spirituelles nombreuses et variées. De deux frères qui marchent dans la vie côte à côte, habitent la même maison, mangent le même pain, on pourra dire avec S. Augustin *Alius sic, alius sic ibat*, « l'un marche par tel chemin, l'autre par tel autre ». S'il y a diversité de voies, il y a aussi dans la même voie des variantes, des crises, des moments d'arrêt. Faut-il s'en étonner, faut-il regretter d'avoir entrepris le voyage, faut-il se résigner et s'endormir à mi-chemin? François de Sales le défend et enseigne à tirer parti de tout, même des faux pas et de chutes: « Il faut bien que, pour l'exercice de notre humilité, nous soyons quelquefois blessés en cette bataille spirituelle; nous y sommes toujours vainqueurs, pourvu que nous voulions combattre ».

Cependant, pour assurer la marche en avant dans les voies de Dieu et la victoire sur toutes les oppositions, il ne suffit pas, que le guide trace le chemin, il faut qu'il excite l'âme à y marcher; le don de la persuasion lui est une grande res-

source. François de Sales le possède dans un degré éminent. Les comparaisons qu'il emprunte au règne de la nature avec tant d'à-propos et de grâce, commencent à rendre le chemin fleuri, odorant; puis il sait inspirer à tout le monde du goût et de l'ardeur pour le parcourir; il aime que l'on se dise à soi-même: « Ma chère âme, ma belle âme », ou autres paroles également encourageantes. S'agit-il de pénitents qui ont des fautes ou des inclinations humiliantes à manifester, il leur inspire confiance, en semblant se faire coupable lui-même. « Hélas! dit-il en soupirant, que nous sommes misérables! » A ceux qui ont à souffrir des défauts d'autrui, il fait comprendre combien Dieu est sage de nous faciliter l'avancement dans la perfection, précisément avec les imperfections des autres.

Ainsi se réalise en François, et par lui dans les âmes, ce qu'il écrivait un jour à sainte Chantal: *Afin que nous sachions comme il faut faire le bien, quel bien il faut préférer, à quoi nous devons appliquer l'activité de l'amour, le Saint-Esprit nous donne le don de Conseil.*

4.° *L'heureuse arrivée.* – La voie est laborieuse, les péripéties sont nombreuses, on l'a vu. Mais quel beau résultat, même avant d'arriver au terme de la vocation, qui est l'admission solennelle dans la société des Saints! Dieu n'attend pas; il descend sur le chemin et communique à l'âme docile jusqu'au bout aux conseils de notre grand Direc-

teur, ses perfections infinies, sa glorieuse ressemblance; c'est le terme dernier et sublime.

En effet qu'est-ce que Dieu? C'est l'Être *simple* par excellence, or, l'âme qui a vécu selon les maximes de François de Sales arrive à une parfaite simplicité; sa candeur et sa rectitude charment les hommes, beaucoup plus les Anges et les Saints.

Qu'est-ce que Dieu encore? C'est l'Être *libre* et souverainement indépendant; or, la direction de François de Sales établit l'âme, au milieu de la multiplicité des devoirs, de la diversité des vertus, de la complication des rapports extérieurs de cette vie, dans une liberté que rien ne gêne, que rien n'entrave, que tout au contraire favorise, fortifie et rend capable de produire toute sorte de bien.

Qu'est-ce que Dieu, sinon la *paix*? Or voyez de quelle paix profonde jouit l'âme, dans la nacelle de la vie présente, malgré ses oscillations, sous le pilote expérimenté qui s'appelle François de Sales! Cette barque possède Jésus et, même quand il semble dormir, il est Jésus, il est bienfaisant. François veut donc que les accidents du voyage, au lieu de déconcerter l'âme, facilitent ses progrès: « Il faut, dit-il, haïr tranquillement, même ses fautes ». Et il donnait l'exemple; ceux qui le voyaient de près l'appelaient *imperturbable*. Averti du danger qu'il courait de tomber entre les mains des hérétiques, loin de s'en émouvoir, il répliqua plaisamment: « Alors j'aurai plus de temps, pour

composer les écrits que je médite ». Une de ses recommandations était qu'on eût soin de prendre, étant en santé, toutes ses dispositions « pour mourir tranquillement ».

Qu'est-ce que Dieu? C'est l'*immense*, c'est le *tout-puissant*. Or la direction spirituelle, comprise selon les maximes de François, mène à des résultats inespérés; elle étend le règne de Dieu à toutes les conditions et à tous les âges; partout, à cause de sa flexibilité, elle fait sentir sa douce puissance, sachant rendre faciles les plus nobles actions et donner de la noblesse à celles qui n'étaient, par nature, que poussière à fouler aux pieds.

Enfin, qu'est-ce que Dieu? C'est la *béatitude*. Or, l'âme docile à la conduite de notre Saint et qui, par conséquent, s'abandonne filialement à la divine volonté, non seulement marche à pas sûrs vers la béatitude, mais en a déjà l'avant-goût sur cette terre: « Voyez, nous dit-il, les Saints qui vous exhortent, ne désirant que de voir un jour votre cœur joint au leur, pour louer Dieu à jamais, et vous assurant que le chemin du ciel n'est pas si malaisé que le monde le fait! O Jésus, mon Sauveur! j'accepte votre amour éternel, non tant pour aucune chose, comme pour vous aimer et vous bénir à jamais! »

Heureuse direction, flambeau bienfaisant, voix bénie, rênes d'or, qui conduisent l'âme chrétienne à tant de perfection, de gloire et de bonheur!

MÉDITATION DU SOIR.

LES BÉATITUDES. - HEUREUX LES PACIFIQUES, PARCE QU'ILS SERONT APPELÉS ENFANTS DE DIEU.

La paix! toutes les créatures la cherchent, preuve évidente que c'est un très grand bien, et que ce bien leur manque. La paix, où est-elle? en Dieu. Ce n'est pas en vain, qu'il aime à s'appeler « le Dieu de la paix, le Prince de la paix. » Et comme ce qui est en lui, c'est Lui, il est lui-même la paix. Son royaume glorieux a la paix pour atmosphère; son activité est pure et sans limites, précisément parce qu'elle s'appuie sur un repos plus inébranlable; et les Saints dans la patrie participent à cette paix immense, glorieuse, inaltérable, qui fait leur récompense et leur béatitude.

Pour nous, voyageurs sur cette terre, la paix est à faire, et c'est la mission à laquelle se dévoue l'homme pacifique, c'est-à-dire « ouvrier de la paix, *pacificus* ». Appliquons-nous donc à méditer comment nous pouvons pleinement réussir dans cette entreprise, qui doit assurer notre éternité et nous en donner l'avant-goût, jusque dans les amertumes et les continuelles agitations de l'exil. – Bases de la paix; la paix au milieu de ceux qui la haïssent; la paix avec nous-mêmes; la paix malgré les épreuves de Dieu; les conquêtes de l'homme pacifiques: tels seront les points à considérer.

I. - Les bases de la paix.

La paix est « la tranquillité de l'ordre ». Or l'ordre, dans l'âme et dans la vie, provient de deux causes : la vérité qui trace avec sagesse le plan de l'ordre, et la justice qui se montre ferme à en assurer l'exécution. Infortunés les sages et les puissants de ce siècle, qui, avec toutes leurs aspirations, leurs théories, leurs congrès, leurs promesses, ne peuvent établir la concorde entre les peuples. Ils disent bien : « La paix, la paix, mais ce n'est pas la paix [1] », car ils voudraient une paix sans Dieu. Mieux inspirés qu'eux, nous nous appliquerons dans notre sphère d'action, à asseoir la paix sur les bases de la justice et de la vérité. Ainsi réaliserons-nous le vœu de S. Paul : « Que la paix de Dieu qui surpasse tout sentiment garde vos intelligences et vos cœurs en Jésus-Christ Notre-Seigneur [2] ». – Pesons bien les choses : L'Apôtre nous souhaite la paix de *Dieu ;* il y a donc une paix, qui n'est pas de Dieu, et que nous devons fuir comme une honte, comme un fléau. Cette paix de Dieu s'étend sur nos *intelligences*, pour nous faire comprendre les maximes qui sont la règle du devoir et la base des vertus. Elle pénètre ensuite dans nos *cœurs*, pour leur faire embrasser et aimer l'accomplissement parfait de la justice. Tout cela *dans le Christ Notre-Sei-*

[1] Jer. vi, 11. — [2] Phili. iv, 7.

gneur, puisque seul, « il est notre paix, lui qui a fait de deux puissances opposées un seul peuple, détruisant le mur de séparation et faisant disparaître les inimitiés par les mérites de sa Passion [1] ».

Impossible donc de faire la paix avec l'erreur, quand celle-ci prétend au droit de se propager librement, comme inoffensive, et s'efforce même de pénétrer, comme un prétendu bienfait, dans les institutions, d'inspirer les lois, de gouverner les peuples. Ce serait le désordre fatal dont parle le Sage : « Vivant dans cette grande guerre de l'ignorance, ils appellent des maux si nombreux et si grands *la paix* [2] ». Jamais je ne m'inclinerai devant ces faux principes ; au contraire, je les combattrai tant que je vivrai. Jésus, le pacifique Jésus, nous l'a dit lui-même : « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive, mais la séparation [3] ».

II. - La paix au milieu de ceux qui la haïssent.

« Avec ceux, qui haïssent la paix, je demeurais pacifique [4] », nous dit David. Le monde est plein de ces ennemis de la paix, ils nous côtoient dans la rue, ils sont jusque dans nos maisons. Nous devons gémir sans doute, et profondément, du manque de lumière et de rectitude, qui cause

[1] Eph. ii, 14. — [2] Sap. xiv, 22. — [3] Luc. xii, 51 ; Matt. x, 34. [4] Ps. cix. 7.

leurs vaines agitations; nous avons lieu de nous dessécher de douleur pour les injures faites autour de nous à l'honneur divin, et pour l'abus presque universel des grâces célestes. Mais notre douleur doit demeurer paisible; ainsi, au lieu de nous bouleverser et de nous abattre, elle augmentera notre zèle pour garder et promouvoir la paix, par le moyen de la fidélité à Dieu.

Que si les partisans de ce monde, après s'être troublés en vain, après s'être agités en tout sens, faute de bases stables dans leur conduite, après s'être heurtés les uns contre les autres, après avoir rempli leur vie et leur entourage de plaintes, de cris, de discordes, de contestations, s'attaquent à moi, parce que je persiste à demeurer étranger à leurs agitations et à leurs partis, je supporterai en paix leurs attaques. Jésus dans sa Passion, au milieu de toutes les insultes, se taisait, excepté quand il s'agissait de protester contre le blasphème et de rendre hommage à la gloire de son Père céleste.

III. - La paix avec soi-même.

Les perturbateurs de la paix sont nombreux; mais le plus dangereux c'est *moi-même;* sans ma connivence, que pourraient les autres?

Pour m'affranchir de ce perturbateur intime, je dois garder la paix dans l'*action.* Et afin d'y mieux réussir, je pratiquerai l'esprit de prévoyance,

qui aide à grouper les forces, à choisir les heures, à découvrir de loin les obstacles; j'imiterai le guide vigilant qui, de son char, apercevant au loin le fossé ou la pierre d'achoppement, les évite sans peine. La paix présidera aux débuts de mon travail, pour qu'il commence sans fièvre ni précipitation et prenne la direction vraie. La paix se maintiendra dans la continuation de mon travail, j'y éviterai les tiraillements, les inégalités, les secousses, le dégoût et la lassitude. La paix régnera dans l'achèvement de mon travail; je me garderai de le hâter par précipitation, ou par empressement trop humain et peut-être orgueilleux. Je garderai la paix dans l'échec, non par indifférence pour ce qui intéresse la gloire de Dieu, ce serait une apathie blâmable, mais pour ce qui ne met en cause que ma misérable personne. Mes prévisions humaines fussent-elles déjouées par le résultat contraire, au point qu'il me fallût tout recommencer; eussé-je, en attendant, pour récompense la censure, l'ironie, la confusion, les supporter me semblerait trop peu et je me dirais en moi-même: Voilà le temps de bénir Dieu comme d'un succès.

Je garderai la paix dans les *tentations*, qu'elles m'assiègent déjà ou qu'elles soient en perspective, me remplissant l'âme d'appréhensions. Par un acte de volonté, je calmerai ces appréhensions, j'apaiserai ce tremblement causé par la crainte naturelle, sans cependant prétendre à une paix stoï-

que qui serait un sot orgueil, non le progrès en Dieu. Le plus pratique et le plus important pour moi, c'est de garder la paix dans la partie supérieure de l'âme malgré l'agitation des facultés sensibles qui persiste. J'admire Jésus quand il calme la mer jusqu'à en faire un lac paisible; mais combien il est plus grand, plus divinement humain, plus digne de mon imitation, alors qu'il marche tranquillement sur les flots, bien que ceux-ci restent des flots, dont il forme un escabeau pour ses pieds!

IV. - La paix malgré les épreuves de Dieu.

Ce n'est pas sans intention que le divin Ressuscité, en souhaitant la paix à ses disciples, leur montre ses plaies; il semble par là leur dire: « Voyez à quel prix on achète la paix; par les plaies et les tribulations de la vie terrestre, surtout par la blessure profonde du cœur, dans les épreuves de la vie intérieure ».

Dieu, pour donner ce genre d'exercice à ceux qu'il veut élever en vertu, peut se servir des créatures; mais il avance beaucoup plus le travail, quand il le prend directement en main. Alors viennent des épreuves mystérieuses inventées par la divine Sagesse, et avec lesquelles les élus se forment, dans la plus noble partie d'eux-mêmes. L'action de la Providence consiste alors à tenter l'âme, en mettant à l'épreuve sa paix et sa

confiance. « Qu'est devenue sa vie spirituelle? où en est sa conscience elle-même? dans quel chemin, ou plutôt dans quel labyrinthe, dans quelle impasse se trouve-t-elle? N'est-elle pas retournée en arrière jusqu'à l'A B C? Comment alors n'être pas perplexe et agitée? » – Chère âme, c'est le temps de faire des prodiges. Vivez donc de la foi et que rien, mais rien ne vous déconcerte. Si votre mouvement vers la perfection semble ralenti, c'est parce qu'il est passé en habitude, et que Celui qui vous conduit est lui-même le guide, le chemin, le lieu d'arrêt. Aussi, après avoir longuement raisonné et vous être vainement agitée, finirez-vous, si vous êtes humble, par vous mettre simplement et résolument du parti de Dieu. Alors il pardonnera vos craintes et vous les rendra même salutaires; sorties de votre cœur en flots inquiets, elles se calmeront en chemin et viendront mourir aux pieds du Seigneur dans un *Amen* de filiale adhésion. Oh! que Dieu s'y complaira! Infortuné le disciple de la vie intérieure qui sort de cette voie.

V. - Les conquêtes de l'homme pacifique.

L'Écriture loue ces hommes glorieux de l'antique loi qui « commandèrent par la prudence au peuple de leur temps, édictèrent pour lui les préceptes les plus saints, cherchèrent des modes musicaux et dictèrent des cantiques sacrés: hom-

mes riches en vertu, pleins de sollicitude pour la beauté de l'œuvre de Dieu, et attentifs à pacifier leurs maisons [1] ». Le prêtre de la loi nouvelle ne voudra pas être inférieur à ces modèles de l'ancien Testament ; s'il a trop peu d'influence pour asseoir les bases de la paix dans les empires, il en inspire au moins l'estime et en établit le règne dans les fidèles qui l'entourent, et dans le lieu qu'il habite.

Son exemple seul, sa conduite, l'ordre qu'il met dans ses actions, l'expression de son visage, le ton de sa voix, tout renferme une secrète vertu qui, à la longue, pénètre les âmes et les met à l'unisson entre elles. Mais ce n'est pas assez ; étudiant les hommes et les choses, il pressent les causes qui pourraient troubler la paix, semer la défiance, provoquer les discordes, faire tomber les fidèles dans le péché de haine ou de mépris, et les y enraciner jusqu'à les éloigner des pratiques religieuses essentielles.

Que si, par malheur, le trouble, la discorde, les contestations, les animosités existent déjà, la charité du prêtre lui suggère des voies heureuses, des procédés efficaces, des industries de zèle pour les faire cesser. Il lui faudra de la prudence, du temps, de la patience au milieu des humiliations, une constante application à la prière, puisque le succès final dépend de Celui qui tient en sa main les cœurs des hommes. Mais aussi quel beau ré-

[1] Eccli. xliv, 1.

sultat ! Anges de la paix, regardez, applaudissez, rentrez en triomphe dans ces cœurs, dans cette maison, dans cette famille, dans cette cité d'où la discorde vous avait chassés.

Homme pacifique, bienfaiteur de l'humanité, voilà ton triomphe ; ne cesse d'en rapporter à Dieu toute la gloire.

NEUVIÈME JOUR.

MÉDITATION DU MATIN.

JÉSUS CHRIST RESSUSCITÉ. - RAPPORTS AVEC LES CONFRÈRES.

Le mystère de la Résurrection n'est pas seulement la base de notre foi, il en est la splendeur et la consolation. Quoi de plus beau ! C'est au printemps, quand toute la nature, sortie de l'hiver, entre dans la belle saison, et que les arbres en fleurs font présager une récolte joyeuse ; c'est le matin, quand le soleil commence à poindre. Et Jésus, fleur de sainteté, soleil de justice, prémices des élus, sort du tombeau ! O mort, où est, ta victoire ? O mort, où est, ton aiguillon ? tu as péri dans ton triomphe ; en frappant l'innocent, tu as perdu tes droits sur les coupables.

Mais l'*acte* glorieux de la résurrection du Sauveur ne doit pas nous faire perdre de vue son *état* de ressuscité, « libre entre les morts [1] » et mis en possession d'une vie nouvelle, stable, paisible, féconde, ayant déjà quelque chose de l'éternité.

C'est cette manière d'être de mon Jésus et son heureuse influence sur les disciples, que je

[1] Ps. LXXXVII, 6.

veux méditer aujourd'hui. Elle m'offre un excellent modèle pour régler mes rapports avec mes confrères, continuateurs comme moi de l'œuvre du Sauveur, de la mission des disciples, du mystère de la Rédemption.

J'imiterai ce modèle, si je sais 1.° pratiquer de telle sorte l'esprit de solitude, que je reste à proximité des confrères par l'esprit de charité, 2.° sanctifier mes entretiens avec eux, 3.° sanctifier également les repas pris à leur table, 4.° remplir envers eux, et leur faciliter de remplir à mon égard, le devoir de la correction fraternelle, 5.° remporter de ces réunions un accroissement d'esprit sacerdotal.

I. - Solitude et proximité.

La Résurrection de Jésus-Christ nous invite à entrer dans une vie nouvelle où se réunissent déjà les qualités distinctives des corps glorieux, une *agilité* infatigable pour nous porter au devoir, une heureuse *impassibilité* par rapport aux intérêts purement terrestres et aux assauts des passions, une *lumière* simple et constante qui éclaire nos démarches et nos intentions, enfin un cachet *spirituel* imprimé à toutes nos actions, même les plus communes et les plus matérielles, qui, bon gré malgré, sont une partie considérable de notre existence terrestre.

Ô vie nouvelle, ô solitude mystérieuse, tranquille séparation de tout le créé, beau reflet du

ciel, doux voisinage de Dieu, vaste champ de travail pour la culture des vertus, ô vie nouvelle tu es à moi, si je le veux; oui, je t'aime, je te choisis, je vais m'efforcer de t'établir en moi.

Pourtant, la vie nouvelle de Jésus ressuscité n'était pas encore l'état de son Ascension au ciel, pour y siéger glorieux à la droite de son Père. Déjà mis à l'abri de la mortalité et de la passibilité, il daigna rester quarante jours à proximité de ses disciples, afin d'entretenir avec eux de fréquents rapports, pour le plus grand bien de leurs âmes et de l'Église. Quoiqu'il eût toujours été *le bon Maître* [1], il montra pendant ces quarante jours une bénignité, une sollicitude d'un caractère nouveau. Que d'apparitions successives! que de surprises aimables, aujourd'hui dans un jardin, demain sur une route publique, ou sur le bord d'un lac, ou à l'intérieur d'un cénacle dans lequel il a pénétré malgré les portes closes! Tantôt il se montre aux disciples et tantôt aux saintes femmes, bien dignes par leur piété de sa prédilection. « Je vous salue », dit-il affectueusement à celles-ci. « Que la paix soit avec vous », répète-t-il, sous toutes les formes aux disciples. La paix, en effet, est le mot principal et le fruit de la Résurrection.

C'est ainsi que notre amour de la retraite, de la prière et du travail, ne doit nullement préjudicier à nos rapports avec nos confrères, comme

[1] Marc. x, 17.

nous, disciples du Seigneur, comme nous, ministres de son Évangile. Le dégagement de l'humain nous donnera au contraire, pour ces rapports de zèle et de convenance, une étonnante facilité. Plus de murs de séparation, la charité les franchit sans être même invitée. A la charité encore, de mettre dans ces rapports extérieurs une cordialité qui ne ressemble en rien à la camaraderie des gens du monde, et s'allie aisément avec le respect inspiré par la foi; c'est l'utilité particulière ou commune qui règle ces rapports. L'accomplissement empressé des devoirs de religion, de bienveillance, de politesse et de zèle n'a créé aucun attachement; on prend congé des confrères avec la même liberté de cœur qu'on avait en venant vers eux. Absents ou présents de corps, nous sommes toujours un avec le Christ, un par conséquent avec les continuateurs du Christ ici-bas.

II. - Entretiens.

Les entretiens sont, pour le Sauveur ressuscité, un des moyens les plus utiles à la formation de ses disciples. Mieux encore que durant sa vie cachée et publique, il est pour eux le « Verbe de vie [1] ». Quel art divin dans la manière de s'adapter à leur état d'âme, de calmer leurs craintes et de les éclairer progressivement! Quel

[1] Ioan. I, 1.

soin pour compléter les enseignements passés, leur parlant désormais sans parabole, dévoilant à leurs yeux l'avenir de son Église, et leur donnant mission solennelle pour répandre l'Évangile dans le monde entier, dès qu'ils auront été revêtus de la force d'en haut par l'Esprit-Saint!

A l'imitation du divin Maître, nous saurons trouver, dans nos rapports entre confrères, l'occasion d'entretiens consolants et utiles. Ils peuvent varier à l'infini, prendre le caractère plus sérieux de conférences périodiques, ou garder l'aimable abandon de conversations intimes, joyeuses, sans apprêt. Toujours le royaume des cieux sera notre but final; tout échange de vues servira à mieux nous faire saisir la grandeur de ce royaume, à nous rendre compte plus clairement des attaques dont il est l'objet, et à mieux comprendre, par là, comment on sauve les âmes. Conversations vaines sur les nouvelles du siècle et sur ses scandales, discussions aigres ou au moins stériles, plaisanteries basses, médisances et critiques, vous n'avez point de place sous notre toit, c'est le toit de Dieu. Chacun des interlocuteurs, s'il est fidèle à cet esprit, sort de l'entretien, plus pénétré de la sublimité de sa vocation, plus aguerri contre les attaques de l'enfer, plus généreux, plus alerte au travail. Tous continueront de loin à s'encourager et à s'entr'aider dans le Sauveur; car partout il reste avec eux, partout il est leur centre, leur conseiller, leur chef et leur soutien.

III. - Repas communs.

Quelle condescendance dans le Sauveur ressuscité! Il ne néglige rien pour que ses disciples le reconnaissent, de plus en plus, comme vrai Dieu et vrai homme! Parmi les hommes, s'asseoir à une même table, y prendre ensemble la même nourriture matérielle, et restaurer ainsi les forces du corps, est un symbole de l'union des cœurs et des volontés au banquet de la vie. Jésus daigne donc prendre plusieurs repas avec ses disciples. Ils n'oseraient l'inviter, il s'invite lui-même: « Enfants, dit-il, avez-vous quelque nourriture? [1] » Alors ils lui servent un morceau de poisson grillé, puis un rayon de miel; le poisson soumis aux flammes symbolise la Passion, le rayon de miel figure la sagesse et la douceur du divin Précepteur. Après avoir mangé devant eux, il leur distribue les restes: précieuses reliques, que celles de la table d'un Dieu! Une autre fois, après la pêche miraculeuse, les disciples, à peine descendus sur le rivage, trouvent déjà, par la providence de Jésus, des charbons allumés, sur les charbons un poisson, et près de là du pain: « Venez, leur dit-il alors, et mangez [2] ». Ils s'asseyent donc près du foyer, et Jésus prenant lui-même le pain, puis les mets, les leur distribue. Ils sont tellement saisis d'admiration, qu'ils mangent tous en silence. Le

[1] Ioan. xxi, 5. — [2] Ibid., 12.

repas offert par les disciples d'Emmaüs est aussi un mystère de bonté, mêlé d'enseignements profonds. Enfin une dernière table est dressée pour les disciples avant l'Ascension. Où finissait, dans ces agapes, la réfection matérielle, où commençait l'Eucharistie? nous chercherions en vain à le préciser; il nous suffit de savoir que partout c'était la même charité, la même libéralité, la même divinité.

Puissent les prêtres, quand ils s'invitent les uns les autres à une même table, reproduire cette scène évangélique! Puisse leur union extérieure figurer leur amitié sincère et l'union surnaturelle de leurs cœurs! Si la frugalité des mets n'égale pas à leur table celle du récit sacré, la différence aura comme motif la charité et le respect pour les hôtes, jamais l'intention orgueilleuse, dans celui qui les reçoit, de se faire honneur à lui-même. Une prière grave et pieuse précédera et suivra toujours le repas; la joie spirituelle et la reconnaissance en seront les mets les plus réconfortants. Toute réflexion aigre ou mordante sur les absents, toute critique de l'autorité ecclésiastique, toute allusion, même en général, au ministère de la confession et aux travers de ceux qu'on y entend, tout propos peu digne du caractère sacerdotal, seront inexorablement bannis, ou plutôt ils n'oseront même pas frapper à la porte de la salle. Le Maître préside la table.

IV. - Correction fraternelle.

Le Sauveur aimait ses disciples et, les sachant encore imparfaits, il prenait occasion de ses entrevues avec eux pour redresser leurs travers. Quelle délicatesse il sut y mettre, quelle opportunité il sut choisir! Pour Thomas l'incrédule, toute la correction fut de lui donner à toucher ses plaies adorables, avec une condescendance ravissante, en lui disant: « Ne sois plus incrédule, mais fidèle [1] ». Les disciples d'Emmaüs sont appelés, il est vrai, « durs et tardifs de cœur [2] », mais ce reproche leur est adressé d'une manière si juste, d'un ton si pénétrant, et accompagné de tels signes de bonté, que leur cœur, loin d'en être aigri, se sent enflammé d'amour; aussi voudraient-ils ne plus se séparer du Maître. Une autre fois, voyant les disciples troublés à son apparition, il leur dit: « C'est moi, ne craignez point. Pourquoi vous troubler et raisonner ainsi dans vos cœurs? [3] » Enfin, quand il leur reproche, à tous réunis ensemble, leur incrédulité au sujet de sa résurrection [4], c'est pour les rendre plus humbles, plus défiants d'eux-mêmes, plus compatissants pour les égarés et plus généreux à répandre partout l'Évangile; c'est toujours « la charité de la vérité ».

Beau modèle de la manière de pratiquer entre nous la correction fraternelle! Que nous y pro-

[1] Joan. xx, 27. — [2] Luc. xxi, 25. — [3] Luc. xxiv, 38. — [4] Marc. xvi, 14.

cédions par devoir, en vertu du précepte évangélique, ou en vertu d'une convention amicale passée devant Dieu, dans le désir de nous rendre réciproquement meilleurs et capables d'un plus grand bien, la sincérité, l'humilité, la discrétion y présideront toujours. Au delà de la tombe, nous comprendrons la vertu salutaire de cette pratique et nous nous en remercierons réciproquement à tout jamais.

V. - Bénédictions de l'Esprit-Saint, bienfait suprême.

Quel devait être le résultat dernier de cette période de quarante jours appelée « le temps de la résurrection? » Jésus-Christ l'indiqua à ses disciples, en leur commandant de rester unis ensemble jusqu'à la venue de l'Esprit-Saint. Une fois visités, ébranlés, pénétrés, transformés par cet Esprit créateur, ils pourront, ils devront se disperser dans le monde, enseignant avec des langues de feu ce qu'ils ont appris d'un tel Maître, et prodiguant à toute créature les dons multiples de la grâce, qu'ils ont reçus de lui.

Rien ne peut exprimer plus clairement ce que vous devez être, ô ministres de Dieu, comme fruit de vos réunions sacerdotales. Vous avez conversé et prié, le souffle de Jésus a circulé parmi vous, comme au Cénacle parmi ses disciples. En partant, emportez son Esprit dans vos cœurs avec toutes les bénédictions qui en découlent pour le bien du

monde, afin que vous y soyez à votre tour « le don de Dieu, source vive, feu consumant, charité inépuisable, et spirituelle onction [1]. » Ainsi vous pourrez chanter avec David, à la suite de vos assemblées : « Qu'il est bon et utile, agréable et doux à des frères d'habiter ensemble ! » *Ecce quam bonum et quam iucundum habitare fratres in unum* [2].

EXAMEN.

LES PÉCHÉS CAPITAUX. - LA PARESSE.

L'instinct de la nature et le sentiment de l'honneur chrétien devraient suffire pour nous inspirer une aversion profonde contre la paresse : quel désordre, quelle laideur dans ce vice ! Il enfouit honteusement dans la terre les talents de nature ou de grâce reçus de Dieu, les rend par là complètement inutiles et les pervertit même, car ils se rouillent par le simple fait de l'inaction, qu'il s'agisse des lumières de l'intelligence, ou des énergies de la volonté, ou des facultés corporelles. Cependant, en descendant sur le terrain des faits, il faut reconnaître que la paresse est un vice malheureusement fort répandu, sous des formes diverses et avec une suite de dommages déplorables. Ne refusons donc pas de nous examiner sur ce sujet.

[1] Hymn. *Veni Creator.* — [2] Ps. CXXXII, 1.

1.° Avons-nous considéré en tremblant que, pour le ministre de Dieu, la responsabilité est plus grande s'il cède à la paresse, les dons qu'il a reçus étant plus choisis, et par conséquent l'abus, s'il s'en rend coupable, étant plus injurieux à la gloire de Dieu, plus préjudiciable aux intérêts des âmes?

2.° Avons-nous attentivement pesé les expressions dont se sert le divin Maître, pour nous faire mieux saisir le désordre de la paresse dans l'homme qu'il daigne associer au saint ministère, l'appelant *sel affadi* [1], qui ne peut donner aux mets ni goût, ni vertu nutritive; *arbre stérile* [2], inutilement planté dans le champ de l'Église, dont il absorbe pour rien la sève la meilleure; *serviteur inutile* [3], qui s'engage librement à travailler pour son maître, l'a peut-être sollicité, reçoit largement de lui la nourriture et le vêtement, puis se dérobe à la tâche, par horreur de la peine?

3.° Ne nous sommes-nous pas endormis dans l'inertie, sous prétexte qu'expérience faite, notre champ était décidément ingrat, nos efforts seraient perdus, et que mieux valait ne rien tenter? Avons-nous réagi fortement contre ces idées funestes, loin de les propager, nous rappelant que Dieu commande de faire son devoir, même quand l'insuccès est probable et que, du reste, sa grâce, libre dans son action souveraine, peut à l'heure désespérée

[1] MATT. V, 13. — [2] LUC. XIII, 6. — [3] MATT. XXV, 30.

manifester sa toute-puissance, ressusciter les morts, changer les pierres en enfants d'Abraham?

4.° Ne sommes-nous pas restés les bras croisés en présence du devoir, en supposant que nous aurions le temps de l'accomplir plus tard, ou en présumant que d'autres, plus empressés, feraient le travail à notre place, au lieu d'imiter les Saints, qui avaient pour devise « de ne pas renvoyer au lendemain ce qu'ils pouvaient exécuter sur l'heure, et de ne pas laisser faire par d'autres ce qu'ils étaient en mesure de faire par eux-mêmes »?

5.° Quand nous nous sommes décidés à mettre la main à l'œuvre, ne l'avons-nous pas fait avec regret, comme pour remplir une de ces corvées auxquelles l'artisan, dans le siècle, se résigne par force? N'y avons nous pas apporté de la mollesse, commençant le plus tard possible, finissant le plus tôt possible, sans nous inquiéter si nous condamnions ainsi le travail à rester imparfait, plus que médiocre dans ses résultats?

6.° N'avons-nous pas cédé à une paresse occulte, étant de ceux qui surabondent d'ardeur pour entreprendre toute chose conforme à leur goût naturel et flatteuse à leur amour propre, tandis qu'ils laissent en arrière, sans scrupule, l'accomplissement de tels et tels devoirs d'état plus urgents, mais désagréables et fastidieux?

7.° Ne nous sommes-nous pas rassurés sur notre négligence dans certains devoirs, quand nous avons entendu, (non sans vaine complai-

sance, peut-être,) nos parents et nos amis, soit flatterie, soit amour trop naturel, nous reprocher de travailler trop, de ne pas assez ménager nos forces, de compromettre notre santé?

8.° Avons-nous compris que la vigilance est une partie importante de notre tâche, attendu que, par elle, nous pouvons employer utilement l'activité de ceux qui dépendent de nous, prévoir les obstacles au bien, et les écarter avec sagesse, sans bruit ni perte de temps, ni vaine dépense de forces? Avons-nous rempli sans relâche tous les devoirs que cette vigilance nous impose?

9.° Avons-nous mûrement considéré, que notre travail n'était pas seulement d'arracher du champ évangélique les ronces et les épines, ni d'en chasser le serpent venimeux, c'est à dire le péché; mais qu'une partie importante de nos sollicitudes était de cultiver les plantes spirituelles confiées à l'Église par le céleste Agriculteur, c'est-à dire les âmes des justes et les vertus de choix qui doivent les distinguer?

10.° Cette culture du bien, qui réclamait nos efforts les plus constants et méritait nos prédilections, car elle pouvait être pour nous la source des plus pures consolations, n'a-t-elle pas été négligée sans le moindre scrupule? La formation des personnes pieuses ne nous a-t-elle pas semblé un idéal illusoire, vu la vulgarité des âmes, ou au moins un travail d'importance secondaire, bon tout au plus pour certains prêtres qui en ont le goût et

le don? N'est-ce pas à cause de ces fausses théories, dont s'est autorisée notre négligence, que nous avons exercé le ministère de la confession sans exactitude et avec précipitation, que la fréquentation de la sainte Table a été, sous notre administration, rare ou mal préparée et peu fructeuse, et que la stérilité, pour ne pas dire la grave culpabilité, a été le résultat final de notre apostolat?

Conclusion.

Mon Dieu, quand vos Saints me disent que: « ne rien faire, c'est mal faire », leur maxime n'est ni un paradoxe, ni une exagération, mais un commentaire de ce que vous dites vous-même au serviteur de l'Évangile, en le qualifiant de « serviteur mauvais et paresseux [1] », tandis que vous louez l'autre serviteur comme « fidèle et bon [2] ». Sentences propres à m'effrayer et à me consoler. Si je tombe dans la négligence, même sans avoir commis des désordres positifs et choquants aux regards, je suis dans l'armée du Christ un soldat inerte, qui prétend faire beaucoup en ne passant pas à l'ennemi; je suis même, dans la maison de Dieu, un artisan d'iniquité, un malfaiteur. Ah! je veux éviter cette honte. Je ferai donc une guerre implacable à la paresse, et j'apporterai au travail une intelligence toujours plus attentive, une énergie

[1] Luc. xix, 22. — [2] Matt. xxv, 21.

croissante, une fidélité qui ne se démentira jamais, au commencement, au milieu, jusqu'à la fin. Il est vrai que, même après cela, je devrai reconnaître que je suis *un serviteur utile* [1]. Mais, eu égard à mon bon vouloir et à votre libéralité, vous ne me refuserez pas la récompense, et elle sera grande; ce sera le ciel; ce sera Vous, Dieu du ciel, VOUS SEUL, MAIS TOUT ENTIER.

CONFÉRENCE.

L'HOMME DES BONNES ŒUVRES - SAINT VINCENT DE PAUL.

Vincent de Paul fut, comme Charles Borromée, un zélé promoteur de l'esprit ecclésiastique. On admire, en parcourant sa vie, tout ce qu'il a fait pour la préparation des clercs aux saints Ordres, pour l'érection des séminaires, pour les conférences ecclésiastiques, pour la digne collation des bénéfices et pour le bon choix des évêques, quand il faisait partie du Conseil royal. Aussi Louis XIII, durant sa dernière maladie, lui déclara-t-il, que s'il en échappait, son intention était de lui confier pendant trois ans les sujets destinés à l'épiscopat, pour être formés. Il fut en outre, comme François de Sales, un directeur éclairé, conduisant très loin les âmes dans la voie parfaite, par la seule pratique des vertus commu-

[1] Luc. XVII, 10.

nes et des devoirs quotidiens. S'il donna moins de temps que l'Évêque de Genève au confessional et aux lettres de direction, la Providence réservant ses rares qualités pour d'autres ministères, il excella dans l'organisation et la conduite des retraites spirituelles, qui se donnaient sans relâche dans sa maison de S. Lazare. Militaires, magistrats, hommes de la cour, nouveaux convertis, chrétiens désireux de progresser en vertu, s'y rendaient à l'envi, confondus dans une sainte fraternité; vingt mille hommes éprouvèrent tour à tour les bienfaits de ces exercices. Les fruits de cette direction simple et forte furent multiples: scandales écartés, haines apaisées, familles rendues à la concorde, vocations à un état plus parfait menées à bonne fin, vies pleines d'épreuves, couronnées par une mort précieuse.

De tels travaux sont grands, mais ils sont communs à Vincent et à d'autres Saints de son âge ou des âges précédents. N'aura-t-il pas une note distinctive? – On le représente recueillant entre ses bras un enfant abandonné. Le voilà! L'enfant-trouvé, en effet, est l'expression la plus touchante des misères humaines dépourvues de secours; et les bras de Vincent de Paul lui forment un berceau. Ce qui donne à la physionomie de Vincent de Paul son cachet propre dans la série des grands Saints, c'est donc qu'il fut éminemment, pour son siècle, l'homme des œuvres de charité, et qu'il le fut par des moyens accessibles

à tous, applicables à tous les âges, en particulier au nôtre.

Faire le tableau des malheurs publics du temps de Vincent de Paul, serait une œuvre difficile, qu'on taxerait peut-être d'exagération. Deux guerres terribles, la guerre extérieure et la guerre civile qui porte le nom de *la Fronde*, se réunirent pour réduire les populations à l'état le plus déplorable. La Fronde divisa les citoyens les uns contre les autres, épuisa les ressources du pays et y attisa pour longtemps les haines, jusqu'au sein des familles. Quant à la guerre extérieure, les bandes étrangères qui s'y étaient mises à la solde de l'ennemi, n'aspiraient qu'à porter partout le pillage et la dévastation, et cela au grand jour, les *condottieri* en tête. De là, les églises ruinées, les prêtres égorgés, les femmes outragées, les enfants délaissés ou croupissant dans l'ignorance, la peste causée par les cadavres sans sépulture, et la famine sévissant, comme conséquence de l'épuisement des vivres et de l'impossibilité d'ensemencer les champs. Partout des misères, partout des souffrances, partout des malheurs !

Vincent de Paul vit ces choses, et au lieu d'en tomber dans l'abattement, il sentit son courage croître au centuple, pour égaler les prodiges de la miséricorde à la grandeur des calamités. On s'en fera une idée en considérant, 1.° quel ouvrier charitable il fut par lui-même, et 2.° ce qu'il sut faire par ses divers coopérateurs.

I. - L'Ouvrier.

Les qualités de Vincent de Paul pour réaliser les œuvres de miséricorde sont nombreuses; contentons-nous d'esquisser les six qui suivent.

1.° *Un sens très élevé des choses de la foi uni à un bon sens naturel exquis.* – Vincent de Paul avait reçu, dès son enfance, dans sa famille, pauvre mais de mœurs patriarcales, une foi solide, vive et simple. Elle se développa au milieu de ses occupations à la campagne comme petit pâtre, et rien depuis ne l'ébranla, tout au contraire servit à la fortifier: les épreuves de la vie, sa dure captivité chez les Turcs en Tunisie, et les tentations intérieures qu'il éprouva longtemps. Devenu prêtre, il eut à vivre au milieu de Jansénistes renommés par leur science et leur austérité de vie; malgré tout, le Jansénisme parut à ses yeux illuminés par la foi, comme « une des hérésies les plus dangereuses qui aient désolé l'Église »; aussi aimait-il mieux se priver de sujets de talent, que d'avoir autour de lui des hommes imbus de cette erreur. Rien qu'à les flairer, il les discernait; et pour lui « les sentir, c'était les abhorrer ».

Mais il unissait à ce sens divin un esprit naturellement judicieux, équilibré, circonspect, difficile à surprendre. Il pénétrait les affaires jusqu'à la moëlle, avec toutes leurs circonstances et leurs suites probables; il y distinguait le vrai d'avec le faux, le bien d'avec le mal, sans se laisser

égarer par l'imagination ou la précipitation. S'il est vrai, que *le bon sens est le maître de la vie* [1], on comprendra facilement combien cette trempe d'esprit de Vincent, corroborée par les lumières de la foi, devait lui donner de lucidité, d'à-propos, de tact dans les affaires et d'aptitude pour les bonnes œuvres. Celles-ci, en effet, sont très élevées, sans doute, du côté de leur fin dernière, mais elles ont comme objet les misères humaines qu'il faut soulager, et comme moyen les ressources temporelles nécessaires au succès; le sens juste et pratique y a donc un rôle indispensable.

2.° *Une intarissable bonté de cœur alliée au complet détachement de la créature.* – Vincent pratiqua de bonne heure le détachement de la famille; quand, après 22 ans d'absence, il eut l'occasion de passer près de son pays natal, à grand'peine se décida-t-il à s'y arrêter; et alors même, en disant adieu à ses parents, au lieu de leur laisser des cadeaux ou la promesse de faveurs terrestres, qu'il lui eût été si facile d'obtenir, il leur dit: « Je vous bénis, humbles et pauvres. Ne sortez jamais de l'état dans lequel Dieu vous a fait naître; c'est mon instante recommandation, que je vous prie de transmettre à vos enfants comme héritage ». Si plein d'estime qu'il fût pour les sujets les plus éminents, parmi les ouvriers évangéliques rangés sous ses ordres, dès qu'il

[1] BOSSUET.

fallait les envoyer au loin pour l'œuvre de Dieu, il n'hésitait pas à s'en séparer. Les fatigues et la maladie menaçaient-elles de lui enlever quelqu'un d'entre eux, c'était tout juste s'il osait demander à Dieu sa guérison. L'un de ces envoyés était pourtant si secourable aux pauvres qu'à sa mort il s'en trouva de six à sept cents dans son cortège funèbre, et on voulut l'enterrer dans l'église, près du confessional où il avait contracté le mal dont il mourut. Vincent accepta le sacrifice de ce collaborateur et tous les autres de ce genre, sans balancer un instant. Etait-ce par dureté de cœur? A Dieu ne plaise. Vincent de Paul, si éloigné qu'il fût d'une bonté fade et doucereuse, et bien qu'il n'eût pas cette tendresse démonstrative et ravissante qu'on trouve en d'autres Saints, avait un cœur noble, libéral, serviable, enclin à se dévouer pour tout ce qui était selon Dieu. On le comprenait vite à son abord affable, cordial, aimable, encourageant, au ton de sa voix, à la bienveillance de son regard, quoiqu'il en sortît aussi un certain feu. Il aimait tellement à faire plaisir à tous, même dans les choses les plus insignifiantes, qu'un petit marchand de province ayant eu la naïveté de lui écrire pour lui demander un cent d'aiguilles, loin de se formaliser de la singulière commission, il s'empressa de contenter le brave homme.

Mais sa bonté naturelle était singulièrement rehaussée par sa piété et son esprit de foi.

C'était vraiment « la foi opérant par la charité [1] ». *Oh!* disait-il, *si nous avions une étincelle de ce feu sacré, qui embrasait le cœur de Jésus-Christ, demeurerions-nous les bras croisés et délaisserions-nous ceux que nous pouvons assister?* Les pauvres avaient le privilège d'exciter spécialement en lui ces sentiments de charité, et l'on remarquait qu'en récitant les litanies du Saint Nom de Jésus, quand il disait: *Jesu Pater pauperum*, sa voix prenait un accent plus ému. Les tribulations qui assaillaient ses collaborateurs, lui étaient moins sensibles que les misères des pauvres: *Il faut*, disait il, *attendrir nos cœurs et les rendre susceptibles des impressions de la charité, en sorte qu'elles paraissent sur notre visage, comme Jésus a pleuré en face de Jérusalem.*

3.° *Une heureuse initiative mise d'accord avec l'abandon parfait.* – L'homme de l'Évangile, « qui tire de son trésor des choses nouvelles et des choses anciennes [2] », est l'homme de la charité non moins que l'homme de la vérité. Le fond de la vérité révélée n'augmente pas, et l'initiative du docteur consiste à trouver des moyens plus heureux d'en mettre en relief les antiques richesses; aussi le mot de *novateur* est-il souvent traité par l'Église de « malsonnant ». Dans la charité, au contraire, les créations vraiment nouvelles se multiplient en proportion de la nouveauté et du pro-

[1] GALAT. V, 6. — [2] MATT. XIII, 52.

grès des misères ; les siècles les plus infortunés nous offrent, à ce point de vue, le spectacle le plus consolant. C'est ainsi que nous voyons surgir, dans le cours des âges, l'Ordre de la rédemption des captifs, l'œuvre de l'Assistance des condamnés, la Milice des chevaliers pour la protection des biens ecclésiastiques, l'association des Frères Pontifes pour la construction des ponts et des églises etc. etc. En Vincent de Paul, l'initiative a une plus grande portée ; elle ne regarde pas seulement telles misères contemporaines à soulager, mais surtout le système, la tactique pour leur porter secours. Un travail se faisait depuis longtemps dans les sociétés ; peu à peu leur fidélité à la foi se démentait ; il appartenait donc aux croyants de refaire l'empire du Christ par l'union volontaire des dévouements. C'est cette transformation que Vincent de Paul, pressentant l'avenir, commença de réaliser. Sa hardiesse et son esprit d'initiative furent telles, que l'autorité ecclésiastique, gardienne prudente des traditions du bien comme du vrai, hésita d'abord à sanctionner certaines de ses vues.

Et cependant, aucun homme ne pratiqua mieux le plein abandon au gouvernement de la Providence. Il appelait la conformité à la volonté de Dieu *le trésor des chrétiens, la cheville ouvrière des œuvres de zèle, une communion perpétuelle.* Cette conformité n'était pas à ses yeux une inertie lâche et une passivité systématique, comme celle

des Quiétistes de son temps; c'était « l'activité du parfait amour, qui porte la volonté à tout ce qu' il y a de meilleur ». De ce plein abandon résultait en lui, dans les contrariétés, les déceptions, les insuccès, une paix surprenante. Toujours la bonne œuvre aboutissait, par l'accroissement en lui du courage, et il se sentait plus apte à de nouvelles entreprises, sous la direction toujours mieux suivie, de la grâce de Dieu. *Il faut*, disait-il, *émousser la pointe des inclinations de la nature; quand on lui donne un pied, elle en prend quatre.*

4.° *Une humilité profonde jointe à une confiance en Dieu sans bornes.* – Vincent, en directeur éclairé, n'approuvait pas cette humilité feinte qui aime à faire parade d'elle-même; il enseignait que s'humilier tout de bon est *un art.* Il travaillait donc à développer en lui-même le sentiment de sa propre misère par la contemplation des perfections divines, et la vue des bénédictions répandues sur ses travaux fortifiait en lui ce sentiment intime. Quand, à l'occasion de ses bonnes œuvres, on lui donnait quelque marque d'estime, c'était pour son cœur un vif déplaisir, une sorte de froissement. De là ces expressions si fortes, qui s'échappaient alors de ses lèvres, quand il s'appelait « fils de villageois, de la lie du peuple, simple porcher, pauvre écolier de quatrième etc. ». Le jour anniversaire de son baptême, il avait coutume, à genoux devant ses compagnons, de leur

demander pardon de ses fautes. Si une chose allait mal, il se hâtait de s'en imputer la cause. Dans toute sa conduite enfin, l'humilité, même quand elle était latente ou moins accentuée, n'en était pas moins la base universelle et inébranlable.

L'humilité, disait-il, *est une vertu si ample, si difficile, si nécessaire, que nous ne saurions trop y penser ; c'est la vertu des missionnaires.* Il voulut donc qu'elle animât partout ses disciples. Aussi, lorsque quelques-uns d'entre eux lui parlaient de bons procédés à employer envers des personnes haut-placées qui pourraient au besoin appuyer leurs entreprises, il trouvait louables les égards, mais blâmables ces vues intéressées, ces « motifs bas ». Comment « s'amuser » à de telles choses? La confiance doit être mise, non dans les moyens humains, mais en Notre-Seigneur, qui est pour nous « le premier et le second ».

C'est par cette confiance que Vincent, homme de naissance vulgaire, dépourvu de fortune et de qualités brillantes, accomplit d'un cœur si magnanime toutes les œuvres que l'on sait. L'assistance de Dieu descendait sur elles, sans doute, à cause de leur utilité; mais bien plus encore à cause de la confiance sans bornes que lui témoignait l'humble ouvrier.

5.° *Une activité incessante modérée par une sage lenteur.* – Cette lenteur, à juger selon l'impression première, était un défaut. Vincent disait: « Nous verrons... il faut réfléchir... attendons ». Les qua-

lifications de « lambin, d'irrésolu, de tâtonneur » venaient sur les lèvres de plusieurs. Arrêtez, censeurs, votre reproche tomberait sur Dieu lui-même.

Vincent avait déjà cinquante ans quand la Providence lui ouvrit la voie aux grandes œuvres de miséricorde. Mais aussi, dans les trente ans qui lui restent, quelle activité, quelle lucidité de regard ! quelle expérience du monde et de ses misères ! Quelle sollicitude universelle ! Quel tact pour intéresser à ses travaux le peuple et les rois ! Le jour, il donne audience, il prend connaissance des courriers, il sort pour ses grandes affaires ; et malgré cela il n'a jamais l'air pressé. La nuit, il se met en règle pour la correspondance, car un jour de retard pourrait causer de graves dommages ; et malgré ces veilles prolongées, le matin à quatre heures il est debout pour la méditation, la messe et l'office. Puis il se remet aux travaux de la veille, peut-être avec un accroissement de surcharge, d'amertumes, d'épines. Quel modèle de patience, quel chef-d'œvre d'infatigable activité !

6.° *Une simplicité ravissante, s'alliant à une prudence consommée.* – Le grand Bossuet a loué la simplicité de Vincent, dans la supplique où il demandait sa canonisation au Saint-Siège : « Il nous a été donné, écrivait-il, de jouir largement de lui et de voir de nos yeux ses vertus, surtout sa charité sincère et apostolique, sa gravité et sa prudence, *unies à une admirable simplicité* ». La nécessité où il se trouva de fréquenter la cour

et de voir de près les agissements de la politique humaine, ne fit que confirmer en lui la volonté de se conduire, *sans biaisement ni déguisement*, ni vue d'intérêt propre et de respect humain ; il entendait procéder en tout, *bonnement et sincèrement*. Aussi quand on lui représenta que, par certaines démarches près du souverain en faveur de la paix, il s'exposait à déplaire et à perdre ses entrées à la cour, il répondit : *Je ne mérite pas que Dieu me fasse une telle grâce !*

Mais en même temps, quelle prudence ! *Là où la prudence humaine ne voit goutte*, disait-il, *commence à poindre la lumière de la sagesse divine... La prudence nous fait agir comme il faut, quand il faut, pour le motif qu'il faut.* Ce qu'il enseignait si bien, il le faisait mieux encore. Le trait dominant en lui n'était ni l'imagination, ni l'aptitude aux spéculations théologiques, mais la circonspection pour se rendre compte des choses d'après leur valeur intrinsèque, examiner la connexion qu'elles ont entre elles, et en peser les avantages et les inconvénients, soit actuels, soit surtout futurs. Ce qui sortait de là, c'était des mesures bien comprises, c'était des lettres sobres, nerveuses, précises, pratiques et qui persuadaient ; on était contraint de dire sans réplique : « Maintenant je sais mon devoir, je comprends ce qui est le plus agréable à Dieu, le plus utile à l'Eglise ».

En résumé, les qualités et les vertus de notre Saint atteignaient le degré héroïque sous une

forme en apparence commune et presque vulgaire, caractère qui constituait précisément un des mérites de leur héroïcité, de même que leur concert, en ce qui semblait devoir les mettre en opposition l'une avec l'autre, était la raison de leur puissance. L'ouvrier était donc admirablement choisi et outillé, si l'on peut ainsi parler, pour faire l'œuvre de Dieu; reste à voir comment il sut employer le zèle et toutes les qualités de ses coopérateurs.

✠ II. - Les coopérateurs.

Vincent de Paul, âgé déjà de quarante et un ans, simple curé d'un bourg appelé Châtillon-lez-Dombes, dans le diocèse de Lyon, allait monter en chaire pour son prône, quand une personne compatissante le pria de recommander à l'auditoire une famille très nécessiteuse. Il le fit en termes si émus, si persuasifs, que les secours de tout genre affluèrent, au delà même des espérances et des besoins. Mais, avec son esprit de prévoyance, il comprit qu'à ce premier élan succéderaient bientôt la lassitude et l'oubli; l'idée lui vint, pour parer à l'inconvénient, de perpétuer ce mouvement charitable en l'organisant; autant il avait le don de la compassion, autant il avait le génie de l'organisation. Il fit donc un règlement plein de sagesse, pour établir *la confrérie de la charité, à l'imitation de l'hôpital de la charité de*

Rome. L'entreprise réussit parfaitement; d'autres œuvres semblables furent instituées ailleurs, et le peuple, dans son langage judicieux et expressif, les appela, tout court: *Les Charités*.

Vraiment! Dieu mène les hommes, surtout les Saints pour qui il a plus d'amour, parce qu'il trouve en eux plus de fidélité; il fait donc par eux son œuvre, parfois fort différente de celle qu'ils avaient projetée. S. François de Sales n'a pas réalisé, dans l'Ordre de la Visitation, son idée première, tandis que S. Vincent de Paul réalise, dans les *Charités*, ce qu'il n'avait nullement prévu ni préparé. Le doigt de Dieu est là. [1]

Mais dans les grandes villes, surtout à Paris, où Vincent se vit rappelé malgré lui, par disposition de la Providence, les *Charités* érigées en petits groupes, à l'instar du modèle de Châtillon, ne suffisaient pas. Pour que le bien s'y opérât en grand et avec unité, il importait que la classe fortunée apportât son argent, son influence et ses services personnels. Vincent y pourvut par l'institution des *Dames de Charité;* l'élite de la noblesse s'y enrôla, ayant à sa tête, selon l'expression de Vincent, « la personne sacrée de la Reine ».

L'idée était trop heureuse et le champ du travail trop large, pour que les hommes du monde en fussent exclus. On créa donc aussi des *Charités d'hommes*, et l'un des membres les plus

[1] Exod. viii, 19.

zélés fut Henri de Renty, gentilhomme illustre, surnommé « le grand chrétien de son siècle », qui, sous l'habit séculier et au milieu du monde, pratiquait héroïquement l'humilité, la pénitence, la vie intérieure et la charité. Toutes les conditions sociales étaient admises dans les *Charités d'hommes;* un des collaborateurs les plus utiles fut le cordonnier Henri Michel Busch. Il était particulièrement compétent dans les questions d'assistance populaire et trouvait, plus vite qu'un autre, bon accueil dans les masses, sympathie dans les cœurs. Il faut reconnaître pourtant que ces sociétés d'hommes du monde eurent alors moins de stabilité et de succès que celles des Dames de Charité.

Mais la prospérité même de ces dernières y révéla une lacune à laquelle on n'avait pas pensé. Pour assister convenablement et d'une manière assidue tant de pauvres, tant de malades, le temps, la pratique et les forces physiques manquaient aux dames du monde. Le Saint y pourvut en groupant quelques bonnes filles qui, libres de leur temps et n'ayant aucun engagement avec le siècle, pussent servir d'auxiliaires assidues pour les plus pénibles travaux.

O nouvelle preuve que la Providence de Dieu dirige les Saints! Ces simples adjointes, ces honnêtes et bonnes filles, introduites après coup pour pourvoir au plus gros de la besogne, deviennent une corporation distincte appelée au plus bel ave-

nir. Nobles dames, cédez-leur le pas de bonne grâce et ne rougissez pas d'intervertir les rôles, de vous faire à votre tour leurs auxiliaires, en disant avec le grand Apôtre dont Vincent portait le nom: *Que Dieu soit glorifié! Grâces lui soient rendues pour son ineffable don!* [1].

Dieu fut en effet glorifié dans les rangs et par les travaux de ces saintes filles. Sans former un Institut religieux, au sens antique du mot et sous la forme consacrée par la tradition; précisément même parce qu'elles ne sortaient pas de ce moule, elles devinrent, par leur costume, leur piété sans fard, la rondeur de leur caractère, leur sens pratique, l'immensité et la délicatesse de leur dévouement, le corps d'élite, dans l'armée de la miséricorde. Ce sont les *Filles de la Charité*, avec M.lle Legras pour chef et Vincent pour directeur; car il s'est réservé de rédiger leurs Statuts, de les former aux vertus et aux exercices de leur vocation. Il exige qu'elles s'y renferment, pour y mieux réussir, laissant à d'autres les travaux louables pourtant des ornements d'église ou œuvres semblables. Si malheureusement on en venait un jour à altérer ce cachet de leur société, *elle en serait*, déclare-t-il, *à l'Extrême-Onction*.

Cependant, en leur laissant une allure dégagée, il n'admet point qu'elles soient « évaporées », et il entend que leur facilité à se prêter aux bonnes

[1] II, Cor. ix 13, 15.

œuvres ait ses limites. Leur cellule en particulier doit être inviolable : *Moi-même*, disait-il, *tout vieux que je suis, si je voulais entrer, n'hésitez pas à me fermer la porte.*

Enfin, pour compléter et maintenir dans l'unité d'esprit toutes ces œuvres, il fallait à Vincent des coopérateurs qui fussent d'autres lui-même. Cette part était réservée aux *prêtres de la Mission.* Non seulement ils contribuèrent au bien des âmes par les missions proprement dites, si estimées de Vincent, que les *antimissionnaires*, ainsi qualifiait-il les adversaires de ce genre d'apostolat, étaient à ses yeux des *antéchrists*, mais on les vit partir dans toutes les directions, pour porter secours aux provinces désolées, évangéliser Madagascar, et assister en Tunisie les chrétiens captifs. Vincent connaissait par expérience ce dernier genre d'épreuve, il était donc plus empressé à y porter remède, jusqu'à solliciter et obtenir pour ses missionnaires, lui si ennemi des distinctions, la qualité de « consul du roi de France », afin qu'ils eussent plus d'autorité et de facilité dans leur ministère spirituel.

Du reste, ce n'est pas l'unique circonstance où il sut, pour l'intérêt des âmes, « se faire tout à tous [1] ». Opposé par nature à ce qu'on appelle aujourd'hui *la réclame*, au point de blâmer la publication d'un opuscule destiné à faire apprécier

[1] Cor. IX, 22.

l'institut de ses prêtres, il imagina, pour faire connaître les résultats obtenus au loin dans l'assistance des pauvres, et les besoins qui néanmoins restaient, certaines feuilles volantes, qu'on distribuait à la porte des églises ; elles eurent un succès prodigieux, comme propagande et comme moyen d'augmenter les secours. Ainsi préludait-il aux saintes industries du zèle employées maintenant partout. On pourrait en dire autant des ventes de charité, des fourneaux économiques etc. Son coup d'œil juste et pénétrant avait deviné l'avenir et lui ouvrait les chemins.

Nous connaissons maintenant les divers coopérateurs ; nous avons vu Vincent les diriger d'autant mieux qu'il se laisse lui-même plus simplement diriger par Dieu. Il ne sera pas superflu de jeter un coup d'œil sur la méthode, qu'il suivait pour employer leur dévouement.

D'abord il donnait une grande attention au choix des sujets ; et, si recueilli, si étranger qu'il fût au monde extérieur, il observait à loisir les personnes, pour discerner, dans le commerce habituel de la vie, leurs aptitudes ou leurs empêchements au genre d'œuvres dont il s'agissait. Un sujet impropre devient une épine qu'il est difficile de supporter, plus difficile d'extraire. Quelque pouvoir qu'il eût sur les sujets admis déjà, quand il se présentait un travail plus pénible à leur demander, il les pressentait, il les disposait, il était heureux, avec sa douceur de gouvernement, que

le *oui* vînt de leur acceptation spontanée. Contrister sans nécessité qui que ce fût lui répugnait, et quand il donnait un refus, on comprenait le regret qu'il en éprouvait. Son désir était que cette humilité, cette cordialité, cette déférence réciproques réglassent si bien les rapports de communauté, et y missent une telle fraternité, que l'observateur étranger eût peine à discerner qui en était le supérieur.

La tenue des Conseils faisait surtout éclater sa modération et sa sagesse. Tout était préparé d'avance dans son esprit et lorsque, la prière finie, il avait proposé clairement l'objet de la délibération, avec le pour et le contre, il demandait successivement et posément à chacun son avis. Son opinion avait plus de poids que celle de toute la nombreuse assemblée, et cependant, pour conclure, il s'appuyait de préférence sur la raison donnée par tel ou tel des membres, non sur son propre avis. Quand il parlait, on ne trouvait dans son langage, ni la volonté qui s'impose, ni l'éloquence qui subjugue; mais les réflexions étaient si sensées, l'humilité si grande, l'amour des malheureux si profond, qu'on se sentait gagné; il fallait dire: *Il a raison*, et on ajoutait: *Je veux le suivre*. Les sujets qu'il traitait variaient selon les circonstances; il rappelait souvent à ses auxiliaires que leurs entreprises étaient l'ouvrage de Dieu, et qu'il fallait par conséquent se confier en lui; que de rester les bras croisés serait une honte; qu'une

fois une chose résolue, on doit tenir ferme et regarder comme une tentation tout ce qui porterait à regarder en arrière ; se décourager ce serait *faire banqueroute à sa vocation.*

Mais, délibérer sagement ne suffit pas, il faut veiller à la bonne exécution des résolutions prises ; or la visite des *Charités* ou des autres bonnes œuvres était pour cela d'une importance majeure. Dans ce genre de concours, Mademoiselle Legras surpassa tout le monde.

Elle avait une piété solide, un esprit juste et ferme, bon et dévoué, mais un peu triste et austère ; Vincent l'aida à se réformer sur ce point, voulant qu'elle imitât et montrât aux autres « la joie de Notre-Seigneur ». Il la fit progresser ainsi dans la simplicité et l'humilité vraies ; aussi se reprocha-t-elle d'avoir autrefois refusé de laisser faire son portrait, moins par humilité que *pour ne pas paraître vaine*, ce qui est une forme raffinée de l'amour propre. « Préparez-vous à être tancée », lui disait parfois Vincent, pour l'exercer. Elle en profita si bien, qu'elle se déclarait prête à tout quitter pour garder l'humilité. Une fois appliquée aux œuvres de miséricorde, elle y fit paraître des qualités hors ligne, spécialement quand elle visitait les *Charités*. Le long du chemin, dans l'intervalle des exercices de piété, elle chantait avec ses compagnes des cantiques sur un ton si pieux, que le serviteur qui faisait escorte à cheval, s'approchait de la voiture pour entendre. Lors-

qu'elle parlait, dans les réunions, des étrangers se cachaient pour l'entendre et la voir; son visage paraissait alors deux fois plus beau. Ses compagnes, sans avoir des qualités aussi éminentes, se montraient cependant généreuses pour la seconder, fournir des ressources, payer de leur personne, et l'on comprend de quel secours, toutes ensemble, elles furent pour Vincent.

C'est en éclairant de ses lumières tant de coopérateurs et de coopératrices, et en les animant de son esprit, que notre Saint put réaliser les œuvres si justement célèbres dans l'histoire de son siècle et qui ont fait dire de lui : *Il a travaillé à lui seul autant que trente Saints.*

En effet le simple résumé de ces œuvres, loin d'être une table des matières froide et incolore, fait passer sur le cœur un frémissement d'admiration, et amène aux yeux des larmes d'attendrissement. Évangélisation des pauvres et des galériens, conférences sacerdotales, rachat des captifs, adoption des enfants-trouvés, soin des enfants incorrigibles des aliénés, des vierges en péril, des religieuses dispersées par les guerres, des pèlerins indigents, des femmes perdues de mœurs, des artisans malades, des mendiants de toute sorte,.... voilà une ébauche de ce qu'a fait Vincent de Paul. Près de cent millions de notre monnaie actuelle furent distribués par ses soins, entre les pays les plus indigents, sans compter les envois de vivres, de vêtements, de remèdes. Les

dons en nature avaient ses préférences, car son amour pour les pauvres n'était pas aveugle; et il savait combien facilement ceux-ci abusent des secours en argent. L'envoi de grains pour ensemencer les champs lui plaisait particulièrement; c'était un moyen de porter les paysans au travail de la campagne, principe moralisateur si efficace. Aussi les mendiants oisifs et les vagabonds des villes lui déplaisaient-ils au point qu'il les dénonçait aux magistrats. Il en était de même des blasphémateurs; l'insulte au Saint Nom de Dieu le navrait.

Ce que fit alors Vincent, il continue de le faire par les institutions dues à son zèle, sans parler de l'émulation provoquée dans d'autres œuvres analogues aux siennes, qui se pénétrèrent de sa sagesse, et bénéficièrent de la popularité de son nom. Toutes aiment à se grouper autour de lui, comme une famille aux liens de parenté plus ou moins étroits, mais dans laquelle règne le même esprit, la même foi, le même cœur.

Ainsi ce grand homme, ce grand Saint, ce grand bienfaiteur de l'humanité, a-t-il composé pour nos temps modernes la *Somme de la miséricorde*, comme Thomas d'Aquin avait composé au moyen-âge la *Somme théologique*. Thomas est l'ange de la Vérité, Vincent l'ange de la Charité. Thomas pensait seulement à compiler un *manuel* pour les commençants, et il a édifié un monument colossal, dont l'utilité et la beauté apparaissent mieux de siècle en siècle; Vincent qui songeait seulement à

faire une « petite compagnie » chargée des œuvres les plus modestes a construit, par l'ensemble de ses institutions, une sorte de vaste palais et de temple où toutes les misères sont royalement accueillies, religieusement assistées. De la Somme théologique il a été dit : *Autant d'articles, autant de miracles!* et l'on peut dire du zèle de Vincent : *Autant d'œuvres, autant de merveilles de sagesse et de bonté!* Les gloires antiques de Thomas d'Aquin ont été couronnées, de nos jours, par l'acte du Siège Apostolique qui le déclare « Patron de toutes les écoles catholiques » ; du même Siège de Pierre, est sorti, pour l'honneur de Vincent de Paul, un Décret solennel, renfermant les mémorables paroles que voici : « Vincent de Paul, ce grand et immortel exemplaire de la charité chrétienne, s'est acquis, par le mérite de cette vertu, une gloire incomparable. Il n'y a, en effet, presque aucune misère, que son admirable charité n'ait secourue; il n'y a aucun travail qu'il n'ait embrassé avec joie pour le soulagement et l'utilité de ses frères.... C'est pourquoi, désirant contribuer au bien de l'Église universelle, augmenter la gloire de Dieu et raviver dans tous les cœurs le zèle de la charité envers le prochain, en vertu de Notre Autorité Apostolique, Nous déclarons et instituons, par les présentes Lettres, saint Vincent de Paul Patron spécial, auprès de Dieu, de toutes les associations de charité qui existent dans tout le monde catholique, et qui,

en quelque manière que ce soit, émanent de lui »[1].

Qu'ajouter à ce jugement et à cette couronne, si ce n'est de s'écrier avec l'Église et avec David: « Dieu est admirable dans ses Saints. Le Dieu d'Israël donnera vertu et force à son peuple. Que Dieu soit béni ». *Mirabilis Deus in sanctis suis. Deus Israel ipse dabit virtutem et fortitudinem plebi suae: Benedictus Deus*[2].

MÉDITATION DU SOIR.

LES BÉATITUDES. - HEUREUX CEUX QUI SOUFFRENT PERSÉCUTION POUR LA JUSTICE.

En parlant de cette dernière Béatitude, le Fils de Dieu développe sa pensée avec une ampleur, une énergie, on dirait presque un transport et un enthousiasme, qui dépassent tout ce que nous avons entendu, quand il proclamait les Béatitudes précédentes: « Heureux, dit-il, ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux leur appartient. Oui, estimez-vous heureux, quand ils vous maudiront, et vous persécuteront, et diront toute espèce de mal contre vous, en mentant, à cause de moi. Réjouissez-vous alors et tressaillez d'allégresse, parce que votre récom-

[1] Léon XIII, 12 mai 1888. — [2] Ps. LXVII, 36.

pense est abondante dans les cieux; c'est ainsi, qu'ils ont pérsécuté les prophètes ».

Pour entrer dans la pensée du Sauveur et fortifier nos âmes, considérons 1.° quelles sont ces souffrances de la persécution, annoncées par le Sauveur, et 2.° quelles sont ces joies de la persécution promises par le Sauveur.

I. - Souffrances de la persécution.

Il y a bien des sortes de souffrances infligées au disciple de Jésus-Christ par les persécuteurs; bornons-nous à méditer les plus ordinaires.

1.° *Souffrances physiques.* – Les ennemis du Nom de Dieu réalisent d'abord la prédiction de Jésus, en attaquant dans ses disciples, autant qu'ils le peuvent, la vie corporelle. Ils savent combien est forte l'inclination naturelle de l'homme pour la conserver; ils sévissent donc sans pitié contre cette partie extérieure de son être, par les outrages, la prison, les tourments, toujours en haine de son attachement à la divine vérité. S'ils n'osent aller, à l'égard du juste, jusqu'aux mesures violentes et homicides, ils s'étudient à le faire souffrir, en lui retranchant ce qui sert à l'entretien de sa vie. C'est alors l'indigence, c'est la faim, c'est le refus inique de toute protection contre les vexations des méchants. Le trouvent-ils ferme et invincible, ils s'efforcent de le fléchir en le frappant dans ses proches, contre lesquels ils pro-

noncent l'ostracisme et la privation des avantages communs à tous les autres membres de la société, même les plus infimes. Ainsi firent-ils envers S. Thomas de Cantorbéry, exilant et condamnant à la misère ses proches parents et ses amis, après leur avoir fait jurer qu'ils iraient le trouver et chercheraient à le fléchir par la vue de leur infortune. Sans doute, espéraient-ils, réduit à cette extrémité, Thomas sacrifierait enfin les droits sacrés de l'Église aux volontés d'un roi terrestre.

2.° *Souffrances de l'esprit.* – « Ils vous couvriront de malédictions et diront toute espèce de mal contre vous, et cela, remarque le divin Maître, *en mentant et à cause de moi.* Quelle épreuve pour l'homme sincère et droit! Le grand bien de l'esprit c'est la vérité, et rien ne heurte ceux qui la chérissent, autant que le mensonge, même dans le commerce ordinaire de la vie. Mais ici, c'est le mensonge s'attaquant à l'auguste et éternelle Vérité; c'est le mensonge transformé en arme contre les défenseurs de cette même Vérité: persécution des plus usuelles et malheureusement des plus efficaces! Ce sont les blessures de la langue ou de la plume, les calomnies les plus variées, les mieux choisies pour faire impression sur le peuple, eu égard aux idées qui le passionnent et aux maux dont il souffre. Grâce à cet art de mentir, tel scandale isolé parmi les croyants devient le crime de tous et entraîne surtout la condamnation des ministres de Dieu; le principe d'autorité en

honneur dans l'Église est donné pour contraire aux aspirations des masses vers la liberté; la fidélité du prêtre à garder les maximes de la foi, encourage l'obscurantisme; à force de montrer à l'homme, comme but, le bonheur éternel, la religion le rend indifférent aux intérêts de cette terre, pour son malheur et la honte du genre humain etc.

Le juste, en entendant ces calomnies, ces dérisions, ces bas outrages, si habilement répandus par ceux qui forment l'opinion, et si facilement acceptés de la foule, se sent blessé au vif dans son culte de la vérité suprême et dans la loyauté de ses sentiments; c'est révoltant, ce serait intolérable selon l'homme.... Mais c'est pour la cause de Dieu, il supportera tout en regardant le ciel!

3.° *Souffrances du cœur.* – Elles sont grandes dans le disciple de Jésus-Christ, quand il voit ceux qu'il aime, qu'il a peut-être formés, céder à la persécution, après un essai de résistance. Pourtant ils sont loin d'être impies, ils resteraient fidèles, si les temps étaient plus calmes; mais les sévices ou la séduction finissent par les abattre, et les défections les plus déplorables, les plus inattendues se produisent: défections dans le courage pour affirmer sa foi; défections peut-être pires, qui engendrent au fond de ces âmes le doute, l'indifférence, la mésestime pour une vérité apparemment incapable de tenir tête à ses adversaires. Oh! quelle douleur pour le croyant, surtout si c'est tout près de lui, sous son propre toit, que

ces chutes se produisent! « C'est donc vrai, un abîme sépare désormais le fils de son père, la fille de sa mère, l'ami de son ami, au point que les familiers de l'homme sont devenus ses ennemis!! Pardon, ô mon Dieu, pour ceux qui vous renient ou se taisent, au lieu de vous confesser; pardon, car ils ne savent pas ce qu'ils font. Acceptez mes tristesses profondes, mes continuelles souffrances de cœur, mes larmes secrètes pour leur retour à votre sein paternel.

4.° *Souffrances divines.* – Au-dessus de toutes les peines qu'on vient d'énumérer, domine la grande peine, celle de voir l'impiété et le blasphème s'attaquer directement à Dieu. Quelque forme que prenne la persécution, « furieuse comme un taureau [1] », ou acharnée « comme une meute de chiens dévorants [2] », ou perfide « comme le serpent [3] », elle est une injure à son Très-Saint Nom! Et il faut être témoin de l'attentat, il faut voir le malin plaisir de ses auteurs à fouler aux pieds les mérites du Sang précieux de Jésus, à se rire des condescendances de son Cœur! A cette vue, comment le disciple fidèle resterait-il insensible? il en est blessé, déchiré, abreuvé d'amertume. « Seigneur, dira-t-il peut-être, tirez-moi de la prison de ce monde [4] », je n'y tiens plus. – Non, lui répond une voix céleste, il faut que tu demeures; tes souffrances servent de contrepoids

[1] Ps. XXI, 13. — [2] Ibid., 17. — [3] Ps. CXXXIX, 4. — [4] Ps. CXLI, 8.

aux iniquités du monde, et les hommages de ton cœur désolé valent ceux d'un peuple entier. Reste; après avoir été mon disciple, deviens par tes souffrances d'âme mon fidèle consolateur. A ce titre, tout ce qui est à moi est à toi, surtout mes peines; ne m'abandonne pas; les heures d'agonie passeront et, dans le partage de ma gloire, la place d'honneur sera pour toi. – Oui Seigneur, je reste, et je vous adore, et je vous bénis, et je vous offre, en union avec mes souffrances, vos peines divines devenues, par l'intimité de notre amour, le don de mon propre cœur.

II. - Joies de la persécution.

Elles sont multiples. O vous, prêtres et fidèles persécutés pour Dieu, écoutez-en l'abrégé d'une oreille ravie:

1.° Bienheureux êtes-vous d'acquérir une parfaite *ressemblance avec le Sauveur Jésus*. Vous lui ressembliez par l'esprit de prière, de charité, de chasteté, dans un degré qui faisait de vous l'objet de ses complaisances et l'édification du peuple; mais le trait de « Jésus persécuté » vous manquait; vous l'avez enfin, et la parole du Maître s'accomplit: « S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront, vous aussi [1]. » Au milieu des ténèbres de ce nouveau Calvaire, il vous voit, il vous aime

[1] Ioan. xv, 20.

d'un amour de prédilection et de reconnaissance, Que ces félicitations et ces actions de grâces dilatent votre cœur dans la joie.

2.° Bienheureux êtes-vous, car vous entrez *dans le chœur des apôtres et des martyrs*. « Ils s'en allaient pleins de joie de ce qu'ils avaient été rendus dignes de souffrir l'injure pour le Nom de Jésus. [1] » A leur suite, que de ministres de l'Évangile pris en haine et tourmentés pour leur fermeté à défendre l'intégrité du dogme, ou la sainteté de la morale, ou la liberté de l'Église, ou la faiblesse de l'enfance, ou le patrimoine du pauvre, ou le droit du religieux de garder sa place au soleil, d'embrasser le sacrifice volontaire et de s'associer avec d'autres, pour mieux exercer le dévouement! Tous ces héros vous ouvrent leurs rangs, vous offrent leur palme et leur couronne. A ce titre encore jubilez, exultez, remerciez.

3.° Réjouissez-vous, car votre confiance et votre fidélité dans l'épreuve vous garantissent des *grâces intérieures* de force et de paix dont, par vous seul, faibles roseaux, vous seriez incapables. Le Seigneur « ne permet pas que ses élus soient tentés au-delà de leurs forces [2] ». Jusque dans les temps où il semble, par impuissance ou par oubli, abandonner les défenseurs de sa vérité, il veille; il ménage des jours d'un calme relatif, où la foi respire et refleurit, en dépit du plan d'extermination formé par

[1] Act. v, 45. — [2] I, Cor. x, 13.

les persécuteurs. Et l'on voit, au contraire, ceux-ci périr par suite d'événements inattendus où la main de Dieu est manifeste ; l'homme le moins zélé pour sa cause ne peut s'empêcher de le reconnaître. Il faut sans doute gémir de leur disgrâce, surtout s'ils ont fini dans l'impénitence ; mais il convient aussi de bénir Dieu, qui donne au monde ces grandes leçons, et aux fidèles mis à l'épreuve, ces témoignages manifestes de sa protection.

4.° Réjouissez-vous enfin, car votre récompense sera grande, sera copieuse *dans la patrie*. « Les souffrances de ce monde ne méritent pas d'être comparées à la gloire future qui se révèlera en vous [1] ». Déjà vous en possédez les titres, le mérite, la substance, mais cachés pour un temps, sous les voiles de la mortalité. Quand le voile se déchirera, quel beau spectacle pour Dieu, pour les anges, et pour le monde ! Mais surtout, quelle joie pour vous ! « Je donnerai au victorieux de s'asseoir sur mon trône [2] », a dit le Verbe divin. Il l'a dit, il tient parole et vous invite à monter humblement, hardiment, joyeusement, là où « ni deuil, ni cri, ni douleur ne vous atteindront jamais [3] ».

Conclusion.

Je vous remercie, ô mon Dieu ! de m'avoir révélé, pour ma consolation dans mes épreuves, ce qui arrivera à la fin des temps. « Alors les justes

[1] Rom. viii, 18. — [2] Apoc., iii, 21. — [3] Ibid., xxi, 4.

se dresseront avec une grande constance contre ceux qui les ont plongés dans l'angoisse et ont cherché à renverser leurs travaux. A une telle vue, les impies seront saisis d'une crainte horrible, ils resteront stupéfaits de ce salut inespéré et soudain. Et ils diront en eux-mêmes, touchés d'un tardif repentir: *Voilà donc ceux qu'autrefois nous tournâmes en dérision et voulûmes accabler d'outrages! Nous estimions leur vie une folie et leur fin un déshonneur. Or voilà comment ils ont été comptés parmi les enfants de Dieu et admis à partager le sort des Saints! Donc, nous avons erré en dehors des voies de la vérité, et la lumière de la justice n'a point lui à nos yeux, et le soleil de l'intelligence ne s'est pas levé pour nous....* [1] ».

Sera-t-il dit que quelque chose de cette erreur obscurcisse mon esprit et me fasse méconnaître le rôle des persécutions dans l'Église, pour la formation des élus? Hélas! j'ai eu cette faiblesse; oui, j'ai manqué de foi vive et de courage dans les jours mauvais que j'ai eus à traverser; je le confesse et vous en demande pardon, mon Dieu. Donnez-moi, du moins, pour les peines et persécutions qui m'attendent peut-être encore, une trempe d'esprit et de cœur telles qu'il les faut dans un milieu persécuteur: trempe d'*esprit* courageux, par une adhésion d'autant plus ferme et plus convaincue aux maximes de la foi, que je les verrai plus

[1] SAP. v, 1 et seq.

combattues et plus amoindries; trempe de *cœur* vaillant, par ma résistance humble, douce, mais ferme, aux violences ou aux séductions. Dès lors, rien ne m'étonnera; rien ne m'ébranlera; rien ne me troublera; vous servir avec joie et fidélité sera ma vie et, s'il le faut, ma mort, avec votre grâce, ô mon Dieu. Ainsi soit-il.

DIXIÈME JOUR.

CLÔTURE.

MÉDITATION DU MATIN.

SUR L'ORAISON VOTIVE DU MISSEL :
" PRO SEIPSO SACERDOTE ".

Omnipotens et misericors Deus, humilitatis meae preces benignus intende : et me famulum tuum, quem nullis suffragantibus meritis, sed immensa clementiae tuae largitate, caelestibus mysteriis servire tribuisti, dignum sacris altaribus fac ministrum ; ut quod mea voce depromitur, tua sanctificatione firmetur. Per Dominum.

« O Dieu tout-puissant et miséricordieux, « écoutez avec bénignité mon humble prière. Vous « qui, par un effet de votre clémence infinie, sans « aucun mérite de ma part, m'avez accordé, à moi « votre serviteur, de me consacrer au service des « mystères célestes ; donnez-moi également d'être « un digne ministre de vos saints autels, afin que, « ce que mes lèvres y prononcent soit confirmé « par votre Esprit sanctificateur. Par J. C. N. S. ».

Cette oraison de l'Eglise, ô mon Dieu, me suggère de clore ma retraite par un acte de reconnaissance et par un acte de ferme propos.

I. - Reconnaissance.

Votre puissance est sans bornes, ô Seigneur, et vous daignez la mettre toute au service de votre miséricorde en faveur des hommes. Au nom du monde entier, je vous remercie.

Vous m'avez choisi, moi, pauvre et incapable, malgré mon indignité, pour dispenser à la terre les mystères du ciel et vaquer au service de vos autels ; incroyable prodige qui est pourtant une réalité de tous les jours ! J'accepte, je crois, je vous remercie.

Dans l'accomplissement des fonctions sacrées et dans le ministère des âmes, que de fautes n'ai-je pas commises, que de tiédeur et de négligence n'ai-je pas apportées ! Loin de me repousser de l'autel et de me châtier, Vous m'avez supporté et vous m'avez pardonné. Je vous remercie.

Vous venez de m'accorder, pendant cette retraite, d'ouvrir les yeux, de secouer ma torpeur, de trembler sur mes périls, de ranimer en moi les grâces de ma vocation, pendant qu'il en est temps encore. Je vous en remercie. Saint Anges du ciel, prêtres du monde entier, aidez-moi à payer plus largement à Dieu ce tribut de ma reconnaissance.

II. - Ferme propos.

Vous m'avez signalé, ô mon Dieu, pendant ces jours de grâce, les réformes urgentes et profondes que je dois faire dans mes idées, mes intentions et mes actes, si je veux n'être pas trop indigne de mon ministère sacré; vous demandez que j'y apporte un cœur docile et confiant; je le veux, je le promets.

A cette fin, après avoir délibéré plusieurs jours et prié, j'ai choisi et formulé des résolutions précises, que j'ai fait sanctionner par le directeur de mon âme. Avec votre secours, ô mon bon Maître, je les tiendrai; je le veux, je le promets.

J'ai renouvelé devant vos autels mes promesses cléricales, m'engageant à « n'avoir que vous désormais pour part et pour héritage [1] ». Serais-je infidèle et parjure? Ah! j'en suis capable mille fois. Mais, en me défiant de moi-même, de ma présomption et de mes découragements, j'éviterai à tout jamais ce malheur et cette honte; je le veux, je le promets.

Et maintenant, je vais revenir aux devoirs quotidiens de mon ministère, je vais reprendre la célébration du Saint Sacrifice, la solennité des

[1] Ps. xv, 5.

offices divins, la dispensation de la parole évangélique, la direction spirituelle des âmes. Tout ce que je proférerai de bouche, il convient que je le dise mieux encore, par le langage des œuvres ; je le veux, je le promets.

Vierge Marie, Vierge fidèle, donnez-moi une fidélité parfaite, constante, affectueuse à ces sentiments, à ces promesses et à ces résolutions. Ainsi soit-il.

CONFÉRENCE.

LES RAPPORTS EXTÉRIEURS AVEC LE MONDE.

S. PHILIPPE DE NÉRI.

La retraite est à son terme. Déjà le monde nous attend. Eussions-nous l'avantage d'y trouver une société tout à fait croyante, il nous faudrait toujours nous tenir sur nos gardes, pour ne pas y dissiper les grâces amassées goutte à goutte, ces jours-ci, dans notre cœur, et pour les développer au contraire, par une sage dispensation. Que si, malheureusement, l'entourage où la Providence nous a placés est froid, indifférent, matérialiste, hostile même aux choses de Dieu, et malignement appliqué à séculariser en nous les idées et les mœurs, loin de répondre à ses vues et de suivre ses tendances sous prétexte de faire plus de bien, c'est nous qui travaillerons à faire pénétrer l'esprit

sacerdotal sous les formes actuelles de la société, de façon à tout y christianiser. Alors nous pourrons dire au peuple qui nous entoure : « Vous êtes une race d'élite, un sacerdoce royal, une nation sainte [1] ».

Ce travail est l'*art des arts*, surtout de nos jours, où de fausses idées de liberté circulent dans tous les rangs et menacent d'anéantir les bienfaits de la Rédemption. Il importe donc de choisir un bon modèle et un guide sûr ; or nous l'avons dans saint Philippe de Néri. Difficilement on trouverait un homme qui, d'une part, fût plus large, plus avenant, plus libéral, plus indulgent, plus flexible, et qui, d'autre part, fût plus surnaturel dans son esprit, plus humble de cœur, plus habile pour faire descendre la grâce divine dans toutes les classes de la société, depuis l'échoppe de l'artisan, jusqu'au palais des papes et des rois. Pour cela, il avait reçu de Dieu des dons singuliers de nature et de grâce, et il les fit fructifier au centuple dans les divers exercices de zèle qui caractérisent son apostolat, 1.° comme simple séculier, pendant douze ans, 2.° après son sacerdoce, s'étudiant à prodiguer aux gens du siècle, sous les formes les plus neuves et les plus heureuses, son cordial dévouement.

[1] Petr. II, 9.

I. - Dons, vertus, succès de Philippe dans son apostolat comme laïque.

Florence se glorifie à bon droit d'avoir donné le jour à Philippe de Néri. Cette intelligence ouverte, ces manières distinguées, ces mœurs douces et sociables, ces goûts artistiques qui caractérisent la « Cité des fleurs », se trouvaient réunis en lui à un degré remarquable, rehaussés, non éclipsés par l'auréole des Saints. Jeune enfant, sa piété ravissait et charmait déjà son entourage, quelque soin qu'il prît, par humilité, d'en dérober aux regards les manifestations. Cette vertu, en effet, fut si précoce en lui, qu'ayant dans les mains l'arbre généalogique de sa famille, il le déchira comme une vanité. « *Oh*, dit-il, *combien mieux il vaut être inscrit sur le Livre de vie* ». Les biens de la fortune, il est vrai, n'égalaient pas chez lui ceux de la grâce; la famille était déchue; mais un de ses oncles, riche négociant de San Germano resté sans enfants, l'appela près de lui pour lui léguer son négoce et tout son avoir. Philippe obtempéra, par obéissance, aux désirs de ses parents; mais à San Germano, comme à Florence, l'amour des richesses invisibles trouvait seul accès dans son cœur, si bien que, dans le sanctuaire de la Trinité, placé sur les pentes de la *Roche fendue*, il forma la résolution, en dépit des remontrances de son oncle, de se rendre à Rome, pour y

vivre dans la solitude et la pauvreté. Il avait environ vingt ans.

Un riche Florentin établi à Rome lui offrit l'hospitalité dans sa maison; une mansarde y était sa demeure, tout son repas consistait en un morceau de pain, mangé en plein air, près d'une fontaine où il se désaltérait. Son ambition eût été de passer ainsi toute sa vie dans la prière, inconnu des hommes et n'ayant pour vivre que « deux ou trois sous par jour, encore trouvés difficilement ».

Mais déjà ses aptitudes à opérer le bien se révélaient. Appliqué par reconnaissance à faire l'éducation des deux fils de son hôte, il y réussit à merveille. Dès qu'il paraissait dans les rues, il attirait les âmes, en même temps que les âmes l'attiraient, de sorte que son influence allait grandissant de jour en jour. Quelles étaient donc les qualités par lesquelles, lui simple laïque, sans nom ni crédit, ni fortune, il acquit cette influence?

Nommer Philippe de Néri, c'est nommer la vérité, la pureté, la bonté, la gaîté poussée jusqu'à la jovialité et l'originalité; c'en est assez, passant sous silence ses autres dons, pour qu'il soit l'objet de notre imitation et qu'ainsi nous assurions à notre apostolat les plus amples bénédictions.

1.° *Vérité.* – La vérité dogmatique fut toujours chère à Philippe. Il avait appris à l'aimer dès son enfance, en fréquentant les Frères Prêcheurs de S. Marc de Florence, imbus de la saine et forte

doctrine de Savonarole. A Rome, il étudia avec succès la théologie thomiste, comme simple séculier, sans aucune visée sur le sacerdoce et par simple amour du vrai. Mais c'est surtout la vérité pratique dont nous voulons parler ici, celle qui met en pleine conformité les sentiments intérieurs de l'homme, et leur manifestation extérieure par le langage, ou par les autres rapports quotidiens de la vie sociale. Cette vérité ne se trouvait pas seulement en Philippe au degré prescrit par la loi de Dieu, et qui exclut le mensonge ou la duplicité ; elle y était à l'état de splendeur et de charme. Dans la candeur de ses paroles, la droiture de ses procédés, la limpidité de son regard, son âme se révélait tout entière. Il n'y avait pas jusqu'à sa manière de se vêtir, propre, simple, sans affectation, qui ne redît le mot de l'Évangile si souvent recommandé par lui: *Est, est, non, non* [1]. Eût-il voulu recourir à ces manières de dire et de faire autorisées par les moralistes à titre de prudence, qu'il y eût montré une radicale et heureuse incapacité. On lui reprocha d'être imprudent à force de franchise et d'ingénuité ; peine perdue, rien ne changea ses vues et sa conduite ; tout en lui criait: *vérité, vérité.*

Or cette qualité est, pour celui qui veut attirer les âmes à Dieu, une grande force de persuasion. L'homme sincère gagne vite l'estime par son

[1] MATT. V, 37.

honnêteté même; et cette estime s'étend peu à peu aux vérités qu'il énonce; plus il est humble, proposant aux autres, comme ami, ce qu'il croit utile, loin de l'imposer comme maître, plus on ouvre volontiers l'esprit, puis le cœur à ses enseignements. Que s'il s'agit de la vérité évangélique, déjà si belle par son objet qu'elle porte en elle-même sa propre justification [1], il est facile de comprendre ce qu'elle doit gagner d'empire, quand elle a pour messager un homme personnellement aussi modeste, aussi sympathique que Philippe de Néri. Celui qui l'entend, s'il n'est pas encore dans le sanctuaire de la vérité, se trouve sur le seuil; bientôt il frappera à la porte, et avec quelle joie il lui sera ouvert! Étudiez de près certains hommes de nos jours avides de vérité, mais qui ne trouvent autour d'eux que doute et tromperie, vous comprendrez quel ascendant peut acquérir sur eux le ministre de Dieu, rien qu'à leur faire voir de près la fermeté de ses croyances, la sincérité de son langage, le désintéressement de sa conduite, et en même temps son respect, son humilité, son dévouement cordial pour leur âme.

2.° Mais la force de persuasion est bien plus puissante, quand, à la sincérité et à l'humilité, s'ajoute la *pureté de la vie*. Tous, plus ou moins, ont appris par expérience ce qu'elle coûte à l'homme. Lorsque l'indifférent et le mondain sont

[1] Ps. XVIII, 10.

persuadés, pour l'avoir constaté de leurs yeux, qu'elle existe à un état parfait, stable, communicatif, dans le défenseur de la religion, un je ne sais quoi leur impose, les attire, leur fait comprendre que l'action de Dieu est là. La sincérité de l'apôtre a été le rayonnement du vrai, la pureté en est l'arôme.

Or cette pureté, dans Philippe, atteignait un rare degré de perfection et de visibilité. Scrutez sa conduite, examinez sa tenue et sa démarche, regardez seulement son visage, et vous vous écrierez: « Que c'est pur! » Les quelques rides, qui plus tard sillonneront son front, ne serviront qu'à rendre plus frappant cet air de jeunesse, cette fraîcheur d'innocence, cette beauté profonde du regard, cette blancheur du teint; quand il lève la main en face de la lumière, la chair est translucide, et mérite qu'on lui applique l'expression de Tertullien: *Angelificata caro*, « une chair *angélisée*. » On eût pu, à la fin de ses jours, l'appeler comme le saint moine Romuald, *la vierge centenaire*. Aussi, bien que toute sa vie il ait travaillé près du tombeau des glorieux Apôtres Pierre et Paul, c'était plutôt S. Jean l'Évangéliste qui revivait en lui, et l'on ne s'étonne pas qu'il ait reçu une grâce insigne du Disciple si cher à Jésus par sa virginité. Désireux de quitter Rome pour se rendre aux missions lointaines, il en fut empêché par un saint religieux Cistercien nommé Ghettini; celui-ci, dans une vision, avait reçu de S. Jean l'ordre d'empêcher

le départ. Comment, après cela, s'étonner, qu'en traitant avec les hommes, Philippe sentît, à l'odeur agréable ou répugnante, ceux qui étaient purs ou avaient le malheur de ne l'être pas? Ne taisons point, cependant, que cette pureté, devenue en lui une seconde nature, avait eu auparavant ses combats. Il le fallait, pour que le souvenir de la lutte et le bonheur de la paix le rendissent doublement compatissant envers les âmes tentées, ou même tombées. Dans sa jeunesse, par une sainte pudeur, il évita de s'occuper des pauvres femmes égarées par la corruption du siècle; plus tard il n'y eut plus d'exclusion ni de barrières à son zèle.

3.° Mais ce qui plaisait le plus universellement en Philippe c'était sa *bonté*. De là le titre qui, dès son enfance, lui fut décerné par le suffrage de tous: « Petit Philippe le bon », *Pippo Buono*. Si la bonté et la vérité ne font qu'un, comment aurait-il pu n'être pas très bon, et d'une bonté diffusive d'elle-même, cet enfant, ce jeune homme à l'esprit si éclairé sur les choses de Dieu, au cœur si dégagé du sensualisme? L'égoïsme et l'amour-propre, qui ruinent les plus beaux dons du cœur ou les convertissent en moyens d'offenser Dieu, n'avaient rien à prétendre en Philippe. Devant les contradictions, jamais aucun mouvement de colère; au contraire, envers tous une tendance à donner de sa plénitude et à se donner soi-même, qui embrassait les inférieurs comme les égaux, et se traduisait par le regard,

les paroles, les manières, les services surtout. Ce n'était pas tant pour lui question de devoir que de besoin ; les trésors de sa bonté pesaient à son cœur, quand il ne pouvait les répandre. C'était à tel point que, pendant longtemps, bien des personnes firent peu de cas de lui comme homme spirituel, voyant ressortir de sa conduite seulement la bonté. Tel fut le jugement que forma de lui, un jour, un de ses pénitents, en le voyant de près. Le lendemain, quand il se confessa sans faire mention de ce jugement si téméraire, Philippe lui dit : *Pourquoi ne pas t'accuser de ce que tu as pensé de moi hier ?* Alors seulement, il comprit qu'il avait pour directeur un Saint.

Les biographes de Philippe, en louant sa bonté, n'ont pas manqué d'observer qu'il l'étendait, comme saint François d'Assise et saint François de Sales, aux animaux eux-mêmes. Un de ses compagnons poursuivant un jour un lézard pour le tuer : *Que t'a fait ce petit animal ?* dit Philippe affligé. Quand au contraire on mettait quelque petit oiseau près de lui dans ses maladies, il souriait de plaisir en le voyant s'approcher familièrement de son visage, comme pour saluer et caresser en lui un ami.

4.° Cette grande bonté prenait en Philippe une nuance qu'on ne rencontre pas, au moins à ce degré, dans François de Sales, ni dans Vincent de Paul ; c'était la joie sous forme plaisante et allant jusqu'à la *jovialité*. On ne trouvait rien en

lui de la joie du mondain, condamnée par Jésus; ce n'était pas non plus la joie purement intérieure de l'homme spirituel, en qui surabondent les grâces divines; c'était la joie de l'homme apostolique, qui n'a pas pour motif le bien existant déjà, mais qui au contraire, sert de moyen pour le produire. Les maximes de Philippe à cet égard et les traits de sa vie formeraient des volumes: « *Soyez joyeux*, disait-il à ses disciples; *ne péchez pas, mais je veux vous voir contents... Un caractère gai est plus propre à la perfection, qu'un mélancolique.... Quand tu étais pauvre*, disait-il à un jeune homme devenu héritier d'une petite fortune, *tu avais un visage d'ange, qui faisait plaisir à voir, maintenant ta joie a disparu, tu es devenu tout mélancolique....* Et il répétait souvent à tous: *Scrupules et mélancolie, hors de mon logis.*

5.° Une *originalité* si accentuée qu'on ne la trouve peut-être à un tel degré dans aucun autre Saint, s'ajoutait à cette joie expansive. Tantôt elle était le produit naturel de son caractère humoristique, fécond en impromptus. Tantôt elle recélait quelque prophétie, par exemple lorsqu'il ordonnait aux personnes de sa suite de baiser les pieds à un cardinal, ainsi qu'on le fait pour le pape; ce cardinal devait en effet monter un jour sur le trône pontifical. Tantôt les pratiques facétieuses et bizarres avaient pour but de l'humilier lui-même; comme lorsqu'il se mettait à danser devant les cardinaux, ou flairait certaines fleurs en public

avec une complaisance affectée, ou parcourait avec un intérêt simulé, un livre de fables devant des visiteurs illustres. Tantôt, par ses bizarreries il exerçait la vertu de ses disciples, avec un tel à-propos et de si heureux résultats, qu'on finissait par y reconnaître une profonde sagesse; son but était de les humilier et de les dépouiller complètement du sens propre, pour les rendre plus aptes à correspondre aux desseins de Dieu. Bref, certaines de ces singularités étaient récréatives, d'autres crucifiantes, toutes très heureuses comme résultat final; elles attestaient en tous, maître et disciples, une pleine dépendance de l'esprit de grâce et faisaient régner en eux tous la sainte liberté des enfants de Dieu.

Après ce coup d'œil sur les qualités de Philippe, qui expliquent comment, à vingt-deux ans, sans le chercher ni même le savoir, il devint apôtre, il sera intéressant de considérer les diverses classes de personnes qui bénéficièrent de son apostolat.

D'abord son zèle s'exerça dans les rues, dans la boutique des artisans, près du comptoir des petits négociants, devant l'étalage des revendeurs, dans une salle d'école enfantine, etc. Quelquefois, un seul pauvre constituait tout l'auditoire; d'autres fois, il se formait un groupe assez nombreux, où se mêlaient de simples curieux, et même des moqueurs. Quelle scène insolite, en effet, que celle d'un jeune laïque parlant de Dieu dans un carrefour, alors que les églises restaient désertes!

Mais, en prêtant l'oreille, les censeurs devenaient bientôt attentifs, puis charmés, au point de se faire auditeurs assidus, et parfois catéchistes à leur tour.

Dans ces différentes classes de personnes, Philippe montrait une prédilection marquée pour les enfants et les jeunes gens. C'est qu'il appréciait en eux cette surabondance de vie qui, sagement dirigée, peut devenir une floraison délicieuse, une source de vigueur et d'activité; l'avenir de la société et de l'Église est là : *Heureux êtes-vous*, leur disait-il, *vous qui êtes jeunes, vous avez tout le temps de faire le bien que je n'ai pas fait!*

Autant il était attiré vers eux, autant il était attrayant pour eux. La cordialité de son accueil, la rondeur de ses manières, la bonté de son regard, le sel de ses conversations, la franchise de ses allures, l'originalité de ses saillies lui donnaient sur eux un prestige incroyable, et les récréations qu'il savait leur procurer pour les rendre ensuite plus appliqués au devoir, achevaient de lui gagner tous les cœurs. Philippe était pour eux un camarade charmant, un sage conseiller, un vrai père : *Mes enfants*, leur disait-il souvent, *fuyez les compagnies dangereuses, ne traitez pas le corps délicatement, priez beaucoup, ayez horreur de l'oisiveté; le paradis n'est pas pour les poltrons.*

On cite parmi ses conquêtes Teo de Sienne, simple ouvrier corroyeur qui, dans son amour de la perfection, voulait se faire capucin. Philippe l'en

dissuada, le sachant destiné à faire le bien dans le monde. Il fonda, en effet, malgré de fortes oppositions, une société de prêtres destinés à seconder dans la ville de Sienne toutes les bonnes œuvres. D'autres jeunes gens, au contraire, embrassèrent, à l'instigation de Philippe, divers Ordres monastiques ou Instituts de clercs réguliers. On assure que ces vocations atteignirent le nombre de trois cents, dont une bonne partie fut pour l'Ordre de S. Dominique.

Une autre classe de personnes du siècle attira l'attention de Philippe, celle des savants et des lettrés. La Renaissance les avait fait rétrograder presque partout vers le paganisme, dont ils se faisaient les copistes serviles, presque les adorateurs. Que de riches talents perdus ! Les ramener aux vérités et aux beautés du catholicisme, c'était rendre un immense service, non seulement à eux, mais à l'Église. Car, à l'heure où les puissances terrestres se montraient infidèles aux principes de la foi, pour obéir à la loi de l'intérêt et suivre une politique de mensonge, les hommes d'intelligence pouvaient reconstituer à l'Église une puissance morale capable de résister aux attaques croissantes, et de diriger les hommes dans la voie du salut. Philippe donc, qui avait vendu pour les pauvres tous ses livres, sauf la Bible et la Somme de S. Thomas, cultiva avec soin l'amitié des savants. Sans s'attribuer une compétence qui lui manquait, il savait employer avec chacun d'eux le langage

opportun, s'intéressait à leurs travaux et s'introduisait par là dans leur confiance, pour mieux leur persuader ensuite de surnaturaliser l'usage de leurs talents.

L'étude de la poésie, des sciences naturelles, de la botanique, et surtout celle des antiquités chrétiennes fleurirent donc de son temps, grâce à ses encouragements. Ainsi des hommes enrichis de dons précieux, que probablement ils auraient tournés contre la religion, les employèrent à la soutenir et à la glorifier.

✠ II. - Apostolat de Philippe en faveur des séculiers, après sa promotion au sacerdoce.

Arrivé à trente six ans, Philippe n'avait nullement songé au sacerdoce, et quand on lui suggéra la pensée de le recevoir pour opérer plus de bien, il s'y refusa nettement. Il fallut un ordre de son confesseur, pour qu'il s'inclinât sous le fardeau. Mais qu'allaient devenir ces admirables jeunes gens, formés par ses soins à l'apostolat séculier? Les laisserait-il continuer à part leurs œuvres de zèle, ou les entraînerait-il à sa suite? Un vif attrait pour les missions chez les infidèles s'était développé en lui, à la lecture des travaux apostoliques de S. François Xavier dans les Indes, et vingt de ses anciens disciples étaient prêts à le suivre. Déjà le pape avait consenti. Philippe eût pleinement justifié, dans ces contrées

lontaines, l'éloge que faisait de lui Bossuet en l'appelant, « ce prêtre transporté de l'amour de Dieu, dont le zèle était si grand et si vaste, que le monde entier était trop petit pour l'étendue de son cœur, pendant que son cœur même était trop petit pour l'immensité de son amour ». Mais le religieux Cistercien dont nous avons déjà parlé, lui dit de la part du ciel : *Vos Indes sont à Rome.* Il obéit.

Son amour de l'obéissance allait sans doute alors le faire entrer dans quelqu'un des Ordres religieux si florissants à Rome?... Il faisait le plus grand cas, nous l'avons vu, des anciens Ordres, en particulier de ceux de S. Dominique et de S. François, qui personnifient l'amour de la vérité et l'amour de la pauvreté, deux biens chers à sa foi et à son esprit d'abnégation. Il estimait aussi certains Instituts nouveaux, en particulier ceux de S. Camille de Lellis et des Barnabites, auxquels il ne cessa d'envoyer de bons sujets. S. Ignace le convoitait, lui tendait les bras et disait : *Si je l'avais pour Compagnon, je convertirais le monde avec lui seul.* Mais Dieu, qui le destinait à une autre mission, le laissa sans goût pour ces diverses familles religieuses ; aussi le grand zélateur de la gloire de Dieu que nous venons de citer le comparait-il plaisamment à la cloche, qui fait entrer les gens dans la maison de Dieu, mais reste dehors. Il devait compléter, non supplanter l'action évangélique de ces institutions

multiples, en créant une forme spéciale d'apostolat, qui répondît aux nécessités croissantes du monde chrétien; ou plutôt, la création était faite déjà, car il ne changea pas l'axe, ni l'esprit, ni la méthode de son ministère précédent, et il en garda les principaux coopérateurs; seulement, il en étendit le rayon, en assura la durée, et lui mérita un nom spécial, ce fut l'*Oratoire*.

Les vœux de religion en sont exclus, la règle n'y oblige pas sous peine de péché, chacun garde le patrimoine de ses biens et reste libre de quitter la société à son gré; l'engagement annuel se fait à titre de simple *oblation*, pour mieux en accuser le caractère facultatif. L'autorité est douce, elle prie plus qu'elle ne commande; mais en revanche, la docilité doit être simple et filiale: *Je suis résolu*, disait souvent le saint fondateur, *à ne pas garder les hommes qui discutent le peu d'ordres donnés parmi nous*. Entre les diverses maisons, il doit y avoir conformité de pratiques, alliance de charité, unité d'esprit, mais sans liens de dépendance canonique sous un supérieur général. Ainsi les sujets, étant recrutés dans le lieu même, en connaîtront mieux le caractère et y feront agréer plus facilement leur concours. Chaque maison a pour supérieur et protecteur l'Évêque diocésain, tout en restant *elle-même*, comme genre et sphère d'apostolat. C'est ce qui empêcha Philippe d'entrer dans les vues de S. Charles. Celui-ci voulait que ses Oblats eussent le zèle et les vertus de l'Oratoire,

mais fussent des volontaires à la disposition de l'Archevêque, pour toutes les œuvres diocésaines. En résumé, l'œuvre de Philippe, imbue de l'esprit des Ordres religieux et consacrée comme eux à un but spécial qu'il entendait garder fidèlement, offrait à ses collaborateurs un régime plus doux, accessible à un plus grand nombre de personnes, et laissant à l'individu une plus grande liberté de se mouvoir, au profit de son apostolat.

La pensée était belle, la variété des richesses de la grâce dans l'Église s'y révélait une fois de plus, et les premiers compagnons de Philippe se montrèrent dignes de collaborer à sa réalisation. Il suffit de citer le Cardinal Baronius et le Cardinal Tarugi, sans parler de tant d'hommes éminents qui suivirent, ni de ceux qui, aujourd'hui encore, servent utilement l'Église, dans les positions les plus humbles comme dans les dignités les plus éminentes.

S'il est avéré que Philippe, pour faire plus de bien aux gens du siècle, menacés par le protestantisme, par son principe du libre examen, sa servilité pour les puissants de ce monde, son idolâtrie des biens terrestres et son aversion pour les pratiques de la piété chrétienne, donna au zèle de l'Oratoire une forme spéciale, il importe de la méditer attentivement pour s'en inspirer; car, sauf quelques différences extérieures, l'état des esprits est aujourd'hui le même, sinon aggravé. Placés à ce point de vue, nous admirerons comment Phi-

lippe pratiqua l'apostolat de la prédication populaire, l'apostolat de la musique sacrée, l'apostolat du confessionnal, l'apostolat des pieux pèlerinages, l'apostolat au chevet des malades, enfin l'apostolat dans le palais des grands et des princes de ce monde.

1.° *Prédication populaire.* – Philippe avait observé dès sa jeunesse combien l'apostolat de la parole plait à l'homme, surtout au peuple. Il lui donna donc une place d'honneur dans les réunions dont ses églises étaient le centre, et il voulut qu'il eût un double caractère: *simplicité* dans la forme; *solidité* dans le fond, comme instruction dogmatique et surtout historique.

La Renaissance avait tout envahi, même la chaire sacrée, où les allusions mythologiques, le style ampoulé, le genre déclamatoire s'étalaient en maîtres et en modèles. Philippe, laïque encore, avait adopté au contraire, pour lui et pour ses compagnons, le genre catéchistique et il en connut si clairement les fruits, qu'il ne sut plus s'en départir. Un enfant, raconte-t-on, disait un jour d'un certain prédicateur: *C'est singulier, il prêche comme on parle!* La chose ne lui déplaisait pas, mais il en était surpris; était-ce reçu? A l'Oratoire on eût été surpris du contraire, tant le genre simple était l'habitude et le ton accrédité. Plusieurs personnages en firent l'objet de mordantes critiques, qui se traduisirent par des dénonciations: « Ce genre manque de sérieux, on y cite

des exemples inconvenants ou des faits controuvés, certaines propositions émises sont théologiquement inexactes, et des dialogues ridicules achèvent de déshonorer le sanctuaire ». Le Saint fut affligé de ces aggressions mais prit patience; et l'enquête faite par l'autorité de S. Pie V, tourna à l'éloge des exercices de l'Oratoire. L'auditoire ne fit depuis lors qu'augmenter, tant ce mode de prédication allait à l'âme, et offrait le remède opportun aux plaies sociales régnantes, en particulier à l'ignorance religieuse et à la décadence des mœurs.

En effet, pour rendre les réunions intéressantes et utiles, Philippe faisait une large part à la vie des Saints et surtout à l'histoire de l'Église; l'une comme enseignement de la morale chrétienne, qui vit et devient persuasive dans les grands héros du christianisme; l'autre comme enseignement dogmatique, particulièrement comme apologie de la divine mission de l'Église. L'hérésie, pour falsifier les dogmes aux yeux du vulgaire, s'applique à falsifier les faits; leur simple exposé, dans un tableau frappant et véridique, est une réfutation péremptoire. Baronius était chargé par Philippe de cette branche de l'enseignement; sept fois, dans ses trente ans de prédication, il développa d'une manière suivie toute l'histoire de l'Église, et c'est de ces études infatigables qu'est sorti, toujours sur les instances et les ordres de Philippe, son grand ouvrage des *Annales ecclésiastiques*. Beaucoup de chroniques existaient, il en pesa autant

qu'il était en lui la valeur, groupa ensemble les faits, les périodes, les personnages illustres, et fit son exposé avec une sincérité que les incrédules mêmes reconnaissent; le péril de déplaire aux princes ou de laisser voir dans l'Église, par son côté humain, certaines taches, ne l'arrêta jamais. Grâce à cet ensemble de mérites, son travail n'est pas une compilation, c'est une *Œuvre*, qui lui a valu le titre de *Père de l'histoire ecclésiastique*. Pour en faciliter la publication, Philippe avait créé une imprimerie, à laquelle revient l'honneur des premiers volumes.

On ne saurait redire tout le bien que firent, à la longue, les prédications de l'Oratoire ainsi comprises: Prélats illustres, prêtres, laïques, juifs convertis par Philippe, dames pieuses, petits enfants s'y trouvaient confondus. Parfois le dernier mot, la dernière louange de Dieu sortait de la bouche de ces enfants, à qui l'on faisait débiter une homélie de quelque saint Docteur. C'était le dessert.

2.° *Musique sacrée*. – Philippe de Néri, avec sa nature affectueuse et imaginative, aimait le beau dans les œuvres de Dieu. La vue du ciel, de la campagne, des grands horizons le ravissait. Souvent il montait sur la terrasse de sa maison, d'où l'on voyait se dérouler les différents quartiers de Rome, et au-delà, les collines environnantes, et plus loin encore, de hautes montagnes comme dernier plan. De la fenêtre même de sa chambre le coup d'œil, sans être aussi vaste, élevait son cœur à

Dieu. Les beautés qui frappent l'oreille n'avaient pas moins d'empire sur lui que celles qui frappent le regard, et quand il venait dans le chœur de la Minerve prendre part au chant des psaumes avec les dominicains, souvent on voyait couler ses larmes. On comprend donc qu'il désirât employer la musique comme attrait, pour les cérémonies de l'Oratoire. Mais cette musique sacrée, où la trouver? Elle avait tellement dégénéré, que plus d'un auditeur se scandalisait ou se prenait à rire en entendant les saintes paroles de la liturgie adaptées à des motifs profanes, qui avaient couru les théatres. Le désordre était si enraciné, que l'usage de la musique dans les églises allait être aboli, c'était chose arrêtée. Un pénitent de Philippe, Palestrina, détourna la sentence de mort en composant sa « Messe du pape Marcel », suivie de diverses autres productions animées du même esprit et écrites dans le même style. Loin d'engendrer par ses compositions le dégoût du chant grégorien, qui est le chant de tous, des prêtres et des fidèles, du temple sacré et du foyer domestique, et qui est à l'égard des harmonies sacrées ce qu'est le pain à l'égard des autres aliments, le grand Maître empruntait souvent à ce chant le motif de ses compositions. Il savait le faire entendre avec des développements et des variations, qui donnaient aux offices divins, les jours solennels, plus d'éclat et d'attrait. Un grand nombre de ces morceaux, surtout des motets, furent composés pour l'Oratoire;

Palestrina, dans sa vénération pour Philippe, y mettait son génie au service de son cœur. Le Saint fit composer, en outre, divers drames, où certains grands faits religieux étaient mis en relief par toutes les ressources de l'harmonie et de la mélodie. Ces œuvres réussirent si bien à l'Oratoire, que le nom d'*Oratorio* est resté à toutes les compositions de ce genre qui suivirent et que nous entendons de nos jours encore avec admiration.

En résumé, la musique sacrée était utilisée par Philippe sous cinq formes principales: le chant grégorien, les messes de Palestrina ou de son école, les oratorios, les motets pieux, enfin les cantiques populaires. Ces derniers, grâce à leur rhythme facile et agréable, se gravaient sans peine dans la mémoire des assistants, et il n'était pas rare de les entendre retentir ensuite dans les ateliers de la ville ou dans la campagne romaine, au lieu des chansons immorales d'autrefois.

Palestrina, en récompense de son zèle fut assisté par Philippe, quand une pleurésie l'eut réduit en peu de jours à l'article de la mort. C'était la fête de la Purification de l'an 1594: *Pierre Louis*, dit le Saint à son pénitent, *voudrais-tu aller jouir aujourd'hui de la fête de Marie dans le ciel, au milieu des anges et des bienheureux?* – *Oui*, dit celui-ci tout ému, *je le désire ardemment. Puisse Marie, mon Avocate, me l'obtenir de son divin Fils*. Et peu après il rendit paisiblement à Dieu son âme.

3.° *Le confessional.* – Philippe consacrait au ministère de la confession une partie de sa journée, attendant les pénitents près du confessionnal, ou sur le perron de l'église, le rosaire à la main. Les fidèles connaissaient sa ponctualité, son dévouement, et ce désintéressement scrupuleux, dont il se faisait une gloire, à l'imitation de S. Paul. *Ne touchez pas aux bourses,* disait-il aux confesseurs qui demandaient ses conseils. Cette réserve scrupuleuse, il le savait, peut priver le prêtre de certains secours, mais l'accroissement d'autorité morale sur le peuple et les bénédictions du ciel lui assurent une large compensation. Dieu même confirma cette doctrine par un miracle. Un de ses pénitents qui l'avait institué son héritier, allait mourir. Philippe se rendit à S. Pierre en grande hâte pour obtenir de Dieu sa guérison, afin d'échapper au malheur d'hériter ; et il obtint cette grâce.

Sa bonté pour les pécheurs était proverbiale ; il avait sans cesse sur les lèvres l'exemple de la Samaritaine, du Bon Larron et de Marie-Madeleine. *De grâce, mon fils,* disait-il au pécheur honteux, *dis-moi tes péchés, car Dieu veut te pardonner.* Et pour encourager les jeunes pénitents à l'ouverture ou au ferme propos, il leur mettait la main sur la tête, leur tirait familièrement l'oreille, leur frappait légèrement la joue, les pressait contre son cœur. Les tenir loin du péché mortel était à son avis un résultat considérable, mais par sa patience il obtenait généralement beaucoup plus,

et il se plaisait à déclarer que les pénitents qui lui donnaient plus de consolation par leurs progrès, étaient précisément ceux qui, au début, lui avaient causé jour et nuit plus d'angoisses.

En effet, la formation des justes ne lui était pas moins à cœur que la conversion des pécheurs ; il comprenait quel honneur leur avancement procure à Dieu, quel bienfaits en résultent pour l'Église. Avait-il une méthode et une spiritualité? L'absence de tout écrit émané de lui et de toute relation précise de ses contemporains, semblerait autoriser le doute à cet égard. Et cependant, il eut sans contredit une école nombreuse, très caractérisée, éminente en vertus ; il fallait donc qu'il eût une doctrine ascétique déterminée et une manière à lui d'y former les âmes. Son plan, le cachet de sa spiritualité, se résumait dans l'amour de Dieu et dans une certaine liberté laissée aux âmes pour y tendre, selon la célèbre maxime de S. Augustin: *Ama et fac quod vis* « Aime et fais ce que tu veux. »

L'adversité, disait-il à ses disciples pour les affermir dans cette voie, *est un signe certain de l'amour de Dieu. L'aumône et les autres bonnes œuvres importent plus que les pénitences corporelles volontaires. Le démon, sous prétexte d'un plus grand bien, veut vous faire perdre le bien que vous possédez. Avant de louer ceux qui montrent de la ferveur, attendez que les ailes leur poussent. On ne se fait pas saint en quatre jours. Pour arriver à*

cette sérénité que rien ne trouble, il faut mériter, en combattant bien, que Dieu nous appelle à un tel état. C'est par des maximes de ce genre, que Philippe conduisait peu à peu les âmes à un amour de Dieu aussi solide dans ses bases que pratique dans son application, puisqu'il tendait à l'accomplissement des devoirs d'état.

Mais l'amour divin a pour grand adversaire l'amour-propre ; il faut donc avant tout exterminer ce dernier; et c'est ce à quoi Philippe apportait un discernement, une persévérance, nous dirions une rigueur, un acharnement sans pareils, même en remontant aux traditions des Pères du désert. Il voulait absolument réduire en servitude *la rationnelle*, selon son expression, pour prendre le contrepied de Luther, qui avait le *libre examen* comme devise. Les moyens auxquels il avait recours semblaient bizarres, ridicules, déplacés, fantasques ; mais ils tombaient si à propos, selon l'état des âmes, et ils produisaient de tels résultats qu'il fallait y reconnaître la sagesse d'en haut. Un seul de ces actes mortifiants faisait faire un pas de géant. Que d'âmes l'ont expérimenté et ont béni cette main cruelle en apparence, qui les soumettait à de telles avanies! Les scrupuleux aussi se voyaient en certaines rencontres durement traités. Il en fut ainsi de la noble Dame Anna, sœur de S. Charles, mais c'était par miséricorde ; grâce à ce traitement énergique elle acquit la paix et fit une mort très édifiante.

4.° *La cellule.* – La chambre de Philippe n'était pas une cellule monastique, inviolable pour l'étranger et même pour le confrère, avec le mot *silentium* écrit en grosses lettres au fond du corridor; elle avait un caractère propre. Là il prenait son court repos, pourvu que la véhémence de son amour ne l'en empêchât point, car parfois on l'entendait dire familièrement: *Seigneur, laissez-moi dormir*. Là, après avoir préparé lui-même sa petite table, il prenait debout son repas, où ne figurait jamais ni la viande, ni les œufs, ni le laitage. Là encore il lisait et vaquait à l'oraison. Mais surtout il accueillait ses disciples à toute heure. Ils s'y sentaient plus chez eux que lui-même; et certains séculiers ne pouvaient passer un jour sans y faire une apparition; c'était la moitié de leur vie, et la meilleure. Sur le seuil, avant même d'entrer, une vertu bienfaisante leur saisissait l'âme; quand ils trouvaient le Saint en prière, ils se consolaient en le regardant. Mais généralement il s'y formait un cercle amical et spirituel, où Philippe faisait peut-être plus de bien qu'à l'église. Ce n'était pas les grandes scènes de la vie du Sauveur, entouré de ses disciples sur la montagne, ou sur le bord d'un lac, mais c'était le même esprit. Le maître, l'ami, le père, Philippe, assis sur son lit ou tout près, abordait, tantôt avec une gravité suave, tantôt sous forme joviale, quelque sujet, en s'interrompant quand la violence des battements de son cœur, tout pétri d'amour

divin, lui enlevait la respiration. Puis il permettait aux disciples de le questionner, ou les laissait continuer librement entre eux la conversation; tous les cœurs étaient émus, pénétrés, ravis.

Le rôle de cette cellule était grand aussi, comme confessionnal pour les hommes; Philippe y était plus libre de parler à haute voix et de secouer l'apathie de ses pénitents ou de les caresser par manière d'encouragement. Certains jours, avant que l'église s'ouvrît, il en avait déjà confessé une quarantaine, qui sortaient pleins d'ardeur pour le service de Dieu. On comprend le mot de l'un d'entre eux: *cette cellule est un paradis*. Que d'âmes en effet y retrouvèrent la grâce et y apprirent le moyen de gagner une place de choix au ciel!

5.° *Pèlerinages des sept Basiliques*. – Philippe faisait grand cas de la visite des sanctuaires de Rome, à cause des enseignements exceptionnels qu'ils renferment et des indulgences dont ils sont enrichis. C'est lui qui, avec quinze compagnons, avait commencé l'œuvre de la *Trinité des Pèlerins*, pour les étrangers attirés à Rome par les grâces du jubilé. Il imagina donc d'organiser, pour les dévots de l'Oratoire, le pèlerinage en groupe, des sept Basiliques. Visiter à pied S. Pierre, S. Marie in Trastévère, S. Paul hors les murs, S. Sébastien, S. Jean de Latran, Sainte-Croix de Jérusalem et Sainte-Marie-Majeure, parcours de 10 à 11 milles (environ 15 kilomètres), c'était une vraie pénitence, digne d'un pèlerin qui desire gagner les indul-

gences comme prix de ses labeurs. Mais la prière en commun trompait les ennuis de la route et, au moment convenu, un repas pris ensemble sur l'herbe, réparait les forces: on eût dit les agapes des premiers chrétiens. Jusqu'à deux mille personnes, plébéiens, nobles, prélats, religieux, se groupèrent ainsi autour du Saint. C'était trop beau pour ne pas exciter la critique: « Philippe, dirent certains jaloux ou petits esprits, cherche à se faire par ce moyen une popularité, pour arriver aux dignités ecclésiastiques; ces repas favorisent l'amour de la bonne chère; cette piété est mêlée de fanatisme et peut renouveler les sectes des pérégrinants ou autres, si formidables au moyen-âge. Que les supérieurs avisent ». En effet, les pèlerinages furent prohibés, Philippe s'entendit vertement réprimander par l'autorité ecclésiastique, et fut même interdit comme confesseur. Mais il se montra patient et obéissant, ses disciples prièrent beaucoup; au bout de 15 jours, la tempête était calmée, les pouvoirs de confesseur étaient rendus au Saint, et la bienveillance des supérieurs pour lui devint plus grande que jamais.

6.° *Au chevet des malades.* – On a dit de Philippe qu'*il semblait né pour consoler les affligés.* Or quelle affliction que celle de la maladie, pour l'homme qui, par nature, aime si fortement sa vie corporelle et est si désireux de l'employer en agissant! Quelle heure solennelle et angoissante que celle de l'agonie, où va se décider une éter-

nité! On comprend donc que Philippe, encore séculier, consacrât des journées entières à soigner et à réconforter les malades, et que, plus tard, il encourageât saint Camille de Lellis à se vouer à l'assistance des moribonds: il avait vu deux anges le seconder dans ce ministère et l'avait dissuadé d'y renoncer pour entrer chez les capucins. Aussi quand il le vit revenir du cloître franciscain à cause d'une plaie incurable à la jambe, il lui fit ce doux reproche: *Je te l'avais dit, mon fils: tu n'y resteras pas*. Quant à lui, son ministère sacerdotal l'empêcha de se consacrer au soin corporel des malades comme dans sa jeunesse, mais leur assistance spirituelle eut toujours une place de choix dans ses sollicitudes et motivait la plupart de ses sorties dans Rome. Pie IV l'appela pour se préparer à la mort; S. Charles son neveu était là aussi. Mourir entre les bras de deux Saints, quelle grâce!

Un autre malade, tout jeune enfant, éprouva aussi, par un grand miracle, la charité de Philippe son confesseur; c'était le petit prince Paul Massimo. Comme son état s'aggravait à chaque minute, on envoya chercher Philippe, mais il disait la messe et quand il accourut, l'enfant était mort. Il se mit à prier près de lui un quart-d'heure, lui aspergea d'eau bénite le front et les lèvres, puis lui souffla sur le visage, lui mit la main sur la tête et lui dit: *Paul, Paul!* L'enfant ouvrit les yeux et répondit: *Père, j'ai oublié un péché,*

je voudrais m'en confesser. Le saint l'entendit, s'entretint ensuite avec lui une demi-heure; il répondait librement et son visage avait repris des couleurs. Soudain Philippe changeant de ton lui dit: *Es-tu content de mourir?* Il répondit: *Oui*. Et de nouveau, pour augmenter les mérites du sacrifice, Philippe reprit: *Meurs-tu volontiers?* Quand l'enfant eut renouvelé son offrande: *Va donc*, acheva le Saint, *tu es bienheureux*, *prie Dieu pour moi*. Et sans un mouvement, le petit Paul expira.

7.° *Le palais des Princes*. - Nous venons de voir Philippe fréquenter le palais des princes terrestres et du Souverain Pontife, comme consolateur des malades. En dehors de là, il y paraissait peu, et quand il s'y montrait, loin de s'y conformer à l'étiquette, il s'y permettait de ces bizarreries qui lui étaient si familières: personne, pas même les cardinaux, pas même le pape, ne s'en offensait: Clément VIII au contraire répondait sur le même ton à ses billets plaisants; c'était entre eux un assaut de bonne humeur et de fines réparties. Tous savaient qu'une profonde sagesse se cachait dans ces originalités, quoiqu'on ne le comprît pas toujours sur l'heure. Quinze papes, durant la longue existence de Philippe, se succédèrent sur la Chaire Apostolique. Aux uns il avait prédit la tiare, à d'autres il rendit la santé ou donna les plus sages conseils pour la réforme du clergé, en évitant toutefois de s'ingérer dans les affaires temporelles du Saint-Siège.

Mais dans certaines circonstances graves, il savait prendre de la hardiesse et user de son crédit. On le vit dans la question de l'abjuration d'Henri IV. Henri d'Albret devait, par droit de naissance, hériter de la couronne de France, mais il était huguenot, empêchement radical. Il le fit disparaître en embrassant le catholicisme, et son abjuration fut acceptée à Saint-Denis, sauf ratification du Souverain Pontife. A Rome un parti puissant se montrait contraire et apportait des raisons d'un certain poids. « Peut-on tenir pour sincère une abjuration faite à la dernière heure, quand une couronne va en être le prix? Et si un prince, toujours protestant de cœur et de tendances, préside aux destinées de la France, qu'en sera-t-il de la fille aînée de l'Église et de son influence sur les intérêts chrétiens dans le monde? » Philippe, qui restait étranger aux questions d'intérêt purement temporel, comprit que celle-ci touchait à un intérêt catholique de premier ordre; et il se prononça pour l'affirmative. Comment, disait-il, repousser un hérétique qui demande à abjurer, sous prétexte que *peut-être* il n'est pas sincère? Un motif intéressé contribue parfois à l'exécution d'une bonne chose, sans pour cela la rendre illicite et digne de réprobation. L'exclusion du trône prononcée contre un tel homme, loin d'assurer la paix, peut aggraver la guerre par les luttes entre compétiteurs. Et si c'est un prince étranger qui prévaut, pour légitime que soit son intronisation, lui don-

nera-t-elle plus d'ascendant sur un tel peuple, dans de telles conjonctures? Au contraire, Henri d'Albret, enfant de la nation, en ayant le génie et désireux de conquérir la popularité, aura l'intelligence de gouverner son peuple selon les traditions qui lui sont chères et qui firent toujours la gloire du pays.

Non seulement Philippe pensait ainsi, mais il sut le dire. En vain osa-t-on lui faire des scènes violentes; en vain fut-il averti qu'il courait risque d'être assassiné. Il tint ferme, fit visites sur visites à Clément VIII, et alla jusqu'à commander à Baronius, alors confesseur du pape, de lui imposer en conscience l'acceptation du prince Henri dans le giron de l'Église. Avec une hardiesse insolite, il ajouta qu'il *assumait l'obligation de rendre compte à Dieu de cette décision*. Clément, lui aussi, inclinait à exaucer la demande; cependant, pour obtenir de Dieu plus de lumières, il se rendit pieds-nus du Quirinal à S. Jean de Latran, monta ainsi la Scala Santa et visita ensuite cinq autres églises. *Si j'avais*, dit-il, *d'autres vues que la gloire de Dieu et le bien de la chrétienté, que ma langue se dessèche et que je meure*. Enfin, il adopta l'avis de Philippe; seulement, l'acte solennel de la réconciliation n'eut lieu que quelques mois après la mort de l'homme de Dieu.

La mort, elle s'approche donc, et il faut nous séparer de notre cher Saint, de notre incomparable modèle! Il avait toujours l'intelligence claire,

la figure jeune, le pas ferme. Un cardinal de ses disciples, émerveillé de cette longévité, en avait entrepris l'éloge dans un opuscule intitulé: *De bono senectutis*. Mais diverses maladies avaient miné les forces du grand ouvrier évangélique. Après avoir vécu 80 ans, travaillé sans relâche au bien des âmes pendant 60 ans, avoir été l'intime et le conseiller de S. François de Sales, de S. Charles, de S. Pie V, de S. Félix de Cantalice, de S. Camille de Lellis, de S.te Catherine de Ricci; après avoir rempli Rome et le monde de ses leçons, de ses bienfaits et de ses exemples, il donna des signes d'un changement d'âme qui révélait les approches de la patrie.

On le voyait habituellement absorbé en Dieu; il pleurait rien qu'à voir une relique, à entendre une parole de l'Écriture, à recevoir un signe d'estime qui le confondait. On regardait comme un miracle qu'il n'en perdît pas la vue. Quand on lui suggéra de dire comme S. Martin: *Seigneur, si je suis encore nécessaire à votre peuple, que votre volonté se fasse;* il repoussa le conseil, c'eût été à ses yeux une présomption, et il s'appliqua au contraire à se détacher de tout, même dans les moindres détails. Avec sa nature délicate, il lui avait toujours répugné de boire dans un verre qui servît en même temps à d'autres. Il voulut en finir avec cette répugnance et donna à l'un de ses intimes le verre dont il avait l'usage exclusif depuis longtemps. L'objet valait quatre sous à peine;

mais quel délicieux souvenir! quelle précieuse relique!

Malgré sa faiblesse, il sortait quelquefois encore, escorté de ses jeunes gens, qui craignaient à chaque sortie que ce ne fût la dernière et voulaient profiter jusqu'à la fin de ses avis. Il leur répétait à satiété les mêmes maximes, semblable à S. Jean l'Évangéliste au milieu de ses disciples, sur la fin de sa vie: *Fréquentez les Sacrements*, disait-il, *venez aux exercices de l'Oratoire tant que vous pourrez, et lisez souvent les vies des Saints.* Le jour de la Pentecôte 1594, il dit à celui qui l'assistait: *Frère, à quel jour du mois sommes-nous? — Au quinze*, répondit celui-ci, et Philippe de poursuivre: *Quinze et dix font vingt-cinq, et puis, nous nous en irons.* Il voulut, malgré son affaiblissement, qu'on laissât entrer tous ceux qui désiraient se confesser. Le 25, fête du Très-Saint Sacrement, il dit la Messe pour la dernière fois, avec une ferveur d'un nouveau genre. A certaines paroles du *Gloria*, au lieu de réciter, il chantait, puis il reprenait la récitation, puis il chantait de nouveau; c'était d'une étrange, mais ravissante beauté. A 3 heures de la nuit, quoiqu'il semblât mieux, il demanda l'heure. *Trois heures viennent de sonner*, lui fut-il répondu. Sur quoi il reprit: *Trois et deux font cinq; trois et trois font six, et puis, nous nous en irons.*

En effet le mal s'aggrava à l'improviste, et notre grand Saint muni des sacrements de l'Église,

assis sur son lit, ayant près de lui pour l'exhorter son cher Baronius, après avoir levé les yeux sur ses fils éplorés qui lui demandaient une dernière bénédiction, sans agonie, rendit le dernier soupir.

Remercions la Providence d'avoir donné à son Église, en Philippe de Néri, un modèle si achevé, si accessible à tous, du vrai prêtre, « médiateur de Dieu et des hommes [1] », répandu parmi les gens du monde jusqu'à sembler l'un d'entre eux, et non moins uni à Dieu qu'Antoine le patriarche des solitaires; ornant de sa sainteté le temple de Dieu, mais la faisant fleurir aussi, et d'une manière plus merveilleuse, jusque sur les grands chemins.

S. André Avellin, dans un élan de piété et de reconnaissance, avait gravé son nom sur le mur du sanctuaire où il venait de recevoir l'Ordination. Un jour l'édifice croula, mais le pan de muraille qui portait l'inscription commémorative resta debout. Le prêtre, lui aussi, doit marquer de son influence sacrée, non seulement le temple proprement dit, mais tout l'édifice social. Que les révolutions éclatent, que les dynasties disparaissent, que les institutions s'écroulent ou se transforment, un pan de mur restera debout, à l'honneur du ciel et au bonheur de la terre, celui où

[1] I Tim. II, 5.

le prêtre aura gravé le nom de Dieu, l'affirmation de ses droits, la promesse de ses bienfaits, le gage du salut pour tous, en Jésus seul, « à qui soit le règne, la bénédiction, l'honneur, la gloire et la puissance dans les siècles des siècles ».

SEDENTI IN THRONO ET AGNO, BENEDICTIO, ET HONOR, ET GLORIA ET POTESTAS IN SÆCULA SÆCULORUM [1].

[1] APOC. V, 13.

LE SOIR.

RÉSUMÉ DE TOUTE LA RETRAITE SOUS FORME D'ÉLÉVATION À MARIE MODÈLE ET PROTECTRICE DU SACERDOCE.

« Je vous salue, ô pleine de grâces ». J'admire en particulier, dans cette plénitude et ces richesses, la grâce incomparable qui vous fait participer au Sacerdoce du Christ Rédempteur; et je vous supplie d'en faire descendre quelque chose jusqu'à moi.

Le mystère de la Rédemption a été magnifiquement résumé par Paul, le grand Apôtre de votre Fils, le Théologien sublime de l'œuvre du salut, en ces termes :

Et manifeste magnum est pietatis sacramentum, quod manifestatum est in carne, justificatum est in spiritu, apparuit angelis, praedicatum est gentibus, creditum est in mundo, assumptum est in gloria [1].

« C'est évidemment un grand mystère de piété, « qui a été manifesté dans la chair, a été justifié « par l'esprit, est apparu aux anges, a été prêché

[1] I, Tim. III, 16.

« aux gentils, a été cru dans le monde, a été « élevé dans la gloire ».

Donnez-moi, ô Marie, de comprendre chacun de ces mots, et de les réaliser dans ma vie, comme vous. Ainsi, après avoir reçu par vous les grâces de la retraite, je vous en devrai la conservation et les accroissements ; vous resterez comme *un sceau sur mon cœur* pour en régler la vie intime et les inclinations; comme *un sceau sur mon bras* [1], pour en diriger avec force et douceur les opérations.

I. - Magnum Sacramentum.

Oui, c'est un mystère vraiment grand, à tous égards, que celui de la Rédemption. Il est grand par ses profondeurs impénétrables: Un Dieu fait homme; le Verbe fait chair; l'Éternel né dans le temps; Celui qui est la béatitude par essence, revêtu de nos infirmités et passible jusqu'à la mort!... Il est grand encore, ce mystère, par l'étendue de ses bienfaits: flots de lumière qui éclairent le monde; flots de grâce qui le purifient, l'embellissent et le fertilisent en vertus.

Et c'est en vous, ô Marie, que s'accomplit ce « grand mystère ». Votre volonté, qui renferme celle du genre humain, décide sa réalisation par un seul FIAT; votre corps très pur fournit au Dieu

[1] CANT. VIII, 6.

incarné son corps adorable; votre sein virginal est le premier autel où, comme prêtre, il s'immole pour le salut des hommes; et, tout le reste de votre vie, vous continuez ce grand' œuvre, jusqu'à mériter d'être appelée: *La Corédemptrice du genre humain!*

Et pendant que j'ose à peine contempler ce Mystère, tant il est sublime, le regard de votre Fils s'incline vers moi, ses lèvres s'ouvrent, il dermet, il commande que ces merveilles du rachat des âmes se continuent par moi, en me confiant, à mon tour, la dispensation des grâces de son sacerdoce éternel! Faites, ô Marie, que je réponde dignement à cette vocation, autant que cela est possible à une faible créature, à un pécheur tel que moi. Oui, faites que désormais rien de petit, rien de charnel, rien de vulgaire, rien d'égoïste n'entre dans mon âme ni dans mes œuvres. Pour m'en préserver, il suffira que je me rappelle ce que la grâce a fait de moi, et jusqu'où elle a daigné m'élever: *Tu es sacerdos... Memento!*

II. - Sacramentum pietatis.

Pour qualifier le Mystère de la Rédemption et en résumer les grâces, bien des termes peuvent être justement employés; saint Paul, qui l'eût attendu de ses lèvres énergiques et austères? adopte de préférence le mot de PIÉTÉ. Que c'est doux et instructif! Pour continuer, par ses dispo-

sitions et ses actes, la mission du divin Rédempteur, le prêtre doit donc vivre de piété ; avoir une piété qui monte vers Dieu par les actes de religion, une piété qui descende vers les hommes par les offices de la charité et de la miséricorde.

Or, déclarer que l'idée de piété s'identifie avec la notion de Rédemption, c'est vous y donner une place auguste, un rôle principal, ô pieuse, ô très pieuse Vierge Marie : *o pia, o piissima !* Où trouver un cœur dans lequel la piété envers Dieu fleurisse avec plus de spontanéité, de magnificence et de grâce? Où trouver un cœur qui distille avec plus d'abondance et de suavité sur les hommes le baume de la miséricorde? Le sacrement de l'Eucharistie, lui aussi, est infiniment riche en miséricorde, mais il devient *mort pour les méchants* [1] ; tandisque vous, Marie, « sacrement de la piété » et de la bonté, vous n'avez pour tous que compassion, que pardon, qu'espérance de salut !

Cette identification de la piété avec l'œuvre de la Rédemption et avec le ministère sacerdotal qui en est la continuation, est-elle pour me consoler ou pour me confondre? Ah! sans doute, elle devrait me consoler, en me montrant que Dieu ne demande de moi ni des talents remarquables, ni des œuvres d'éclat, ni un martyre sanglant, mais une piété sérieuse et vraie, qui dirige mes études,

[1] Prose *Lauda Sion*.

anime mes devoirs de religion, remplisse de ses charmes et de sa vertu tous mes rapports avec les hommes. Mais c'est là, au contraire, ce qui me confond, quand je trouve en moi une piété si instable, si languissante, et que je me vois si prompt à prendre mon parti de cette lacune déplorable. O Seigneur, ô pieux Jésus ! pour l'honneur de votre sacerdoce, par compassion pour moi, par pitié pour les âmes, par déférence pour les prières de Marie, pardonnez-moi, guérissez-moi, sanctifiez-moi.

III. - Manifestatum est in carne.

C'est vous, ô Marie qui avez donné à Jésus sa chair mortelle, pour qu'en étant revêtu il pût s'approcher des hommes jusqu'à être l'un d'eux et, par là, les sauver tous. Et, par une réciprocité merveilleuse, le Verbe né de vous laissa, dans votre chair même, une telle conformité avec son humanité sainte, et jusque sur vos traits une si céleste empreinte, qu'un des premiers croyants, est-il raconté, en vous voyant pour la première fois, fut tenté de vous prendre pour une divinité !

Moi aussi, afin d'être, parmi les hommes, le canal des grâces de vérité, de bonté, et de sainteté dont le divin Rédempteur est l'océan, je dois employer, comme instrument, ma chair infirme et corruptible, lavée par les eaux du baptême, marquée à tout jamais de l'onction sacerdotale, assou-

plie par la pénitence, nourrie par l'Eucharistie, transformée par la chasteté; ce sera là vraiment « porter Dieu dans mon corps mortel et le rendre visible à tous pour sa gloire » [1]. Que c'est honorable et grand! Et cependant je puis faire plus encore. Toutes mes œuvres extérieures et visibles, si je sais les modeler selon les lois et l'idéal du sacerdoce, composent un vrai corps, dans lequel les fidèles trouveront une image du Sauveur, entendront un écho de sa parole et se sentiront inclinés à le servir par amour. O Marie, être comme vous une apparition de Jésus, quel ravissante perspective! Faites qu'elle soit en moi, jusque dans la vie ordinaire, une réalité de tous les jours.

IV. - Justificatum in spiritu.

L'Esprit-Saint, ô Marie, fut avec vous dès votre immaculée Conception; il vous visita d'une manière plus auguste et vous enveloppa de sa très haute vertu au moment où vous deviez concevoir et enfanter le Dieu Sauveur. Quel bonheur pour vous alors!... Mais plus heureuse fûtes-vous, Jésus lui-même l'a déclaré, d'avoir su écouter sa parole, la garder fidèlement et la faire passer dans vos œuvres [2]; c'était là en effet le concevoir et l'enfanter selon l'esprit.

Cette fidélité alla toute votre vie en croissant et fit de votre cœur l'objet des complaisances de

[1] I, Cor. vi, 20. — [2] Luc. xi, 28.

l'Esprit-Saint, si bien que le jour de la Pentecôte, une croyance pieuse nous le montre descendant sur vous la première, pour se répandre ensuite sur les Disciples et vivifier l'Église jusqu'à la fin des siècles.

Moi aussi, successeur des Disciples, ministre de l'Église, pour justifier devant les hommes ma mission, leur persuader la vérité, incliner les cœurs à l'humilité et au sacrifice, il ne me suffit pas d'avoir une députation extérieure authentique, une autorité qui s'affirme, une conduite correcte. Il faut que l'Esprit-Saint, source de l'esprit sacerdotal, réside en moi, qu'il anime mes œuvres, que mes paroles en aient l'accent, que ma physionomie le respire, que mes œuvres soient animées de sa vertu souveraine. Alors ni l'esprit propre, ni l'intérêt terrestre, ni l'amour de la domination ne paraîtront en moi et n'exciteront la défiance ou le dédain. On verra clairement Dieu seul, et l'on dira de cœur avec le Roi psalmiste : « Adhérer à Dieu, ce m'est un bien [1] » ; oui, un très grand bien, car Paul nous l'atteste : « Qui adhère à Dieu devient un seul esprit avec lui [2] ».

V. - Apparuit angelis.

O Marie ! jeune enfant dans le temple, vous apparaissiez déjà aux anges de Dieu comme un objet d'admiration et de vénération. De quels

[1] Ps. LXII, 28. — [2] I, COR. VI, 17.

sentiments ne fut pas saisi l'archange Gabriel, pendant qu'il vous saluait dans l'Annonciation, et plus encore lorsqu'après votre *Fiat*, le premier de toute créature, il adora en vous le Verbe incarné !

Il m'est également donné d'avoir les anges pour témoins, dans les fonctions sacrées que j'exerce, surtout à l'autel. Je les ai en outre pour modèles et pour auxiliaires, dans les différents ministères que j'exerce au profit des hommes. Je les ai comme soutiens dans mes heures d'agonie, pour me conforter et m'aider à boire le calice. Et leur assistance serait beaucoup plus efficace encore, si je pensais à eux autant qu'ils pensent à moi.

Mais à côté des anges du ciel, je vois près de moi les anges de la terre, les anges des Églises, les prêtres, ceux en particulier qui partagent mes travaux dans la vigne du Père de famille. Oserais-je apparaître devant eux et converser avec eux en homme terrestre? *Absit!* Je veux me conduire de telle sorte qu'ils ne trouvent en moi qu'idées surnaturelles, que mœurs exemplaires, que manières humbles, douces et respectueuses, que leçons de sainteté, qu'encouragement dans les souffrances du zèle. C'est un crime de scandaliser un petit enfant; que serait-ce de scandaliser et d'ébranler ceux qui sont les colonnes du sanctuaire! Ah! plutôt mourir!

VI. - Praedicatum gentibus.

Heureux les missionaires qui réalisent à la lettre ces paroles, en allant au loin porter l'Évangile chez les peuples idolâtres! Heureux sont-ils dans leur vocation! heureux dans leurs courses apostoliques, s'ils vous ont pour étoile directrice et bouclier protecteur, ô Marie! Ils le savent, ils le désirent, ils l'obtiennent. Je vous vois dans leur cœur, y réchauffant la flamme du zèle; je vous vois à leur côté écartant les dangers ou faisant leur joie au milieu des tribulations; je vous vois sur leurs lèvres pour les aider à rendre intelligibles les vérités de la foi et attrayante la pratique des vertus. J'envie leur sort, je m'unis par la prière à leurs travaux, je baise la trace de leurs pas.

Mais hélas! il y a près de moi d'autres païens, des païens civilisés jusqu'au raffinement, et en même temps plongés, assis, endormis dans les ombres de la mort. Faites, ô Marie, que j'arrive à secouer leur sommeil et à rompre l'endurcissement de leur cœur; je serai par là, moi aussi, missionnaire, apôtre des gentils. Pour ces fruits de vie chrétienne, gloire à Dieu, gloire à Marie!

VII. - Creditum est in mundo.

Le monde ne doit pas se prendre ici pour cet ensemble de maximes et d'habitudes de vie

qui, en s'incarnant en quelque sorte dans certaines personnes, constitue un parti radicalement hostile au règne de Dieu [1] incapable de connaître Jésus Sauveur [2], et tellement réfractaire à son Évangile qu'il ne prie pas pour le monde [3], lui qui a prié même pour ses bourreaux. Il s'agit des hommes qui vivent dans le monde, mais sont enfants de Dieu ou désireux de le devenir par la foi. Leur dangers sont grands; l'influence corruptrice et desséchante du monde mauvais, par sa continuité, peut leur devenir fatale. Mais ils sont, ô Marie, la portion, en un sens, privilégiée de votre troupeau, comme ayant plus besoin de vous pour guérir leurs maux. Personne ne sait aussi bien que vous imiter Celui qui a dit: « Je suis venu appeler non les justes, mais les pécheurs [4] ». Sans doute, les gens du monde n'ont trop souvent qu'une foi languissante, une piété peu profonde, des mœurs anti-chrétiennes; mais, ô Marie, ils en sont d'autant plus dignes de votre compassion. Puis, dans leur tiédeur, ils ne laissent pas que de vous honorer, de vous invoquer, et ils se réjouissent de porter votre nom. Ce ne peut être en vain.

Ranimez donc leur vie, donnez-leur le repentir de leurs péchés, faites germer en eux des aspirations plus généreuses pour les vertus évangéliques. Puisse, malgré l'entourage persécuteur, le nombre de ces fidèles s'augmenter; puissent tou-

[1] Ioan. xv, 18. — [2] Ioan. i, 10. — [3] Ioan. xvii. 9. — [4] Luc. v, 32.

tes les régions du monde avoir leur groupe de croyants, fervents en charité, riches en fruits de sainteté. O Marie! jetez sur eux des regards de complaisance; ô Jésus daignez les bénir. Bénissez avec eux tous les ouvriers apostoliques qui ont su faire germer jusque dans le monde cette belle moisson.

VIII. - Assumptum est in gloria.

Votre Assomption glorieuse, ô Marie, est sans doute la juste récompense de votre pureté virginale, de votre humilité profonde, de votre charité parfaite. Mais elle est surtout le couronnement de votre participation à l'œuvre de la Rédemption. Aussi voyons-nous venir à votre rencontre, après Jésus votre Fils, les martyrs, les prophètes, les patriarches, Ève enfin, joyeuse de voir avec quelle plénitude vous avez réparé sa faute, et l'avez même tournée en occasion d'accroissement pour l'honneur divin. Et c'est à ce titre que vous recevrez à tout jamais, au ciel, les hommages des Saints, que vous exercerez près de Dieu votre puissance d'intercession, pour le salut des hommes et le complément du nombre des élus.

Quelle indicible consolation de penser que, si je suis fidèle, il y aura, pour moi aussi, non seulement comme disciple, mais comme humble collaborateur de l'œuvre du salut des âmes, une récompense à part, la couronne sacerdotale!

Ah! puissé-je, pour ne pas la perdre, méditer sans cesse le conseil adressé à l'Ange de l'Église de Philadelphie: « Garde ce que tu as, afin que personne ne prenne ta couronne [1] ». Oui, grâce à vous, ô Marie, je serai fidèle; j'achèverai ma course sans m'arrêter, ni dévier; je conserverai la foi; je m'immolerai pour les âmes. Alors je pourrai, au grand jour des rétributions, recevoir la couronne qui m'est réservée déjà [2]. Venez, ô jour seul digne de ce nom! Venez, ô couronne sacerdotale! Venez, ô Jésus, ne tardez pas [3]. Amen.

[1] Apoc. III, 11. — [2] Tim. IV, 8. — [3] Apoc. XXII, 20.

Fin.

ERRATA. — *Pag. 86, ligne 17, lisez* Restait, *sans 3°* — *p. 89, l. 15,* qui donnent le désir — *p. 234, l. 30,* d'Étampes. — *p. 250, l. 6,* absorbe — *p. 257, l. 18,* et qui, — *p. 304, l. 3,* particulier, — *p. 313, l. 7,* inattendues, — *p. 328, l. 9,* efforts. — *p. 336, l. 29,* pacifique.

TABLE DES MATIÈRES

PAGE

À Sa Sainteté le Pape Pie X glorieusement régnant. . . 1

Préface 5

PREMIER JOUR.

Ouverture. — Considération préparatoire, sur le titre du livre. 11

I. Retraite ecclésiastique 11
II. D'après l'Évangile 13
III. D'après la vie des Saints 17

SECOND JOUR.

Méditation du matin. — L'Annonciation. - L'oraison mentale 22

I. Le milieu propice à l'oraison 24
II. Dispositions intérieures servant de préparation. . . . 26
III. La considération ou raisonnement de l'esprit 28
IV. Détermination de la volonté 30
V. Résultat final 31

Examen. — Les sept péchés capitaux. Du péché en général. 32
Conclusion 35

Conférence. — Vie de Jésus-Christ dans le prêtre. — St Paul. 36

I. Esprit d'humilité 39
II. Esprit de religion. 42
III. Esprit de prière 44
IV. Transformation parfaite 47
Conclusion 48

PAGE

MÉDITATION DU SOIR. — Les huit béatitudes. - Première béatitude: l'esprit de pauvreté. Diverses classes d'hommes par rapport à l'usage des biens terrestres. 49

I. L'idolâtre. 51
II. L'esclave. 52
III. Le tributaire 53
IV. L'économe prudent 54
V. L'artiste 56
VI. Le Prêtre 56
Conclusion 58

TROISIÈME JOUR.

MÉDITATION DU MATIN. — La Purification de Marie et la Présentation de Jésus au temple. - Célébration de la Sainte Messe 61

I. Étude des lois du Saint Sacrifice 61
II. Préparation par l'humilité 63
III. Plénitude de l'offrande et de l'immolation 65
IV. Communion 67
V. Action de grâces 68
VI. Continuation perpétuelle du Sacrifice 70

EXAMEN. — Les péchés capitaux. - L'orgueil 71

I. Orgueil grossier 72
II. Orgueil subtil 73
1.° Caché aux autres 74
2.° Caché à l'orgueilleux lui-même 74
Conclusion 76

CONFÉRENCE. — Le Christ Rédempteur vivifiant par nous les âmes. - Encore Saint Paul. Ses moyens d'action. 77

I. La grâce 78
1.° Son principe 78
2.° Sa gratuité 79
3.° Sa variété 80
4.° Sa puissance 80
5.° Nécessité de correspondre dignement 81
6.° Mystère de la dispensation des grâces 81

PAGE

II. La foi 82
1.° Sa vertu pour sauver 82
2.° Les adversaires de la foi. Justice légale, raison philosophique, faux mysticisme 83
III. La croix 88
IV. L'amour 90
V. Paul à l'œuvre pour répandre les sources du salut . . 93

MÉDITATION DU SOIR. — Les béatitudes: - Heureux ceux qui sont doux, car ils possèderont la terre 96

I. Douceur naturelle 97
II. Douceur surnaturalisée 99
III. Douceur conquise 100
IV. Douceur transmise 102

QUATRIÈME JOUR.

MÉDITATION DU MATIN. — Le paralytique de la piscine probatique. — La Confession 106

I. Gravité et variété des maladies spirituelles 107
1.° Le malade de langueur 108
2.° L'aveugle 108
3.° Le boiteux 109
4.° L'homme au membre desséché 109
5.° Le paralytique 110
II. Désir de la guérison 111
III. L'examen 112
IV. *Hominem non habeo* 114
V. La guérison 115
VI. Réparation du mal 116
VII. L'action de grâces et la vigilance pour éviter la rechute 117

EXAMEN. — Les péchés capitaux. - L'avarice 119

I. Avarice matérielle. 120
1.° Elle compromet la justice 120
2.° Elle paralyse la miséricorde 121
3.° Elle prive le prochain de la bonne édification . . 121
4.° Elle rétrécit le cœur du prêtre et ses progrès en sainteté 122

PAGE

II. Avarice spirituelle. 123
1.° Avarice des biens du corps. 123
2.° Avarice des biens du cœur. 124
3.° Avarice des biens de la piété 125

CONFÉRENCE. — Le docteur. - Saint Augustin 126

I. Préparation au ministère de docteur 127
II. Points principaux de la doctrine d'Augustin 131
1.° Le monde de la Création 133
2.° Le monde de la Rédemption 135
3.° Le monde de la Glorification des élus 138
III. Méthode suivie. 139
IV. Succès de son action doctrinale. Comment l'imiter . . 142

MÉDITATION DU SOIR. — Les béatitudes. — Heureux ceux qui pleurent 146

I. Faut-il faire cas des larmes? 146
II. Larmes de componction. 148
III. Larmes de tribulation 149
IV. Larmes de compassion 151
V. Larmes de supplication 152
VI. Larmes de dévotion 154
Conclusion 155

CINQUIÈME JOUR.

MÉDITATION DU MATIN. — Prière de l'Église pour saint Pierre en prison. - L'Office divin 157

I. *Oratio fiebat.* 158
II. *Sine intermissione.* 162
III. *Ab Ecclesia ad Deum* 164
IV. *Pro eo* 165
Conclusion 167

EXAMEN. — Les péchés capitaux. - La luxure 167
Conclusion. - Prière de l'âme au milieu de ses tentations 171

CONFÉRENCE. — Le Pasteur. - Saint Grégoire le Grand, Pape. 172

I. *Attendite vobis* 173
II. *Et universo gregi.* 175

PAGE
III. *In quo Spiritus Sanctus posuit vos.* 180
IV. *Regere Ecclesiam Dei* 184
V. *Quam acquisivit Sanguine suo* 187

MÉDITATION DU SOIR. — Les béatitudes. – Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice car ils seront rassasiés. 190

I. Comprendre la justice. Dispositions qui y conduisent . 190
1.° L'esprit juste. 191
2.° La loi consciencieusement étudiée 191
3.° L'homme loyal 192
4.° Le sentiment de la justice 193
II. Rendre la justice 194
III. Attendre la justice 197

SIXIÈME JOUR.

MÉDITATION DU MATIN. — L'eunuque d'Éthiopie. - La lecture spirituelle 201

I. Importance de la lecture spirituelle. 202
II. Temps et lieu 204
1.° Le temps 204
2.° Le choix du lieu 205
III. Objet et interprétation 206
IV. Liens entre la lecture et l'oraison 207
V. Application pratique 209

EXAMEN. — Les péchés capitaux. – L'envie. Nature, dommages, remèdes 211

CONFÉRENCE. — Le moine Apôtre. – Saint Bernard . . . 217

I. Le moine. Admirable réforme. Prodigieuse dilatation . 219
II. L'Apôtre. Caractères de son apostolat. 225
1.° Vérité 225
2.° Austérité de mœurs 228
3.° Humilité 230
4.° Liberté apostolique. 231
5.° Paix dans l'unité 233
6.° Dévotion 236
7.° Fidélité à Dieu dans l'épreuve 238

PAGE

MÉDITATION DU SOIR. — Les béatitudes : heureux les miséricordieux parce qu'ils obtiendront miséricorde . . 241

I. Les sentiments de la miséricorde 242
II. Les œuvres de la miséricorde 247

SEPTIÈME JOUR.

MÉDITATION DU MATIN. — L'étude de la science sacrée. - Parabole de la Semence 251

I. Ce qu'est la semence 253
II. La semence le long du chemin 254
III. La semence dans le terrain sans fond 256
IV. La semence dans les épines 258
V. La bonne terre et ses fruits 259

EXAMEN. — Les péchés capitaux. - La gourmandise . . . 262

Prière 267

CONFÉRENCE. — L'homme ecclésiastique. - Saint Charles Borromée 267

I. Vocation ecclésiastique 268
II. Éducation ecclésiastique 271
III. Esprit ecclésiastique 275
IV. Mœurs ecclésiastiques 279
V. Discipline ecclésiastique. 282
VI. Liberté ecclésiastique. 286
VII. Piété ecclésiastique 290

MÉDITATION DU SOIR. — Les béatitudes. - Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu 294

I. Comment se forme le cœur pur 295
II. Comment le cœur pur est capable de voir Dieu . . . 298

HUITIÈME JOUR.

MÉDITATION DU MATIN. — Marie Madeleine aux pieds de Jésus. - Visite au Très Saint Sacrement 303

I. Importance pour le prêtre de la visite à Jésus dans l'Eucharistie. 304

PAGE

II. Le prêtre visitant Jésus dans l'Eucharistie en son nom particulier 306
III. Le prêtre visitant Jésus dans l'Eucharistie en union avec les autres prêtres 308
Conclusion 310

EXAMEN. — Les péchés Capitaux. - La Colère 313
Conclusion 317

CONFÉRENCE. — Le directeur d'âmes. - Saint François de Sales. 318

I. Il fut grand Directeur 319
1.° Directeur des gens du peuple 320
2.° Directeur de sa famille 321
3.° Directeur des chrétiens de haut rang dans le monde . 322
4.° Directeur des âmes vouées à la perfection . . . 324
5.° Directeur des directeurs 326
6.° Directeur des Saints 327
II. Pourquoi il fut grand directeur d'âmes 327
1.° Il connaît le but suprême à atteindre 327
2.° Le point de départ 330
3.° Le chemin. 331
4.° Il assure l'heureuse arrivée 333

MÉDITATION DU SOIR. — Les béatitudes. - Heureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu . 336

I. Les bases de la paix. 337
II. La paix au milieu de ceux qui la haïssent 338
III. La paix avec soi-même 339
IV. La paix malgré les épreuves de Dieu 341
V. Les conquêtes de l'homme pacifique 342

NEUVIÈME JOUR.

MÉDITATION DU MATIN. — Jésus Christ ressuscité. - Rapport ave les confrères. 345

I. Solitude et proximité 346
II. Entretiens 348
III. Repas communs 350
IV. Correction fraternelle. 352
V. Bénédictions de l'Esprit-Saint, bienfait suprême . . . 353

PAGE

EXAMEN. — Les péchés capitaux. - La paresse. 354

Conclusion 358

CONFÉRENCE. — L'homme des bonnes œuvres. - Saint Vincent de Paul 359

I. L'ouvrier, caractères qui le distinguent 362
1.° Un sens très élevé des choses de la foi uni à un bon sens naturel exquis 362
2.° Une intarissable bonté de cœur alliée au complet détachement de la créature 363
3.° Une heureuse initiative mise d'accord avec l'abandon parfait. 365
4.° Une humilité profonde jointe à une confiance en Dieu sans bornes 367
5.° Une activité incessante modérée par une sage lenteur. 368
6.° Une simplicité ravissante, s'alliant à une prudence consommée 369
II. Les coopérateurs. Manière de les utiliser. Succès . . . 371

MÉDITATION DU SOIR. — Les béatitudes. - Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice 382

I. Souffrances de la persécution 383
1.° Souffrances physiques 383
2.° Souffrances de l'esprit 384
3.° Souffrances du cœur 385
4.° Souffrances divines. 386
II. Joies de la persécution 387
Conclusion 389

DIXIÈME JOUR.

Clôture.

MÉDITATION DU MATIN. — Sur l'oraison votive du missel : « *Pro seipso sacerdote* » 392

I. Reconnaissance. 393
II. Ferme propos 394

CONFÉRENCE. — Les rapports extérieurs avec le monde. - Saint Philippe de Néri 395

PAGE

I. Dons, vertus, succès de Philippe dans son apostolat comme laïque. 397
1.° Amour de la vérité 398
2.° Pureté de vie 400
3.° Bonté 402
4.° Jovialité 403
5.° Originalité. 404
II. Apostolat de Philippe en faveur des séculiers, après sa promotion au sacerdoce 408
1.° Prédication populaire 412
2.° Musique sacrée 414
3.° Le confessional 417
4.° La cellule 420
5.° Pèlerinage des sept Basiliques. 421
6.° Au chevet des malades 422
7.° Le palais des Princes 424

LE SOIR.

Résumé de toute la retraite sous forme d'élévation à Marie modèle et protectrice du sacerdoce, Corédemptrice du genre humain. - Application à Marie et au prêtre d'une sentence de saint Paul sur le mystère de la Rédemption 431

I. *Magnum Sacramentum* 432
II. *Sacramentum pietatis* 433
III. *Manifestatum est in carne* 435
IV. *Justificatum in spiritu* 536
V. *Apparuit angelis* 437
VI. *Praedicatum gentibus* 439
VII. *Creditum est in mundo* 439
VIII. *Assumptum est in gloria.* 441

IMPRIMATUR:

Fr. Albertus Lepidi, Ord. Praed. S. P. A. Magister.

IMPRIMATUR:

Iosephus Ceppetelli, Patr. Constant. Vicesgerens.

GTU Library
BX2375 .T5 1903 G
Thiberge, Louis/Retraite ecclesiastique
3 2400 00047 3870

GTU Library
2400 Ridge Road
Berkeley, CA 94709
For renewals call (510) 649-2500
All items are subject to recall

2375
T5
1903
Thiberge, L.,Directeur du
seminaire des
missions etrangeres
Retraite ecclesiastique

357921

BX
2375
T5
1903

GRADUATE THEOLOGICAL UNION LIBRARY
BERKELEY, CA 94709